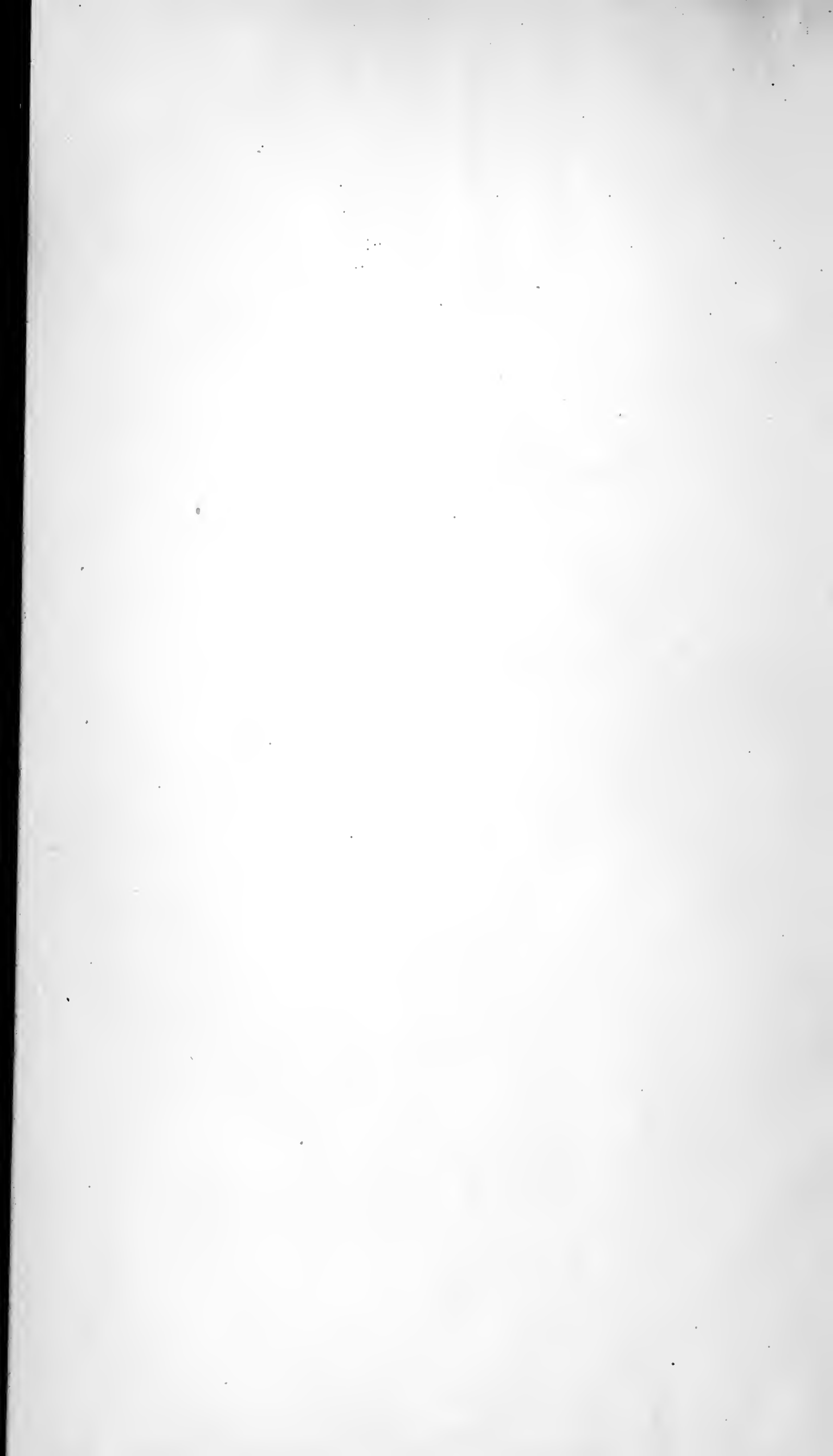


44 - 367 art v. 4
1868 (1869)

W. G. FARLOW



SOCIÉTÉ

DES

AMIS DES SCIENCES NATURELLES

DE ROUEN.

SOCIÉTÉ
DES
AMIS DES SCIENCES NATURELLES
DE ROUEN.

Quatrième année. — 1868.

ROUEN,
IMPRIMERIE DE H. BOISSEL,
Rue de la Vicomté, n° 55.

—
1869.

44

567ar6

v14

1868(1869)

COMPTE-RENDU

DES

TRAVAUX DE LA SOCIÉTÉ

PENDANT L'ANNÉE 1868,

Par M. le Dr NICOLLE,

Secrétaire de bureau.

MESSIEURS,

Aux termes de l'article 22 du règlement de la Société des Amis des Sciences naturelles de Rouen, le compte-rendu des travaux de la Compagnie pendant l'exercice précédent, doit être présenté chaque année dans la séance de février, par le secrétaire de Bureau.

Appelé par vos bienveillants suffrages à remplir ces fonctions, je viens aujourd'hui m'acquitter de ma mission.

Avant d'entrer dans mon sujet, je dois me faire l'écho des regrets avec lesquels vous avez accueilli la démission de mon prédécesseur, M. Hébert, nommé professeur au Lycée de Limoges. Cet honorable confrère s'est vu forcé de résigner le mandat qu'il remplissait dans la Compagnie depuis trois années avec autant de zèle que de talent.

Si les mémoires originaux qui ont été soumis à votre appréciation en 1868 n'ont pas été nombreux, il ne faudrait pas en induire que les séances ont été dépourvues d'intérêt : les expositions sur le bureau ont souvent amené (nos procès-verbaux en font foi) des discussions animées, propres à éclairer certains points scientifiques litigieux et des remarques judicieuses dont le résultat le plus immédiat est de faire tourner au profit de l'instruction de tous les observations de chacun.

Nous devons à notre collègue, M. Jules Clouet, licencié-ès-sciences naturelles, un travail remarquable sur l'*agave americana*. Après avoir décrit avec soin les caractères botaniques de cette amaryllidée, et rappelé l'expérience de *Saussure* (1807) qui prouve que les *Agaves* sont, à cause de leurs feuilles, fort utiles pour l'assainissement des pays où ils croissent, puisqu'ils absorbent fort peu d'*oxygène* et dégagent une minime quantité d'acide carbonique.

L'auteur énumère les usages économiques de cette plante précieuse. Les jeunes pousses encore tendres sont employées pour l'alimentation, on les assaisonne de diverses manières, avec les feuilles on édifie les couvertures des cases. Ces mêmes feuilles, desséchées, servent, avec les hampes, de combustibles. Les piquants deviennent des clous, des aiguilles, des alènes de cordonnier, des flèches. La racine desséchée, soumise à la fermentation, fournit une eau-de-vie très recherchée dans le pays, sous le nom de *mescal*. Les fibres igneuses, désignées sous le nom de soies végétales, servent à tisser des cordages, à confectionner des sacs, à fabriquer un papier très estimé. Enfin, avec la sève on obtient, après avoir fait subir à la plante, vers l'âge

de quatre ou cinq ans, plusieurs opérations, le *pulque* ou vin d'aloës, boisson particulière du pays où elle est l'objet d'un commerce étendu.

M. Clouet vous a également présenté une note sur les *prétendues pluies de vers*.

Sous ce titre : *Catalogue des plantes phanérogames les plus intéressantes, observées aux environs d'Elbeuf, de 1858 à 1867*, M. Etienne est venu vous offrir le fruit de neuf années d'herborisation; il serait à désirer que l'exemple de notre dévoué confrère trouvât de nombreux imitateurs. Un pareil travail fait pour chacune des localités de notre département serait de la plus grande utilité. — On y trouverait les éléments d'une flore de la Seine-Inférieure, ouvrage dont le besoin se fait vivement sentir pour tous ceux qui se livrent à l'étude de la botanique.

Dans un intéressant article, *la Pomme sans fleur*, M. de Boutteville a décrit les anomalies de structure de la fleur et du fruit d'une variété de pommier existant à Thisy (Yonne), dans une propriété appartenant à notre collègue, M. Verrier, vétérinaire départemental, où elle est connue sous le nom de *pomme sans fleur*, parce que sa floraison peu apparente échappe en partie aux yeux des personnes peu attentionnées. Ces anomalies sont : l'existence d'un calice double, l'absence de pétales, l'absence complète d'étamines, la multiplication du nombre des pistils, deux rangs de loges séminales superposées.

Nul doute, dit M. de Boutteville, que la fructification ne soit due à l'imprégnation du pollen des nombreux pommiers qui entourent cet arbre; la fécondation est rendue moins éventuelle par cette circonstance que la

floraison de la *Pomme sans fleur* est successive et dure très longtemps. Les premières fleurs arrivent en même temps que celles des pommiers les plus précoces et les dernières en même temps que celle des plus tardifs.

M. Malbranche nous a communiqué la troisième partie de son important travail sur les *Lichens de la Normandie*, comprenant la description de 235 espèces ou variétés appartenant aux deux grands groupes des *Lecanorés* et des *Lécidées*. Notre érudit vice-président a encore lu une note sur les œufs superfétés ; un rapport sur les Bulletins de la Société royale de botanique de Belgique ; quelques lignes sur le *Lecanora esculenta* (Nyl.), champignon employé en temps de disette par les Arabes des environs de Constantine, qui le ramassent avec empressement pour suppléer à l'absence d'aliments plus substantiels.

M. Barbier-Monteault nous a, dans un style des plus attrayants, initiés aux mœurs encore inconnus de la *Bécasse*. Rien de plus faux que le proverbe qui dit : « stupide comme une bécasse. » Cet oiseau est doué au contraire de beaucoup de ruse, et son instinct se révèle surtout quand il s'agit d'éloigner le chasseur de la retraite de ses petits. L'étude de notre collègue sur la *nidification des oiseaux* est très instructive, elle nous révèle des détails ignorés jusqu'à ce jour en ornithologie.

M. le comte d'Estaintot nous a présenté un résumé des conférences faites par M. Cotteau, de la Société géologique de France, lors des assises de l'Association normande à Flers, sur cette thèse qui passionne aujourd'hui tant de savants : *l'Homme avant le Déluge*.

Vous avez écouté avec une attention sérieuse un

mémoire de M. le Dr Louis Levasseur sur cette intéressante question de physiologie : *le premier géniteur a-t-il une influence sur les générations ultérieures auxquelles il a été étranger*? Je regrette de ne pas avoir eu ce travail entre les mains pour vous en rappeler les points les plus saillants.

Je dois vous mentionner encore une lecture de M. Lhomme, sur le Bernard-l'Hermite ; quelques considérations de M. Beuzeron sur l'apiculture ; un rapport de M. Etienne sur les *Annales des Sciences naturelles* (mars et avril 1868) ; un compte-rendu de M. Boutillier, sur l'ouvrage de M. Collenot, intitulé *la Description géologique de l'Auxois* ; un rapport de M. Lemetteil, sur un Bulletin de la Société ornithologique suisse ; ce compte-rendu contient une histoire très détaillée du grand pingoin (*Alcas impennis*), etc.

L'excursion réglementaire de l'année 1868 a eu le Havre pour but. Après une fructueuse herborisation dans les plaines maritimes de l'Heure et une visite au jardin botanique, où ils ont reçu l'accueil le plus cordial de la part du directeur, M. Bourlet de la Vallée, qui leur a servi de guide dans cet établissement qu'il a créé et où les plantes sont rangées d'après la classification de Marquis, nos explorateurs se sont dirigés vers l'exposition, où leur attention a surtout été excitée par les alligators, les boas, les caméléons, les phoques et les curieux habitants de l'aquarium. M. Etienne s'est fait auprès de vous le fidèle historien de cette promenade scientifique.

La bibliothèque et les collections se sont notablement enrichies, grâce à de généreux donateurs dont les noms sont inscrits au Bulletin. Nous ne saurions

donner trop d'éloges à M. le secrétaire-archiviste pour le soin minutieux avec lequel il classe les livres et les échantillons qui lui sont confiés. Nous vous rappelons que la composition et le dessin du diplôme, dont vous avez apprécié l'excellente exécution, sont dus à M. Adeline, qui en a gracieusement fait hommage à la Société. La gravure est l'œuvre de notre habile compatriote M. Brevière. Vous avez pensé qu'il était nécessaire, pour faciliter la marche des travaux et éviter des retards toujours préjudiciables dans la publication des Bulletins, d'augmenter le nombre des officiers du Bureau en nommant un second secrétaire. Cette décision, prise dans la séance extraordinaire du 19 novembre 1868, a dû modifier l'article 12 du règlement. Voici le texte de cette modification, qui a été inscrite sur le registre des procès-verbaux et communiquée à tous les sociétaires dans la lettre de convocation pour la séance de janvier 1869 :

Article 12. — Les deux Secrétaires se partagent ainsi les travaux : l'un est chargé des Procès-verbaux des Séances et de la rédaction du Compte-rendu annuel ; l'autre est chargé de la Correspondance scientifique et de tout ce qui est relatif à l'impression. — Ils peuvent et doivent se suppléer.

Il me reste, Messieurs, en terminant ce résumé très succinct de vos travaux, un pénible devoir à remplir en vous signalant les vides regrettables que la mort a produits aux milieu de nous pendant l'année qui vient de s'écouler. M. Verdrel, maire de Rouen, décédé le 12 novembre 1868, était membre honoraire de notre Compagnie ; jamais son appui sympathique ne nous a fait défaut, aussi la Société des Sciences naturelles s'est-

elle associée aux regrets unanimes causés dans notre cité par la mort de cet éminent magistrat.

Au nom de M. Verdrel viennent s'ajouter ceux de MM. l'abbé Dorey, Nicolle père, Lefebvre, médecin à Saint-Sever, dont le concours dévoué nous était depuis longtemps acquis.



SOMMAIRE

DES

PROCÈS-VERBAUX.

Séance du 9 Janvier 1868.

PRÉSIDENCE DE M. HARLÉ.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

L'ordre du jour appelle la nomination d'une Commission de sept membres pour l'étude d'une proposition de modification à introduire dans les articles des statuts et du règlement relatifs au vote par correspondance.

Sont nommés membres de cette Commission : MM. Levasseur, de Boutteville, Gosselin, Estaintot (comte d'), Pennetier, Pinel, Gascard.

M. le Trésorier présente le compte-rendu de l'état des finances de la Société.

Sur la proposition de M. le Trésorier, la Société décide la radiation des membres suivants, qui, depuis trois ans, n'ont pas acquitté leurs cotisations :

MM. Bidard, à Rouen ; Duvochel, à Evreux ; Lemesle, à Evreux ; Morisse, à Octeville ; Nomy, à Versailles ; Wright, à Auch.

Il est procédé à la nomination des membres de la Commission des finances.

Sont nommés : MM. de Boutteville, Roustel, Levasseur.

Le Secrétaire donne lecture d'une lettre de M. Beu-

zeron relative à un procédé qu'il emploie pour chasser les abeilles des ruches et obtenir le miel, procédé qu'il croit plus avantageux que ceux habituellement employés.

M. de Boutteville dit qu'il a jadis opéré d'une façon analogue, que cependant la manière de faire de M. Beuzeron peut être préférable.

Le secrétaire donne lecture d'une note de M. Lhomme sur le *Bernard-l'Hermite*, commençant par une description assez pittoresque, du lieu et du moment où l'on trouve, sur les bords de la mer, cet animal singulier.

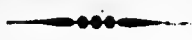
« Si au reflux de la marée, dit M. Lhomme, vous
« portez vos pas sur une plage sableuse, vous apercevez
« parfois une grande quantité de coquilles de diverses
« grandeurs, de diverses formes ainsi que de nuances,
« rampant dans toutes les directions ; gardez-vous de
« les ramasser dans l'espoir d'y trouver le propriétaire
« légitime, car vous en trouverez l'orifice défendu par
« deux pinces plus menaçantes, il est vrai, que dans
« d'autres, appartenant à un Bernard-l'Hermite. »

L'auteur entre ensuite dans des détails intéressants sur les mœurs de ce crustacé, qui, dépourvu naturellement d'une coquille qui mette son corps à l'abri des attaques de ses ennemis, cherche à se loger dans la première coquille vide qu'il trouve, et, à son défaut, tue quelque autre testacé, le mange et se loge dans sa demeure.

La Société vote la correspondance avec la Société Linnéenne du nord de la France, à Amiens.

Sont nommés membres de la Société :

MM. LEFÈVRE, LAFOURCADE, MARAIS-NION, SIMON.



Séance du 5 Février 1868.

PRÉSIDENCE DE M. MALBRANCHE.

M. le Président sortant procède à l'installation des membres du Bureau, élus pour l'exercice de 1868.

La séance continue sous la présidence de M. le Dr Blanche.

L'exposition sur le bureau comprend :

1^o Par M. Bucaille : une collection de roches des environs de Rouen, destinée à continuer une série de roches du département de la Seine-Inférieure ;

2^o Par M. Lhomme : des *Filaires*, renvoyées à l'examen de M. Mocquerys.

M. le Secrétaire-archiviste dépose la liste des dons faits à la Société pendant l'année 1867.

Est nommé membre de la Société :

M. FOURTET, médecin au Bourg-Dun.

Séance du 5 Mars 1868.

PRÉSIDENCE DE M. LE Dr BLANCHE.

La Correspondance comprend :

Une lettre de M. le Secrétaire de l'Institut impérial de France, annonçant que l'Académie des Sciences a décidé l'envoi, à notre Société, des Comptes-rendus de ses séances en échange de nos publications.

Sur la proposition de M. le Président, la Société décide que M. le Trésorier est autorisé à acquérir pour la Bibliothèque de la Société, 26 volumes formant

treize années des Comptes-Rendus de l'Académie des Sciences : (de 1845 à 1858).

M. le D^r Bouteiller expose et offre à la Société une coupe de greffe en fente d'un pommier du Canada sur un pommier à cidre, pour faire voir les rapports du sujet et de la greffe.

M. Etienne expose les mousses suivantes :

Fissidens bryoïdes, *Fissidens taxifolium*, *Campylopus flexuosus*, *Brachythecium rutabulum*, *Homolothecium sericeum*, *Amblystegium riparium*, *Hypnum stramineum*, *Hypnum filicinum*, *Hypnum cupressiforme*, *Omalia trichomanoïdes*, *Hookeria lucens*, *Anomadon viticulosus*, *Mnium undulatum*, *Racomitrium microcarpon*.

M. Malbranche offre une *Buse vulgaire*, tuée sur les bords de la Seine. M. Lemetteil propose de la préparer.

M. Lhomme expose : 1^o des Minerais provenant de la houille ; et 2^o des *Filaires* trouvées dans le même terrain que celles présentées dans la dernière séance (Renvoi à M. Clouet).

M. Malbranche : des nids d'araignées trouvés dans les bruyères de la forêt de Roumare, ainsi que des araignées vivantes. Elles sont reconnues par M. Mocquerys pour appartenir au genre *Lycosa* ;

M. Pichard : des *Taupes-Grillons*, trouvées en grande quantité, à Barentin, dans du terreau résultant de la décomposition de déchets de coton des Indes.

M. le Secrétaire-Archiviste dépose l'état des archives et collections de la Société.

M. de Boutteville présente le rapport de la Commission nommée pour l'examen de la proposition relative au vote par correspondance. La Commission de-

mande le maintien de ce mode de votation pour le 1^{er} tour et sa suppression pour les autres.

Après une discussion très-longue, M. le Président résume ainsi les débats :

Quatre propositions sont en présence :

1^o Proposition de M. Bouteiller — Suppression du vote par correspondance pour les membres rouennais.

La proposition n'est pas appuyée.

2^o Proposition de M. Lhomme et autres : maintien pur et simple de l'état actuel, en considérant le règlement comme un contrat invariable.

La proposition n'est pas appuyée.

3^o Proposition de M. Lemetteil. — Suppression après le 2^e tour. — Appuyée.

4^o Proposition de la Commission. — Suppression après le 1^{er} tour. — Appuyée.

Il est procédé au scrutin sur la proposition Lemetteil.

La proposition n'ayant pas réuni les trois quarts des suffrages exprimés n'est pas adoptée.

On procède au scrutin sur la proposition de la Commission. La proposition, n'ayant pas réuni les trois quarts des suffrages exprimés, n'est pas adoptée.

M. Hébert présente le rapport de la Commission de publicité relatif à la composition du Bulletin de l'année 1867.

La Société adopte le rapport.

M. Lemetteil donne lecture d'un rapport sur le Bulletin de la Société ornithologique suisse.

Séance du 2 Avril 1868.

PRÉSIDENCE DE M. LE D^r BLANCHE.

La correspondance comprend :

1° Un message aux Sociétés savantes de la France et de l'étranger, au sujet du congrès des Sociétés devant s'ouvrir le 20 avril 1868, rue Bonaparte, 44, à Paris; avec l'invitation, de la part de M. Caumont, d'y envoyer des délégués.

MM. de La Londe du Thil et comte d'Estaintot veulent bien se charger d'y représenter la Société ;

2° Le programme des prix proposés par la Société académique de Nantes ;

3° Une lettre de M. Duhamel, de Camembert, relative aux vermiculations observées par lui sur différents arbres. D'après M. le D^r Boisduval et contrairement aux conclusions de M. Clouet, dans un rapport dont il doit être donné lecture dans le courant de la séance, ces trainées seraient dues au *Mermis albicans* qui, dans certaines circonstances, se multiplie d'une manière prodigieuse et se transporte sur les arbres sous la forme d'un filament d'un gris blanchâtre, à la manière de l'*Hirudo scandens*; il tombe abondamment des arbres après les pluies et s'attache aux yeux, aux oreilles et à la bouche des passants. M. Boisduval tient ces renseignements de spécialistes distingués de Berlin et de Belgique. — La lettre est accompagnée d'une feuille sur laquelle se trouve un spécimen du ver ;

4° Une lettre de M. Clouet annonçant l'envoi d'une note relative aux feuilles présentant un phénomène du même genre, qui lui avaient été envoyées à deux re-

prises ; d'après lui, ce seraient des *Gordiacées*, du genre *Mermis* et de l'espèce *Mermis nigrescens*. — Les phénomènes de ce genre, dit-il, sont rares ; il est même curieux de voir qu'ils se sont produits chez nous deux fois en peu de temps, puisque le seul cas observé et étudié scientifiquement remonte au printemps de 1853.

M. le Dr Bouteiller propose qu'à la liste des ouvrages reçus , on joigne une sorte de table analytique indiquant les principaux articles contenus dans les volumes, afin que chaque membre soit renseigné sur ce qu'il y peut trouver.

MM. Coquillon et Hébert exposent une série d'oiseaux de Cochinchine , récemment adressée au Cabinet du Lycée et dont la plupart ne sont pas encore déterminés.

M. le Dr Bouteiller offre à la Société un certain nombre de coquilles provenant des îles Sandwich , qu'il tient de M. Fourtet, médecin.

M. le Dr Blanche expose le *Scrophularia vernalis* provenant des Chartreux. Cette plante n'avait encore été trouvée, dans le département, qu'à Saint-Georges-l'Abbaye. Elle paraît ne se rencontrer que dans le voisinage des anciennes abbayes. On est porté à croire qu'elle entrait dans la composition des médicaments distribués, par les moines, aux malades.

Le Secrétaire donne lecture de la note de M. Clouet, relative aux *Mermis* trouvés sur les feuilles de divers arbres et aux prétendues pluies de diverses espèces. M. Clouet a reconnu pour des *Mermis albicans* les individus qui lui ont été soumis. D'après les recherches de Van Beneden et Van Siebolt, ces animaux, à l'état

jeune, sont parasites des Hannetons et de divers insectes qu'ils abandonnent, d'ordinaire, au moment où ils vont se transformer en chrysalides, bien qu'on les rencontre, quelque fois, dans l'insecte à l'état parfait.

A ce sujet, M. Hébert rappelle l'observation faite par M. Ducoudré d'un parasite de ce genre qui habitait le corps d'un hanneton. M. Mocquerys père avait constaté le même fait chez plusieurs insectes ; enfin M. de La Londe du Thil avait précédemment rappelé ce fait comme ayant été l'objet d'expériences tentées par la Société de Compiègne pour arriver, par ce moyen, à la destruction des miasmes. Il avait même promis, à ce sujet, une communication plus complète.

A l'occasion de la divergence d'opinion qui existe entre MM. Boisduval et Clouet, M. Malbranche fait observer que les deux envois reçus par M. Clouet provenaient de sources différentes. Le 1^{er} se composait de feuilles adressées par M. Duhamel ; le second, d'animaux recueillis en terre par M. Lhomme. Il a pu y avoir confusion pour M. Clouet entre les deux envois, et peut-être faudrait-il chercher là l'explication de la divergence d'opinion existant entre M. Boisduval et M. Clouet, le premier ayant reconnu le *Mermis nigrescens* et le second le *Mermis albicans* (1).

(1) Voir la séance suivante.

Séance du 7 Mai 1868.

PRÉSIDENCE DE M. LE DOCTEUR BLANCHE.

La correspondance comprend :

1^o Une lettre de M. Clouet, adressée à M. Malbranche et ainsi conçue :

« Monsieur,

« J'ai l'honneur de vous faire connaître, pour que vous ayez l'obligeance d'être mon interprète auprès de la Société des Amis des Sciences naturelles, le résultat de ma visite à M. le Dr Boisduval, au sujet du petit différent qui *paraissait exister* entre nous touchant la détermination de l'espèce de *Mermis* qui avait été l'objet d'une note, lue en mon nom, à la séance précédente.

« M. Boisduval a bien reçu de Camembert des feuilles semblables à celles que vous avez eu l'obligeance de m'envoyer, mais ne s'étant jamais occupé d'helminthes, il s'est renseigné auprès de M. Lacaze-Duthiers, professeur au Muséum de Paris ; il a envoyé une feuille à M. Van Beneden, une autre à Bruxelles, au directeur du Jardin du Roi, et de ces trois côtés il a obtenu comme réponse : « Qu'il était impossible de se
« prononcer sans avoir vu les animaux qui avaient
« produit les empreintes sur les feuilles, que ce pour-
« rait être des *Mermis* qui auraient causé les ravages
« et peut-être le *Mermis albicans*. »

« M. Boisduval a transmis à votre correspondant, M. Duhamel, qui ne me paraît vous les avoir exprimés aussi dubitativement, les renseignements qu'il avait

obtenus, avec une réserve d'autant plus grande, qu'il m'a dit ne s'être jamais occupé de la question.

« Mais, chose que j'ignorais lors de l'envoi de votre première lettre, et que M. Duhamel annonce à M. Boisduval, c'est qu'il y avait trois mois que le phénomène avait été vu lorsqu'il a consulté la Société, c'est-à-dire en octobre 1867, et que l'apparition des *Mermis* remonte au mois de juillet.

« Avant de visiter M. Boisduval, j'ai refait d'une manière complète l'anatomie microscopique de votre animal, et je vous assure que c'est parfaitement, sans doute possible, le *Mermis nigrescens*, pour plusieurs raisons. J'ai à votre disposition, dessins et notes justificatives à l'appui. Si vous le voulez, je vous enverrai quelques notes complémentaires à ce sujet. Ainsi, il faut donc bien ne pas avoir de doute, les animaux trouvés près d'Elbeuf sont le *Mermis nigrescens*; quant aux feuilles, comme elles ne pouvaient être de l'année, c'étaient toujours celles de Camembert que vous m'avez adressées les deux fois. Je ne vous dirai pas, par conséquent, que ce sont les *Mermis nigrescens* qui les ont attaquées, parce que cet animal ne se rencontre que depuis mars jusqu'au commencement de mai; le *Mermis albicans*, se rencontrant au contraire plus tard, pourrait, à la rigueur, avoir été vu à Camembert.

« Il serait à désirer que M. Duhamel surveillât encore, pendant une année ou deux, l'apparition des vers : l'observation en vaudrait la peine, ce *Mermis* étant bien plus rare que le *Nigrescens* et pouvant également vivre dans les larves de hanneton, ou, d'après M. Boisduval, dans la larve appelée ver gris, qui a été très commune en juillet dernier. »

2^e Une lettre de M. Morière, au nom de la Société Linnéenne de Normandie, annonçant que cette Société n'a pas accepté, pour cette année, l'excursion au Marais-Vernier ; elle a décidé d'aller au Havre au mois de juin et d'y tenir des séances au moment de l'Exposition internationale. La Société des Amis des Sciences naturelles est invitée à se réunir à elle et à prendre part aux excursions qui auront lieu aux environs du Havre.

Sur la proposition de M. le Président, la Société vote une somme de 50 fr. pour l'expédition au Pôle Nord.

M. Etienne expose et offre à la Société une série de Mousses recueillies aux environs de Caen sur des granites et syenites.

Rhynchostegium rusciforme Sch. (Gancourt).

Entosthodon ericetorum Sch. (environs de Caen).

Eurychium circinnatum Sch. (avril, carrière d'Allemagne, près Caen). Cette mousse est très rare en Normandie.

Racomitrium caneseens Morien (près Caen).

Racomitrium microscarpon Sch. (Roches granitiques de la Brèche-du-Diable (Calvados), avril).

Cinclidotus fontinaloides P. B. C. C. (environs de Caen, avril).

Pterogonium gracile Sor. (Rochers granitiques à Morien, près Caen). Cette mousse est rare en fructification.

Seligeria recurvata Sch. (J'ai trouvé cette espèce nouvelle pour la Seine-Inférieure dans la forêt de La Londe, près la gare, sur des pierres calcaires).

Il expose en outre les champignons suivants :

Nephroma resupinata Ach., rare (sur les roches granitiques de la Brèche-du-Diable (Calvados), avril).

Depazæa hederæcola Fr. (à Baron, près Caen, avril, parasite sur le lierre).

Endocarpon miniatum (sur les roches de la Brèche-au-Diable) [Calvados].

Batrachospermum moniliforme (abondant dans le ruisseau du Béquet, à Saint-Adrien, mars).

Il expose ensuite une *Notacilla fluva*, Bergeronnette printanière, tuée à Saint-Aubin, le 4 mai.

M. Lacaille expose un *Helleborus viridis* L., anormal, présentant des fleurs à six pétales, trouvé à Tancarville le 25 mars 1868.

Il offre en outre les champignons suivants, qui forment, dit-il, le commencement d'une collection qu'il se propose d'offrir à la Société :

Phragmidium incrassatum, *Acidium compositarum*, *Uredo Acrigina*, *Uredo hypericorum*, *Dothidea Robertiani*, *Rhytisma salicinum*, *Rhytisma acerinum*, *Erineum vitis*, *Polystigma rubrum*, *Asteroma rosæ*, *Uredo leguminosarum*, *Rhizomorpha intestinalis*, *Rhizomorpha setiformis*, *Sclerotium populinum*, *Æcidium euphorbiæ*, *Spermædia clavus*.

M. de Lépine présente un *Andropogon Schænanthæ* du Cap Haïtien. Cette plante est très employée, dans le pays, pour combattre les affections des intestins. Elle conserve très longtemps la faculté de se développer, bien qu'apportée sèche dans les navires.

M. Deshays présente un *Geranium phæum* trouvé à Saint-Clair-sur-les-Monts, près Yvetot, sur le fossé très ombragé d'un verger, où il était assurément spontané. Cette plante, très rare dans nos contrées, a été trouvée à Anquetierville, il y a 18 ans, par M. Blanche,

et elle est signalée dans le Catalogue des plantes cellulaires et vasculaires de la Seine-Inférieure.

M. le Dr Blanche expose le *Carex Schreberi* (Schränk), trouvé à Bonport, le 3 mai 1868, et déjà rencontré par M. Etienne il y a deux ans, à Saint-Aubin ; il expose aussi le *Carex depauperata* Good, plante rare, mais très abondante près de l'Abbaye de Bonport, où elle a été découverte par M. Blanche père ; enfin, le *Smyrniolum alusatum*, très abondant dans l'enceinte du château de Caen.

M. le Dr Blanche observe, depuis huit ans, qu'un Rossignol des murailles se montre régulièrement, chaque année, le 17 avril, sur la girouette qui surmonte une maison voisine de son habitation, au centre de la ville de Rouen.

Il se demande si c'est le même individu ou si c'est un petit de la couvée précédente qui fait son apparition à la même époque et dans le même lieu. Il a observé, une seule année, un retard d'un jour, coïncidant avec un temps froid et pluvieux.

M. Lemetteil fait observer d'abord que ce rossignol arrive beaucoup plus tôt, c'est un des premiers oiseaux qui apparaissent. Cette année, l'arrivée a été généralement tardive et irrégulière. M. Lemetteil croit que rien n'indique que le rossignol observé soit toujours le même. Il a souvent constaté des faits de ce genre, chaque année il tue au même endroit, sur la pierre Gante, à Tancarville, un mâle de Crécérille, bien que la mère ait dû abandonner ses œufs après la mort du père.

M. de Boutteville présente une branche de pommier de l'espèce dite Pomme sans fleurs, avec la figure du fruit ;

Une copie du dessin d'une autre variété de cette espèce, par Bauhin ;

L'ouvrage de Poiteau, contenant la figure de la Pomme-figue.

Il croit pouvoir rapporter ces trois variétés au *Pirus dioïca*. M. de Boutteville lit une note à ce sujet.

M. Malbranche présente un *Lecanora esculenta*, recueilli aux environs de Constantine. Une note accompagne cette exposition.

Le Secrétaire donne lecture du Compte-rendu des travaux de la Société pendant l'année 1867.

M. le Dr Levasseur lit un travail intitulé : *Le premier géniteur a-t-il une influence sur les générations ultérieures auxquelles il a été étranger.*

Sont nommés membres de la Société :

MM. BOUTILLIER, de Roncherolles ; COQUILLON, professeur au Lycée de Rouen.



Séance du 4 Juin 1868.

PRÉSIDENCE DE M. LE Dr BLANCHE.

La correspondance comprend :

1° Une lettre de M. le Président de la Société libre d'Émulation du Commerce et de l'Industrie de la Seine-Inférieure, invitant M. le Président de la Société des Amis des Sciences naturelles à assister, avec une députation des membres, à la séance publique du 7 juin ;

2° Une lettre de M. le Maire de Rouen invitant le Président de notre Société à se joindre à la municipalité et au Conseil municipal pour la réception des Orphéons ;

3° Une lettre de M. le Maire de Rouen invitant le Président à assister au banquet offert, par la ville, aux membres des jurys des concours orphéoniques ;

4° Une lettre de M. le Maire de Rouen invitant le Président à assister au banquet offert, par la ville, aux membres des jurys et aux lauréats du concours régional agricole et des concours hippiques ;

5° Une lettre de M. le Sénateur-Préfet invitant le Président et les membres du Bureau à se réunir aux autorités et aux sociétés qui doivent être présentées à l'Empereur, lors de sa visite au concours régional.

M. Coquerel expose un spécimen de *Digitalis purpurea* var. *Alba*, trouvée dans la forêt de la Londe, le 31 mai 1868, et quelques échantillons d'une graminée non encore signalée dans notre département, le *Gaudinia fragilis*, P. B. trouvée dans le bois d'Elbeuf, le 1^{er} juin 1868.

M. Etienne expose et offre : 1° un *Orchis simia* (Linn.), plante rare, provenant des coteaux calcaires de Saint-Cyr (Eure). M. Bucaille dit qu'elle est abondante à Tancarville ; 2° Un *Leptotrichum pallidum* (H.), trouvé en mai 1868, dans la forêt d'Elbeuf.

M. Etienne présente aussi trois oiseaux offrant des monstruosité, deux proviennent du Musée Noury, l'autre appartient à la Société industrielle d'Elbeuf.

Il offre, en outre, une substance désignée sous le nom de *Manne du Turkestan*. M. Pinchon en a entrepris l'analyse; ses recherches, encore incomplètes, semblent lui indiquer tout simplement une falsification de la manne. Il complétera cette analyse (1).

(1) Cette prétendue manne paraît un mélange de grabeaux de séné et de manne commune mélangés.

M. Lhomme expose un *Medicago*, dont les fruits ne sont pas encore assez développés pour pouvoir déterminer l'espèce.

M. Etienne offre un catalogue des plantes phanérogames des environs d'Elbeuf, observées de 1858 à 1867.

M. Mocquerys offre, de la part de son fils, des coquilles fossiles provenant des marnières de la Trinité-du-Val-Denis (Eure).

M. Malbranche expose et offre des échantillons d'*Iberis intermedia*, provenant des roches de la Fontaine, près Duclair.

M. Bonnière-Néron donne lecture d'un rapport sur le Bulletin de la Société d'Agriculture de Saint-Pol.

M. Etienne lit un rapport sur les annales des Sciences naturelles, numéros de mars et avril 1868.

Le secrétaire donne lecture d'une note de M. Clouet sur l'*Agave americana*. Notre laborieux correspondant a envoyé avec son travail un fragment de tige florifère de cette plante, remarquable par l'irrégularité de sa structure intérieure.

M. Clouet fait la monographie de l'*Agave* et donne des détails intéressants sur les applications auxquelles se prêtent la plante entière et ses diverses parties. A ce sujet, M. Malbranche rappelle que l'on a exposé en 1846, sur la place de la Cathédrale, une hampe florale d'*Agave americana*, provenant d'un pied cultivé depuis plus d'un siècle au château de Praslin. Cette tige, de 8 mètres 50, est aujourd'hui placée dans le grand escalier de l'hôtel des Sociétés savantes. M. Malbranche donne lecture d'une note relative à cet *Agave*, publiée à cette époque dans les Bulletins du Cercle pratique d'Horticulture et de Botanique et due à

M. Savoureux, qui avait offert ce spécimen à cette Société.

M. le Secrétaire donne aussi lecture d'un rapport de M. Lieury sur les Annales des Sciences naturelles, et sur les tomes IX et X de la Société entomologique de Belgique.

Est nommé membre de la Société :

M. BOURLET DE LA VALLÉE, directeur du Jardin botanique du Havre.

Séance extraordinaire du 25 Juin 1868.

PRÉSIDENCE DE M. LE D^r BLANCHE.

La correspondance comprend :

Une lettre de M. le Président de la Société d'Agriculture pratique de l'arrondissement du Havre, et une lettre de M. le Maire de Criquetot-l'Esneval, invitant le Président de la Société à assister au concours agricole et au banquet, qui auront lieu à Criquetot-l'Esneval le 2 juillet.

La Société décide que l'excursion réglementaire aura lieu au Havre dans le courant de juillet. Le jour sera définitivement fixé dans la séance du 2 juillet.

Séance du 2 Juillet 1868.

PRÉSIDENCE DE M. LE D^r BLANCHE.

M. le D^r Bouteiller offre quelques coquilles univalves d'Australie et un œuf de poule présentant une dépression anormale.

M. Nos-d'Argence offre un fruit provenant d'un *Quercus* d'une espèce indéterminée.

M. le Président expose sur le Bureau une *Hirondelle des murailles*, offerte par M. de Brossard.

La Société adopte pour l'excursion du Havre la date du dimanche 28 juillet. L'organisation de l'excursion est remise aux soins du Bureau.

Le Secrétaire donne lecture d'une note de M. Barbier-Monteault sur la Bécasse, note dans laquelle l'auteur signale les ruses qu'elle emploie pour soustraire ses petits aux chasseurs; il insiste surtout sur ce fait, qu'il a fréquemment observé, que la Bécasse enlève ses petits dans ses pattes pour les porter en lieu de sûreté.

Le Secrétaire donne lecture de l'introduction du Catalogue, rédigé par M. Etienne, des plantes phanérogames, observées par lui aux environs d'Elbeuf, de 1858 à 1867.

Sont nommés membres de la Société :

MM. BRULEY, CADINOT, MARABOT, LOISNEL, maire de Neufchâtel.

Séance du 6 Août 1868.

PRÉSIDENCE DE M. MALBRANCHE

La correspondance comprend :

Une lettre de M. le Président de l'Académie des Sciences, Arts et Belles-Lettres de Rouen, invitant M. le Président de la Société des Amis des Sciences naturelles à assister, avec une députation, à la séance publique de l'Académie.

M. Etienne expose une collection de plantes des environs d'Elbeuf, savoir :

Delphinium consolida, *Armeria plantaginea*, *Spiranthes autumnalis*, *Cyperus fuscus*, *Carex distans*, *C. pulicaris*, *C. digitata*, *C. Schreberi*, *Scirpus setaceus*, *Luzula maxima*, *Avena Thorei*, *Cirsium anglicum*, *Gnaphalium dioicum*, *Allium ursinum*, *Allium spheroccephalum*, *Myosurus minimus*, *Lactuca saligna*, *Sedum reflexum*, *Carex depauperata*, *Erica cinerea* (fl. Alba), *Corynephorus canescens*, *Viola Rothomagensis*, *Traspi montanum* (.....), *Crassula rubens*, *Chenopodium ambrosioides*, *C. squammaria*, *Mentha hirsula*, *Silene otites*, *Amaranthus retroflexus*, *Epipactis atro-rubens*.

Il expose en outre le *Pagonus luridipennis*, insecte qui n'a pas encore été signalé dans la Seine-Inférieure, il l'a trouvé en grande quantité aux environs du Havre, lors de l'excursion.

M. Malbranche offre à la Société une centaine d'exemplaires de Lichens de la Normandie. Il continuera cette collection.

M. de Boutteville présente le dessin d'une poire qu'il a reçue d'Espagne, où elle est connue sous le nom de *pira parda* (poire grise). C'est une poire précoce et assez bonne, juteuse, à chair un peu grumeleuse. Les fruits sont toujours munis de petites feuilles, une ou deux, qui ont pris naissance sur le corps même de la poire; quelquefois la feuille ne s'est pas développée complètement et il en résulte une sorte de petite excroissance qui ressemble à un ongle.

M. Malbranche donne lecture d'un rapport sur le Bulletin de la Société royale de Botanique de Belgique T. VI, 6^e année, n^o 2, 1867.

Séance du 3 Septembre 1868.

PRÉSIDENCE DE M. LE D^r BLANCHE.

L'Exposition sur le Bureau comprend :

1^o Plusieurs exemplaires du diplôme de la Société. La composition et le dessin sont l'œuvre de M. Jules Adeline, archiviste de la Société, qui en a fait hommage avec le plus entier désintéressement. La gravure est due au burin de l'habile graveur rouennais, M. Henri Brevière ;

2^o Deux champignons (*Lycoperdon bovista*), trouvés au Mesnil-Esnard, par M. Beuzeron qui les offre à la Société ;

3^o Des scories volcaniques, rapportées par M. Fourtet, ancien chirurgien de la marine, et en ce moment, médecin au Bourg-Dun. Ces scories proviennent des volcans des îles Sandwich ;

4^o Deux *Poires prolifères* (Cressanne) venant du jardin de M. le Curé de Gouy ;

5^o Deux petites *Blattes* d'Amérique, présentées par M. de Lépine, et renvoyées à l'examen de M. Mocquerys père.

— Il est donné lecture du rapport de l'Excursion, rédigé par M. Étienne.

A l'occasion de la visite à l'Exposition, M. Nos d'Argence fait remarquer que, contrairement à l'opinion du rapporteur, il croit que le Caméléon revêt la couleur des objets qui l'environnent et que cette

couleur peut se maintenir une demi-heure après l'enlèvement des objets.

— Sont nommés membres de la Société :

MM. SOURBEL, à Évreux; UHL, à Évreux.

Séance du 1^{er} Octobre 1868.

PRÉSIDENCE DE M. LE D^r BLANCHE.

M. Blanche expose sur le Bureau et offre à la Société une série nombreuse de fossiles récoltés, par lui, à May-sur-Orne.

M. Mocquerys père exprime le désir que nos Collections se renferment strictement dans le classement et la conservation des objets d'histoire naturelle propres au département de la Seine-Inférieure et à ceux qui composent l'ancienne province de Normandie, dont Rouen était la capitale; c'est à ce seul point de vue seulement qu'elles offriront de l'intérêt pour l'étude et qu'elles répondront au désir déjà manifesté par le Ministre de l'Instruction publique.

M. Lemetteil, de Bolbec, soutient la proposition de M. Mocquerys.

M. le Président, tout en reconnaissant qu'en principe, l'idée de M. Mocquerys est fondée et qu'avant tout nous devons nous appliquer à compléter autant que possible nos Collections locales, est d'avis qu'il n'y a pas lieu d'écarter d'une manière absolue les produits étrangers qui peuvent présenter de l'intérêt à

plusieurs point de vue, notamment comme objet de comparaison.

La Société adopte cette manière de voir.

M. le Président annonce que M. Hébert, secrétaire de la Société, est nommé professeur au Lycée de Limoges, et qu'il sera nécessaire de pourvoir à son remplacement, dans la prochaine séance, et peut-être, ce qui sera l'objet d'une proposition spéciale, de nommer un secrétaire de correspondance.

Sont nommés membres de la Société :

MM TEINTURIER fils, à Rouen ; OTTO PAUPERA, directeur de l'École supérieure de Nagy-Kikinda (Hongrie).

Séance du 5 Novembre 1868.

PRÉSIDENCE DE M. LE D^r BLANCHE.

La Correspondance comprend :

1^o Une lettre de M. Roustel qui, pour cause de santé, donne sa démission de membre de la Commission administrative ;

2^o Une lettre de M. Hébert, qui donne sa démission de secrétaire, par suite de sa nomination au Lycée de Limoges ;

L'exposition sur le Bureau comprend :

1^o Par M. Caffin : plusieurs échantillons remarquables d'*Echinides* des environs d'Évreux. Il envoie aussi à la Société le n^o 9 de son travail sur les Échinides de cette localité ; il fait connaître que, selon lui, la *Runa decemfissa* (Agassiz), ne serait autre que le moule calcaire de l'*Echinocyamus inflatus* du même auteur. Il

ajoute que cette question ne pourrait être résolue que par l'examen des échantillons mêmes, décrits par Agassiz, et qu'il y aurait lieu, en attendant, d'être très circonspect sur le maintien des deux espèces de ce genre dans la nomenclature ;

2° M. Lieury expose une branche de *Malus communis* chargée de fruits mûrs, récoltée à l'état sauvage, dans le bois de Baulieu, près Forgettes. Ces fruits offrent un pédoncule d'une longueur inaccoutumée. M. Lieury sera prié de récolter, au printemps prochain, des échantillons de cet arbre avec ses fleurs et ses feuilles ; et M. le Président engage quelques membres à semer les graines de ce fruit qui paraît être en maturité ;

3° M. Lemetteil présente deux perdrix. La première, est une perdrix commune offrant un état d'albinisme curieux ; la seconde, est une perdrix noire, *l'atro-rufa*, dont la chair et les os ont une coloration safranée. Cette perdrix, d'une extrême rareté, est-elle une espèce distincte ou le produit du croisement de la perdrix rouge avec la perdrix commune ?

4° M. Bonnière-Néron expose un champignon reconnu pour la *Péziza aurantiaca*, recueilli dans la forêt de Roumare où il était très abondant.

— L'ordre du jour appelle la discussion d'une proposition de plusieurs membres qui demandent l'adjonction au Bureau, d'un secrétaire de correspondance.

La Commission administrative chargée d'examiner cette proposition en appuie l'adoption.

La Société décide qu'un second secrétaire sera nommé.

— M. Lemetteil donne lecture de la dernière partie

de son travail sur le 4^e ordre du *Catalogue des oiseaux de la Seine-Inférieure*.

— M. de Boutteville lit une note sur le pommier indigène.

— Est nommé membre de la Société :

M. BLONDEL, interne à l'hospice général de Rouen.

Séance extraordinaire du 19 Novembre 1868.

PRÉSIDENCE DE M. LE D^r BLANCHE.

M. le D^r Nicolle est appelé au Bureau pour remplir les fonctions de secrétaire.

— Exposition sur le Bureau par M. de Lépine : Un nid de Guêpes, *Vespa gallica*. Dans une des cellules se trouve un specimen de l'espèce. Renvoyé à l'examen de M. Mocquerys père.

M. Jules Adeline expose et offre le dessin de la pomme présentée, par M. Lieury, dans la dernière séance.

— L'ordre du jour appelle la discussion sur les modifications à apporter à l'article 12 du Règlement, par suite de la création d'un second secrétaire. — La rédaction proposée par le Bureau est adoptée au scrutin secret.

Article 12 modifié : « Les deux secrétaires se partagent ainsi les travaux : l'un est chargé des procès-verbaux des séances et de la rédaction du Comptendu annuel ; l'autre est chargé de la correspondance scientifique et de tout ce qui est relatif à l'impression. Ils peuvent et doivent se suppléer. »

La Société entend avec un vif intérêt le compte-rendu de M. Louis Boutillier sur le travail de M. Collinot (J.-J.) intitulé : *La Description géologique de l'Auxois*.

M. Malbranche donne lecture, au nom de M. le comte d'Estaintot, d'un résumé de la conférence faite en 1867, au Congrès scientifique d'Amiens, sur cette intéressante question : *De l'homme avant l'histoire*, par un érudit géologue M. Cotteau. M. Boutillier pense que le rapporteur s'est trompé quand il prête à M. Cotteau l'idée de faire remonter l'existence de l'homme à l'époque tertiaire et au-delà; ce savant ayant émis, dans une publication toute récente, qu'aucune trace humaine n'a encore été rencontrée, jusqu'à ce jour, dans des sédiments antérieurs aux terrains quaternaires.

Séance du 3 Décembre 1868.

PRÉSIDENCE DE M. LE D^r BLANCHE.

La Correspondance comprend :

1^o Une lettre de M. le Secrétaire de la Société Malacologique de Belgique, annonçant l'envoi du tome I des Annales de cette Compagnie, et réclamant le premier volume des Travaux de la Société des Amis des Sciences naturelles de Rouen. — Il sera fait droit à cette demande ;

2^o Une lettre de M. Carliez, de Fécamp, demandant que dans la lettre de convocation pour la séance qui suit les élections, le résultat du vote soit mentionné, pour faciliter l'envoi des Travaux et de la Correspon-

dance. Cette proposition reçoit l'approbation de la Société.

L'Exposition sur le bureau comprend :

1° Par M. Etienne : *Sphaeria punctata* (Sow) ; *Periza punctata* (Linn.), trouvé sur du crotin de cheval ;

2° Par M. Malbranche : Un œuf superfété ; une note, dont le présentateur donne lecture, accompagne cette exposition.

M. Boutillier envoie une note à l'appui des assertions orales émises par lui, lors de la dernière séance, sur les opinions de M. Cotteau, par rapport à la première apparition de la race humaine sur le globe.

L'ordre du jour appelle les élections du Bureau et du Conseil d'Administration.

On procède au vote.

Sont nommés :

Président : MM. Emmanuel Blanche.

Vice-Présidents : Malbranche ;

— Harlé.

Secrétaires : Dr Nicolle ;

— Dr Douvre.

Archiviste : Jules Adeline.

Trésorier : Léon Deshays.

Membres du Conseil d'Administration :

MM. de Boutteville ;

de La Londe du Thil ;

Dr Bouteiller ;

Dr Levasseur.

On annonce la mort de M. P. Lefebvre, médecin à Saint-Sever (Rouen).

Séance extraordinaire du 24 Décembre 1868.

PRÉSIDENCE DE M. LE D^r BLANCHE.

L'Exposition sur le bureau comprend :

Par M. Etienne :

1° Lichen : *Peltigera spuria* (Ach.) ;

2° Champignon : *Boletus fimbriatus* (Bull.) décembre 1868 ;

3° Par M. Blanche : Une grande quantité de champignons trouvés derrière le cimetière de Saint-Sever, dans un herbage pâturé, où cette espèce ne croît pas habituellement. Ces cryptogames ont la consistance et l'aspect de lames de cuir. Le présentateur les rapporte au genre *Lycoperdon corium* (Guenaut).

M. Lock, de Vernon, fait la demande de quelques spécimens pour les soumettre à M. Rose, de la Société botanique de France ;

4° Par M. Jules Adeliné : Quelques fossiles pour les collections.

M. Etienne lit une analyse de plusieurs Bulletins de Sociétés savantes correspondantes. Il insiste surtout sur une note curieuse de M. Géhin. (Bulletin de la Société d'Histoire naturelle de la Moselle, xi^e cahier) sur *l'Œcidium cancellatum*.

On croit généralement que c'est à la présence de la sabine sur laquelle il vivrait d'abord, que l'on doit le développement de ce cryptogame sur les feuilles du poirier. M. Géhin n'adopte pas cette manière de voir,

se basant sur ce fait, que des arbres sont infestés de cette urédinée, bien que la sabine soit très rare dans leur voisinage.

M. de Boutteville constate qu'il n'y a guère de doute sur la cause de la production de l'oïdium sur le poirier; le développement du parasite serait dû au voisinage des *Sabines* atteintes de *Gymnosporangium fuscum* (1).

M. Malbranche dépose sur le bureau la suite de la description des Lichens de la Normandie. Cette troisième partie qui renferme les deux grands groupes des Lécánorées et des Lécidéées, comprend 235 espèces ou variétés. L'auteur remercie MM. Blanche, de Brébisson, Lenormand et Dr Godey de Balleroy, des précieux renseignements qu'ils lui ont fournis.

Le Secrétaire donne lecture, au nom de M. Lemetteil, d'un rapport sur les Bulletins de la Société ornithologique suisse. T. II. — 2^e partie : *Histoire du grand Pingouin*.

M. Lemetteil envoie un travail de M. Barbier-Monteault sur la nidification des oiseaux. Cette communication est écoutée avec le plus vif intérêt.

M. Mocquerys pense que les dents, ainsi que le maxillaire supérieur, qui ont été déposés sur le bureau, lors d'une précédente réunion, ne sont autres que des dents et os de cheval fossile (*Equus caballus*).

(1) Les membres de la Société d'Horticulture de Paris, qui avaient longtemps nié ce fait, semblent disposés, aujourd'hui, à l'admettre, après constatation de faits nouveaux soigneusement observés.

On procède à l'élection des membres de la Commission de Publicité.

Sont nommés :

MM. De Boutteville, D^r Bouteiller, Estaintot (comte d'), Boutillier (de Roncherolles), Bonnière-Néron.



LE PREMIER GÉNITEUR

A-t-il une influence sur les

GÉNÉRATIONS ULTÉRIEURES

Auxquelles il a été étranger?

PAR

M. LE D^r LEVASSEUR

On a beau avoir, comme disait Vadé dans son langage si caractérisé, « la tête en pain d'suc, le nez comme l'éperon d'une botte, les joues vermeilles comme une betterave... , des grâces comme une tortue, » résumer en un mot toute la laideur des sept péchés capitaux, on n'en est pas moins flatté de retrouver dans l'enfant, dont on est le père devant les hommes, quelque traits de ressemblance à sa propre image. On a observé qu'il suffit à un homme d'avoir un nez camard ou démesurément aquilin, pour qu'il soit jaloux à l'excès de retrouver les qualités qui le distinguent le mieux ou le plus parmi les gens de son espèce. Les nez épatés, verruqueux, boutonnés viennent en seconde ligne dans ce genre d'ambition.

Pourtant, si l'on en croit une opinion qui a cours non-seulement parmi les chasseurs, les éleveurs de chiens et de chevaux, toutes personnes que les savants

tiennent en médiocre estime en tant qu'observateurs, mais encore parmi des vétérinaires, des médecins, des physiologistes dont la parole fait autorité, il peut se faire que les enfants, au lieu de ressembler à leur père, vrai, légitime, authentique, au père selon la nature, ou à leur grand-père, ou à qui que ce soit ayant le droit de laisser par la forme de sa jambe, la couleur de ses cheveux, la simplicité de son esprit ou l'innocence de son caractère, trace de son être dans ses descendants, ressemblent au contraire d'une manière bien accusée à un géniteur qui n'est pour rien dans l'œuvre de la procréation, mais qui a été le *premier fécondateur* dans le *premier fruit* donné par la mère.

En d'autres termes, selon cette doctrine, l'individu mâle qui a rendu mère le premier une femelle agit encore sur les produits des unions ultérieures de cette femelle avec d'autres mâles.

On avance beaucoup d'exemples à l'appui de cette opinion hardiment soutenue par les uns et vivement attaquée par les autres. Ces exemples sont pris dans divers genres d'animaux et jusque dans l'espèce humaine.

« Pour les chiens, dit l'auteur allemand d'un ouvrage de physiologie, le docteur Hensinger, c'est une observation souvent répétée par les éleveurs, qu'une chienne qui a été une fois accouplée avec un chien d'une autre race aura dans les portées suivantes avec d'autres pères quelques petits ressemblant au premier père. Il y a longtemps déjà que Dufouilloux, l'oracle des chasseurs, auteur d'un vieux traité sur la chasse fort estimé des disciples de saint Hubert, avait affirmé que « dans toutes les *laictées* que porte la lyce il y a

toujours quelques petits qui tiennent de la première. » Une chienne, dit Burdach, s'accouple avec vingt chiens et cependant elle ne met bas, la plupart du temps, peut-être même toujours, que des petits de deux sortes qui, presque tous, souvent même tous, ne ressemblent qu'au premier chien avec lequel la mère s'est unie.

On assure qu'il en est de même pour les moutons. Un auteur allemand, Trautmann, dit que si une brebis toute blanche a subi une fois l'approche d'un bélier noir, et si on l'accouple ensuite avec des béliers blancs, elle aura souvent des agneaux tachetés. Des faits du même genre ont été signalés dans la race porcine.

Dans les grandes espèces, les effets de la première imprégnation se révèlent de la même manière, au dire de nombreux observateurs. Un membre du Conseil général de la Marne, M. Ponsard, signalait dernièrement les résultats de ses observations particulières sur la vache. Pour les chevaux, les exemples sont encore plus significatifs « Lorsqu'une jument, dit le savant Burdach, s'est accouplée avec un âne et a mis au monde un mulet, mais que plus tard elle vient à être fécondée par un étalon, le cheval qu'elle met bas cette fois a encore quelques traits de ressemblance avec l'âne. » Enfin tout les recueils d'*ana* physiologiques citent le fait, malheureusement unique, de la jument arabe qui, ayant eu d'un couagga (espèce d'âne zébré d'Afrique), un mulet zébré, donna ensuite, ayant été fécondée par un étalon arabe, trois poulains marqués comme le couagga et offrant encore d'autres traits fort accusés de ressemblance avec le couagga.

Enfin, c'est depuis longtemps, selon Fienus, Aldovrand, Stark, Hensinger, une ancienne croyance que

les enfants d'un second lit ressemblent au premier mari. « De même dans l'espèce humaine, dit encore Burdach, nous voyons quelquefois les enfants d'un second lit ressembler au premier époux mort depuis longtemps, et avoir plus de rapport avec lui, même au moral, qu'avec leur véritable père. »

Voilà bien de quoi dégoûter des veuves qui ont eu des enfants en premières noces, pour peu qu'on tienne à léguer à ses enfants ses propres qualités intellectuelles ou physiques ; mais voilà aussi de quoi les recommander à ceux que la nature a gratifiés de quelque vice de conformation morale ou anatomique, et qui pourraient redouter de transmettre à leurs descendants leurs disgrâces naturelles.

Mais ce qui serait d'un intérêt réel, c'est l'indication qui découlerait pour les éleveurs, de ce fait, s'il était démontré d'une manière irrécusable. N'est-il pas vrai, en effet, que dans ce cas la meilleure, la première condition de la femelle dont on veut obtenir un beau produit, serait qu'elle n'eût jamais été approchée par un mâle de race inférieure ou entaché de vices, puisque cette première approche, si elle est féconde, devrait influencer sur toutes les générations suivantes, quelque géniteur qui puisse lui être donné ultérieurement ?

Il est difficile de ne pas se défendre d'une certaine défiance devant un fait qu'on peut considérer comme merveilleux. Sans doute, ce sont des savants, des hommes initiés aux plus secrètes combinaisons de la nature qui affirment ces faits. Mais n'y a-t-il pas quelquefois un peu de crédulité, même parmi les savants ? Riolan, le célèbre Riolan, l'une des lumières de la médecine au commencement du XVII^e siècle,

croyait à l'existence du produit de l'homme et de la vache. On a cru, sur la foi d'un savant du temps, que certains arbres portaient des fruits qui donnaient naissance, à leur maturité, à de *petits canards*. N'a-t-on pas quelques raisons de faire le même reproche de complaisance à Burdach, lorsqu'il raconte qu'une paire de pigeons grosse-gorge, après avoir perdu un petit qui venait d'éclore, et nourri un jeune claquart noir que l'on avait placé dans leur nid, eurent à l'incubation suivante des petits qui ne leur ressemblèrent plus comme par le passé, mais offrirent l'image parfaite, quant à la couleur et aux taches, de l'étranger qu'ils avaient élevé? Un autre observateur assure qu'une variété de pigeons à ailes et à queue *noires*, dont les petits ne diffèrent jamais pour la couleur, acquiert quelques plumes *rouges* à la queue ou aux ailes, quand on la fait couvrir par une autre variété tachetée de rouge.

Hippocrate avait attribué à la vue d'un portrait de nègre la naissance d'un enfant noir au sein d'une famille blanche ; la Bible nous apprend encore que Jacob faisait faire à son gré des agneaux blancs ou noirs à ses brebis, en mettant sous leurs yeux des petits bâtons blancs ou noirs. On a expliqué, on explique encore beaucoup d'autres phénomènes par l'effet de l'impression morale, des passions de la mère sur les qualités de son produit.

S'il suffit d'un regard, d'une émotion, crainte ou désir, s'il suffit pour les oiseaux de couvrir des œufs pour leur donner un caractère de leur ressemblance, nous n'avons pas besoin de demander l'explication de certaines ressemblances à une imprégnation première.

Le souvenir d'un être aimé, la vue de son portrait, l'idée de sa personne peuvent donner la raison de certains caractères qu'on retrouve à la fois dans le produit et dans un premier géniteur. A choisir entre deux causes merveilleuses, l'une est aussi admissible que l'autre.

Mais nous croyons qu'il faut nous défier de cet amour du merveilleux. Lorsque nous voyons la ressemblance héréditaire se manifester non-seulement dans les apparences extérieures, les lignes, la dimension, la couleur, dans la constitution physiologique, comme on peut le remarquer à propos du cancer, de la phthisie, de l'aliénation mentale, et jusque dans l'immunité transmise par le nègre à son fils qu'il affranchit de la fièvre jaune, mais encore dans les qualités instinctives comme on l'observe dans le chien de chasse, le chien de berger, le chien de garde, dans les qualités du caractère comme on le constate dans l'entêtement proverbial que le baudet transmet à son fils le mulet. Lorsque nous voyons ainsi l'hérédité affirmée, nous croyons qu'il faut beaucoup de circonspection dans la conclusion que l'on peut vouloir tirer de certains faits encore trop peu nombreux, observés peut-être avec un esprit de prévention et sans cette attention rigoureuse si nécessaire à la science.

Si l'âne, en sa qualité de premier occupant, peut transmettre sa ressemblance aux produits ultérieurs de la femelle avec un autre père, comment n'a-t-on point entendu parler de résultats identiques après le croisement du loup et du chien, du chien et du chacal, du bouc et de la brebis, du lièvre et du lapin, du cygne et de l'oie domestique, du pigeon et de la tourterelle,

du canari et du chardonneret, dont on a, comme on sait, un certain nombre d'exemples ?

Depuis que l'homme a pu observer les suites de l'union des gens de sa race, l'alliance des hommes blancs, noirs, rouges, jaunes, cuivrés, on n'a point remarqué que le premier occupant d'une certaine couleur ait transmis la nuance qui lui était propre à des enfants qui n'étaient pas engendrés par lui, et cependant, dans ce mélange si multiplié, dans cette immense promiscuité qui est résultée du commerce de toutes les races entre elles, un fait de ce genre eût dû se produire bien souvent.

D'ailleurs, lorsqu'on fait approcher un âne d'une jument qui a déjà eu des poulains, voit-on l'influence du premier père, l'étalon, se transmettre et laisser sa ressemblance au fils de l'âne ? Non, et c'est là ce qui devrait arriver si cette influence du premier père était bien réelle.

Jusqu'à ce que des observations plus nombreuses ou plus sévèrement faites aient été données, nous croyons qu'il faut continuer à penser que lorsqu'on ressemble à quelqu'un du genre masculin, c'est que ce quelqu'un était votre père, votre grand père ou votre aïeul ; lorsqu'au contraire on ressemble d'une manière positive à quelqu'un qui n'est pas le père, — celui *quem nuptiæ demonstrant*, — il n'y a plus que l'imagination de la mère ou celle des physiologistes qui puisse rendre compte du phénomène.

CATALOGUE RAISONNÉ
DES
OISEAUX DE LA SEINE-INFÉRIEURE

PAR
M. E. LEMETTEIL.

Dédié à MM. les Membres de la *Société des Amis des Sciences naturelles*
de Rouen (suite).

MESSIEURS,

En commençant notre 4^{me} Ordre, nous éprouvons le besoin de vous remercier de la faveur si flatteuse avec laquelle vous avez bien voulu accueillir nos trois premières parties. Nous vous devons aussi un mot d'explication.

Un de nos honorables Collègues, ayant apprécié notre travail avec une indulgence dont nous lui sommes reconnaissant, a, dans un sentiment de sollicitude bienveillante, mais peut-être un peu exagérée, exprimé la crainte de nous voir en désaccord avec l'Administration et le Conseil général.

Bien qu'aux termes de l'article 30 du Règlement, nous soyons personnellement responsable de nos opi-

nions, bien que nous ayons assez d'indépendance de caractère pour exprimer nos convictions, et de courage pour les défendre, nous avons compris que, si nous nous mettions en opposition ouverte avec l'Autorité, nous engagerions indirectement la Société, et nous tenons avant tout à conserver les précieuses sympathies de nos Collègues.

Nous nous empressons donc de vous rassurer, Messieurs, ainsi que le membre bienveillant qui s'est occupé de notre travail.

Quand nous avons fait ressortir les services et les méfaits des Corbeaux, nous avons ajouté : « qu'ils ont été tour-à-tour protégés et proscrits par les lois et les règlements. » Nous avons constaté le fait, sans blâmer la protection, ni approuver la proscription. Rien donc qui puisse froisser la susceptibilité de l'Administration. D'ailleurs, en nous reportant aux règlements nous trouvons :

1860 et 1861, Corbeaux déclarés utiles.

1862 à 1866, Corbeaux déclarés nuisibles.

1867 et 1868, Corbeaux déclarés utiles.

Ainsi ils ont été tour à tour protégés et proscrits, selon que par une propagation exagérée ou restreinte, ils surabondaient ou ne suffisaient plus à leur mission conservatrice. Notre assertion est donc pleinement justifiée et conforme à la vérité.

Cela dit, Messieurs, nous vous demandons la permission d'aborder notre 4^{me} Ordre.

4^{me} Ordre (1).

GRANIVORES.

Caractères de l'Ordre : Bec variable, conique, déprimé ou convexe; ailes moyennes; queue différant de forme et de longueur; tarses assez robustes; quatre doigts, dont trois en avant.

Nous donnons aux oiseaux de notre 4^e Ordre le nom de *Granivores*, qui nous paraît caractéristique. Tous sont en effet constitués pour la trituration, soit antérieure, soit postérieure à l'inglutination; ils ont l'estomac musculeux, et un appareil digestif puissant et énergique.

Ils se garnissent le gésier de petites pierres, qui, dans le jeu de l'organe, achèvent de broyer la nourriture, déjà brisée par le bec dans quelques espèces, et toujours macérée dans le jabot. De là est venue vraisemblablement la première idée de nos moulins, simples et defectueux dans le principe, et admirablement perfectionnés de nos jours : car l'homme, malgré sa supériorité intellectuelle, et à cause peut-être de son intelligence même, a moins de ressources instinctives et spontanées. Il a dû imiter beaucoup; et il a fallu faire l'éducation de l'espèce, comme on fait celle de l'individu.

Quoiqu'il en soit, nous ne prétendons pas que les oiseaux que nous rangeons dans cet Ordre, vivent exclusivement de grain; nous pensons, au contraire, qu'il

(1) Voir, pour les trois premiers Ordres : *Bulletins des Amis des Sciences naturelles*, 1866, pag. 163, et 1867, p. 56.

n'y a guère d'espèces dont le régime soit simple ; mais c'est leur principale nourriture pendant les deux tiers de l'année. En été, ils chassent les insectes, les chenilles, les vers blancs, les hannetons, etc., et dès lors, ils rendent les mêmes services que les Insectivores. Ce sont donc encore des auxiliaires précieux, bien qu'à titre moins gratuit que les espèces précédentes. De là les récriminations qui s'élèvent quelquefois contre eux, *indè iræ* !

L'homme qui sait trop qu'il est le roi de la création, voudrait que tous les êtres fussent exclusivement occupés de ses intérêts, et il ne pardonne guère à certains oiseaux de cet Ordre de tomber quelquefois dans ses moissons. C'est bien du bruit pour quelques épis de blé pillés pendant le mois de juillet ! Et il ne remarque pas que ces oiseaux, qu'il ne nourrit, en partie, que quelques semaines, vivent exclusivement, pendant onze mois, d'animaux nuisibles ou de semences parasites, tombées sur le sol après la moisson. Ces graines, enterrées par la charrue, resteraient des années sans rien perdre de leur puissance de germination, jusqu'au jour où, ramenées à la surface par une succession de labours, à une époque et dans des conditions favorables à leur développement, elles produiraient des plantes malfaisantes, qu'il faudrait sarcler à grands frais, ou voir absorber impunément une sève destinée à des semences plus précieuses et plus utiles. Ces espèces sont donc encore un bienfait de la Providence, et nous avons intérêt à les défendre et à les protéger.

Moins légers, moins sveltes, moins sémillants que les Becs-fins, les Granivores, ont en général, le vol bruyant, la démarche grave, les formes massives et

ramassées, conséquence naturelle d'un régime plus solide et plus substantiel. Leur appétit les attache à la terre; c'est sur le sol que la plupart cherchent leur nourriture, et que quelques-uns vivent et se reproduisent. Ils sont aussi plus sociables; et, en hiver, certaines espèces se confondent, et forment des bandes nombreuses.

Cet Ordre contient encore quelques chantres de mérite; mais ce sont des musiciens timides, réguliers et méthodistes, chez lesquels on ne retrouve plus ces accents de fantaisie, ces roulades prolongées, ces notes moëlleuses, brillantes et hardies que l'on admire chez quelques Insectivores. D'autres n'ont point de chant, mais une voix plaintive, un simple cri d'appel, toujours dépourvu d'agrément, et quelquefois fastidieux par sa monotonie.

Les oiseaux dont nous nous occupons, ont été généralement répartis en trois Ordres; c'est, à notre avis, pousser trop loin la division. N'oublions pas que le partage en Ordres doit être le classement le plus large possible; et qu'il suffit, pour justifier la création d'un premier groupe, de rapports sommaires, et souvent même d'un seul caractère général bien tranché. Les différences serviront à constituer les familles et les genres, qui sont des associations secondaires, et des coupes de détail.

Or, à ce point de vue, la classification de Temminck nous paraît manquer de précision et de réciprocité. Du moment qu'il établissait l'Ordre des Granivores, il devait, en bonne logique, l'étendre à toutes les espèces qui vivent particulièrement de grain, et non à une partie seulement.

Pour nous, tout en reconnaissant qu'il existe entre les espèces que nous réunissons des différences notables dans les mœurs, le mode de nidification, et le faciès, nous pensons que ces dissemblances sont dominées, effacées même jusqu'à un certain point, par un caractère général très important, le régime. Nous exprimons donc les rapports de similitude par la réunion dans un même Ordre, et les points de disconvenance par la répartition en trois familles, que nous aurions pu dénommer les *Conirostres*, les *Pressirostres* et les *Convexirostres* ; mais que nous appellerons, pour l'uniformité de la nomenclature :

- 1° Les Fringillinés ;
- 2° Les Colombinés ;
- 3° Les Gallininés.

PREMIÈRE FAMILLE.

FRINGILLINÉS.

Caractères de la famille : bec court, épais, conique plus ou moins aigu, à bords droits ou rentrants, à mandibules souvent égales, quelquefois courbées ou croisées ; tarses médiocres, nus, annelés ; ailes ordinaires ; queue moyenne ou assez courte, généralement fourchue ; pieds conformés pour brancher.

Les oiseaux de cette famille se rattachent, comme nous l'avons déjà dit, à nos derniers Insectivores par les Bruants, voisins des Alouettes par leurs habitudes champêtres, et appartenant à notre quatrième Ordre, par leur régime plus franchement granivore.

Ainsi le passage des Alaudinés aux Fringillinés

s'opère encore graduellement, et nous croyons inutile de faire ressortir davantage les rapports, généralement reconnus et avoués, qui existent entre ces deux familles. Quant à la coupe que nous établissons, ou plutôt que nous cherchons à réhabiliter en la complétant, elle a sa raison d'être dans le principe même de notre classification. En effet, nous plaçant à un point de vue différent, nous devons arriver à des divisions nouvelles ; mais ces divisions, variant dans les détails, se rapprochent tellement des anciennes dans l'ensemble, qu'elles nous paraissent modifier plutôt que changer l'ordre établi.

Les Fringillinés sont encore de petite taille ; ils ont le plumage soyeux, le bec conique, et assez robuste pour leur permettre de casser les graines ; ils les dégagent adroitement de leur écorce, pour n'avaler que le noyau qu'ils broient déjà avant l'inglutition. Les uns vivent près de l'homme, et ne s'éloignent guère de son séjour ; d'autres gagnent les grands bois, les contrées inhabitées, et n'apparaissent dans nos régions civilisées que pendant les hivers rigoureux. Outre les graines, quelques-uns attaquent encore les bourgeons, et sont dits *Ebourgeonneurs*.

Ils sont monogames, et d'une fécondité moyenne ; le mâle, plus gros que la femelle, s'en distingue encore par sa livrée. Leur mue est simple et ruptile. Les jeunes diffèrent peu, en général, des adultes, et sont assez semblables à la femelle.

Leur nom Fringillinés, de *frango*, je brise, caractérise heureusement ces espèces, qui cassent franchement et ouvertement la dure écorce des graines, et les distingue bien des autres familles, qui avalent le grain

entier, et chez lesquelles la trituration s'opère intérieurement, et, pour ainsi dire, à la dérobee.

Cette famille contient pour nous 10 genres :

- | | |
|-------------------------|-----------------------|
| 1° Genre Bruant ; | 6° Genre Gros-bec ; |
| 2° Genre Sizerin ; | 7° Genre Bec-croisé ; |
| 3° Genre Chardonneret ; | 8° Genre Bouvreuil ; |
| 4° Genre Linotte ; | 9° Genre Verdier ; |
| 5° Genre Pinson ; | 10° Genre Moineau. |

1° GENRE BRUANT. — EMBERIZA (Linné).

Caractères du genre : Bec court ou assez court, robuste, conique, à bords rentrants, à mandibule supérieure plus étroite que l'inférieure, pleine ou garnie au palais d'un tubercule osseux et saillant, mandibule inférieure haute et bombée ; narines arrondies et recouvertes par les plumes du capistrum, ongle postérieur variable, courbé ou droit, plus court ou plus long que le pouce ; queue assez longue, généralement fourchue ; habitudes terrestres.

Les Bruants, semblables aux Alouettes par les mœurs et les habitudes, s'en rapprochent encore par la forme et la dimension de l'ongle postérieur, qui est droit, aigu et allongé dans quelques espèces. A ces rapports moraux et physiques, on peut ajouter, comme dernier trait de ressemblance, l'habitude qu'ils ont de courir sur le sol et de nicher à terre, ou près de terre. Ainsi, réduite aux seules espèces européennes, la transition s'opère ici encore naturellement et sans lacune.

Le genre Bruant est bien caractérisé par la dépression de la mandibule supérieure, et par l'osselet, vul-

gairement appelé *grain d'orge*, qui garnit le palais dans le plus grand nombre des espèces. Leurs formes, bien qu'assez allongées, sont épaisses, leurs allures peu rapides, et leurs mouvements accompagnés d'un frémissement dans les ailes et la queue. Leur chair est délicate et savoureuse. On les engraisse avec beaucoup de soin, et ils acquièrent un embonpoint qui les fait ressembler à de petites pelottes de graisse.

Un de nos honorables collègues en ornithologie leur fait un crime de leur appétit. Nous nous plaçons à un autre point de vue, et jugeons différemment. Nous regardons les oiseaux comme des auxiliaires qui nous ont été donnés par la Providence, et qui ont reçu du Créateur des besoins proportionnés au rôle qu'ils doivent remplir. Si donc l'effigie des Bruants devait « orner le mausolée de Sardanapale ; » s'ils « peuvent être classés facilement parmi les ventrus ; » s'ils « absorbent beaucoup et pensent peu, » c'est apparemment que, pour la conservation de son œuvre, la Sagesse divine avait besoin de l'appétit, plutôt que des méditations des Bruants. Pourvu qu'ils remplissent leur mission avec ponctualité, et qu'ils concourent au maintien de l'harmonie, ils accomplissent leur destinée : tout leur rôle est là !

Que si, par les soins de l'homme, ils deviennent fort gras, s'ils fournissent un mets de luxe savoureux et parfumé, où est le mal ?

Les Bruants fréquentent les haies, les bords des chemins, les bruyères, les plaines, les marais, etc. : leur cri d'appel est rauque et criard ; leur chant peu agréable ; mais sans rapport avec le braiment de l'âne.

Nous regrettons d'être ici en contradiction avec un collègue dont nous sommes heureux de partager souvent les opinions ; mais nous devions à la vérité, et à notre rôle, de réhabiliter les Bruants, dont il a fait des parias. Les erreurs appuyées sur un nom autorisé font leur chemin, et vont toujours croissant.

Ainsi que nous l'avons dit, en parlant de l'Ordre, la mue chez les Bruants est simple et raptile. Mais quelques oiseaux revêtent, au printemps, des couleurs si nettes et si tranchées, que nous avons peine à attribuer ce changement à l'usure seule des barbules ; nous croyons que la vie et la sève, qui surabondent alors dans l'individu, y concourent pour une large part ; et nous sommes convaincu que ceux qui ont comparé le coloris brillant et animé de l'oiseau vivant, avec les nuances relativement pâles et ternes de l'oiseau mort, partageront notre opinion. C'est peut-être là une des causes de la coloration moins riche de la femelle. Celle-ci, en effet, dépense davantage pour la formation des œufs ; et elle a, plus que le mâle, les fatigues de l'incubation. Dans les espèces où celui-ci couve à son tour, telles que les Colombinés, la différence est moins tranchée.

Quoi qu'il en soit de cette opinion, la livrée diffère dans les deux sexes ; les jeunes, en premier plumage ressemblent assez à la femelle.

Ce genre, tel que nous le maintenons, contient une vingtaine d'espèces européennes, dont quelques-unes sont encore mal déterminées : treize habitent la France, ou s'y montrent plus ou moins accidentellement ; et huit semblent appartenir à notre département, savoir :

- | | |
|----------------------|-------------------------|
| 1° Bruant de Neige ; | 5° Bruant Ortolan ; |
| 2° Bruant Proyer ; | 6° Bruant Fou ; |
| 3° Bruant Jaune ; | 7° Bruant des Roseaux ; |
| 4° Bruant Zizi ; | 8° Bruant Passerine. |

On a, dans ces derniers temps, établi des coupes nombreuses, qui nous paraissent peu motivées. Kaup a forme jusqu'à 8 genres. C'est un luxe de divisions auquel nous ne pouvons nous associer.

131. Bruant de neige. — *Emberiza nivalis* (Linné).

Synonymie : *Plectrophane* des neiges.

Taille : 18 centimètres.

Description : Mâle en été : tête, cou, croupion, couvertures alaires, rémiges secondaires et parties inférieures blanc pur ; les trois rectrices externes de même couleur, avec une étroite raie noire à l'extrémité des barbes externes ; dos, scapulaires, rémiges tertiaires, sus-caudales et rectrices médianes, d'un noir profond, avec une frange blanche ; rémiges primaires blanches à la naissance, noires dans le reste de leur étendue ; bec, pieds et iris noirs.

Mâle en hiver : tête, dessus du cou, front, joues, région parotique et croupion d'un beau roux, une étroite bande de même couleur, partant de l'insertion des ailes, passe sur le haut du sternum et encadre la poitrine ; parties inférieures d'un blanc de lait, ayant à peine quelques teintes rousses ; dos, scapulaires et sus-caudales largement frangés de roux ; rémiges et rectrices comme dans le mâle en été, mais avec un liseré plus large ; bec roux ; pieds noirs ; iris brun foncé.

Femelle en été : semblable au mâle, avec toutes

les parties légèrement lavées de roux ; les deux rectrices latérales seulement blanches, avec la frange noire plus étendue.

Femelle en hiver : elle se distingue du mâle à une teinte beaucoup plus sombre ; le vertex et le ceinturon sont d'un roux plus foncé ; et le pied de toutes les plumes de la tête est noir ; bec et pieds comme chez le mâle en hiver.

Jeunes : semblables à la femelle ; d'un blanc plus cendré, avec les bordures du manteau plus larges et plus grises, chaque plume ne portant, au centre, qu'une faible tache noire, étroite et allongée ; pied des plumes de la tête noir.

Nous avons cru devoir insister sur ce dernier caractère, que nous avons observé sur deux individus tués dans notre département, une femelle et un jeune, duquel nous n'avons pu déterminer le sexe. Le pied des plumes étant plus foncé, l'usure des barbules ne peut, dans la mue raptile, que l'assombrir davantage. La livrée de la femelle pourrait donc bien n'être point telle que nous la donnons, d'après des sujets en peau, qui ne sont peut-être que de jeunes mâles. L'histoire de ces espèces boréales étant encore peu connue, nous avons cru devoir signaler le fait ; c'est tout ce que nous pouvons faire dans notre localité, où les Bruants de neige n'apparaissent que de loin en loin, et toujours en hiver.

Ces oiseaux habitent, en été, les régions du cercle arctique, les contrées les plus boréales où ils se reproduisent. Ils ne les abandonnent que quand les neiges couvrent le sol, et suppriment leur nourriture. C'est alors qu'ils apparaissent dans nos climats plus tempérés. On les rencontre surtout sur le bord des che-

mins, sur les côtes arides, mêlés aux bandes d'Alouettes, auxquelles ils ressemblent par leurs allures, leur taille, et la longueur de leurs éperons, caractère qui ne leur permet guère de se percher.

Au printemps, dès les premières douceurs, ils regagnent leur froide patrie.

Cet oiseau est, dit-on, très familier. Les Esquimaux et les Lapons doivent célébrer son retour, comme nous saluons l'arrivée des Hirondelles. C'est que le Bruant de neige leur annonce des temps meilleurs ; c'est que, par sa grâce, sa gentillesse, ses joyeuses évolutions, il jette seul quelque charme dans ces pays déshérités. Aussi les peuples de l'extrême Nord ont-ils pour lui un respect mêlé de vénération. Ils le regardent comme le gardien, le génie des tombeaux. C'est là, en effet, qu'il établit son nid, habitude qui nous étonnera moins, quand nous réfléchirons que, dans ce pays des glaces, où les chairs se dessèchent plutôt qu'elles ne se corrompent, on dépose les cadavres presque à la surface du sol. Le capitaine Lyon en a trouvé un nid sur le sein d'un jeune enfant ; notre honorable ami, M. Vian, en a reçu un autre qui avait été placé dans une partie plus intime encore.

Ces oiseaux dorment peu, dit Guéneau de Montbeillard ; et, dès que l'aurore apparaît, ils entrent en mouvement. Or, comme il n'y a point de nuit en été dans les régions polaires, on en peut conclure qu'ils ne sont presque jamais en repos. Ils courent, bondissent, voltigent, s'élèvent en pirouettant, l'aile frétilante et la queue épanouie, pour entonner leur chant d'amour (1). Il y a loin de ces mœurs au portrait peu

(1) M. Proctor, conservateur du Musée de l'Université de Durham.

flatté, que nous avons combattu plus haut, et qui représente les Bruants comme des gourmands inertes, stupides et grossiers.

On a fait de cette espèce le type du genre *Plectrophane* de *πλεκτρον* ergot, éperon, et de *ραινω*, je montre ; nous eussions préféré, comme M. l'abbé Vincelot, *Plectrophore* de *πλεκτρον* ergot et *φερω* je porte, en français *Eperonnier* ; mais nous trouvons qu'établir, sur une donnée si futile, une section générique pour deux espèces très semblables aux autres Bruants, c'est compliquer la nomenclature sans but utile.

132. Bruant Proyer. — *Emberiza miliaria* (Linné).

Synonymie : Gros bec Bruant ; *Gros pré*.

Taille : 19 centimètres.

Description : Mâle en été : parties supérieures cendré olivâtre, avec une tache oblongue brune au centre des plumes ; d'un olive pâle au croupion ; un trait sur l'œil, un second trait sur les joues, et les parties inférieures d'un blanc jaunâtre, uniforme au milieu de l'abdomen, marqué de fines mouchetures à la gorge, de taches assez larges à la poitrine et sur les flancs ; rémiges et rectrices brunes liserées de cendré pâle ; bec plombé ; pieds bruns ; iris brun noir.

Femelle en été : un peu plus petite et de teinte plus pâle.

Mâle et Femelle en automne : les bordures des plumes du manteau, et les parties inférieures plus foncées, et légèrement lavées de chamois.

Jeunes en premier plumage : assez semblables aux

adultes, dont ils ne diffèrent que par des teintes plus rembrunies.

Degland cite des variétés à plumage blanc, jaune clair, ou tacheté de gris et de blanc.

Le Bruant Proyer est erratique; il arrive dans notre département vers la mi-avril, et repart en septembre-octobre. Il couve dans les prairies, dans les champs de trèfle ou de colza; il construit, à terre, un nid assez peu cohérent, dans lequel il dépose de 4 à 6 œufs d'un blanc légèrement violacé ou rougeâtre, marqué de fines raies et de taches brun noir. Grand diamètre environ 23 millimètres; petit diamètre 17 millimètres.

C'est un oiseau aux formes épaisses et massives, au vol rapide et bruyant. Il se perche volontiers, tantôt sur les arbres qui bordent les champs et les prairies, tantôt, et plus souvent, sur les chardons et les patiences qui s'élèvent au-dessus des herbes. C'est là qu'il aime à faire entendre son chant monotone, composé de notes brèves et entrecoupées, qui semblent lui échapper en se pressant et s'égrenant, pour ainsi dire, dans les airs. Quelquefois il s'élève d'un vol oblique, et se laisse retomber la tête la première, à la manière des Pipits. Il descend alors près de la couveuse, qu'il nourrit, en partie, pendant l'incubation. Il aime le voisinage des eaux, à cause du besoin qu'il éprouve de se baigner fréquemment; et, s'il trouve, dans la campagne, quelque mare dont les bords soient plantés d'arbres, il s'y tient le plus souvent, pendant la chaleur du jour.

Il a, quand il s'envole, la singulière habitude de faire claquer ses mandibules, produisant ainsi un bruit sec, assez fort pour être entendu à distance.

Nous avons cru devoir le rapprocher du Bruant de

neige, auquel il ressemble par la taille et par l'ongle du pouce, encore assez long, mais déjà plus courbé et plus robuste.

Le pasteur Brehm en a fait le type du genre *Miliaria*; Brisson et Ch. Bonaparte ont changé le mot pour exprimer la même idée, et en ont fait un *Cynchramus*. Rien ne nous paraît justifier cette nouvelle coupe générique.

Son nom spécifique *Miliaria*, venant de *milium*, millet, indique son goût prononcé pour cette semence.

133. **Bruant jaune.** — *Emberiza citrinella* (Linné).

Synonymie : Verdier.

Taille : 17 centimètres.

Description : Mâle en été : parties supérieures d'un roux cendré avec une tache oblongue brun noir au centre des plumes ; croupion roux vif sans mouchetures ; tête, joues, gorge et devant du cou d'un jaune brillant, à peine marqué de quelques raies noires sur le front, les joues et les côtés de la tête, dans les vieux sujets ; parties inférieures jaune pâle, largement flammées de roux à la poitrine et aux flancs ; rémiges brunes liserées de cendré, les tertiaires rousses sur toute l'étendue des barbes externes ; rectrices également brunes, frangées de cendré et tachées de blanc, sur la partie interne des latérales ; bec plombé ; pieds roussâtres ; iris brun noir.

Mâle en hiver : comme en été, avec les bordures des plumes plus larges, et la tête beaucoup plus brune.

La femelle, en été comme en hiver, ressemble au

mâle dans ces deux saisons ; cependant elle s'en distingue facilement à la taille plus petite, aux couleurs plus sombres, surtout à la tête, où les teintes brunes dominant.

Les jeunes en premier plumage, assez semblables à la femelle en hiver, en diffèrent par l'absence de jaune à la tête et au cou, et par les mouchetures olivâtres répandues sur tout le corps.

Degland cite une variété isabelle et une jaune. Il rapporte que M. Gerbe a vu, sur le marché de Paris, une nichée de cette espèce, dont deux petits étaient jaune serin, et le troisième portait la livrée ordinaire.

Le Bruant jaune, type du genre, est commun et sédentaire dans toutes les parties de notre département. Il niche à terre, ou fort près de terre, sur la lisière des bois, au pied des haies, sous les buissons, sur le revers des fossés, etc. Il construit son nid d'herbes sèches, et le garnit intérieurement de crins. Sa ponte est, le plus souvent de cinq œufs, d'un cendré marqué de raies fines et déliées et de taches d'un brun noir, avec quelques points roux. Grand diamètre environ 19 millimètres ; petit diamètre, 15 millimètres.

Cet oiseau peu farouche vit par couples tout l'été ; en automne, il forme des bandes assez nombreuses, mais peu serrées, et se réunit aux Pinsons et aux Alouettes. On le rencontre alors sur le bord des chemins ou dans les chaumes. Quand la neige couvre la terre, il vient dans les fermes, et cherche sa nourriture près des granges et des étables. C'est un oiseau peu remuant ; ses formes, bien qu'allongées, manquent de grâce et de légèreté. Il acquiert beaucoup de graisse, et sa chair devient excellente.

Son cri est sec et aigu ; son chant d'amour lui-même, perçant et monotone, se compose d'une même syllabe, plusieurs fois répétée sur un ton différent, et est dépourvu d'agrément.

M. l'abbé Vincelot rapporte que les jeunes Bruants quittent le nid de très bonne heure, et courent dans les herbes avant de pouvoir voler. Nous avons remarqué le fait bien souvent ; mais, quelque respect que nous professions pour l'opinion de l'honorable maître, nous ne pouvons l'attribuer à la gourmandise des jeunes oiseaux, qui seraient alors moins stupides que ne le prétend le docte chanoine, s'ils savaient pourvoir sitôt à leur nourriture. Nous croyons d'ailleurs que la nature, si elle les eût faits si gourmands, aurait donné au père et à la mère les moyens de satisfaire à ces grands besoins. Nous pensons que ces oiseaux ne quittent le nid que quand on les a touchés ou regardés de trop près, et nous attribuons cette habitude, qui n'est pas particulière au Bruant, mais que l'on retrouve dans beaucoup d'espèces, de celles surtout qui nichent près de terre, à l'instinct de la conservation et à l'amour de la liberté, qui leur fait éviter ainsi les visites importunes. Nous avons vu plus haut que les Engoulevents aident eux-mêmes à leurs petits à fuir le nid, quand il a été découvert.

Le Bruant jaune est généralement appelé *Verdier*, tandis que l'on donne à peu près partout le nom de Bruant au *Vêrdier* commun. L'erreur est si répandue, qu'on a proposé de changer les noms de ces oiseaux. Nous trouvons le conseil peu praticable. Intervertir ainsi les dénominations, ce serait détruire toute classification, en introduisant dans des genres différents,

des oiseaux qui sont les types de leurs genres respectifs. Ensuite, il nous paraîtrait de mauvais goût de subordonner la science au préjugé, la vérité à l'erreur.

Son nom latin *Citrinella*, dont le mot français est la traduction, vient de *citrinus*, jaune de citron, et convient bien à cette espèce.

134. **Bruant Zizi.** — *Emberiza cirrus* (Linné).

Synonymie : Bruant des haies.

Taille : environ 16 centimètres.

Description : Mâle en été : dessus de la tête et du cou vert olive foncé, marqué de noir sur la tige des plumes ; gorge et un trait qui traverse l'œil d'un noir profond ; raie sourcilière, une seconde raie sous l'œil, et un hausse-col d'un beau jaune citron ; parties supérieures et scapulaires d'un roux frangé de cendré et marqué de quelques taches noires ; croupion cendré olivâtre, plus pâle que la tête ; haut de la poitrine vert olive foncé uniforme ; bas de la poitrine roux ; milieu du ventre jaune pâle ; flancs cendré olive, marqués de larges taches brunes ; rémiges brunes liserées de roux sur les tertiaires, de cendré sur les autres ; rectrices également brunes avec une frange olive, les latérales portant une large tache conique blanche sur une grande partie de leur étendue ; bec brun vert, pieds roux, iris brun noir.

Mâle en hiver : les parties jaunes d'une nuance plus pâle ; le noir de la gorge et des joues lavé d'olivâtre ; toutes les teintes moins vives et moins pures.

Femelle en été : parties supérieures d'un roux terne,

point de raie jaune au-dessus, ni au-dessous de l'œil, point de noir à la gorge ; parties inférieures jaune pâle , strié de brun noir.

Femelle en hiver : couleurs plus indécises, mouchetures plus larges.

Jeunes en premier plumage : brun tacheté de noir en dessus ; d'un jaune lavé d'olivâtre en dessous.

Le Bruant Zizi, sédentaire dans le midi de la France, arrive dans notre département dans le courant d'avril, et nous quitte généralement en octobre ; on y voit cependant quelques individus jusqu'aux grandes gelées. Il couve près de terre dans les haies et les buissons, et dépose, dans un nid grossièrement construit de mousses, d'herbes, de crins et de quelques flocons de duvet, de 4 à 6 œufs d'un blanc cendré, plus courts et moins violacés que ceux du Bruant jaune, mais marqués, comme eux, de raies et de points noirs. Grand diamètre, environ 19 millimètres ; petit diamètre, 15 millimètres.

Le Zizi a beaucoup des mœurs et des habitudes du précédent, il en a également le port et les allures ; mais il nous a paru plus farouche. En volant, il fait entendre fréquemment un petit cri assez doux *zir-zir*, d'où vient son nom Zizi. Son chant n'est qu'une espèce de bruissement entrecoupé, assez fort, plein et sonore, très semblable au cri d'appel du Verdier ordinaire.

Cet oiseau se montre chaque année, en plus ou moins grand nombre dans notre département. En général, il n'y est pas rare. On le trouve, comme le Bruant jaune sur les bords des chemins, à la lisière des bois, dans les lieux accidentés et exposés au soleil. Son nom latin *Cirlus* viendrait, d'après M. l'abbé Vincelot, de *cillurus*,

d'où l'on a fait par métathèse *Cirrulus*, et par abréviation *Cirlus*, et serait composé de *κελλω*, mouvoir et de *ουρα*, queue, à cause du mouvement fréquent que le Zizi imprime à ses plumes caudales, habitude dont nous avons parlé plus haut, et qui est commune à la plupart des oiseaux de ce genre.

Kaup, qui a établi presque autant de genres qu'il y a d'espèces de Bruants, l'a pris pour type du genre *Cirlus*.

135. **Bruant Fou.** — *Emberiza cia* (Linné).

Synonymie : Bruant des prés ; Bruant passager.

Taille : environ 16 centimètres.

Description : Mâle en été : tête, cou, haut de la poitrine, et petites couvertures alaires cendré bleu, avec deux raies longitudinales noires de chaque côté du vertex ; une seconde traversant l'œil, et une troisième partant de la mandibule inférieure, sépare la gorge des joues, et se joint en arrière du méat auditif avec la raie oculaire ; gorge cendré blanc ; parties supérieures roux cendré, moucheté de brun au centre des plumes ; croupion et parties inférieures roux-marron-vif, uniforme ; rémiges tertiaires brunes, frangées de roux, les autres de même couleur liserées de blanc ; rectrices également brunes, les médianes portant une large frange rousse ; les deux latérales de chaque côté bordées de blanc et marquées à l'extrémité, sur les barbes internes d'une tache conique de cette dernière couleur ; bec brun en dessus, cendré en dessous ; pieds et iris brun noir.

Mâle en automne ; les bandes de la tête nuancées de

brun, et le roux des parties inférieures moins pur et moins tranché.

Femelle à toute époque : tête variée de roux et de noir ; les autres parties de nuance moins prononcée que chez le mâle, et mouchetées de brun.

Jeunes en premier plumage : tête et cou cendrés, avec une tache noire au centre des plumes ; parties supérieures lavées de gris et mouchetées de noir ; devant du cou et poitrine cendrés, tachés de brun ; parties inférieures blanc roussâtre.

Le Bruant fou, assez commun dans le midi de la France, se montre rarement dans notre département. Nous ne croyons point qu'il y couve. Ses œufs, comme ceux de presque tous les Bruants, sont d'un blanc cendré ou rosé, marqués de raies fines et déliées, très pressées surtout au gros bout, où elles forment une sorte de couronne. Ils se distinguent de ceux des autres espèces à la quantité et à la finesse des lignes, qui se croisent en tous sens sur la coquille, et l'enveloppent d'une sorte de réseau. Grand diamètre, environ 20 millimètres ; petit diamètre, 15 millimètres.

Cet oiseau paraît avoir les mœurs, les habitudes et le régime du Bruant Zizi ; il a aussi un frétillement continu dans les ailes et la queue.

Peu farouche et peu défiant, le Bruant fou se laisse approcher, et donne tête baissée dans tous les pièges. De là viendrait son nom de Fou, dénomination qui nous paraît assez impropre. La folie n'est pas de la simplicité ; et, s'il est vrai qu'il s'enivre quelquefois, en mangeant des grains saturés d'eau-de-vie, jetés par une main perfide, nous répondrons que l'ivrognerie, toujours hideuse, n'est un vice que quand elle est vo-

lontaire ; dès lors qu'elle est le résultat d'un piège ou d'une embûche, la honte, si honte il y a, en revient à qui l'a préparée.

Le nom de *Pratensis*, des prés, qu'on lui donne quelquefois, est peu explicite, et conviendrait à tous les Bruants. Le mot *Cia* paraît être une onomatopée, figurant le cri qu'il fait entendre assez souvent, en volant comme au repos.

C'est le type du genre *Cia* de Kaup.

136. **Bruant Ortolan.** — *Emberiza hortulana* (Linné).

Synonymie : Ortolan ; Bruant à moustaches.

Taille : environ 16 centimètres.

Description : Mâle en été : tête, cou et haut de la poitrine cendré lavé d'olivâtre ; bord des paupières, moustaches, gorge et devant du cou d'un jaune tendre ; parties supérieures brun cendré, flammé de noir au centre des plumes ; parties inférieures d'un roux saumoné, pâissant à l'abdomen ; couvertures alaires, rémiges et rectrices médianes brunes, frangées de cendré roux, les autres brunes sans liseré, les deux latérales de chaque côté marquées, à l'extrémité, d'une large tache blanche sur les barbes internes ; bec et pieds roux ; iris brun noir.

Mâle en automne : bordure des plumes du manteau d'un roux plus foncé ; teinte générale plus sombre.

Femelle : de nuances moins pures ; jaune de la gorge moins étendu. Elle se distingue surtout du mâle à de nombreuses mouchetures blanches à la poitrine et aux flancs.

Jeunes : semblables à la femelle, dont ils diffèrent par la teinte de la gorge, qui est cendré clair et non jaune paille.

L'Ortolan habite principalement l'Europe méridionale ; il est assez commun dans le centre de la France, et se montre quelque fois dans nos localités, où nous l'avons abattu le 15 avril 1861.

Quelques couples se reproduisent dans notre département ; ils nichent, comme leurs congénères, dans les buissons, au pied des haies, dans les champs cultivés. construisent leurs nids d'herbes sèches, de fines radicules, et le garnissent intérieurement de quelques crins. Leur ponte est le plus souvent de cinq œufs, assez courts, d'un cendré bleu ou violacé, parsemé de lignes et de points bruns et noirs. Grand diamètre, 19 millimètres ; petit diamètre, 15 millimètres.

On nous a apporté, il y a quelques années, deux œufs presque sphériques, que nous croyons appartenir à cette espèce. La forme arrondie est, en effet, le caractère distinctif le plus tranché de l'œuf de l'Ortolan.

Ce petit oiseau, célèbre par l'exquise délicatesse de sa chair, est encore remarquable par les couleurs tendres et bien fondues de son plumage, et par le charme de sa voix. Son chant flûté et moëlleux a des intonations d'une grande douceur.

Ses formes sont plus sveltes, ses allures plus légères que celles des autres Bruants. D'un caractère paisible, de mœurs sociables, il aime la compagnie de ses semblables, et vit avec eux en bonne intelligence, en accord parfait. On le trouve tout l'hiver en petites bandes ; s'il s'isole au printemps, c'est pour obéir à la loi de la nature ; mais à mesure que le besoin d'aimer

s'affaiblit, la sociabilité reparaît, et il se rapproche de ceux de son espèce.

Sa chair est si estimée que ce faible oiseau, plus petit que notre moineau, se vend jusqu'à 2 fr. 50 à Marseille, le prix d'une bonne volaille dans nos campagnes ; mais il n'acquiert sa saveur et son prix qu'après avoir été l'objet de soins particuliers.

L'homme, habile à saisir toutes les occasions de gain, a spéculé sur l'appétit des Bruants, et l'engraissement de l'Ortolan est devenu une véritable industrie. Le plus souvent, on clôture ces oiseaux dans des chambres hermétiquement fermées, éclairées jour et nuit par une simple lampe. Là, on jette le millet à profusion, et bientôt l'Ortolan, gorgé de nourriture, et privé d'espace, devient une véritable boule de graisse. En quelques jours, ces reclus mourraient suffoqués, si une surveillance assidue ne permettait de prendre ceux qui sont gras à point.

Quelquefois, on les enferme dans des cages couvertes de soie sombre, et éclairées en un seul point, sur l'auget qui renferme le millet. L'oiseau attiré par le rayon lumineux, se trouve près de la nourriture ; et, pour peu que l'appétit se fasse sentir, il mange et s'engraisse.

Nous n'envions point aux riches ce mets de luxe, et nous pensons qu'il serait de l'intérêt général bien entendu, de respecter la vie de ces petits oiseaux ; mais, dès lors qu'ils sont destinés à la table, nous trouvons que mieux vaut les manger bons ; et nous ne condamnons point nos « Lucullus modernes. » Si noblesse oblige, l'opulence a aussi ses devoirs ; et l'achat des objets de luxe fournit aux uns une occasion agréable de dépenser

leur superflu, et aux autres un moyen honorable de l'accepter.

Le nom de ce Bruant vient de *hortus* jardin, d'où l'on a fait *hortulana*, et en français Ortolan. Il indiquerait que cet oiseau fréquente ordinairement les jardins, ce qui n'a pas lieu dans nos contrées ; mais dans les régions méridionales, en Italie surtout, où les vignes, séjour favori de l'Ortolan, sont contiguës aux jardins, il doit s'y rencontrer souvent, et justifier ainsi son nom.

137. Bruant des Roseaux. — *Emberiza schœniculus* (Linné).

Synonymie : Ortolan des Roseaux ; Moineau des prés.

Taille : environ 15 centimètres.

Description : Mâle adulte en été : tête, gorge, devant du cou et une partie de la poitrine d'un noir profond ; un trait blanc, formant moustaches, part de la mandibule inférieure, et rejoint un demi-collier de même couleur, assez large et bien dessiné au bas de la nuque ; parties supérieures variées de noir et de roux cendré, plus vif aux couvertures alaires ; croupion cendré flammé de noir ; parties inférieures blanches lavées de gris, marquées de quelques taches brunes aux flancs ; rémiges et rectrices médianes brunes liserées de cendré roux, les autres rectrices brunes, les deux latérales marquées d'une tache conique blanche, s'étendant sur toute la longueur de l'externe, et sur la moitié postérieure de la suivante ; bec et pieds bruns ; iris brun noir.

Mâle en hiver : le noir de la tête et du cou est absorbé par un large liseré gris roux au bord de chaque plume ; les couleurs du manteau sont plus rousses.

Femelle en été : dessus de la tête varié de roux et de noir ; raie sourcilière et gorge d'un blanc roussâtre ; deux pinceaux noirs, partant de la mandibule inférieure, encadrent la gorge, et se confondent avec les mouchetures de la poitrine ; parties supérieures moins tranchées que chez le mâle ; jamais de demi-collier blanc.

Jeunes : assez semblables à la femelle ; moins de mouchetures à la gorge ; manteau plus pâle ; plumage plus soyeux. Le demi-collier est indiqué dans le mâle dès sa sortie du nid.

Cet oiseau n'a sa livrée parfaite qu'à l'âge de trois ans. Les mâles de un an en été ressemblent presque aux adultes en hiver ; ceux de deux ans ont toujours quelques teintes grises à la gorge et sur les côtés de la tête.

Nous avons abattu cette année 1868, une femelle adulte panachée de blanc.

Le Bruant des roseaux est commun dans toutes les prairies de notre département. Il établit son nid le plus souvent à terre, au pied d'une touffe de joncs, sur la crête d'une digue, et quelquefois si près de l'eau, qu'il est submergé dans les moindres crues. Nous l'avons trouvé une fois à deux mètres du sol, contre le tronc d'un vieux saule. Il le compose d'herbes sèches et de quelques crins, et y dépose de 4 à 6 œufs d'un blanc gris ou brun, lavés de chamois et marqués de taches et de traits noirs, moins nombreux et moins fins que chez ses congénères. Ces œufs, bien que plus petits,

ont une certaine ressemblance avec ceux du Pinson ordinaire. Grand diamètre, 18 millimètres ; petit diamètre, 14 millimètres.

Cet oiseau a, comme tous les Bruants, et peut-être même plus prononcés, des mouvements saccadés dans les ailes et la queue, surtout lorsqu'il est perché. On le voit souvent cramponné aux tiges des roseaux, comme les Rousserolles. Rarement il se tient sur les arbres. Il cherche sa nourriture à terre, au bord des eaux ou dans les lieux submergés. On le voit sautiller en frétilant sur les détritüs, où abondent les petits limaçons, les vers et les graines, dont il se nourrit. Il est peu farouche et se dérobe communément dans les roseaux. S'il prend son vol, c'est pour se laisser tomber comme une flèche quelques pas plus loin. Le soir, tous les Bruants du canton se réunissent dans les hautes herbes et y pépient, comme les moineaux, jusqu'à la nuit.

Leur cri est traînant, aigü et monotone. Leur chant d'amour, peu varié, n'a rien d'agréable ; il est assez fort ; et, comme il est souvent répété, il devient fatigant.

Son nom latin *Schœniclus* vient du grec *σχοινικλος*, habitant des roseaux, et a pour racine *σχοινος*, junc, roseau. Kaup a fait de ce Bruant le type du genre *Cenchramus*, de *κεγχρος*, millet, et non, comme l'a écrit un auteur moderne, de *κενκρίς*, grain de millet, mot trois fois fautif. Cette nouvelle coupe nous paraît encore toute de fantaisie.

138. **Bruant Passerine.** — *Emberiza Passerina* (Pallas).

Taille : 13 centimètres.

Caractères distinctifs : Bec court, effilé, non bombé, régulièrement conique, assez semblable à celui du Sizerin ; tarses et pieds grêles ; doigt médian, ongles compris, 17 millimètres.

Description : Semblable, dans les deux sexes et à tout âge, au Bruant des Roseaux, dont il a les teintes et la disposition des couleurs. Le mâle a le collier blanc beaucoup plus étroit ; la femelle est un peu plus pâle, surtout au vertex ; elle a également les pinceaux de la gorge moins prononcés.

Ses mœurs et son régime paraissent être ceux du Bruant des Roseaux. Sa propagation nous est inconnue. Quant à son habitat, Pallas l'a observé, en été, dans les régions de l'extrême Nord, où il se reproduit. A l'approche de l'hiver, il descend dans le voisinage de la mer Caspienne, sur les bords du Volga, et pousse même ses migrations jusqu'en Chine, d'où le R. P. David a envoyé trois individus au Muséum de Paris.

Notre savant ami, M. J. Vian, nous a montré un jeune mâle qu'il avait trouvé à la *Vallée*, et nous avons capturé le 7 février 1867, sur le marais de Lillebonne, une jeune femelle que nous avons conservée vivante quelques jours.

Nous avons donc pu l'observer à loisir, tant à l'état libre, qu'en captivité ; et, si nous trouvons cette espèce très semblable au Bruant des Roseaux, pour le mode de coloration, nous avons cru saisir, sous d'autres rapports, des différences notables. Son cri est faible, traînant et plaintif ; ses mouvements, moins brusques ; et les frétillements des ailes et de la queue, moins marqués et moins fréquents ; l'oiseau paraît aussi plus confiant ;

caractères qui, joints aux différences zoologiques dont nous avons parlé plus haut, ne nous laissent point de doute sur son existence comme espèce.

Le Passerine ne fait vraisemblablement dans nos contrées que de très rares apparitions ; nous pensons cependant qu'il s'y montre plus souvent qu'on ne le pense , mais qu'il y passe inaperçu, à cause de ses rapports marqués avec le Bruant des Roseaux. On y rencontre le plus souvent de jeunes individus égarés, ou entraînés par d'autres espèces dans leurs migrations.

Nous avons cru devoir lui conserver, sans l'approuver, la dénomination qui lui a été donnée par Pallas. Le nom *Passerina*, petit moineau, semblerait en effet indiquer, entre ces deux oiseaux, des rapports d'affinité qui n'existent pas. Le mot *Passerina* d'ailleurs a été consacré à désigner un genre ; et Gmelin, Latham et d'autres auteurs l'ont appliqué au Bruant des Roseaux. Il y a donc une triple cause de confusion.

Pourquoi ne pas l'appeler *Tenuirostris*, à bec grêle, ou *Brachydactyla*, à doigts courts, mots qui indiqueraient au moins des caractères distinctifs. Pour nous, nous préférierions à tout autre le nom *Schœnicloïdes*, diminutif de *Schœniclus*, comme ce petit Bruant est le raccourci, pour ainsi dire, du Bruant des Roseaux. Cette dénomination, exprimant les rapports avec l'espèce voisine, eût indiqué en même temps la différence. Son nom français pourrait être Bruant plaintif, à cause de son cri.

Cette espèce termine pour nous le genre Bruant. Nous ne pensons pas que le Bruant des Marais, *Embe-*

riza pyrrhuloides, se montre dans notre département, et nous ne croyons point au Bruant intermédiaire, *Emberiza intermedia*. Le Passerine, par ses formes, la brièveté de ses doigts et la finesse de son bec, nous paraît se rapprocher du genre Sizerin, *Linaria*, auquel nous arrivons.

2° GENRE SIZERIN. — LINARIA (VIEILLOT).

Caractères du genre : Bec court, droit, très aigu et comprimé dans toute son étendue, à mandibule supérieure dépassant l'inférieure, et la recouvrant sur les côtés ; narines rondes, cachées par les plumes du capistrum ; ailes moyennes, subaiguës ; queue ordinaire, très fourchue ; tarses courts, assez grêles, en partie couverts par les plumes tibiales ; doigts moyens ; ongles forts, dilatés et courbés.

Les Sizerins, réunis par Linné avec presque tous les Fringillinés dans le genre *Fringilla*, en ont été distraits dès le principe ; et ce premier démembrement a été suivi de beaucoup d'autres subdivisions tout aussi rationnelles. En effet Linné, dont nous approuvons souvent les coupes, nous paraît avoir ici exagéré la synthèse, toutes ces espèces offrant des caractères zoologiques, des mœurs et des habitudes qui ne comportent point une réunion générique.

Quelques auteurs les ont classés parmi les Linottes ; c'est attacher trop de valeur à une ressemblance aussi superficielle, que l'est ici la coloration du plumage. Ils ont avec les Chardonnerets des rapports plus intimes, mais qui nous paraissent des caractères d'analogie plutôt que d'identité. Nous les considérons donc

comme un genre intermédiaire entre les Bruants et les Chardonnerets, dont ils se rapprochent surtout par le Tarin.

Attachés par la nature aux régions polaires, répandus près des glaces éternelles, du Groëland au Kamschatka, les Sizerins ne se montrent dans nos contrées tempérées que quand la rigueur du froid et une épaisse couche de neige rendent ce séjour inhabitable. Leurs apparitions sont donc irrégulières et subordonnées à la température. Ils émigrent par bandes nombreuses et serrées, et se répandent dans les lieux plantés d'arbres verts, d'aunes, de bouleaux et de peupliers. Ils en parcourent toutes les branches avec une étonnante légèreté, se suspendent dans toutes les positions aux plus faibles brindilles, et attaquent avec un égal appétit les bourgeons, les graines, les insectes et les larves. Leur bec très aigu leur donne la facilité de dépister, dans les moindres fissures, les animaux qui s'y cachent.

Ils ont la voix grêle et criarde ; leur chant d'amour lui-même n'est que la réunion de quelques notes précipitées et stridentes, manquant de rythme et d'étendue.

Quelques couples de Sizerins se reproduisent près des glaciers de la Suisse, où ils vivent en compagnie des Becs-croisés et des Mésanges boréales, toutes espèces de l'extrême Nord, lesquelles trouvent, dans ces sites exceptionnels, le climat et les plantes qu'ils aiment.

Leur nom générique *Linaria*, de *linum*, lin, indique l'appétit de ces oiseaux. Nous avons entendu contester ce goût des Sizerins ; on alléguait, comme preuve, que

le lin ne pousse point dans les lieux qu'ils habitent ; il suffirait d'abord, pour justifier ce nom, que les Sizerins recherchassent cette graine dans nos climats ; mais nous pensons, au contraire, que le lin croît à l'état spontané dans les régions du Nord ; et nos cultivateurs tirent de Riga leurs plus belles semences.

Leur mue est simple et raptile ; et la livrée différente dans les deux sexes. Ce n'est qu'à trois ans qu'ils prennent leur plumage parfait. En captivité, où ils vivent très bien, ils perdent bientôt leurs brillantes nuances cramoisies, qui disparaissent complètement à la poitrine, et deviennent d'un orangé terne au vertex.

Ce genre renferme trois espèces d'Europe, dont l'une, le Sizerin blanchâtre, a été considérée comme une variété du Sizerin boréal. Deux sont susceptibles de passer dans la France et dans notre département, savoir :

1^o Sizerin boréal ;

2^o Sizerin Cabaret.

Selon Degland, les Sizerins se reproduisent dans les arbustes et les taillis ; selon M. l'abbé Vincelot, ils établissent leurs nids « sur les arbres les plus touffus, « et situés sur la lisière des bois. » Cette divergence, peu importante d'ailleurs, peut s'expliquer peut-être par une différence d'habitudes dans les espèces, comme les opinions peuvent se concilier par la nature des arbres, nécessairement chétifs et rabougris sous ce ciel rigoureux.

139. Sizerin boréal. — *Linaria borealis* (Degland).

Synonymie : Tartarin.

Taille : environ 13 centimètres.

Description : Mâle en été : Front et vertex rouge vif brillant ; nuque, cou et parties supérieures brun varié de cendré, légèrement teinté de roux ; croupion blanc strié de rose ; gorge noire ; devant du cou, poitrine et côtés du ventre d'un beau rose vif, avec les flancs marqués de nombreuses taches brunes ; milieu du ventre et abdomen blancs ; deux bandes transversales cendré blanc sur l'aile ; rémiges et rectrices brunes, finement liserées de blanc rosé ; bec jaune, brun à la pointe ; pieds et iris brun noir.

Mâle en automne : de couleur plus sombre ; rouge du vertex plus terne et moins étendu ; croupion moucheté de noir, avec des teintes roses, seulement dans les vieux individus.

Femelle : vertex rouge, moins étendu et moins brillant que chez le mâle ; parties inférieures rousses plus pâles à l'abdomen, et marquées de nombreuses taches oblongues brunes sur les flancs.

Le Sizerin boréal est répandu dans les régions polaires de l'ancien et du nouveau continent ; il émigre dans nos contrées plus rarement que le Sizerin Cabaret, et, coïncidence bizarre, on a remarqué que, quand l'une des deux espèces se montre dans notre pays en grande abondance, l'autre n'y paraît qu'en petit nombre.

Cette espèce a été abattue plusieurs fois dans notre département, où elle arrive le plus souvent vers la fin de novembre ; mais ses apparitions sont très irrégulières, et n'ont lieu que tous les cinq ou six ans. On les voit alors voler serrés en poussant leur cri grêle et aigu. Au repos, ils se rappellent et se répondent sans cesse ; dès que l'un d'eux cesse d'entendre ses com-

pagnons, il interrompt sa chasse, s'inquiète, s'agite, redouble ses cris, et, si la bande s'éloigne, il la rejoint à tire d'aile. Le plus souvent, toute la volée part ensemble. Nous avons cru remarquer que, quand elle est pour prendre son vol, les appels sont plus fréquents, plus accentués ; aussi est-il rare de voir rester quelques trainards.

Leur nom spécifique, dont l'explication nous paraît inutile, semblerait indiquer que cette espèce s'avance plus au Nord que la suivante.

140. Sizerin Cabaret. — *Linaria rufescens* (Vieillot).

Synonymie : Tartarin.

Taille : environ 11 centimètres.

Description : Mâle en été : front et vertex rouge brillant ; nuque, dessus du cou et parties supérieures brun varié de roux clair ; croupion également roux, flammé de rouge vif ; gorge noire ; devant du cou, poitrine et côtés du ventre rouge cramoisi pâle ; abdomen blanc, quelques taches brunes sur les côtés de la poitrine et aux flancs ; deux bandes transversales d'un blanc roux sur l'aile ; rémiges et rectrices brunes, finement lisérées de gris ; bec jaune, noir à la pointe ; pieds et iris bruns.

Femelle en été : point de rouge à la poitrine ni au croupion ; celui du vertex moins brillant ; teintes générales plus sombres.

Mâle et femelle en automne : parties supérieures d'un roux plus foncé ; parties inférieures rembrunies, et flammées de noir ; rouge moins brillant à la tête ; nul au croupion, qui est marqué de brun noir.

Jeunes en premier plumage : comme la femelle, dont ils ne diffèrent que par l'absence de teinte cramoisie au vertex.

Cette espèce très voisine de la précédente pour les nuances du plumage, s'en distingue toujours à une taille moins forte, à la queue constamment plus courte (50 millimètres dans le Sizerin Cabaret, 55 chez le Sizerin boréal) et a une teinte générale plus rousse. Elle a encore la tache noire de la gorge moins grande, le rouge de la poitrine plus étendu, et se prolongeant jusque sur l'abdomen.

Le Sizerin Cabaret est de passage régulier dans notre département. Il y vient en plus ou moins grand nombre; mais s'y montre chaque année. Il nous a paru moins sociable que le précédent; il forme des bandes moins serrées, et s'isole plus souvent. Plus d'une fois nous l'avons rencontré seul ou par couples.

Nous avons saisi peu de différence dans leur cri d'appel; cependant nous croyons celui du Sizerin Cabaret moins fréquent et moins aigu. Son chant nous a aussi paru plus doux, plus varié et plus cadencé; mais nous l'avons observé trop rarement pour oser rien affirmer à cet égard.

Ses mœurs et son régime paraissent être ceux de son congénère. Il habite également le cercle polaire, et paraît être plus exclusivement européen que le Sizerin boréal, qui fréquente les deux continents.

Son nom latin *Rufescens*, de *rufus*, roux, indique la nuance dominante et caractéristique de son plumage. Quant au mot Cabaret, il exprime la prédilection de l'oiseau pour la plante de ce nom.

Nota. — Nous croirions volontiers que le Sizerin

blanchâtre se montre aussi dans notre département ; mais n'ayant à cet égard aucune donnée même un peu vague, nous n'oserions l'admettre sur notre Catalogue. Cependant il nous a paru bon d'indiquer sommairement quelques-uns de ses caractères distinctifs, à titre de simple renseignement, pour le cas où il y serait abattu.

Sizerin blanchâtre : croupion blanc, teinté de rose chez le mâle en amour ; queue de 65 millimètres ; fond du plumage blanc rayé de brun aux parties supérieures, d'un rose tendre aux parties inférieures.

La femelle, dépourvue de teinte rosée au croupion et à la poitrine, porte sur les flancs des raies brunes assez nombreuses.

3^o GENRE CHARDONNERET. — CARDUELIS (DEGLAND).

Caractères du genre : bec en cône allongé, légèrement fléchi, comprimé vers la pointe, qui est très aiguë ; bords de la mandibule supérieure formant, à la base, un angle saillant ; narines découvertes ; tarses courts, minces ; doigts moyens ; ongles faibles ; ailes aiguës, à 2^{me} rémige la plus longue ; queue assez courte et échancrée.

Le même motif qui a fait distraire les Sizerins du grand genre Linnéen, en a fait aussi séparer les Chardonnerets, que leurs mœurs et leur configuration ne permettaient guère d'y maintenir. Ils sont, en effet, aussi vifs, aussi alertes, aussi ardents, que la plupart des autres Fringillinés sont calmes, lourds et inactifs. Leur impatience se trahit jusque dans leur chant, qui

est rapide et précipité, comme leurs mouvements. Leurs formes, bien que courtes et ramassées, sont légères et gracieuses.

A l'exemple de Degland, nous réunissons dans le genre *Carduelis* les Chardonnerets et les Tarins. Ces deux espèces nous paraissent avoir tant d'affinité, que nous ne pouvons les séparer génériquement. Ils ont, en effet, la même pétulance, la même flexibilité d'organe, à peu près la même taille, la même sociabilité et le même mode de nidification.

« Tous deux, dit le Dr Chenu, qui néanmoins les
« sépare, ont le bec allongé, un peu grêle vers la pointe,
« tous deux ont les mœurs douces, le naturel docile,
« et les mouvements vifs..... Ils s'apparient entre
« eux et donnent des métis féconds. (1) » Ajoutons
qu'ils voyagent également par bandes serrées, en
poussant sans cesse leur cri d'appel; qu'ils ont le vol
bas, mais droit et rapide; et qu'ils semblent affirmer
eux-mêmes leur affinité, par la spontanéité avec
laquelle chacune des deux espèces répond, et se fait
prendre, à l'appel de l'autre.

Nous maintenons pour détermination générique le mot Chardonneret, *Carduelis*, de *carduus*, chardon, bien que cette dénomination nous paraisse convenir plus particulièrement à l'une des deux espèces, le Tarin recherchant plutôt les semences des arbres. Mais, nous l'avons dit, nous conservons les dénominations adoptées, tout en suivant notre marche méthodique. Le Tarin ayant également, dans les habitudes et les allures, beaucoup d'analogie avec les Sizerins, nous le con-

(1) *Encyclopédie d'Histoire naturelle*, t. V, p. 303.

sidérons comme une espèce de transition, destinée à relier les deux genres ; et, bien qu'il ne puisse pas servir de type au genre Chardonneret, nous le plaçons en tête de la liste, persuadé que toute considération doit disparaître, devant une analogie de mœurs si frappante.

141. **Chardonneret Tarin.** — *Carduelis spinus* (Degland).

Synonymie : Gros bec Tarin.

Taille : environ 12 centimètres.

Description : Mâle en été : front, vertex et gorge d'un noir pur ; occiput, dessus du cou, et manteau vert olive, nuancé de cendré, et passant au jaune sur le croupion ; toutes les parties supérieures marquées de quelques fines mèches noires au centre des plumes ; raie sourcilière, joues, devant et côtés du cou, poitrine et flancs, d'un jaune jonquille, teinté de cendré olive aux côtés de la poitrine et flammé de noir aux flancs ; abdomen blanc ; couvertures alaires noires, bordées de jaune, formant deux bandes transversales sur l'aile ; rémiges noires, finement liserées d'olive ; rectrices jaunes dans leurs deux tiers supérieurs, noires à leur extrémité, avec la baguette des plumes et un liseré sur l'externe de cette dernière couleur ; bec plombé, noir à la pointe ; pieds cendrés ; iris brun foncé.

Mâle en hiver : nuances moins pures, le noir de la tête et de la gorge nuancé de cendré.

Femelle : toutes les teintes jaunes plus pâles ; manteau lavé de cendré, et marqué de raies noires plus larges et plus rapprochées ; point de noir à la tête ni à la gorge.

Jeunes : assez semblables à la femelle ; ce n'est qu'à deux ans qu'ils prennent leur livrée parfaite.

On trouve, dit Degland, des variétés isabelles, d'autres blanches ou tapirées de blanc ; mais elles doivent être fort rares.

Le Tarin se montre chaque année, en plus ou moins grand nombre, dans notre département. Son premier passage a lieu en octobre ; le second, en mars, avril. Cependant, il n'est pas rare d'en trouver tout l'hiver dans les bois du bord de la Seine. On prétend même que quelques couples s'y reproduisent ; mais nous croyons que c'est une erreur, et que, dès les premiers jours de mai, ils ont regagné les sapinières des Alpes, où ils établissent leurs nids.

C'est une chose remarquable que ce besoin de déplacement qu'éprouvent les oiseaux migrateurs. Le Tarin quitte à l'approche de l'hiver son séjour du midi ; il s'avance dans le Nord pour descendre ensuite dans des régions plus australes ; et, au printemps, il regagne les Alpes en passant par des pays beaucoup plus septentrionaux.

Du reste, cette habitude n'est pas particulière au Tarin ; elle lui est commune avec beaucoup d'espèces telles que les Gorges-bleues, les Grives à plastron, etc.

Le Tarin pousse en volant un petit cri aigu et traînant *tirrlî, tirrlî*, d'où, avec un peu de bonne volonté, les étymologistes ont fait dériver le mot Tarin. Quant à son nom latin *spinus*, prunier sauvage, il vient de ce que, en hiver, quand ces oiseaux ont dépouillé de leurs semences les aunes et les sycomores, ils se rabattent sur les pruniers et les épines noires, dont ils aiment également les fruits.

A leur arrivée, les Tarins sont peu farouches, et paraissent ignorer le danger. Chassés par un premier coup de feu, ils font une petite randonnée, le temps de recharger l'arme, et ils reviennent au même arbre, pour recommencer plusieurs fois le même manège. Il m'est arrivé d'en tirer ainsi quatre fois de suite, sans qu'ils pussent se décider à abandonner l'arbre.

En captivité, cet oiseau préfère le chènevis et le millet à toute autre nourriture. C'est un hôte charmant, plein de vivacité et d'entrain ; il fait entendre continuellement un chant un peu nasillard, mais varié et d'une grande douceur. On dirait la réunion de plusieurs instruments dominés tous par les sons tremblotants de la vielle. C'est peut-être celui de tous les oiseaux qui se familiarise le plus vite, et s'accoutume le mieux à la captivité. Il donne avec le Serin d'assez jolis métis, nous allions écrire mulets, car, pas plus que ceux du Chardonneret, nous ne les avons vus féconds.

Il a été pris par quelques auteurs pour le type du genre *Chrysomitris*, de χρυσος, or, et de μίτρα, mître, calotte, dénomination très impropre, puisque le Tarin a la tête noire.

142. Chardonneret élégant. — *Carduelis elegans* (Degland).

Synonymie : Gros-bec Chardonneret.

Taille : environ 14 centimètres.

Description. Mâle : toute la face d'un rouge cramoisi ; lorums noirs ; joues blanches, encadrées par une tache noire, couvrant le vertex, et descendant en

bande noire, assez étroite, derrière la région parotique ; occiput blanc, lavé de roux ; parties supérieures d'un beau marron uniforme ; devant du cou et parties inférieures blanc pur, nuancé de marron clair à la poitrine et aux flancs ; couvertures alaires noires ; rémiges de même couleur, traversées par une large bande jaune, et marquées, à l'extrémité de chaque secondaire d'une tache blanche, arrondie ; rectrices, comme les rémiges, les médianes également tachées de blanc à l'extrémité, et les latérales sur les barbes internes ; bec blanc rosé, noir à la pointe ; pieds brun clair ; iris brun foncé.

Femelle : semblable au mâle, avec le rouge de la face plus pâle et moins étendu, le noir du vertex moins intense, et le blanc des parties inférieures moins pur.

Jeunes : d'un marron plus gris au manteau, sans teintes vives à la face qui est grise. Ce n'est que dans la seconde année que le rouge du front obtient tout son éclat.

La captivité et le genre de nourriture sont deux grandes causes de modification dans la livrée des oiseaux. Le chènevis, en particulier, assombrit les nuances, surtout quand la cage n'est pas exposée à une lumière vive. On voit souvent, sous cette double influence, des chardonnerets devenir noirs, ou perdre leurs belles couleurs cramoisies, qui se ternissent, et passent quelquefois à l'orangé. En captivité donc, les variétés ne sont pas rares.

A l'état de liberté, le Chardonneret offre également, dans le mode de coloration, quelques variations assez constantes ; mais ces différences ne doivent même pas constituer des variétés. Les oiseleurs désignent sous

le nom de *Chardonneret royal* où *fêvé* les individus à gorge blanche. Ils appellent *sixains* ceux qui ont six rectrices latérales tachées de blanc, sur les barbes internes, et *quatrains*, ceux qui n'en ont que quatre. Les deux premiers passent pour mieux chanter. Nous croyons qu'en faisant la part du caprice et de la prévention, la différence est bien peu sensible. Nous pensons qu'on en pourrait dire autant du lieu de la naissance.

Le Chardonneret se reproduit à une hauteur moyenne, sur les poiriers, les cerisiers, les tilleuls, les arbres d'agrément, etc., et très rarement dans les futaies ou les arbres de haut jet. Son nid, composé de lichens, de laine et de duvet, est un véritable chef-d'œuvre d'élégance, de solidité et de moëlleux. La femelle y dépose quatre ou cinq œufs, le plus souvent d'un blanc azuré, avec quelques taches brun noir, surtout au gros bout. Grand diamètre, environ 16 millimètres ; petit diamètre, 13 millimètres.

La durée de l'incubation est de 13 jours dans cette espèce, comme dans la plupart des Insectivores et des Fringillinés.

Cet oiseau unit à la beauté du plumage la douceur de la voix, la grâce des mouvements et une docilité à l'épreuve ; en sorte que, comme l'a dit un auteur, il ne lui manque, pour être bien apprécié, que d'être rare et de venir de loin.

En liberté, il vole, comme le Tarin, en bandes nombreuses et serrées ; et, bien que ses migrations soient moins apparentes, la plupart nous quittent aussi pendant l'hiver.

On le voit souvent voleter, papillonner, l'aile étendue

et frémissante, en poussant un petit cri de satisfaction, sur les plantes à semences duveteuses, les chardons, les séneçons, etc., dont il saisit les graines avec beaucoup d'adresse, grâce à son bec effilé, et admirablement approprié à son régime.

En captivité, son ardeur le rend turbulent; il court et voltige sans cesse d'une extrémité à l'autre de sa cage, emportant et déchirant tout ce qu'il peut saisir. Cependant, malgré sa pétulance, il est d'une grande docilité, et se dresse facilement à toutes sortes d'exercices. On a profité de son besoin d'agitation, pour l'obliger à monter et à descendre alternativement deux seaux, dont l'un contient sa nourriture, et l'autre sa boisson. C'est trop de rigueur pour un charmant oiseau, que l'on prive déjà du plus précieux des biens, la liberté; et l'on a peine à concilier cette dureté de cœur avec la sensibilité, dont s'honorent certaines personnes, qui pleurent leur oiseau mort, et le tourmentent ainsi pendant sa vie. On applaudit à la loi qui supprime la galère pour l'homme coupable; et l'on y condamne, pour satisfaire un caprice, son favori innocent! Aussi ne décrirons-nous point l'appareil employé à cet effet, afin de ne tenter personne.

Accouplés avec les Serins, les Chardonnerets donnent de jolis produits, chez lesquels les nuances des derniers dominant presque toujours. Mais il faut appairer un mâle de Chardonneret avec une femelle de Serin, autrement l'union serait stérile, ou plutôt il n'y aurait point d'union.

Nous avons remarqué sur des individus, que nous avons obtenus de cet accouplement des deux espèces, que les mâles sont considérablement plus nombreux

que les femelles, environ dans la proportion de sept contre un. Nous n'avons jamais pu les faire se reproduire ni entre eux, ni avec des Serins, bien qu'il y eût de fréquents rapprochements. Aussi les considérons-nous comme des mulets, et nous pensons que les rares produits féconds peuvent être regardés comme des exceptions.

Ces hybrides, métis ou mulets, sont du reste plus forts et plus vigoureux que les produits de race pure. Ils ont la voix plus étendue, plus pleine, plus sonore, et ils vivent plus longtemps.

En général, les croisements opérés avec intelligence, et à des époques assez éloignées, entre races voisines, donnent de bons résultats. Les premiers produits seront le plus souvent sans caractère bien tranché, mais forts et robustes ; et, rapprochés du type que l'on veut régénérer, ils relèveront la race après une ou deux générations, et arrêteront la dégénérescence.

4^o GENRE LINOTTE. — CANNABINA (BREHM).

Caractères du genre : Bec court, droit, conique, à pointe obtuse, à bords rentrants, renflé près des narines, qui sont basales, arrondies et presque découvertes ; tarses courts ; doigts moyens ; ongles médiocres ; ailes aiguës à deuxième rémige la plus longue ; queue ordinaire et très échancrée.

Nous conservons aux Linottes le nom *Cannabina*, de *κανναβις*, chanvre, qui, convenant aussi bien à ce genre que celui de *linota* venant de *λινον*, lin, a sur lui l'avantage de la priorité. Dans nos localités où les

linottes abondent, elles préfèrent au chanvre et au lin la graine de navette et de colza. La semence du lin est plutôt recherchée par le Chardonneret, qui a, du reste, de nombreux traits de ressemblance avec les Linottes.

Ainsi, à ne considérer que le régime et quelques habitudes, on pourrait peut-être réunir génériquement ces espèces ; mais les mœurs douces des Linottes, leur naturel plus calme et moins irascible, leur bec plus court et leur mode de nidification s'opposent à une réunion intime. Nous croyons satisfaire aux deux conditions, en exprimant les différences par une distinction générique, et les rapports de similitude par le rapprochement des deux genres.

Buffon a dit que le Serin est le musicien de la chambre ; nous croyons que ce titre conviendrait mieux à la Linotte. En effet, si son organe a moins d'étendue, il a des tons plus doux et plus moëlleux, des inflexions plus pures et plus fraîches. Le premier a des éclats de voix étourdissants, le second n'a que des sons graves et flûtés. Du reste, même docilité, même flexibilité d'organe, même aptitude à apprendre des airs. Mais la Linotte les redit peut-être avec une sensibilité plus exquise. Nous n'hésiterons donc point à lui donner le premier rang parmi les chantres de notre 4^{me} Ordre.

Ces oiseaux très sociables vivent en compagnie, même dans le temps des amours. Pendant l'incubation, les mâles se réunissent, vont ensemble chercher la nourriture des couveuses, et pourvoient à leurs besoins. Ce devoir accompli, ils s'établissent sur un rameau voisin, et entonnent leurs plus gracieuses mé-

lodies, pour distraire leurs compagnes, et charmer les ennuis de leur immobilité.

Les Linottes couvent près de terre, dans les arbustes les plus touffus, les joncs marins, les buissons épineux, les haies de clôture, les vignes, etc., ou sur les branches basses des arbres verts. Leur nid, construit avec moins d'art que celui du Chardonneret, se compose aussi des matières les plus douces et les plus moëlleuses.

Leur mue est simple et raptile ; la livrée diffère dans les deux genres ; et les jeunes ressemblent à la femelle.

Ce genre comprend pour nous trois espèces ; mais, comme la Linotte *Venturon* n'a point fait, que nous sachions, d'apparitions constatées dans notre département, il se trouve réduit à deux, savoir :

- 1° Linotte ordinaire ;
- 2° Linotte de montagne.

143. Linotte ordinaire. — *Cannabina Linota* (Degland).

Synonymie : Linot ; Linot brillant ; Linot de vignes :

Taille : environ 16 centimètres.

Description. Mâle en été : manteau brun marron, assez vif, marqué, au centre des plumes, de taches brun noir peu apparentes ; cou, occiput et joues d'un cendré gris sur les dernières ; vertex, front et poitrine rouge sanguin brillant ; gorge blanche finement mouchetée de noir ; parties inférieures d'un blanc roux, plus foncé aux flancs, où se trouvent souvent quelques mèches roux vif ; rectrices noires liserées de cendré sur les primaires, de blanc sur les secondaires, et de roux

sur les tertiaires ; rectrices également noires, frangées de blanc sur les barbes externes et sur les internes ; bec bleuâtre ; pieds roux ; iris brun foncé.

Mâle en automne : de teinte plus cendrée, sans nuances sanguines. Il est alors désigné dans nos localités sous le nom de *Linot gris* ou *Linot de vignes*.

Femelle : semblable au mâle en hiver ; elle s'en distingue toujours à une teinte plus grise, principalement en automne, et surtout au liseré blanc des rémiges secondaires, lequel n'occupe guère que la moitié des barbules, tandis que chez le mâle, il s'étend jusqu'à la tige à tout âge et à toute époque.

Jeunes en premier plumage : semblables à la femelle en automne. Les mâles se reconnaissent dès la sortie du nid à la frange blanche des rémiges, laquelle s'étend jusqu'à la côte. Degland, ordinairement si exact, a commis une erreur, en avançant le contraire.

Ainsi que nous l'avons dit à la description générique, la Linotte niche dans les arbustes touffus, ou sur les branches basses des sapins. Sa ponte est de 4 à 7 œufs d'un blanc azuré, marqués de points, et souvent de quelques traits rouge brique ou brun noir. Ces œufs varient beaucoup pour la grosseur. Les dimensions moyennes sont : grand diamètre, 17 millimètres ; petit diamètre, 13 millimètres.

Cet oiseau, très commun dans notre département les trois quarts de l'année, émigre en grand nombre à l'approche de l'hiver.

Son chant naturel a tant de charmes qu'on ne devrait jamais le modifier. Son cri d'appel est doux et très fréquent ; et l'accent de la détresse, plaintif comme un gémissement.

Il nous reste peu de chose à dire sur les mœurs de cet oiseau.

En captivité, il ne prend point ses belles teintes sanguines, il les perd même si on l'a capturé adulte. Il faut aux oiseaux l'air pur et la liberté. C'est en vain qu'on dore leurs chaînes ; ils n'obtiendront jamais, dans l'état de servitude, tout l'éclat de leur riche coloris, ni les joyeux accents que le bonheur seul peut donner.

On a cru longtemps, et beaucoup de personnes restent encore convaincues qu'il y a, dans nos pays, deux espèces de Linottes : la *Linotte brillante*, dont la tête et la poitrine portent les belles teintes pourprées ; et la *Linotte grise*, qui n'a que des couleurs sombres. Ces derniers oiseaux sont des mâles en automne, des jeunes ou des femelles ; et les premiers, des mâles en été. Il suffirait, ce nous semble, pour s'en convaincre, de réfléchir qu'on ne trouve point un seul individu élevé en cage, dont la poitrine et la tête se colorent de rouge vif, et qu'on ne tue jamais, au printemps, un mâle privé de ces teintes. Il s'ensuivrait que la *Linotte brillante* seule se reproduirait chez nous, et que l'on n'y dénicherait que des *Linottes de vignes*, contradiction qui n'échappera à personne.

144. Linotte de Montagne. — *Cannabina flavirostris* (Linné).

Synonymie : Linotte montagnarde ; Linotte à pieds noirs ; Gros-bec à gorge rousse ; *Linot*.

Taille : 14 centimètres.

Description. Mâle en été : dessus de la tête et parties supérieures brun sombre, varié de roux au bord des

plumes, teinté de rouge brillant au croupion, et marqué de deux raies transversales rousses sur les couvertures alaires; tour des yeux, joues, gorge et haut du cou roux clair uniforme; parties inférieures blanches lavées de roux, et variées de nombreuses taches brunes à la poitrine et aux flancs; rémiges et rectrices brunes, les premières liserées de blanc, les secondes de roux pâle; bec blanc jaune, noir à la pointe; pieds noirs; iris brun.

Femelle en été : de teintes un peu plus rembrunies aux parties supérieures, plus claires aux inférieures; liseré des rémiges plus étroit; croupion à peine marqué de quelques nuances carminées.

Adultes en automne : comme au printemps; bec plus jaune; moins de rouge au croupion chez le mâle.

Jeunes : très semblables à la femelle; de couleurs plus sombres et plus indécises.

Ce petit oiseau qui habite, comme les Sizerins le Nord de l'Europe, l'Islande, la Suède et la Norvège, se montre dans nos localités de passage très irrégulier. Ses apparitions y sont fort rares; et, comme il est facile de le confondre avec les espèces voisines, on n'a sur ses mœurs que des détails incomplets, des données peu exactes.

D'après Degland, la Linotte montagnarde passe dans nos pays en petit nombre, et le plus souvent par couples; elle est très indolente et très douce.

Nos renseignements tendraient à la faire regarder comme une espèce vive, légère, farouche et très sociable. Ces oiseaux se sont montrés cette année (1869) sur les alluvions de Saint-Vigor, où ils volaient en bandes nombreuses, serrées, pirouettantes; fuyant

de fort loin, fréquentant le bord des criques, les blancs bancs, les vases molles.

M. Ch. Vasse, observateur profond, se trouvant au marais le 23 février, remarqua les allures rapides, les évolutions capricieuses, et le cri particulier de ces petits oiseaux. Il reconnut bien vite qu'il avait affaire à une espèce rare. Étant parvenu, avec beaucoup de peine, à les tirer une seule fois et de fort loin, il abattit un individu qu'il nous a offert avec sa bienveillance ordinaire.

C'était une femelle, ayant l'ovaire bien garni, et prenant déjà la robe de noces, puisqu'on découvre au croupion quelques teintes carminées.

Les observations de M. Ch. Vasse corroborant de tous points nos premiers renseignements, nous confirment de plus en plus dans notre opinion.

Son nom *Flavirostris* de *flavus*, jaune, et de *rostrum*, bec, indique un caractère bien distinctif de l'espèce ; le nom français désigne les lieux où elle aime à se reproduire.

5^o GENRE PINSON. — FRINGILLA (LINNÉ).

Caractères du genre : Bec fort, presque droit, régulièrement conique, assez allongé, à bords rentrants ; narines arrondies, couvertes par les plumes du capistrum ; tarses moyens ; ongles médiocres, comprimés ; ailes allongées, subobtuses ; queue longue et échancrée.

Les Pinsons diffèrent des espèces qui les précèdent, et de celles qui les suivent, par la configuration de leur bec, et par leurs formes plus allongées. Ils s'en distin-

guent aussi à leur démarche grave, à leur naturel confiant, à leur vol ondulé et parabolique. On les voit fréquemment à terre, où ils marchent plus souvent qu'ils ne sautent, en redressant les plumes du vertex, et en imprimant à leurs corps de gracieuses ondulations.

Leur nourriture consiste en semences, en larves et en insectes. Comme les précédents, ils dégorgent à leurs petits des aliments qui ont déjà subi, dans leur jabot, un commencement de macération.

Le proverbe, « gai comme un pinson, » appliqué à toutes les espèces qui composent le genre, donnerait une idée très inexacte des mœurs de quelques-uns. Tandis, en effet, que le Pinson ordinaire se livre aux folâtres ébats d'une franche et bruyante gaîté, le Pinson d'Ardenne, naturellement hargneux et revêche, n'a que des accents rauques, impatients et inquiets, et est sans cesse en lutte ouverte avec ceux de son espèce. Il semble que cet oiseau, l'un des plus sociables de l'Ordre, ne puisse ni se passer de ses semblables, ni vivre près d'eux, et que sa vie s'écoule à les chercher et à les quereller.

La mue chez les Pinsons est simple et raptile ; le plumage diffère dans les deux sexes. Les jeunes avant la mue ont la livrée des femelles.

Nous comprenons dans ce genre le Niverolle, qui nous paraît avoir le caractère, les mœurs et à peu près le régime des autres Pinsons. Cet oiseau habitant les Alpes et les Pyrénées, pousse quelquefois ses migrations dans le Nord de la France. On l'a tué près d'Amiens ; et, bien que nous n'ayons aucune donnée positive à l'appui de notre opinion, nous pensons qu'il

doit se montrer quelquefois dans notre département. Nous en donnerons une description sommaire, pour provoquer les recherches, et aider à constater ses apparitions.

Notre genre comprendra dès lors trois espèces, dont une douteuse :

- 1° Pinson ordinaire ;
- 2° Pinson d'Ardenne ;
- 3° Pinson Niverolle ?

145. **Pinson ordinaire.** — *Fringilla cœlebs* (Linné).

Synonymie : Gros-bec Pinson ; *Pinchard* ; *Pinchton*.

Taille : environ 17 centimètres.

Description : Mâle en été : front noir ; vertex, nuque et cou d'un cendré bleu, lavé de brun olive, manteau brun roux, avec quelques teintes vertes, plus prononcées vers le croupion qui est vert jaune assez pur ; région parotique, joues, gorge, devant et côtés du cou, poitrine et ventre roux vineux ; abdomen et sous-caudales blanc pur ; deux bandes transversales de même couleur sur l'aile ; rémiges et rectrices noires, liserées de vert pâle ; les deux rectrices externes de chaque côté, marquées d'une large tache conique blanche ; bec plombé ; pieds et iris noirs.

Mâle en hiver : teintes plus cendrées ; pas de bande noire sur le front.

Femelle : de taille plus petite ; parties supérieures d'un cendré nuancé d'olive, plus rembruni à la tête ; parties inférieures d'un blanc cendré, légèrement teinté de rose ; ailes et queue comme chez le mâle, avec les bandes transversales plus étroites.

Jeunes en premier plumage : comme la femelle ; dès la première mue, ils prennent la livrée des adultes.

On cite des variétés blanches ; j'ai dans ma collection un individu tapiré de blanc ; et j'en ai vu un, perdu pour l'ornithologie, qui était presque complètement de cette dernière couleur.

Cet oiseau, très commun et sédentaire dans notre département, couve à une hauteur moyenne sur les branches des arbres, et de préférence sur les arbres fruitiers. Il compose très artistement, de mousse, de crins et de plumes, un nid demi-sphérique, dont toutes les parties sont reliées avec des toiles d'araignées, et recouvertes de lichens qu'il prend sur l'arbre même, qui porte le berceau, afin de le mieux dissimuler. Sa ponte est le plus souvent de cinq œufs, de grosseur variable, d'un blanc azuré ou jaunâtre, marqués de quelques lignes noires, et de taches rousses plus foncées au milieu. Grand diamètre, environ 18 millimètres ; petit diamètre, 14 millimètres.

Le Pinson, pacifique et débonnaire toute l'année, devient, au printemps, insociable et querelleur. Chaque couple se cantonne dans un espace assez resserré, vu leur grand nombre, et dont le mâle défend l'accès avec un véritable acharnement. C'est un mari prévenant et dévoué, mais sévère et jaloux ; il accompagne partout sa femelle, la comble d'égards, de soins et de caresses, lui dégorge la nourriture pendant l'incubation, veille sur elle avec une grande sollicitude, et la bat impitoyablement, dès qu'elle franchit ses limites.

Son cri de détresse *pink, pink*, qui semble être la racine du nom générique *pinson*, et qu'il répète sans

relâche, à la moindre alerte, devient fatigant par sa fréquence. Son chant, grave et sonore, est plus agréable, bien que peu varié ; l'oiseau y prélude par une sorte de frémissement d'amour.

Le Pinson se fait entendre de bonne heure ; mais il est longtemps sans pouvoir exécuter sa ritournelle. Il s'exerce, s'essaie sur tous les tons, et ne laisse échapper d'abord que quelques notes décousues et mal articulées. Il semble qu'il ait oublié, et qu'il cherche à réunir, à coordonner les vagues souvenirs qui lui restent.

Mais si sa strophe est méthodique, uniforme, toujours la même, il la répète presque sans interruption ; et dans certains pays, tels que la Flandre et la Belgique, la gloire d'avoir le Pinson qui chante le plus n'est comparable qu'à celle d'avoir le coq le plus intrépide, ou le cheval le plus rapide. On voit des amateurs passionnés passer des jours entiers, les coudes sur la table, devant des chopes de bière, et dans une atmosphère chargée de fumée de tabac, à écouter chanter leurs Pinsons. C'est un plaisir que nous ne comprenons guère, mais que nous excuserions volontiers — car à chacun ses goûts et ses préférences — si, afin d'ôter aux malheureux Pinsons toute cause de distraction, on ne les privait cruellement de la vue ; et si ces infortunés jouteurs ne périssaient souvent de fatigue et d'épuisement, au sortir de la lutte.

Degland rapporte que, dans un défi qui eut lieu à Tournay en 1846, trois Pinsons chantèrent 1118 fois en une heure. Le premier se fit entendre 420 fois ; le second, 368 ; et le troisième 330, ce qui fait pour le vainqueur 7 fois dans une minute.

Son nom latin *cælebs*, célibataire, viendrait, d'après un auteur, de ce que beaucoup de ces oiseaux doivent chaque année se livrer au célibat. Nous ne savons jusqu'à quel point cette remarque est fondée ; mais nous trouvons que le savant étymologiste écrit ici un article de haute fantaisie. Il fait faire à ses Pinsons des réflexions très philosophiques, en vérité, sur les inconvénients de la vie de famille ; et il ne remarque pas qu'il est en contradiction avec lui-même. En effet, si, comme il l'avance, les femelles sont plus nombreuses que les mâles, ces espèces n'étant point polygames, ceux-ci n'ont que l'embarras du choix ; et il n'y a forcément de célibataires dans l'espèce, que ceux qui le seraient par goût ou par prédilection. Or, nous pensons que, dans la nature, la disposition à l'isolement est aussi rare que l'est chez les oiseaux la faculté de raisonner, et de prévoir les désagréments du ménage et les soucis de la paternité.

146. **Pinson d'Ardenne**s. — *Fringilla montifringilla* (Linné).

Synonymie : Gros-bec d'Ardenne ; Pinson du Nord ; Pinson de Barbarie.

Taille : environ 17 centimètres.

Description : Mâle en été : tête, joues, dessus du cou et manteau d'un noir bleu à reflets ; plumes de la nuque frangées de blanc ; gorge, devant du cou, poitrine, scapulaires et une bande transversale sur l'aile d'un roux vif ; une seconde bande, croupion et ventre blancs ; flancs cendrés avec des taches noires au centre des plumes ; rémiges et rectrices noires, liserées de cendré

olive, avec une tache blanche allongée sur chaque rectrice latérale ; bec plombé, à pointe noire ; pieds verdâtres ; iris noir.

Mâle en hiver : toutes les plumes noires frangées de roux chez les vieux, de cendré chez les jeunes ; bec jaune vert, noir à la pointe.

Femelle : de taille plus petite ; même disposition des couleurs que chez le mâle ; toutes les teintes noires largement frangées de cendré roux, surtout aux joues et au vertex ; deux bandes plus foncées marquent les côtés de la tête, et descendent sur le derrière du cou ; gorge et poitrine lavées de gris.

Jeunes en premier plumage : semblables à la femelle ; après la mue, les mâles prennent les teintes noires, avec une frange cendré pâle ; bec noir.

Ce Pinson qu'on devrait appeler plutôt Pinson de la Scandinavie ou Pinson boréal, puisqu'il n'est dans les Ardennes que de passage, comme dans nos localités, habite, en été, les régions les plus septentrionales, qu'il n'abandonne que pendant les rigueurs de l'hiver.

Nous ne le voyons apparaître dans nos climats tempérés, qu'à l'approche des grands froids. Ces oiseaux nous arrivent alors par bandes si nombreuses que, au commencement de l'année 1868, un seul oiseleur en a pris 80 douzaines en quelques heures. Presque tous les auteurs ont avancé qu'ils repartent dès que l'hiver s'adoucit. Cette assertion n'est point d'une rigoureuse exactitude ; il nous est arrivé bien des fois d'en voir de nombreuses volées dans le mois d'avril, par une température printanière.

Les Pinsons d'Ardennes sont peu défiant ; ils donnent dans tous les pièges, et s'accoutument facilement

à la servitude. Cependant la perte de leur liberté paraît aigrir encore leur naturel hargneux et irascible. La première année de leur captivité, ils se poursuivent avec tant d'acharnement dans les volières, qu'ils s'arrachent presque toutes les plumes.

En liberté, ils sont friands de fâines, de pépins de pommes et de baies ; en cage, ils s'accommodent très bien d'une pâtée composée de mie de pain et de chènevis écrasé.

Leur cri d'appel, rauque et désagréable, est entrecoupé de notes plus douces, que ces oiseaux font entendre surtout en volant. Ils paraissent très ardents : au printemps le mâle se dresse et s'épanouit en poursuivant sa femelle, et en faisant entendre un chant d'amour aussi guttural, et aussi peu gracieux que son cri d'appel.

Leur nom *Montifringilla* de *mons-tis*, montagne, et de *fringilla*, pinson, leur vient de ce que ces oiseaux aiment les lieux élevés et plantés de sapins, dont les fruits leur offrent une nourriture abondante, et les rameaux touffus, des retraites bien cachées pour y établir leurs nids.

147. Pinson Niverolle? — *Fringilla nivalis?* (Linné).

Synonymie : Gros-Bec Niverolle.

Taille : environ 19 centimètres.

Description : Mâle : dessus de la tête et du cou cendré bleu ; manteau de même couleur, avec une légère teinte rousse ; gorge noire ; parties inférieures d'un blanc nuancé de gris au cou et à la poitrine, presque

pur au milieu du ventre ; couvertures alaires et rémiges secondaires d'un blanc pur ; rémiges primaires et rectrices médianes noires, liserées de cendré brun ; les rectrices latérales blanches terminées de noir, à l'exception de chaque penne externe, qui est d'un blanc pur ; bec noir en été, jaune en hiver ; pieds et iris bruns.

Femelle : un peu plus petite que le mâle, dont elle diffère encore par des teintes fauves à la tête, et par l'absence de noir à la gorge.

Jeunes en premier plumage : toutes les parties supérieures liserées de brun assez foncé ; parties inférieures blanches, tirant sur le cendré à la poitrine, et sur le roux à l'abdomen ; bande de l'aile d'un blanc jaunâtre.

Ainsi que nous l'avons dit plus haut, en décrivant cet oiseau, nous avons cherché surtout à fournir les moyens de constater sa présence dans notre département : car nous n'oserions affirmer qu'il ait le droit de figurer sur notre Catalogue local. Cependant, comme il a été tué dans des régions plus septentrionales que la nôtre, telles que la Picardie et le Nord de la France, il est très probable qu'il fait quelques apparitions dans nos localités intermédiaires.

Il est très commun sur les Pyrénées, les Apennins et les Alpes, d'où nous l'avons reçu. Il vit et couve près des glaces éternelles, et ne descend que quand la couche de neige s'épaissit et couvre sa nourriture ; mais il ne s'établit que dans les endroits montueux, et jamais dans les plaines. Il se reproduit aussi dans le voisinage de l'homme, sous les toits des chalets, et dans les anfractuosités des rochers. Sa nourriture con-

siste, comme celle des précédents, en semence de conifères, en graines et en insectes de toute sorte.

Son nom *nivalis* de neige, d'où dérive le nom français *Niverolle*, indique bien les lieux qu'il fréquente.

6^e GENRE GROS-BEC. — COCCOTHRAUSTES (BRISSON).

Caractères du genre : Bec de la longueur de la tête, très robuste, très épais, en cône obtus, à pointe aiguë, un peu fléchi à la mandibule supérieure, qui entame légèrement les plumes frontales ; narines basales, petites, arrondies, en partie couvertes par les plumes du capistrum ; tarses courts ; le doigt externe et le médian soudés à la base ; ailes subaiguës, à 2^{me} et à 3^{me} rémiges les plus longues ; rémiges secondaires coupées carrément, s'élargissant à l'extrémité ; queue courte, presque égale.

Nous arrivons au conirostre par excellence. Le Gros-Bec, en effet, est bien le véritable type, le chef de la famille des Fringillinés, qui logiquement eût dû être appelée des *Coccothraustinés*. Nous l'avons compris, et si nous avons conservé la première dénomination, c'est pour ne point paraître innover de parti pris, et aussi pour éviter d'être taxé de pédantisme, en substituant à un mot consacré par un long usage, une expression peu usitée, de consonnance bizarre, et de prononciation difficile. Ces deux dénominations sont, du reste, parfaitement synonymes, et conviendraient également bien au groupe, s'il n'était rationnel de désigner la famille par le nom de l'espèce type. Ces réserves faites,

et cette explication donnée, nous continuons notre description.

Le Gros-Bec est donc, de tous les Fringillinés, le mieux organisé pour briser la dure écorce des semences. Aussi le voit-on broyer avec la plus grande facilité les noyaux des cerises et les graines des conifères.

Il est à remarquer que, dans chaque tribu, la nature a développé certaines parties au détriment des autres organes. Aux oiseaux chasseurs elle a donné l'aile rapide et les serres puissantes ; aux grimpeurs les tarses robustes et le cou musculueux ; au Gros-Bec, qui n'a point à poursuivre sa proie, mais qui doit la briser pour s'en repaître, elle a départi des formes massives, des mandibules solides, des nerfs maxillaires vigoureux, et, pour supporter cette puissante armure, une tête remarquablement développée. Tout est sacrifié dans l'oiseau aux organes de la trituration.

Plus courts et plus trapus que les autres Fringillinés, ils sont aussi moins agiles, moins remuants, plus apathiques, et réunissent ainsi à un haut degré les caractères distinctifs de la famille.

Ces oiseaux, naturellement silencieux, ont un cri d'appel strident, qu'ils modifient au printemps sans l'adoucir, et qui forme tout leur chant d'amour.

Leur nom scientifique, composé de *κοννος*, grain, noyau, et de *θραυστης*, briseur, inusité, de *θραυω*, est aussi caractéristique que leur nom français Gros-Bec.

Leur mue est simple, et la livrée, assez semblable dans les deux sexes, diffère sensiblement dans les jeunes.

Une seule espèce d'Europe et de notre département.

148. Gros-Bec ordinaire. — *Coccothraustes vulgaris* (Vieillot).

Synonymie : Pinson Gros-Bec ; Pinson royal.

Taille : environ 18 centimètres.

Description : Mâle : front cendré jaunâtre, passant sensiblement au marron sur le vertex, à l'occiput et aux joues ; cou cendré clair uniforme ; manteau brun marron foncé, lavé de cendré au croupion ; sus-caudales comme le vertex ; capistrum, lorums et gorge noirs ; parties inférieures roux vineux, plus pâles à l'abdomen ; grandes couvertures alaires cendré roux sur les barbes externes ; rémiges d'un noir bleu avec une large tache blanche sur le milieu des barbes internes ; rectrices noires à la partie supérieure, blanches dans leur tiers inférieur ; bec plombé ; pieds roux ; iris gris rosé.

Femelle : de nuances plus pâles ; parties inférieures gris cendré ; grandes couvertures alaires et barbes externes des rémiges cendré clair.

Jeunes : parties supérieures brun terne, mouchetées de jaunâtre ; point de noir à la gorge, qui est jaune pâle ; parties inférieures blanchâtres, avec quelques taches brunes.

On cite des variétés blanches ou tapirés de blanc.

Le Gros-Bec place, à une hauteur moyenne, aux enfourchures des branches, et dans les bouquets de brindilles, un nid composé, sans art, de buchettes à l'extérieur, et garni intérieurement de fines radicules et quelquefois d'un peu de laine et de crin. Sa ponte est de quatre ou cinq œufs, un peu allongés, d'un blanc cendré, marqués de taches et de raies brun noir, et

portant, souvent, sous le test, d'autres taches plus pâles, et comme effacées. Grand diamètre environ 24 millimètres ; petit diamètre 17 millimètres.

Leur nombre assez restreint porte à croire qu'ils ne font qu'une nichée.

Assez mal partagé sous le rapport des agréments physiques, le Gros-Bec a un air lourd qu'il doit surtout à ses formes épaisses et ramassées, et à la grosseur disproportionnée de sa tête, qui paraît celle d'un oiseau beaucoup plus fort, entée sur un corps relativement petit ; mais nous le croyons moins stupide qu'il ne le paraît. Il donne moins dans les pièges que beaucoup d'autres espèces, qui semblent plus défiantes ; et il se laisse peu approcher. Rien ne paraît non plus justifier l'assertion de Buffon, qui prétend que cet oiseau est sourd.

Le Gros-Bec, répandu dans toute l'Europe, y est à peu près sédentaire, et ne disparaît quelque temps que dans les hivers rigoureux. Il passe la belle saison dans les bois et les vergers, où il vit par couples. En hiver, il forme de petites bandes, et s'approche des habitations.

Quand il est blessé, il se couche sur le dos, comme les oiseaux de proie, et se défend fort bien avec le bec ; il joue également des pieds ; mais ses ongles sont peu dangereux.

En volière, où l'on ne le conserve qu'à cause de sa familiarité, et de la beauté de son plumage admirablement fondu, il maltraite ses compagnons de captivité ; il leur pince la peau, et ne les lâche qu'en enlevant le morceau. On peut dans cet état le nourrir de chènevis.

Ces oiseaux dégorgent encore à leurs petits ; mais ils

leur apportent aussi des insectes, des chenilles et des chrysalides ; et, comme ceux-ci ont un grand appétit, ils doivent en détruire un nombre considérable.

7° GENRE BEC-CROISÉ. — LOXIA (LINNÉ).

Caractère du genre : Bec robuste, bombé, comprimé, à mandibules croisées ; narines petites, arrondies, cachées par les plumes du capistrum ; tarses courts et robustes ; doigts moyens ; ongles forts et recourbés ; ailes médiocres, aiguës, les deux premières rémiges les plus longues ; queue courte, échancrée ; formes épaisses et ramassées.

Les Becs-Croisés ont, dans les caractères zoologiques, les mœurs et le régime, de grands rapports de conformité avec les Gros-Becs ; et, si la configuration de leurs mandibules contournées et croisées s'oppose à une réunion intime, l'ensemble de leurs formes ne permet guère de ne pas les faire succéder immédiatement.

Ce sont encore des oiseaux courts et trapus, dépourvus de grâces, mais robustes, vigoureux et doués d'un appareil de trituration d'une grande énergie.

Leurs mandibules déversées, formant ciseaux, attaquent vigoureusement les semences écailleuses des conifères, tandis que, appuyant en sens contraire, et portant, pour ainsi dire, à faux sur ces mêmes graines, elles les soulèvent avec la puissance d'un levier. Au lieu donc de voir, dans la déviation des mandibules du Bec-Croisé, un caprice et un jeu de la nature, nous devons y admirer une nouvelle manifestation de cette Intelligence à laquelle rien n'échappe ni ne coûte.

Ces oiseaux habitent les forêts de sapins des régions polaires, où ils couvent de très bonne heure. Ils ont à peu près le port des Étourneaux.

Ils ne font dans nos climats que des apparitions irrégulières et assez rares. On les voit au commencement de juillet, par bandes plus ou moins nombreuses, mais toujours serrées, poussant un cri sec, monosyllabique et plusieurs fois répété. A cette époque, ils recherchent surtout les peupliers, dont ils coupent les bourgeons résineux, et les sycomores, dont ils mangent les graines, commençant ainsi la série des *Ébourgeonneurs*, auxquels nous arrivons.

En hiver, on les trouve dans les arbres verts, où ils se suspendent dans tous les sens. Ils grimpent dans les branches, en s'aidant de leur bec, comme les perroquets. En captivité, ils ont les mêmes allures.

Le plus souvent, les individus qui nous arrivent en juillet sont des jeunes en premier plumage, et ils sont alors si peu farouches, qu'on peut les tuer à coups de bâton. J'ai vu, il y a quelques années, une volée nombreuse de Becs-Croisés s'abattre dans un poirier. Une vingtaine de ces oiseaux s'étaient groupés, comme une grappe, sur une branche flexible qui ployait sous leur poids. Un premier coup de feu en abattit sept, et fit une trouée dans la bande ; les autres restèrent cramponnés sur la branche, que le coup de feu faisait osciller.

Il s'en est fait en 1838, en juillet, en août et en septembre, un passage très considérable, et nos cultivateurs parlent encore des ravages qu'ils exercèrent dans les pommiers ; ils hachaient les pommes pour saisir les pépins, qu'ils mangeaient avec une grande avidité. Pa-

reil fait s'est renouvelé cette année 1868 : nous avons vu une petite tribu de Becs-Croisés, qui s'était établie dans notre voisinage, mettre des pommes en pièces en quelques secondes.

Trois espèces d'Europe, de France et peut être de notre département.

1° Bec-Croisé ordinaire.

2° Bec-Croisé Perroquet.

3° Bec-Croisé à double bande.

Le Bec-Croisé Perroquet aurait été abattu en 1838, et sa place nous paraît acquise sur notre Catalogue. Quant au Bec-Croisé à double bande, nous croyons qu'il apparaît quelquefois dans notre département ; mais, comme nous n'avons point de preuves à l'appui de notre opinion, nous ne le comprendrons point dans nos espèces normandes. Nous dirons seulement, à titre de renseignement, qu'il ressemble à ses congénères, et qu'il s'en distingue par deux bandes transversales blanches sur l'ailé, et par une tache de cette couleur à l'extrémité des rectrices et des rémiges. Ce caractère seul suffira à le faire distinguer des autres espèces.

Leur nom générique *Loxia*, de λοξος, oblique, désigne bien les Becs-Croisés.

149. **Bec-Croisé ordinaire.** — *Loxia curvirostra* (Linné).

Synonymie : Bec-Croisé des pins.

Taille : environ 18 centimètres.

Description : Mâle : plumage variant du rouge brique au vermillon, plus vif et comme lustré à la tête et au

croupion, cette dernière partie quelquefois lavée de jaunâtre ; parties inférieures plus sombres ; rémiges et rectrices brun noir, avec un étroit liseré vert olive ; bec, et pieds brun gris ; iris noir.

Femelle : d'un vert gris, passant au jaune, à la tête, au croupion et aux parties inférieures.

Jeunes : tout le plumage gris, avec une simple nuance verdâtre au croupion et des marbrures noires surtout à la poitrine et aux flancs.

D'après M. Necker (1), les jeunes au nid n'auraient point les mandibules croisées. Cette observation, qui nous paraît très vraisemblable, consacre, du reste, un caractère général. Dans toutes les espèces, les jeunes ont le bec plus court et moins développé. Ainsi, les jeunes Éperviers, pris au nid, ont la mandibule supérieure à peine crochue ; et le poussin du Courlis n'a le bec guère plus long que celui d'un jeune poulet.

Nota. — On trouve des Becs-Croisés mâles avec des teintes grises, d'autres tapirés de jaune. Nous avons vu, chez M. le comte de Montault, un mâle d'un jaune citron presque uniforme.

Le Bec-Croisé habite, ainsi que nous l'avons dit plus haut, le Nord de l'Europe, jusqu'au Groënland. On le rencontre également sur les hautes montagnes de la Suisse, où il trouve le climat, les productions et l'aspect des régions polaires.

Cet oiseau s'accoutume facilement à la captivité, mais il y perd ses belles couleurs pourprées. On peut le nourrir de chènevis et de graine de tournesol.

(1) *Mémoire sur les Oiseaux des environs de Genève.*

Son nom *Curvirostra*, de *curvus*, courbé, et de *rostrum*, bec, fait pléonasme avec le nom générique *Loxia*.

150. **Bec-Croisé Perroquet.** — *Loxia Pytiopsittacus* (Degland).

Synonymie : Bec-Croisé des sapins.

Taille : environ 20 centimètres.

Description : Mâle : parties supérieures d'un rouge plus sombre que chez le précédent, de nuance plus vive à la tête et au croupion, avec quelques plumes d'un jaune vert ; parties inférieures plus pâles ; ventre et abdomen rosés, marqués de taches brunes ; rémiges et rectrices d'un noir sombre, liserées de rouge brique ; bec, pieds et iris bruns.

Femelle : d'un gris lavé de vert, surtout à la tête et au croupion.

Jeunes : brun sombre aux parties supérieures, marqués de brun plus foncé à la tête ; croupion et poitrine lavés de vert ; parties inférieures d'un gris pâle, marquées de taches longitudinales brunes.

Le Bec-Croisé Perroquet habite, comme son congénère, les parties septentrionales de l'Europe et de l'Asie, où il se reproduit. Il paraît avoir les mœurs, les habitudes et le régime du précédent, dont il diffère surtout par les dimensions. Sa taille est sensiblement plus forte, ses tarses plus robustes, son bec plus gros, d'où son nom Perroquet, *psittacus*.

Cette espèce se montre rarement dans notre département ; cependant il paraît établi que quelques individus y ont été abattus en 1838. C'étaient peut-être des jeunes, entraînés à la suite des Becs-Croisés ordinaires,

dans la grande émigration, qui se fit à cette époque. Degland cite une capture faite au mois de mai, aux environs de Lille.

Quant au Bec-Croisé à double bande, nous pensons qu'il doit également se montrer dans notre localité, puisqu'il a été abattu en Belgique et dans le Calvados. — Voir, pour ses caractères distinctifs, l'indication que nous avons donnée à la fin de la description générique.

8° GENRE BOUVREUIL-PYRRHULA (BRISSON).

Caractères du genre : Bec gros, court ou assez court, bombé sur tous les sens ou légèrement comprimé sur les côtés, à mandibule supérieure courbée et terminée en pointe aiguë ; narines basales, arrondies, le plus souvent cachées dans les plumes du front ; ailes médiocres, subaiguës, à 2^{me}, 3^{me} et 4^{me} rémiges les plus longues ; queue ordinaire, assez ample et échancrée ; tarses courts, scutellés ; doigts moyens, entièrement libres ; ongles médiocres et comprimés.

Ces oiseaux, distraits du grand genre *Loxia*, de Linné, ont été, dans ces derniers temps, élevés au rang de famille. Nous pensons qu'on a eu raison d'établir une coupe générique pour les Bouvreuils ; mais il nous semble que c'est exagérer la division, que de créer une famille nouvelle en faveur d'espèces, qui n'ont aucun caractère particulier assez saillant, pour justifier cette innovation. Au contraire, leurs formes, la configuration de leur bec, leur facies et leur régime les rattachent aux Fringillinés, et particulièrement aux Becs-Croisés.

Nous trouvons, en effet, dans le Bouvreuil Durbec, *Pyrrhula enucleator*, l'espèce mitoyenne, tenant des Becs-Croisés par la taille, le mode de coloration et le régime, et des Bouvreuils par les caractères zoologiques et tous les autres attributs.

Moins sociables que les Becs-Croisés, les Bouvreuils vivent l'été par couples, sur les montagnes, dans les bois et les bosquets, et s'approchent peu des habitations. Ce n'est qu'au commencement de l'hiver, que quelques individus se réunissent, et viennent sur les bords des haies manger différentes graines, et principalement les baies du troëne, dont ils sont très friands. Au printemps, ils s'attaquent aux bourgeons, surtout à ceux des arbres fruitiers, et ne laissent pas de faire de grands dégâts dans les vergers.

Bien que leurs formes soient encore courtes et ramassées, ils sont plus légers, plus gracieux que les espèces précédentes. Leur plumage est aussi brillant, leurs mœurs plus douces, leur chant plus moëlleux. Réduits en captivité, ils s'appriivoisent facilement, et deviennent très familiers.

Leur nom générique *Pyrrhula*, composé pour la plupart des ornithologistes de *πυρρῶς*, rougeâtre, et de *ουλος*, ionien, pour *ολος*, tout, signifierait oiseau tout-à-fait rougeâtre, ce qui n'est exact pour aucun, et ne convient guère à l'espèce type. Nous croirions plutôt que *Pyrrhula* vient de *πυρρῶς* et de *ουλος*, doux, et indiquerait alors la couleur et la nature des plumes molles, soyeuses et très désunies. Quant au nom français Bouvreuil, nous ne pouvons admettre une étymologie, qui assimilerait à un bœuf notre petit Fringille, aux mœurs paisibles, à la voix douce et plaintive.

Ce genre contient, si l'on y maintient le Cini, huit espèces, dont une contestée, le Bouvreuil ponceau ; six se rencontrent en France, et une seule appartient à notre département.

151. Bouvreuil vulgaire. — *Pyrrhula vulgaris* (Temminck).

Synonymie : *Pionne*.

Taille : environ 15 centimètres.

Description : Mâle : dessus de la tête, tour du bec, rémiges et rectrices d'un noir lustré à reflets violets ; parties supérieures cendré ardoisé, nuancé de roux chez les vieux sujets ; une bande transversale blanc cendré sur l'aile ; parties inférieures d'un beau rouge de minium uniforme ; croupion et abdomen blanc pur ; pieds bruns ; bec et iris noirs.

Femelle : cendré des parties supérieures plus foncé, sans teintes rouges ; parties inférieures cendré vineux ; semblable au mâle pour le reste.

Jeunes : de nuances moins nettes que la femelle, à laquelle ils ressemblent.

Le mâle et la femelle ne diffèrent pas en premier plumage ; mais, comme la mue s'opère de bonne heure, l'oiseau *marque* bientôt ; c'est à dire qu'on voit bien vite apparaître des traces de la livrée nouvelle, qui trahissent le sexe. On peut encore hâter cette époque, en arrachant quelques plumes aux parties inférieures.

Le Bouvreuil vulgaire niche assez près de terre, dans les cépées touffues, dans les haies, sur les branches basses des arbres verts, dans les joncs marins, etc. ; il compose de mousse et de fines racines un nid en forme

de coupe, qu'il garnit intérieurement de crins et de quelques plumes, et dans lequel la femelle dépose de 4 à 6 œufs d'un bleu pâle, marqués de taches noires ou brunes, plus pressées au gros bout, où elles forment couronne. Grand diamètre, environ 18 millimètres ; petit diamètre, 15 millimètres.

Ce bel oiseau est sédentaire et assez commun dans notre département. Il recherche en été les grands bois, les lieux solitaires ; il vit près de terre, dans les taillis, et se montre peu. Il fait entendre toute l'année son cri d'appel plein de douceur, mais triste et mélancolique. Son chant d'amour est peu varié, bien que sa voix, grave et forte, ait des sons moëlleux et sonores. C'est un organe dont, à l'état sauvage, il ne sait pas tirer parti ; il a besoin du secours de l'homme. Mais quand on se donne la peine de lui siffler des airs, ils les retient facilement, les redit avec infiniment de goût et de sentiment, et semble y ajouter des grâces nouvelles.

Avec ces avantages, le Bouvreuil ne pouvait manquer d'exciter la convoitise de l'homme. Aussi le trouve-t-on partout réduit en captivité. C'est un hôte charmant, doué d'une exquise sensibilité, s'attachant à la personne qui le soigne, et trouvant pour elle des modulations plus tendres, des accents plus sympathiques.

Nous avons conservé plusieurs années un Bouvreuil en cage ; à quelque heure du jour ou de la nuit que nous parussions dans l'appartement, où il se trouvait, il semblait nous souhaiter la bienvenue, et saluait notre arrivée par une strophe particulière, ou respiraient la joie et le bonheur. Cet aimable nourrisson mourut bientôt, de dépit, pensons nous, d'avoir été changé de cage. A partir de ce moment, plus de chansons ; il

perdit la voix, et le lendemain nous le trouvâmes au bas de la cage.

Les variétés de Bouvreuil sont rares à l'état de liberté. En captivité, pour peu qu'on l'éloigne du soleil, et qu'on le force en chènevis, il perd ses teintes pourprées, qui passent au gris sombre et au noir. Nous avons déjà signalé, à l'article Chardonneret, cette propriété du chènevis. C'est du reste une nourriture échauffante et peu hygiénique.

Quant à la taille, elle varie considérablement dans cette espèce; et nous avons remarqué que les individus les plus petits sont toujours les plus riches en couleur. Nous croyons pouvoir avancer que ces petits Bouvreuils se trouvent plutôt sur les coteaux et dans les bosquets. Ceux qui fréquentent les grands bois sont plus forts, et ont les teintes sensiblement plus pâles.

A Saint-Saëns, par exemple, au milieu des forêts, nous n'avons jamais rencontré de Bouvreuil bien coloré; tous les individus que nous y avons vus, soit à l'état libre, soit en volière, étaient relativement gros et de couleur terne. Cette variation dans la taille étant en rapport inverse, mais constant, avec la dégradation du coloris, serait, ce nous semble, un nouveau motif de considérer comme une simple variété le Bouvreuil ponceau, qui ne diffère de notre Bouvreuil commun, que par une taille généralement plus forte (17 centimètres), par une nuance plus pâle, et une moindre étendue de la tache blanche au croupion.

Nous avons préféré l'épithète *vulgaris*, commun, au nom spécifique *europæa*, d'Europe, qui nous paraît manquer de précision, puisque le genre comprend huit espèces européennes.

9^o GENRE VERDIER. — CHLOROSPIZA (CH. BONAPARTE).

Caractères du genre : Bec fort à la base, à pointe aiguë, à mandibule supérieure sensiblement courbée, dépassant l'inférieure, et légèrement rentrée sur les bords; narines basales, arrondies, couvertes par les plumes frontales; tarses épais; doigts médiocres, allongés; ongles effilés, courbés et très pointus; ailes aiguës, à 2^{me} rémige la plus longue; queue moyenne, très échancrée.

Moins voisins des Becs-Croisés que les Bouvreuils, sous le rapport du régime et de la conformation des mandibules, les Verdiers s'en rapprochent davantage par l'épaisseur des formes et la grosseur de la tête. Ce sont donc encore des espèces qu'on n'en peut éloigner raisonnablement.

Rangés par les uns dans le genre *Loxia*, par d'autres dans le genre *Coccothraustes*, ils ont paru à Ch. Bonaparte et à Degland avoir des caractères assez tranchés, pour constituer un genre à part. Les raisons de ces derniers auteurs nous semblent plausibles, et nous admettons leur division.

Les Verdiers sont des oiseaux sociables, faciles à apprivoiser, et se façonnant bien à l'exercice de la galère.

En été, ils aiment les endroits frais et ombragés, où ils vivent par couples; en hiver, ils forment de petites bandes, et s'approchent des habitations. La plupart restent toute l'année dans nos pays; d'autres, en petit nombre, se dirigent vers des climats plus doux.

Ils se nourrissent de graines, de baies et d'insectes, quelquefois ils pincent comme les Bouvreuils les bourgeons des arbres.

Nous avons dit plus haut la confusion qui existe entre le Verdier ordinaire et le Bruant jaune. Cette erreur qui ne tend à rien moins qu'à brouiller la nomenclature et à confondre les genres, est d'autant plus regrettable pour la science, qu'elle est plus générale et plus persistante.

Le nom *Chlorospiza* donné aux Verdiers, vient de *χλωρος*, vert jaune, et de *σπιζα*, pinson, et est tiré de la coloration du plumage, comme le nom français, dérive de *viridis*, vert : car nous ne voyons pas pourquoi faire venir ce nom de *viridarius*, garde des bois. Les anciens, en général, procédaient plus simplement ; ce qui les avait frappés, c'était la couleur verte de l'oiseau, ils l'ont appelé Verdier.

La mue est simple et raptile ; la livrée différente dans les deux sexes ; les jeunes ressemblent assez à la femelle.

Deux espèces d'Europe et de France, dont l'une, le Verdier incertain, *Chlorospiza incerta*, serait un Bouvreuil pour Degland, qui l'a obtenu en chair. Cet oiseau, étant fort rare partout, n'a point fait dans notre département d'apparitions constatées ; nous n'avons donc point à nous en occuper, et nous n'admettons sur notre liste que le Verdier ordinaire.

152. Verdier ordinaire. — *Chlorospiza chloris* (Ch. Bonaparte).

Synonymie : Gros-Bec Verdier : Vert linot ; Bruant ; Tarin.

Taille : environ 15 centimètres.

Description : Mâle en été : toutes les parties supérieures d'un vert olive légèrement bronzé, avec le croupion et la région ophthalmique d'un jaune vert ; parties inférieures de cette dernière couleur, lavées de cendré brun à la poitrine et aux flancs, et passant au jaune à l'abdomen ; couvertures alaires semblables au manteau ; rémiges brunes, largement frangées de jaune sur les barbes externes ; rectrices jaunes à la partie supérieure, cendré brun vers l'extrémité, à l'exception des quatre médianes qui sont brunes dans toute leur étendue ; bec et pieds couleur de chair ; iris brun noir.

Femelle en été : plus petite que le mâle ; d'un cendré à peine teinté de jaune aux parties supérieures ; parties inférieures grises, marquées de jaune à la gorge et au milieu de l'abdomen, avec quelques marbrures brunes sur tout le corps ; le jaune des ailes et de la queue plus pâle et moins étendu.

Mâle et femelle en hiver : toutes les nuances ombrées de gris cendré.

Jeunes : assez semblables à la femelle, dont ils se distinguent à des marbrures plus prononcées au manteau et à la poitrine ; les parties inférieures d'un blanc cendré faiblement lavé de jaune.

Degland cite des variétés blanches, d'autres maculées de blanc ou de jaune. Nous avons dans notre collection un mâle tout-à-fait bronzé aux parties supérieures et aux flancs.

Le Verdier établit son nid sur les arbres touffus, contre le tronc, dans les bouquets de brindilles, dans les lierres, dans les buissons. Il le compose artistement

de racines et de mousse à l'extérieur, et le garnit intérieurement de bourre, de crins et de plumes. Sa ponte est de quatre à six œufs, de grosseur très variable, à fond blanc, légèrement azuré, et marqué de quelques points bruns et de noirs, plus rapprochés au gros bout. Grand diamètre, environ 18 millimètres ; petit diamètre, 14 millimètres. On en trouve de plus petits, et qui n'ont guère que les dimensions des œufs de la Linotte, avec lesquels il serait facile de les confondre.

Calme, insouciant et inactif toute l'année, le Verdier devient, au printemps, sous l'ardeur des transports qui l'animent, un des oiseaux les plus vifs et les plus bruyants. Il est sans cesse autour de sa femelle, la comblant de soins, de prévenances et de caresses. Il assiste à la confection du berceau, veille sur les œufs, dégorge la nourriture à la couveuse, partage avec elle les fatigues de l'incubation ; ou bien s'élançant dans les airs, qu'il remplit de ses accents folâtres et passionnés, il voltige avec un battement d'ailes tout particulier, et la queue épanouie, autour de l'arbre qui contient l'espoir de la jeune famille.

Sa voix qui n'est, en hiver, qu'une réunion monotone de notes égrenées, acquiert du moëlleux et de l'éclat ; elle devient forte et sonore, et elle plaît, parce qu'elle est la franche expression d'un amour profond, et d'un bonheur sans mélange.

Ses caractères zoologiques et l'habitude qu'il a de couper les bourgeons nous semblent justifier sa place parmi les espèces ébourgeonneuses, tandis que l'amour tendre qui unit le mâle à la femelle, et le soin qu'il prend de la remplacer sur le nid, nous paraissent préparer la transition vers les espèces, qui ont été consi-

dérées comme l'emblème de la fidélité, et qui se partagent le soin de l'incubation.

Son nom spécifique *Chloris*, de *χλωρος*, verdâtre, fait pléonasme avec le nom générique.

Nota. — Bien que nous n'admettions pas sur notre liste le Verdier incertain, il nous paraît probable que cet oiseau, capturé à Lille, se rencontre accidentellement dans notre département. Nous en donnons donc une description sommaire.

Verdier incertain : parties supérieures brun olivâtre, avec quelques taches noires au front et à la partie antérieure du vertex ; deux rangées de taches sous forme de moustaches, au-dessous du bec ; gorge et devant du cou blanc lavé de roussâtre ; poitrine, haut de l'abdomen et flancs cendrés, largement tachetés de brun roux ; couvertures alaires bordées de jaune roux avec deux bandes transversales de cette couleur ; rémiges et rectrices brunes frangées d'olive ; bec gros, bombé, un peu courbé à la pointe, caractère qui en ferait un Bouvreuil, ou au moins marquerait sa place en tête du genre *Chlorospiza*, comme espèce de transition, et justifierait encore l'ordre que nous avons établi.

1^o GENRE MOINEAU. — PASSER (Brisson).

Caractères du genre : Bec gros, court, légèrement bombé, à pointe obtuse, à bords supérieures rentrants ; narines basales, arrondies ; ailes médiocres, subobtusées à 3^{me} et 4^{me} rémiges les plus longues ; queue moyenne, échancrée ; tarses courts et épais ; ongles robustes.

Il n'est guère d'oiseau dont l'utilité ait été plus controversée, les services plus contestés que ceux du Moineau. Buffon le considère comme « un oiseau parasite et gourmand, qui fait plus de tort que l'espèce ne vaut (1). » Poncelet l'a dénoncé comme « le devastateur des moissons, des semis et des fruits, qu'il perce et qu'il gaspille (2). » Rougier de la Bergerie l'accuse de « coûter, chaque année, à la France plus d'un million d'hectolitres de céréales (3). » Bosc l'appelle : « le voleur le plus impudent, le commensal le plus incommode, le parasite le plus dangereux, ne faisant que du mal pendant sa vie, sans être d'aucune utilité après sa mort (4). »

Mauduyt (5) le premier a osé protester; il a fait, avec une sage réserve, ressortir les services de l'oiseau, sans contester les griefs accumulés à sa charge. Mais la violence même de l'accusation devait amener une réaction un peu exagérée. Thiébaud de Berneaud défend chaudement les intérêts du Moineau, qui « se nourrit principalement de graines coriaces, et détruit, chaque année, un très grand nombre de chenilles, de larves et d'insectes parfaits (6). »

Lesson, mettant son imagination au service de la cause qu'il défend, appelle le Moineau « l'oiseau prolé-

(1) Buffon, *Hist. nat.*

(2) *Hist. nat. du Froment*, Paris, 1770.

(3) *Recherches sur les principales causes qui s'opposent aux progrès de l'Agriculture*, Paris, 1 vol. in-8°, chap. x.

(4) *Cours d'Agriculture*, t. VIII, p. 341.

(5) *Encyclopédie méthodique*.

(6) *Dictionn. pittor. d'Hist. natur.*, 1837.

« taire, représentant le mouvement social du xix^e siècle, » ce qui ne prouve rien en faveur de son utilité.

Nous comprenons ces diverses appréciations : comme oiseau de grand appétit, le Moineau consomme beaucoup, fait de grands dégâts dans les semis et les arbres fruitiers ; et il détruit également beaucoup d'insectes. Les uns n'ayant considéré que ce qu'il coûte à l'homme, en ont fait un fléau ; les autres ne tenant compte que de ses services, l'ont exalté outre mesure. Pour nous, s'il nous est permis de donner notre opinion, nous le regardons comme un auxiliaire utile, dont on paie bien les services. Nous pensons que, si les autres espèces pouvaient se propager davantage, nous aurions intérêt à voir diminuer le nombre des Moineaux ; mais jusqu'à là, il nous importe de les protéger.

Le grand Frédéric, qui adorait les cerises, avait fait planter un grand nombre de cerisiers dans son séjour favori de Postdam. S'étant aperçu que les Moineaux se permettaient de chasser sur ses terres, et prélevaient une dîme sur des fruits destinés à sa bouche royale, *il mit leur tête à prix*. Il y avait *ordre du roi*, les Moineaux disparurent bientôt de tout le royaume. Trois ans plus tard les cerisiers dévorés par les chenilles ne fleurirent plus ; Frédéric paya, pour la réintroduction du Moineau, une somme égale à celle qu'il avait dépensée pour le faire disparaître, et il récolta des cerises, quitte à faire la part des échenilleurs.

Les Moineaux sont des oiseaux bruyants, au vol lourd et bas, aux mouvements brusques, d'un naturel pétulant et irascible, quoique sociable. Ils se réunissent en bandes nombreuses dans les lieux où abonde la nourriture, et y restent tout le jour, occupés alterna-

tivement à manger et à digérer, et ne sortant de leur apathie que pour pépier, se quereller et se battre, avec un acharnement tel, que les champions, tombant à terre, se roulent dans la poussière, et qu'il n'est pas rare d'en voir sortir de la lutte incapables de reprendre leur vol.

Toute nourriture leur est bonne, depuis les petits pois de nos jardins, dont ils coupent les germes et vident les gousses, jusqu'aux insectes.

On a remarqué que le plus souvent ils avalent les grains sans les broyer, caractère qui les écarte des Fringillinés et les rapproche des Colombinés, auxquels ils ressemblent encore par leurs déprédations : car si l'utilité des Moineaux a été contestée, les Colombinés sont proscrits, comme espèces malfaisantes.

Leur nom Moineau est évidemment dérivé de moine, sans doute à cause de la couleur sombre de leur plumage : car nous ne voyons pas quel autre rapport peut exister entre un oiseau, considéré dans le principe comme nuisible, et une classe d'hommes honorables, qui ont rendu aux sciences, aux lettres et à l'humanité tout entière d'incontestables services. Quant au mot *Passer*, c'est le nom que cet oiseau portait chez les Romains. On l'a pris, nous ne savons à quel titre, pour type de l'ordre des Passereaux.

Les moineaux étaient connus de toute antiquité ; les livres saints les rangent parmi les oiseaux purs.

Tout le monde s'accorde à reconnaître qu'ils sont rusés et déliants, et que leur chair est agréable. Leur nom cependant est devenu une épithète peu flatteuse, et leur valeur est contestée. « Avoir une tête de moi-

neau, » être léger, changeant, frivole. « Tirer sa poudre aux moineaux, » dissiper en pure perte.

Leur mue est simple ; la livrée, différente dans les deux sexes. Les jeunes ressemblent à la femelle.

Ce genre contient cinq espèces d'Europe et de France. Deux sont communes et sédentaires dans notre département, et une autre, le Moineau Soulcie, doit s'y montrer accidentellement. Nous en donnerons donc une description succincte, sans le comprendre dans nos espèces normandes, faute de renseignements précis.

153. Moineau domestique.— *Passer domesticus* (Brisson).

Synonymie : Moineau franc ; Pierrot ; *Moisson*.

Taille : environ 16 centimètres.

Description : Mâle en été : dessus de la tête d'un cendré foncé ; parties supérieures brun marron, sans taches en arrière des yeux ni au-dessus du cou, flammé de brun noir au manteau ; croupion cendré gris ; lorums, gorge, devant du cou et haut de la poitrine d'un noir profond ; joues blanches ; parties inférieures cendré pâle ; couvertures alaires, semblables au manteau, marquées d'une bande oblique blanc pur ; rémiges brunes, liserées de roux ; rectrices brunes ; bec noir ; pieds bruns ; iris noisette.

Mâle en hiver : nuances moins pures, surtout à la gorge et à la tête.

Femelle : d'un brun cendré pâle, uniforme à la tête, marbré de noir au manteau ; parties inférieures gris cendré ; raie sourcilière blanc jaunâtre.

Jeunes en premier plumage : ils ressemblent à la

femelle, dont ils se distinguent par la bande de l'aile peu tranchée, par la raie sourcilière d'un blanc sale, et par le bord des mandibules qui est saillant et d'un jaune pâle. Les jeunes mâles se distinguent dès lors à une nuance plus foncée, et à la teinte noire des plumes de la gorge.

Les variétés ne sont pas rares dans cette espèce. Degland en possédait une blanche, une noire, une isabelle, une rousse, une gris de lin et une tapirée de blanc. Nous avons dans notre collection la variété blanche, une cendré pâle, une isabelle, une tapirée de blanc et une d'un gris de fer.

Cet oiseau très fécond couve partout, dans les gouttières, sous les toits, dans les crevasses des murs, dans les colombiers, sur les arbres, et construit un nid très volumineux, composé de paille et d'herbes, et garni de plumes à l'intérieur. Ceux que l'on trouve dans les arbres sont couverts d'une sorte de dôme à l'épreuve de la pluie, et n'offrent qu'un passage au côté. La ponte est de 4 à 7 œufs, variant beaucoup pour la forme, la nuance et le volume, d'un blanc plus ou moins pur, marqué de taches tantôt pressées, tantôt clairsemées, d'un gris olivâtre. Grand diamètre, environ 19 millimètres ; petit diamètre, 15 millimètres.

Cette espèce, type du genre, en possède bien développés tous les caractères. Elle abonde dans tous les lieux fréquentés par l'homme ; et, malgré ses services, elle n'est nulle part sympathique. Elle n'a, en effet, rien qui prévienne en sa faveur.

On ne retrouve chez les Moineaux ni ces gracieuses évolutions, ni ces accents joyeux, tendres et passionnés qu'on admire chez les autres oiseaux. Cri de détresse,

expression de la joie, chant d'amour, tout est chez eux rauque, monotone et fastidieux ; c'est un pépiement confus, continu, assourdissant, qu'ils font entendre surtout au printemps et le soir avant de se livrer au repos.

En été, ces oiseaux tombent en bandes nombreuses dans les moissons, et ne sont pas sans y faire de grands dégâts. Ils restent ainsi réunis jusqu'au printemps. On a remarqué que, quand la température devient plus rigoureuse, ils volent en bandes plus serrées.

Les jeunes se développent très lentement, et les Moineaux doivent, par conséquent, vivre plus longtemps, que ne le prétendent quelques naturalistes.

Le nom *domesticus*, domestique, de la maison, nous paraît très expressif. Le Moineau est, en effet, tellement attaché à l'homme, qu'il abonde dans les grandes agglomérations, et qu'on en voit à peine quelques couples dans les villages.

Nota. — Nous avons abattu cette année (10 décembre 1868), un moineau qui par la taille, les caractères zoologiques et le mode de coloration, nous a paru un intermédiaire remarquable entre nos deux espèces, et que nous considérons comme un métis. En voici du reste la description :

Taille : 15 centimètres ; bec moins gros que celui du Moineau domestique, plus fort que celui du Friquet, avec une teinte jaune à la base, comme chez ce dernier ; rémiges tertiaires étagées comme celles du premier ; tête roux vineux sur les côtés, lavée de cendré olive au vertex ; une petite raie blanche partant du front et s'étendant sur l'œil ; gorge d'un noir pur, bordé de cendré sur le haut de la poitrine ; une tache noire peu

apparente et comme effacée sur la joue ; point de demi-collier, seulement un peu de blanc plus pur que chez le Moineau franc ; manteau comme chez le Friquet ; bandes blanches de l'aile tenant plutôt du Moineau commun ; rectrices brun noir comme celles de ce dernier.

Le cri particulier de cet oiseau nous ayant frappé, nous l'avons abattu. En le ramassant, nous le prîmes pour le Moineau commun, puis, à un second examen, pour un Friquet, en remarquant toutefois, à chaque inspection, qu'il avait dans le faciès quelque chose d'insolite, dont nous ne nous rendions pas bien compte.

Nous avons alors tiré un oiseau de chacune de ces deux espèces, pour les comparer au premier, dans la livrée de la même époque, et nous avons trouvé entre eux les différences et les rapports que nous avons décrits, et que nous avons cru devoir signaler ici, à cause de la rareté des métis à l'état libre.

154. Moineau Friquet. — *Passer montanus* (Degland).

Synonymie : Moineau des Bois ; Petit Moineau ; Moineau du Brésil.

Taille : environ 14 centimètres.

Description : Mâle : dessus de la tête et du cou d'un roux vineux uniforme ; manteau roux pâle flammé de noir ; rectrices, croupion et flancs cendré brun légèrement teinté d'olive ; couvertures alaires terminées de blanc, formant deux bandes transversales sur l'aile ; gorge, lorums, une tache sur l'oreille d'un noir pro-

fond ; côtés de la tête et un demi-collier blanc presque pur ; ventre d'un blanc cendré ; rémiges brunes, liserées de roux pâle ; bec noir, jaune à la base ; pieds roux ; iris brun foncé.

Femelle : de nuances plus pâles ; demi-collier, et noir de la gorge moins purs et moins étendus.

Jeunes : assez semblables à la femelle, de teintes plus grises aux parties supérieures ; commissures du bec saillantes et jaunes comme chez le précédent.

Degland cite une variété blanche, une tapirée de blanc, et une isabelle.

Le Friquet couve dans les creux des arbres, surtout dans les pommiers ; il construit son nid comme le précédent, et pond de 4 à 6 œufs, de couleur plus variable encore que ceux du Moineau domestique. Ils sont le plus souvent gris cendré, et couverts de mouchetures d'une teinte olive, brune ou violacée, si intenses et si nombreuses, qu'elles absorbent quelquefois le fond de la coquille. Grand diamètre, environ 16 millimètres ; petit diamètre, 14 millimètres.

Plus gracieux, plus léger, plus frétilant que le Moineau domestique, dont il a d'ailleurs presque toutes les habitudes, le Friquet est également moins bruyant, moins brusque, moins entreprenant. Il vit plus loin de l'homme, recherche les bois, les vergers et les fermes où il se nourrit de grains et d'insectes. Il détruit beaucoup de chenilles, de papillons, de hannetons et de vers blancs. Aussi est-il plus apprécié que son congénère.

Dès l'automne, on trouve les Friquets en société de Moineaux domestiques, de Bruants et de Pinsons. Cependant, ils forment toujours, au milieu de ces oiseaux, qui se tiennent généralement assez écartés, des

bandes plus compactes ; ils agissent avec plus d'ensemble, lèvent tous en même temps, rasent le sol et volent avec une grande rapidité, en poussant un petit cri guttural.

A terre, comme sur les branches, ces oiseaux se tiennent toujours très serrés, la queue haute et l'aile frétilante. C'est, pensons nous, de ce frémissement, *φριξ φριξος*, que vient leur nom français Friquet, que M. l'abbé Vincetot fait dériver du verbe frétiler. Quant au mot latin *montanus*, de montagne, il indique les goûts champêtres de l'oiseau, et sa prédilection pour le séjour des sites montueux.

Nota. — Nous avons dit que le Moineau Soulcie, *Passer Petronia*, doit passer de temps en temps dans notre département. Cette espèce, commune dans le midi de la France, se montre accidentellement en Lorraine, et a été capturée près de Paris et de Lille. Il serait étonnant que, avec la facilité de déplacement dont jouissent les oiseaux, elle n'apparût point dans nos localités. Nous donnons donc, en deux mots, les caractères auxquels on peut la distinguer.

MOINEAU SOULCIE.— Taille : 17 centimètres : nuances de la femelle du Moineau domestique, souvent un peu plus pâles, moins flammées de noir, plutôt marquées de cendré ; toutes les rectrices, à l'exception des médianes, terminées par une tache arrondie, d'un blanc presque pur ; une tache jaune vif au milieu du cou, plus large et plus prononcée chez le mâle, moins étendue et plus claire dans la femelle. Cette tache manque dans les jeunes en premier plumage.

Ici se termine notre famille des Fringillinés. En

dehors du régime qui l'unit étroitement à celle des Colombinés, nous n'avons signalé jusqu'ici, comme caractères secondaires, que quelques rapports un peu superficiels. Nous avons vu cependant, que les Moineaux avalent déjà souvent les grains sans les broyer, ajoutons que le mâle aide la femelle dans la confection du nid. C'est un nouveau point d'affinité qui rapproche ces deux familles. Nous trouverons dans les Colombinés des espèces qui continueront de graduer la transition.

DEUXIÈME FAMILLE.

COLOMBINÉS.

Caractères de la famille : Bec médiocre, droit, à mandibule supérieure déprimée au milieu, renflée à la pointe, couverte à la base d'une membrane papillaire, dans laquelle sont percées les narines, qui sont oblongues et ouvertes dans le milieu du bec; ailes allongées; queue ample; tarses courts et robustes; quatre doigts, trois en avant, un en arrière, le pouce articulé à la hauteur des doigts antérieurs; plumage dense et très duveteux.

Ainsi nous réduisons au rang de famille les Colombinés, dont presque tous les auteurs modernes ont formé un ordre particulier. On trouvera peut-être l'innovation un peu hardie; mais il nous semble que, essentiellement granivores, comme les Fringillinés, et les Gallininés, et partageant avec eux le régime caractéristique de l'Ordre, les Pigeons ne peuvent en être exclus sans inconséquence.

Les partisans d'un Ordre à part allèguent, en faveur de leur opinion, la fixité du nombre des œufs, et le « facies tellement particulier, qu'on n'a jamais connu « fondu un pigeon, à quelque espèce qu'il appartînt, « avec un autre oiseau. » A ces raisons on peut opposer, ce nous semble, que les Engoulevents pondent également deux œufs, et ont un facies et des mœurs plus caractéristiques encore ; que les Coucous et les Hiboux offrent des particularités aussi saillantes, et qu'il n'est venu à personne l'idée de créer un Ordre en leur faveur ; mais que l'on a trouvé qu'il suffit de les ériger en famille.

Quant à la place que nous leur donnons dans la succession des espèces, nous leur conservons celle qui leur a été assignée jusqu'ici, parce que nous la trouvons rationnelle, et qu'ils nous paraissent former le passage naturel des Fringillinés aux Gallininés.

Ils sont monogames comme les premiers ; comme eux, ils dégorgent la nourriture à leurs petits, qui naissent aussi aveugles, presque nus, et incapables de se mouvoir. Ils ont de plus le pouce articulé à la hauteur des doigts antérieurs, comme les bons brancheurs.

Comme les seconds, ils ont les formes massives, le vol bruyant, le bec voûté, les narines couvertes d'une membrane, le jabot dilatable, le sternum osseux, l'habitude d'avaler le grain sans le broyer, et de brouter, en hiver, les feuilles des grains et des plantes oléagineuses.

Ils ont donc des caractères intermédiaires qui les rapprochent des deux familles. Ils se rattachent plus intimement aux Fringillinés par le genre *Lopholaimus*, qui a, dans la forme du bec, de grands

rapports avec les Conirostres ; et aux Gallinins par le genre Colombi-Caille, et le genre Colombi-Perdrix, espèces exotiques, ayant les ailes arrondies, les tarses hauts, la queue courte et basse, et l'habitude de se blottir sous les herbes.

Ainsi les Colombinés se lient également bien, par ces espèces étrangères, au groupe précédent et au suivant. Nos Pigeons eux-mêmes offrent des caractères tellement intermédiaires, qu'on a proposé de leur donner le nom de *Passeri-Galles*. Ce serait, à notre avis, rayer sans utilité, de la liste, le nom d'une famille très naturelle, qui a autant de titres que d'autres tribus à conserver sa dénomination et son rang.

Ce qu'il y a d'étrange, c'est que ces mêmes auteurs, qui proposent de supprimer le nom des Colombinés, les érigent en même temps en Ordre particulier. Nous ne voyons pas comment concilier cette négation d'individualité, avec l'importance qu'ils donnent à la famille. On peut admettre une tribu mixte, transitive, intermédiaire ; mais on ne saurait, ce nous semble, constituer un Ordre sans caractères particuliers, saillants et tranchés.

Or si ces caractères manquent aux Colombinés, ils ont des mœurs et des habitudes assez marquées, pour constituer une famille.

Ils pondent deux œufs, qui presque toujours donnent naissance à un mâle et à une femelle. Ces jeunes oiseaux s'attachent l'un à l'autre au berceau, et forment dès lors une union qui ne sera plus dissoute.

L'habitude qu'ils ont de se gonfler le jabot en le garnissant d'air, de faire entendre un roucoulement rauque et guttural, de boire tout d'un trait, le bec

plongé dans l'eau, leur manière de voler, de dégorger à leurs petits, sont autant de caractères qui leur sont propres, et ne permettent pas de les absorber dans une autre tribu.

On a dit, pour expliquer la manière dont ils dégorgent, que les pigeonceaux, introduisant leur bec dans celui du père et de la mère, produisent au larynx une sorte de chatouillement qui provoque le vomissement. C'est, il nous semble, se donner beaucoup de peine pour expliquer une chose très simple. Les Pigeons, pensons-nous, dégorgent naturellement, sans efforts, sans violence, parce qu'ils ont été constitués pour l'effet.

Ces oiseaux mangent eux-mêmes et dégorgent à leurs petits à des heures réglées. Leur nourriture étant très substantielle, et la capacité du jabot permettant une inglutition plus abondante, ils peuvent dès lors écarter les heures des repas, qui ont lieu dès le matin, vers onze heures et le soir sur les quatre heures.

Les Colombinés sont ordinairement considérés comme des modèles d'attachement et de fidélité ; nous croyons qu'on a surfait leurs qualités domestiques. Leurs désirs peuvent bien être plus vifs, leurs caresses plus tendres, leurs épanchements plus passionnés ; mais les autres espèces monogames ne sont ni moins fidèles, ni moins constantes.

On fait généralement descendre les diverses variétés du Pigeon domestique de l'union du Bizet avec un autre oiseau. Il nous paraît difficile d'accepter cette hypothèse. D'abord les métis sont généralement improductifs ; puis, quelle espèce aurait pu engendrer, avec le Bizet le Pigeon-Paon, par exemple, et le

Pigeon coquillé? Nous admettons qu'on puisse fixer des races; mais la difficulté est de les obtenir, et nous ne voyons pas par quel croisement on aurait pu modifier la forme, en conservant les mœurs et les habitudes. Nous pensons plutôt que ces espèces sont sorties toutes formées des mains du Créateur; et que, plus familières que les autres, elles se sont pliées plus facilement à la domesticité, et ont disparu à l'état libre.

Quoiqu'il en soit les Pigeons libres vivent par couples tout l'été. En hiver, ils se réunissent en bandes nombreuses qui tombent dans les champs de colza, et y font de grandes déprédations. Et, comme ces oiseaux sont farouches et défiants, on n'en détruit que des quantités insignifiantes; en sorte que, cédant aux justes réclamations des cultivateurs, l'autorité les a déclarés oiseaux nuisibles, et, comme tels, susceptibles d'être détruits en temps prohibé. Il nous paraît regrettable que cette sévérité faiblisse, quand il s'agit des espèces domestiques.

Dans presque toutes les villes en effet, les arrêtés municipaux proscrivent les Poules et les Pigeons, et presque partout, les arrêtés sont lettre morte contre ces volatiles. Ils semblent qu'ils soient, non pas hors la loi, mais au-dessus de la loi. Nos chiens fidèles, qui paient une cote personnelle plus élevée que pas un de nous, sont harcelés, traqués, emprisonnés, pendus, s'ils mettent une patte dans la rue en temps prohibé. Où est donc l'égalité devant les règlements? Nous savons bien qu'on n'a pas à craindre des premiers l'inoculation du virus rabique; mais on conviendra avec nous qu'un honnête bourgeois, qui aime l'eau claire et nette, est peu flatté de voir les Pigeons d'un voisin,

plus ou moins influent et plus ou moins gracieux, déposer dans ses gouttières la poussière de leurs ailes et..... autre chose encore.

La famille des Colombinés, bien que très nombreuse, n'est représentée en Europe que par un petit nombre d'espèces, qui peuvent toutes être réunies dans un même genre : genre Colombe.

GENRE COLOMBE. — COLUMBA (LINNÉ).

Caractère du genre : ceux de la Famille : bec assez grêle, flexible, renflé à la base ; queue longue, carrée ou arrondie.

Nous avons cru devoir, à l'exemple de Degland, réunir dans un même genre toutes nos espèces européennes, qui ont les plus grands rapports dans les mœurs, les caractères zoologiques et le mode de reproduction. La Colombe Tourterelle paraît moins sociable ; mais si l'on réfléchit qu'elle ne passe dans nos localités que la saison des amours, époque où les autres espèces vivent également par couples, on peut admettre qu'elle forme aussi, en hiver, des bandes plus ou moins nombreuses ; et ainsi disparaît la seule différence un peu tranchée, qui la distingue de ses congénères.

Leur nom latin *Columba*, dont le français est la traduction simple, paraît dériver de *κολυμβος*, plongeur, et serait justifié par l'habitude qu'ont les Colombes, quand elles prennent leur vol, de se laisser tomber obliquement dans l'air, d'où elles se relèvent

par quelques coups d'ailes vigoureux, comme le plongeur émerge du fond de l'eau.

Ce genre contient six espèces d'Europe dont cinq appartiennent à la France et à notre département, savoir :

- | | |
|-----------------------|--------------------------|
| 1° Colombe Ramier ; | 3° Colombe Tourterelle ; |
| 2° Colombe Colombin ; | 4° Colombe voyageuse. |
| 3° Colombe Biset ; | |

155. **Colombe Ramier.** — *Columba Palumbus* (Linné).

Synonymie : Pigeon Ramier ; Ramier.

Taille : environ 43 centimètres.

Description : Mâle : parties supérieures d'un cendré bleu, à la tête, au cou et au croupion, plus rembruni au manteau ; côtés et dessus du cou d'un vert brillant, à reflets métalliques violets et pourpres, selon l'incidence de la lumière, avec une tache blanche en forme de croissant ; devant du cou et poitrine brun vineux ; ventre et abdomen blanc cendré ; rémiges brunes, les primaires bordées de blanc ; une partie des couvertures alaires de cette couleur ; rectrices cendrées, plus foncées en-dessus, plus pâles en-dessous et terminées par un large ruban noir ; pieds rouges ; bec plombé ; iris jaune pâle.

Femelle : semblable au mâle ; de taille un peu plus petite, avec les nuances moins pures et la tache blanche du cou moins étendue.

Jeunes : comme les adultes, dont ils ne se distinguent que par une couleur plus terne, par l'absence de blanc et de plumes reflétantes au cou.

Le Ramier se reproduit en assez grand nombre dans notre département ; il établit le plus souvent, à une hauteur moyenne, aux enfourchures des arbres, ou dans les lierres et les sapins, un nid composé sans art de quelques bûchettes, où il dépose deux œufs allongés, d'un blanc pur. Grand diamètre, 43 millimètres ; petit diamètre, 28 millimètres.

Nous avons vu, cette année, un nid de Ramier placé à un mètre du sol, dans des joncs marins ; mais la couvée n'a pas réussi.

L'incubation est de quatorze jours ; il faut à peu près le même temps aux Ramereaux pour se développer.

Les jeunes font entendre, longtemps encore après leur sortie du nid, un petit sifflement tremblotant d'où leur nom latin *Pipiones*, de *pipio*, piauler. De là dériverait, dit-on, le nom français *Pigeon*.

Après avoir vécu par couples, tout l'été, dans nos bois, les Ramiers se réunissent, au commencement de l'automne, en bandes nombreuses, augmentées encore par l'arrivée d'individus des régions septentrionales. Ils ne laissent pas d'être alors fort nuisibles. Car si, comme l'avance avec raison M. l'abbé Vincelot, ils ne grattent, ni ne piquent la terre, et ne mangent que le grain qui ne s'est pas trouvé recouvert, ils s'attaquent aux champs de colza, coupent le cœur des plantes, et détruisent des pièces entières.

Dans l'intervalle des repas, ils s'établissent sur les arbres voisins, d'où quelques individus font toujours sentinelle. Les autres se ramassent, se pelotonnent sur eux-mêmes, et attendent le retour de l'appétit.

Dans beaucoup d'espèces, la femelle s'occupe seule de la confection du berceau, et du soin de l'incubation ;

ici le mâle porte les matériaux, et la femelle les coordonne. Il couve également les œufs de onze heures du matin à trois heures du soir.

Le Ramier a la vue très perçante, et découvre l'ennemi de fort loin. Il ne se laisse guère approcher, et fuit même à de grandes distances. Mais, s'il est devenu si farouche, il faut l'attribuer à la guerre incessante qu'on lui fait partout. Moins pourchassés, ces oiseaux deviennent assez familiers, ainsi que le prouve l'exemple des Ramiers, qui habitent les promenades de Paris, et qui viennent se percher sur le bras, et manger dans la main des promeneurs.

Leur nom Ramier vient évidemment de l'habitude qu'ils ont de brancher. Ils ne descendent guère à terre que pour manger; le reste du temps, ils se tiennent sur les rameaux.

Outre les grains et les feuilles, le Ramier mange encore une grande quantité de glands, de fâines et de noix.

La délicatesse bien connue de la chair des pigeonneaux, nous dispense de tout détail à ce sujet.

156. **Colombe Colombin.** — *Columba œnas* (Linné).

Synonymie : Pigeon Colombin; Colombin.

Taille environ : 35 centimètres.

Description : Mâle : toutes les parties supérieures cendré bleu, plus sombre au manteau, plus clair au croupion; côtés du cou ornés de plumes brillantes, à reflets métalliques, variant du vert au violet; poitrine lavée de violet vineux; abdomen et flancs cendré pâle; quelques taches noires sur les barbes externes des cou-

vertures alaires ; rémiges liserées de cendré ; rectrices de même couleur, largement rubannées de noir à l'extrémité, la penne latérale liserée de blanc à la partie supérieure ; bec rouge à pointe jaune ; iris brun roux ; pieds rouge vif.

Femelle : Semblable au mâle , un peu plus petite, et de nuance plus sombre.

Jeunes : teinte générale plus rembrunie, pas de reflets au cou, ni de taches sur les ailes.

Bien qu'assez rare dans notre département, le Colombin y niche cependant quelquefois. Il établit, sur les rameaux touffus, un nid assez mal construit, dans lequel la femelle dépose deux œufs oblongs, d'un blanc sans taches. Grand diamètre, environ 36 millimètres ; petit diamètre, 29 millimètres.

Cette espèce se montre presque tous les ans dans notre département, où elle forme, vers la fin de l'automne, des bandes assez nombreuses. Elle paraît avoir les mœurs, les habitudes et le régime des Ramiers, auxquels elle se joint souvent.

Depuis quelque temps, ses apparitions paraissent se régulariser, et devenir presque annuelles.

Son nom *spécifique* *œnas*, de *οἶνος*, vin, lui vient de la couleur vineuse de la poitrine. Quant au nom français Colombin, c'est un diminutif, qui convient peu à cette espèce, qui n'est pas la plus petite des Colombinés.

157. Colombe-Bizet.— *Columba Livia* (Brisson).

Synonymie : Pigeon Bizet ; Bizet ; Pigeon de rocher.

Taille : environ 32 centimètres.

Description : Mâle : parties supérieures cendré plus

pâle que les espèces précédentes, avec des plumes à reflets métalliques sur le bas et les côtés du cou ; croupion blanc ; ailes barrées transversalement de noir ; une tache de cette couleur sur les pennes les plus voisines du corps ; rémiges et rectrices brunes terminées de noir ; la rectrice latérale liserée de blanc dans toute son étendue ; bec brun ; narines membraneuses ; pieds rouges ; iris roux clair.

La femelle, plus petite que le mâle, se reconnaît encore à sa nuance moins pure.

Jeunes : de teinte plus sombre, sans plumes réfléchantes au cou.

Cette espèce se distingue, à tout âge, de la précédente par la tache blanche du croupion.

Le Bizet, très rare à l'état libre dans nos localités, paraît être la souche de ces pigeons de petite taille qui fréquentent nos colombiers, où l'on trouve encore quelques individus, qui conservent la livrée et les caractères de l'espèce type. Nous avons vu quelques couples se reproduire en liberté, dans les falaises de Saint-Vigor.

En effet, le Bizet ne couve point sur les arbres, mais dans les rochers, les vieux édifices, les tours et les clochers. Il est beaucoup plus commun dans les régions méridionales. M. Malherbe l'a trouvé en abondance dans les grottes de la Sicile, en compagnie de Choucas.

Le Bizet a le régime et les habitudes des précédents ; sa ponte est également de deux œufs d'un blanc pur ; plus renflés que ceux du Colombin. Grand diamètre, 36 millimètres ; petit diamètre, 30 millimètres.

Son nom latin *Livia* dériverait, d'après M. l'abbé

Vincelot, de *livida*, et indiquerait la teinte sombre de sa livrée, très rembrunie, en effet, chez les jeunes, Son nom français serait alors la traduction du mot latin *livia* pour *livida*, sombre, bis.

158. **Colombe Tourterelle.** — *Columba Turtur* (Linné).

Synonymie : Tourterelle des bois; Tourterelle.

Taille : 28 centimètres.

Description : Mâle : dessus de la tête et du cou cendré ; manteau brun, toutes les plumes largement frangées de gris roux ; couvertures alaires noires, bordées de roux clair ; une sorte de demi-collier de plumes noires bordées de blanc pur ; devant du cou et poitrine d'un rose vineux, sans reflets ; abdomen blanc ; flancs cendrés ; rémiges brunes liserées de roux ; rectrices médianes brunes dans toute leur étendue, les latérales cendré ardoisé, noires en-dessous et terminées par une tache blanche, s'étendant davantage en approchant de l'externe, qui est bordée de cette couleur dans toute sa longueur ; bec plombé ; pieds rouges ; iris rouge brique.

Femelle : De taille plus petite, avec le collier moins étendu.

Jeunes : D'un cendré plus rembruni, sans collier ni couleur vineuse à la poitrine ; bordure des couvertures alaires d'un brun terne.

La Colombe Tourterelle arrive en grand nombre dans nos départements vers le 20 avril, et elles'occupe aussitôt des soins de la reproduction. Elle construit, sans art, de simples bûchettes à peine entrelacées, un nid très mince qu'elle place à peu de distance du sol, à

l'épaulement des branches, ou dans les brindilles ; et y dépose deux œufs blancs, un peu allongés, et obtus aux deux bouts. Grand diamètre, 30 millimètres ; petit diamètre, 22 millimètres. Elle a l'habitude de faire des nids postiches, comme la Pie et le Geai.

Cette espèce nous quitte dans le courant de septembre, et va prendre ses quartiers d'hiver en Afrique et en Asie.

D'un naturel moins farouche que le Ramier, la Tourterelle ne laisse pas que d'être difficile à approcher. Ce n'est guère que le matin, tandis qu'elle sèche, aux tièdes rayons du soleil levant, ses plumes imprégnées de l'humidité de la nuit, qu'on peut la surprendre. Le reste du jour, elle vit dans l'épaisseur du feuillage, où, pendant l'incubation, le mâle fait entendre des heures entières, ses roucoulements empreints de tristesse et de mélancolie.

Les Tourterelles sont célébrées comme les emblèmes de la tendresse et de la constance. Ces oiseaux sont, en effet, très attachés l'un à l'autre. Jamais ils ne se quittent ; on les voit le plus souvent sur le même rameau, côte à côte, se becquetant, s'épluchant, se prodiguant les plus tendres caresses.

Leur nom latin *Turtur*, d'où dérive le mot français *Tourterelle*, est une onomatopée figurant leur cri.

159. Colombe voyageuse. — *Colomba migratoria* (Linné).

Synonymie : Pigeon de passage ; Tourterelle du Canada.

Taille : environ 40 centimètres.

Description : Mâle : toutes les parties supérieures

cendré bleu, avec des reflets métalliques, passant du vert au violet sur les côtés de la poitrine, et le derrière du cou; quelques marbrures noires aux scapulaires; parties inférieures d'un roux vineux; abdomen et sous-caudales d'un blanc pur; rémiges brunes, liserées de blanc sale; rectrices médianes cendré ardoisé, latérales d'un cendré pâlisant vers la pointe. avec une tache noire sur les barbes internes; bec noir; narines saillantes; tour des yeux et pieds rouges; iris orangé.

Femelle : un peu plus petite et de teintes plus sombres.

Jeunes : de nuance plus rembrunie, sans reflets au cou.

Cette espèce, de l'Amérique septentrionale, ne se montre que très exceptionnellement en Europe. Cependant elle doit trouver place dans notre Catalogue local, puisqu'un individu, faisant partie de la collection de M. Oursel, a été abattu dans les environs du Havre.

Cette espèce vit et couve en société sur les grands arbres, dans les latitudes septentrionales, où elle passe tout l'été. A l'approche de l'hiver, tous les individus d'une même localité se réunissent en bandes si nombreuses et si serrées, que le soleil en est obscurci. Ils gagnent ainsi, en se recrutant, sur la route, de tous ceux des pays qu'ils traversent, les régions plus méridionales, où ils passent la mauvaise saison. De cette habitude vient, à cette Colombe, son nom *migratoria*, voyageuse, de *migrare*, voyager.

« La Colombe voyageuse vit de riz, de baies desséchées, de bourgeons, de jeunes pousses de bouleaux et de glands de divers chênes propres à l'Amérique. » (Degland).

Ici se termine pour nous la famille des Colombinés. Réduite à nos espèces européennes, elle ne se rattacherait aux Gallininés que par un rapport très important, mais qui ne présenterait point ces caractères gradués de transition, que nous avons trouvés entre les autres familles. Nous avons déjà cité des genres intermédiaires qui rapprochent les distances ; et nous indiquerons, en commençant, la famille suivante des tribus mixtes qui achèvent la fusion.

TROISIÈME FAMILLE.

GALLININÉS.

Caractères de la famille : Bec voûté, convexe, à mandibule supérieure fléchie à la pointe, et dépassant souvent l'inférieure ; narines basales, membraneuses, recouvertes par une écaille cartilagineuse ; tarses assez longs, assez robustes, souvent nus, quelquefois vêtus ; trois doigts en avant ; pouce, quand il existe, articulé sur le tarse ; ongles courts, obtus, légèrement déviés ; ailes amples, arrondies, concaves ; queue de forme et de longueur très variables.

Les Gallininés sont, en général, des oiseaux courts et ramassés, au vol lourd et bruyant, à la démarche légère et rapide, d'un naturel doux et paisible, et de mœurs sociables.

Ils sont d'une grande fécondité, couvent à terre, se perchent peu, et se dérobent presque autant par la course que par le vol.

Les jeunes naissent couverts de duvet, et capables de

courir et de chercher leur nourriture presque en sortant de l'œuf. Ce n'est qu'assez tard qu'ils se revêtent de plumes, et leur première livrée diffère sensiblement de celle des adultes.

Leur mue est tantôt simple, tantôt double. Le mâle diffère toujours de la femelle par quelque attribut extérieur.

Les uns fréquentent les montagnes et les bois, d'autres les champs cultivés, d'autres enfin les plaines arides et sablonneuses.

Quelques auteurs ont désigné cette famille par le mot *Tetradactyles*, de τετταρες, quatre, et δακτυλοι, doigts. L'expression est très impropre, en ce sens qu'elle ne précise rien, et conviendrait également à presque toutes les espèces, puisque la grande majorité des oiseaux ont quatre doigts.

Nous avons préféré le mot *Gallininés*, de gallina, poule, espèce type, qui n'existe dans nos climats qu'à l'état domestique, abâtardi et dégénéré.

Les Gallininés, déjà très voisins des Colombinés par le genre Colombine, s'en rapprochent davantage par les Colombi-Gallines, espèces mixtes, comme l'indique leur nom, ayant du Pigeon le facies, la forme du bec et la nature du plumage, et tenant des Gallininés par les mœurs, le mode de reproduction, le nombre des œufs, et le degré de développement auquel sont parvenus les petits, à leur sortie de la coque (1). La transition est donc, ici encore, des plus naturelles et des mieux fondues; et la nature, dans son inépuisable

(1) D^r Chenu, *Encyclopédie d'Hist. nat.*, t. VI, p. 67.

richesse, a produit, dans les Gangas, un nouveau genre intermédiaire, destiné à rendre l'union plus intime.

« Les Gangas, dit Degland, forment un groupe très distinct, qui sert de passage des Pigeons aux Gallinacés (1). »

Les Gallininés sont des oiseaux éminemment pulvérateurs ; ils se baignent peu, mais ils aiment à se rouler dans la poussière.

Cette famille forme pour nous sept genres d'Europe et de France. Six appartiennent à notre département, savoir :

- | | |
|---------------------|----------------------|
| 1° Genre Lagopède ; | 4° Genre Caille ; |
| 2° Genre Faisan ; | 5° Genre Outarde ; |
| 3° Genre Perdrix ; | 6° Genre Court-vite. |

Nota. — Nous serions porté à croire que le Ganga Cata, *Pterocles Alchata*, se rencontre quelquefois dans nos localités ; mais en l'absence de toute donnée positive, nous avons cru devoir nous abstenir, et nous ne l'admettons point sur notre Catalogue.

Les Gangas ont pour caractères particuliers les doigts très courts, réunis par une membrane jusqu'à la première articulation ; le pouce faible, articulé très-haut, et armé d'un ongle aigu ; seize pennes à la queue.

Le Ganga Cata, l'espèce qui nous paraît susceptible de se montrer dans notre département, se reconnaît spécialement à ses deux bandes sur la poitrine, et à ses rectrices médianes terminées en filets aigus, et dépassant de beaucoup les latérales. Il nous a paru bon, tout

(1) *Ornithologie européenne*, t. II, p. 16.

en n'admettant pas ces oiseaux, d'en indiquer, à titre de renseignement, les principaux caractères distinctifs.

GENRE LAGOPÈDE. — LAGOPUS (VIEILLOT).

Caractères du genre : ceux de la famille : bec court, fort, à mandibule supérieure plus longue et plus large que l'inférieure ; narines oblongues, cachées dans les plumes du capistrum ; tarses et doigts entièrement vêtus, surtout en hiver ; pouce très court, touchant à peine la terre ; ongles très longs, larges, obtus, creusés en dessous ; queue assez courte, carrée, composée de 14 pennes.

Les Lagopèdes paraissent avoir été relégués par la nature dans les régions les plus froides de l'Europe, et sur les hautes montagnes où règne une neige éternelle. Ils ne quittent leur séjour glacé que dans les hivers les plus rigoureux, et n'apparaissent que très accidentellement dans notre département. Un Lagopède rouge ayant été abattu, il y a trois ans, dans les prairies de l'Eure, près du Havre, prouve néanmoins que, s'ils y sont rares, ils s'y montrent cependant quelquefois, et affirme leur droit à figurer sur notre liste.

Ces oiseaux sont monogames ; ils font leur principale nourriture de semences de plantes sauvages, de baies, de bourgeons et de feuilles.

Leur mue est double, excepté peut-être chez le Lagopède rouge, qui n'aurait, selon quelques auteurs, qu'une mue simple, ou, tout au plus, partielle en automne, et elle ne s'opérerait qu'aux parties inférieures.

M. de Selys Longchamps pense au contraire que la mue est aussi double dans cette espèce ; et, si nous osions nous permettre une opinion, nous serions de ce dernier avis, parce qu'il n'y a pas d'espèces qui ne renouvellent pas leurs plumes en septembre.

Leur nom *Lagopus*, composé de *λαγως*, lièvre, et de *πους*, pied, désigne bien l'aspect de leurs pieds, tellement vêtus et aux doigts si courts, qu'ils ont la plus grande ressemblance avec une patte de lièvre.

Trois espèces d'Europe, dont une seule, à notre connaissance, s'est montrée dans notre département.

160. Lagopède rouge. — *Lagopus scoticus* (Vieillot).

Synonymie : Tétraz rouge ; Graus ; Poule de marais.

Taille : environ 42 centimètres.

Description : Mâle en été : parties supérieures d'un noir plus ou moins foncé, varié de taches rousses à la tête et au cou, marqué de raies transversales et vermiculées au bas du cou, au dos et au croupion ; parties inférieures d'un marron terne, portant de nombreuses raies noires à la poitrine, sur les flancs et les sous-caudales, avec des taches blanches au milieu de l'abdomen ; membrane sourcilière dentelée, d'un rouge cramoisi ; plumes des jambes, des tarses et des doigts variées de brun et de roussâtre ; rémiges brunes ; rectrices de même couleur, à l'exception des quatre médianes qui sont roux marron, et rayées ; bec noir, iris brun ; ongles cendrés.

Mâle en hiver : membrane papillaire moins étendue, d'un rouge moins vif, avec les nuances du plumage

plus rembrunies, et souvent marquées de taches blanches au cou, et surtout aux parties inférieures.

Femelle : de taille plus petite, de teintes moins pures et plus pâles à la tête et au cou, avec quelques plumes presque noires à la tête et au croupion ; les plumes des flancs frangées de blanc ; milieu du ventre de cette dernière couleur ; membrane sourcilière peu étendue.

Jeunes : de nuance assez sombre, plus foncée en dessus, avec de nombreuses raies irrégulières rousses et jaunâtres ; abdomen d'un cendré terne ; rémiges secondaires terminées de blanc.

A la sortie de l'œuf, ils sont couverts d'un duvet, roux clair au vertex, mêlé de cendré sur le corps, et passant au noir sur les côtés de la tête.

Le Lagopède rouge a pour patrie les îles Britanniques, et est surtout très répandu en Écosse, d'où vient son nom latin *Scoticus*, écossais. Mais poursuivi à outrance à cause de la délicatesse de sa chair, il a diminué sensiblement dans le sud de la Grande Bretagne. Il semble reculer devant les empiétements de la civilisation, et se confiner de plus en plus dans les montagnes abruptes et inaccessibles de l'Écosse, où les habitants en détruisent, chaque année, des quantités considérables.

Cet oiseau ne se montre que très accidentellement dans notre département, où il a été abattu, il y a trois ans, par un chasseur havrais. C'est du reste la seule espèce qui, à notre connaissance, ait été rencontrée dans nos localités.

Les Lagopèdes se rapprochent des Faisans par les Tétràs ; et, à beaucoup d'égards, le Tétràs à queue fourchue, semble être l'intermédiaire entre ces deux

genres. Il aime, comme le premier, les endroits couverts de bruyères ; mais il préfère, comme le second, les vallées humides et le séjour des bois aux sommets rocaillieux des montagnes. Il est de plus polygame, comme le second ; et comme tel, le mâle est plus gros que la femelle (1).

2^o GENRE FAISAN. — PHASIANUS (LINNÉ).

Caractères du genre : ceux de la famille : bec robuste, convexe, glabre à la base, à mandibule supérieure dépassant et recouvrant l'inférieure, à pointe déprimée, brusquement recourbée ; narines basales, en partie couvertes par une membrane ; tarses médiocres, élevés, armés d'un éperon chez le mâle ; quatre doigts, dont trois en avant, unis à leur base ; queue longue, très étagée, disposée en toit ; ailes médiocres, obtuses et concaves.

Les Faisans, originaires de l'Asie, sont depuis si longtemps naturalisés dans nos contrées, qu'ils y ont acquis droit de cité, et que deux espèces sont considérées aujourd'hui comme européennes. D'autres espèces paraissent en bonne voie d'acclimatation.

Aux formes légères, sveltes et élancées, à la démarche rapide et gracieuse, aux brillantes couleurs de la livrée, les Faisans joignent un avantage qui leur est funeste, c'est la qualité de leur chair succulente et parfumée, qui les fait rechercher pour les tables somptueuses. Mais ils n'acquièrent toute leur délicatesse qu'à la condition d'être gardés quelque temps. Leur chair,

(1) Voir Dr Chenu, *Encyclopédie d'Hist. nat.*, t. VI, p. 163.

coriace et sans saveur quand elle est fraîche, devient, par un commencement de macération, plus tendre et plus parfumée, que celle d'aucune autre espèce. L'important, c'est de savoir saisir le moment favorable, et de la prendre *faisandée* à point.

Farouches et peu sociables, les Faisans fuient la présence de l'homme, et évitent même leurs semblables. Ce n'est qu'au printemps qu'ils se réunissent pour satisfaire à la loi de la nature. Mais l'union ne survit pas au besoin qui l'avait formée ; et, à mesure que les désirs s'éteignent, l'amour de l'isolement reparaît.

Bien que timides et farouches, les Faisans sont peu défiants, peu rusés, et donnent aveuglément dans tous les pièges.

Ils sont polygames : un mâle suffit à plusieurs femelles ; et cet oiseau si craintif, si ennemi de toute société pendant toute l'année, devient, dans la saison des amours, si confiant et si acharné à la poursuite des femelles, qu'il se trahit lui-même par sa turbulence, et le bruit qu'il fait avec ses ailes.

Les Faisans recherchent les bois de plaine, et les endroits sombres et humides, où ils trouvent en abondance de petits limaçons, dont ils sont très friands. Ils mangent aussi avec ardeur des graines de toute espèce, des baies et des insectes.

Leur mue est simple, et la livrée différente dans les deux sexes.

Leur nom *Phasianus*, dérivé de *Phasis*, le Phase, fleuve de l'ancienne Colchide, indique leur première patrie. Leur nom français n'est, croyons-nous, que la traduction altérée du mot latin.

Deux espèces d'Europe, dont l'une, le Faisan ordi-

naire, se rencontre dans nos localités, où elle a besoin des soins de l'homme, et vit à l'état captif et semi-domestique.

161. Faisan ordinaire. — *Phasianus colchicus* (Linné).

Synonymie : Faisan commun ; Faisan.

Taille : 75 à 80 centimètres.

Description : Mâle en été : dessus de la tête d'un vert brillant, mêlé de roux, avec un bouquet de plumes érectiles de chaque côté de l'occiput, et deux larges caroncules écarlates, entourant les yeux et couvrant les joues ; cou bleu, à reflets métalliques verts et violets, selon l'incidence de la lumière ; plumes du manteau noires au centre, avec une raie blanche en forme de V renversé, et une bordure d'un roux bai brillant ; plumes du croupion soyeuses et désunies, d'un roux nuancé de pourpre et de violet ; bas du cou, poitrine, flancs et ventre roux vif, à reflets feu et or, avec une frange bleu violet au bord de chaque plume ; abdomen brun noir, lavé de gris ; rémiges brunes, liserées de cendré terne ; rectrices roux olive marquées de raies transversales noires, passant au roux violet, reflétant sur les bords ; bec brun de corne ; iris rouge orangé ; pieds gris brun.

Mâle en hiver : reflets moins vifs ; caroncules faciales moins développées, et d'un rouge moins éclatant.

Femelle : de taille plus petite, de teintes plus sombres, d'un noir assez pur au cou, bordé de roux au vertex et de cendré à reflets légèrement pourprés à la nuque ; manteau brun varié de roux et de cendré avec quelques reflets ; parties inférieures cendré roussâtre,

avec des bandes transversales étroites et reflétantes ; rémiges comme chez le mâle, un peu plus claires ; rectrices plus courtes , d'un cendré roux, varié de taches brunes, et de raies transversales roussâtres.

Les jeunes naissent couverts d'un duvet touffu cendré roux, varié de noir à la tête, avec une bande dorsale et deux bandes latérales plus étroites et plus pâles. Le mâle se connaît dès lors à une teinte plus rousse.

En premier plumage , ils ressemblent à la femelle , dont ils diffèrent par la longueur des plumes caudales , qui n'atteignent tout leur développement qu'à l'âge de trois ans.

Les variétés sont communes, surtout en captivité ; on en voit de tout-à-fait blancs et de panachés. Degland cite un individu de couleur café au lait. Il parle d'une variété à collier. Cette dernière n'est pas rare, et nous ne croyons point qu'elle soit le résultat d'un mélange.

On trouve quelquefois des femelles qui prennent la livrée des mâles, en devenant infécondes. Quand cette anomalie se produit, l'ovaire s'altère, se resserre et se durcit ; l'oiseau ne dépensant plus pour la reproduction, le surcroît de sève passe tout entier dans la livrée , ce qui semble affirmer l'opinion que nous avons émise plus haut : que la différence de coloration, chez la femelle, résulte en grande partie de l'absorption intérieure pour la formation des œufs, et de la fatigue de l'incubation. Ces femelles acquièrent en même temps le cri du mâle, et ne s'en distinguent guère que par l'étendue toujours plus petite des caroncules pourprées des joues. Elles sont connues des chasseurs sous le nom de *Faisans coquards*.

Le Faisan niche à terre sous les buissons, et pond de

12 à 14 œufs unicolores, d'un gris olivâtre pâle, quelquefois lavé de vert.

En captivité, la femelle pond jusqu'à 30 ou 40 œufs ; mais elle ne couve point. Ces œufs sont plus pâles, surtout chez les jeunes ; les produits des vieilles sont plus foncés,

Le Faisan a des habitudes terrestres ; il se perche peu, court devant le chien avec une grande légèreté, et ne prend son vol que quand il est serré de trop près.

On a obtenu de jolis métis de l'accouplement de cette espèce avec la Poule ordinaire, et de celui du Faisan doré avec le Faisan argenté.

En Angleterre, on a abattu des hybrides provenant de l'union, en liberté, du Faisan commun et du Tétraz-à-queue fourchue.

Son nom spécifique *Colchicus*, de Colchide, forme pléonasme avec le nom générique, et indique, comme lui, la provenance de l'oiseau.

3^e GENRE PERDRIX. — COTHURNIX.

Caractères du genre : bec médiocre, courbé à la pointe, à mandibule supérieure, plus longue et plus large que l'inférieure, qu'elle recouvre sur les côtés ; narines nues, à moitié couvertes par une membrane renflée ; un espace nu autour et en arrière des yeux ; tête petite ; ailes obtuses, concaves, arrondies, à 4^{me} et 5^{me} rémiges les plus longues ; queue courte, basse, arrondie, composée de 12 à 18 plumes presque entièrement recouvertes par les sus-caudales.

Les Perdrix, partagées en plusieurs genres par les auteurs les plus modernes, nous paraissent avoir dans les mœurs, le port, les allures, le régime, le mode de reproduction, et les caractères zoologiques, trop d'analogie pour être séparées. Nous trouvons néanmoins à la Caille des attributs assez différents, pour motiver une distinction générique.

Tandis en effet que les Perdrix sont monogames, sédentaires et sociables, les Cailles sont polygames, voyageuses et vivent isolées.

Nous donnons, à l'exemple du Dr Chenu, le nom générique *Cothurnix* aux Perdrix, réservant pour les Cailles celui de *Ortyx*, parce que *Cothurnix* venant du grec *κοθურνος*, cothurne, brodequin sur lequel se haussaient les acteurs dans l'antiquité, ne peut convenir qu'aux Perdrix, dont les tarses sont assez longs, et colorés chez les espèces connues des Grecs. De là le nom *Cothurnix rubra*, donné à la Perdrix rouge, non, comme on l'a écrit, pour les nuances rouges de son plumage, auquel cette couleur manque, mais à cause de ses pieds vermillonnés. *Cothurnix rubra* signifierait donc : Perdrix à cothurnes, à pieds rouges, et, par abréviation, Perdrix rouge. Ainsi appliquée à la Perdrix, la dénomination nous paraît d'une étymologie très facile et des plus naturelles, tandis que, attribuée à la Caille, elle ne peut guère se justifier.

Nous croyons d'ailleurs que, chez les anciens, ce dernier oiseau a toujours été désigné par le mot *Ortyx*, de *ορτυξ*, d'où le nom de Ortygie, donné à l'antique Délos, à cause de la grande quantité de Cailles qu'on y prenait, et qu'on y prend encore au moment des migrations.

Les Perdrix, grâce à leur prodigieuse fécondité, sont répandues et nombreuses partout; attachées aux lieux qui les ont vues naître, elles ne s'en écartent guère; si on les poursuit, si on les pousse dans une autre direction, elles font un crochet, et reviennent bientôt vers leur séjour de prédilection.

Elles forment, à l'automne, des bandes nombreuses, composées du père, de la mère et de la jeune famille. Quelquefois deux couvées voisines se réunissent, et vivent en parfaite intelligence. Ce n'est qu'au printemps, quand le besoin d'aimer se fait sentir, que les individus s'isolent par couples, pour former une union plus intime encore; mais la parade ne s'accomplit pas sans des luttes d'autant plus acharnées, que les désirs sont plus ardents.

En général, le nombre des mâles qui restent surpasse sensiblement celui des femelles. Ces individus, réduits au célibat, ne s'en consolent pas, sans tenter d'empiéter sur les droits de l'époux préféré. De là de nouveaux combats, des guerres sanglantes qui se prolongent tout l'été, et font manquer bien des couvées. Une chasse bien entendue au printemps ne peut donc avoir que de bons résultats pour la prochaine reproduction. Mais il faut se garder surtout de tuer les femelles; ce serait une perte irréparable: elles sont déjà trop rares, et le nombre des mâles célibataires s'en accroîtrait d'autant. Les femelles ne troublent point les couveuses, et elles trouvent à se placer. Il est donc très rare qu'il en reste quelque'une de vacante, tandis que, chaque année, bon nombre de nichées sont détruites par des mâles surnuméraires.

Au printemps donc, quand les unions se forment,

s'il vous lève trois perdrix, tirez sur la dernière, c'est un mâle qui s'attaque à un couple voisin. Si vous en voyez deux se poursuivre et se battre avec acharnement, tirez sur le premier venu ; ce sont deux coqs qui se disputent la possession d'une femelle. Trouvez-vous un individu isolé, au coin d'un champ, près d'une mesure, dans un endroit perdu, c'est un vaincu qui cache la honte de sa défaite, mais qui recommencera la lutte ; tirez encore, et tirez juste : le succès de vos chasses d'automne dépend, en grande partie, de votre coup d'œil. Les mâles se reconnaissent encore au cri plus fort, plus sonore et plus prolongé qu'ils poussent en levant.

Les Perdrix ont, en général, des habitudes terrestres ; elles volent peu, et courent avec une prodigieuse rapidité. Leur démarche est aisée, légère, gracieuse ; leurs mœurs, douces et paisibles ; leur plumage riche, quelquefois brillant, et toujours admirablement fondu ; leur chair savoureuse, sans être trop grasse, est saine et exquise. Aussi resteront-elles à jamais l'honneur de la table, et l'orgueil du chasseur.

Qui n'a pas éprouvé un délicieux battement de cœur, en voyant son chien, s'avancant prudemment, s'arrêter tout-à-coup, frappé d'immobilité, le corps tendu, la queue droite, l'œil fixe, le nez haut, flairant, élevant à deux cents mètres, et vous conduisant pas à pas, en rampant, sur une *compagnie* de Perdreaux. Vous pouvez manquer votre coup ; le coup-d'œil ou le sang-froid peut vous faire défaut ; soyez furieux contre vous, c'est votre droit ; mais ne refusez pas une caresse à votre bon chien, qui a bien travaillé, lui, et qui, frustré, désappointé, semble vous demander s'il a commis quelque faute.

La mue, chez la Perdrix, est simple, et la livrée différente dans les jeunes. Le mâle se distingue presque toujours à quelque attribut extérieur. Les jeunes, après la première mue, ressemblent aux adultes, et ne se reconnaissent qu'à la première rémige, pointue chez les premiers, arrondie chez les seconds, et à la couleur des pieds, jaunes chez les jeunes, gris chez les vieilles.

Nous avons donné plus haut l'origine du mot *Cothurnix*; quant au mot français Perdrix, aucune des étymologies essayées jusqu'ici ne nous paraît satisfaisante.

Ce genre renferme pour nous 6 espèces d'Europe, 5 appartiennent à la France, et 3 se rencontrent dans notre département, savoir :

- 1° Perdrix rouge ;
- 2° Perdrix grise ;
- 3° Perdrix-Roquette.

Nota. — On a signalé, il y a quelques années, dans l'arrondissement de Cholet (Maine-et-Loire), une espèce ou variété nouvelle de Perdrix. Cet oiseau, de la taille de la Perdrix rouge, offre une livrée constante, et une particularité remarquable dans la saveur et la couleur de sa chair, qui a le goût de celle de la Pintade, et est safranée ; les os eux-mêmes participent de cette teinte jaune. Les œufs, dont on n'a pu se procurer que des débris après l'éclosion, étaient rougeâtres, plus foncés que ceux de la Perdrix rouge.

Nous avons dit que la livrée est constante ; ajoutons qu'elle est d'un brun chocolat uniforme dans toutes ses parties, à l'exception de la gorge et du front qui sont

noirs. Aussi l'a-t-on justement nommée *Atro-rufa*, noire rouge.

Malheureusement il résulterait de renseignements que nous devons à la bienveillante obligeance de M. Edouard Baugas, l'un des amateurs qui ont le plus contribué à la révélation de cette intéressante variété, que la race en paraît perdue. Depuis trois ans, nous écrit-il, à la suite d'une capture malheureuse, opérée au printemps sur six individus, ces Perdrix n'ont pas reparu.

Nous avons l'avantage de posséder un exemplaire de l'*Atro-Rufa*, que nous devons à la gracieuse générosité de M. l'abbé Vincelot, qui l'un des premiers a signalé cette belle espèce ou race, et en a donné une bonne description, dans ses *Essais étymologiques*.

162. **Perdrix rouge.** — *Cothurnix rubra*.

Taille : environ 32 centimètres.

Description : Mâle : parties supérieures d'un roux uniforme, légèrement lavé de cendré ; joues, gorge et raie sourcilière blanc presque pur, avec une bande noire commençant aux lorums, passant au-dessus des yeux, et s'étendant sur les côtés du cou, où elle se confond avec un large collier noir, s'égrenant sur la poitrine, et encadrant la gorge ; poitrine cendrée ; flancs de même nuance, marquées sur chaque plume d'une bande transversale blanchâtre, suivie d'une noire plus étroite, et terminée de roux marron ; abdomen roux ; rectrices et rémiges de même couleur ; iris brun foncé ; bec, tour des yeux et pieds rouge carmin, tarses tuberculés.

Femelle : de taille plus petite, de nuances moins

vives, avec la bande de la poitrine plus étroite ; pieds non tuberculés.

Jeunes : plus petits que les adultes ; d'un brun roux en dessus, avec des taches noirâtres aux scapulaires ; pas de bandes noires ni de teintes tranchées aux flancs, qui sont seulement marqués de roux. Après la première mue, ils ressemblent aux adultes.

Ils naissent couverts d'un duvet touffu, roux à la tête, varié de brun, de roussâtre et de cendré sur les ailes, d'un cendré roux en dessous, avec quelques taches à la poitrine.

La Perdrix rouge présente, dans le mode de coloration, quelques variétés, particulièrement les albinos. Elle varie beaucoup davantage sous le rapport de la taille ; les individus du midi sont sensiblement plus forts, et ils sont improprement désignés sous le nom de *Bartavellés*. La véritable Bartavelle, si semblable sous les autres rapports à la Perdrix rouge, en diffère par le collier qui n'est jamais égrené.

La Perdrix rouge ne se montre que très accidentellement dans notre département ; et nous serions porté à croire que les rares sujets qu'on y a abattus, étaient des individus échappés de cage, ou des couples qu'on y avait lâchés, pour en tenter l'acclimatation. Mais, comme elle y a été tirée quelquefois, qu'elle s'y rencontre souvent en captivité, qu'elle s'y est reproduite, notamment dans le riche domaine du Valasse, nous avons cru devoir l'admettre.

Elle couve à terre, dans les champs, dans les guérets, sous les buissons, etc., pond de 12 à 18 œufs d'un chamois clair, semé de quelques points roux. Grand diamètre 38 millimètres ; petit diamètre 30 millimètres.

Cette espèce pond en captivité. J'ai dans ma collection deux œufs produits par une femelle, dans une cage assez resserrée; mais ces œufs n'avaient point été fécondés.

La Perdrix rouge, très commune dans le midi de la France, aime les lieux accidentés, les coteaux couverts de bruyères, les jeunes taillis et les vignes.

Contrairement à la Perdrix grise, elle lève séparément, et fait un tel bruit en prenant son essor, que les chasseurs novices, émus et troublés, la manquent souvent. Pressée de trop près, elle se perche quelquefois sur les branches basses des arbres.

163. Perdrix grise. — *Cothurnix cinerea*.

Taille : environ 30 centimètres.

Description : Mâle adulte : parties supérieures d'un roux pâle, lavé de cendré olivâtre, varié de taches jaune chamois au vertex et à la nuque, finement strié et marqué de raies linéaires et vermiculées au manteau, au croupion et aux sus-caudales; front, sourcils et gorge d'un roux clair; poitrine et flancs cendrés, parsemés de fines taches et d'étroites raies noires, marqués de roux vif; ventre blanc cendré, avec une tache d'un roux ardent, formant fer à cheval sur le plastron; abdomen blanc gris; couvertures alaires et scapulaires plus rembrunies, marquées sur la tige des plumes d'une raie étroite d'un blanc chamois; rémiges brunes, coupées transversalement par des bandes jaunâtres; les six rectrices médianes brunes striées de cendré roux, latérales roux foncé; bec brun; pieds gris; iris brun roux.

Femelle : plus petite; portant sur le haut du dos des

mouchetures jaune chamois, au lieu de raies linéaires; fer à cheval d'un blanc presque pur, marqué tout au plus de quelques plumes rousses; semblable au mâle pour le reste.

Les jeunes naissent couverts d'un duvet jaunâtre, varié au vertex et au dos de taches d'un roux brun, avec trois raies dorsales de cette dernière couleur; parties inférieures plus pâles et unicolores.

En premier plumage, au lieu d'être marqués transversalement, comme les adultes, ils portent des taches chamois, allongées, affectant presque la forme de larmes, sur fond gris olive lavé de jaune. Ce n'est qu'à la première mue qu'ils prennent leurs belles nuances, qu'ils commencent à *mailler*. Après la mue, ils ressemblent aux adultes, dont ils ne diffèrent que par la première rémige, qui est pointue, au lieu d'être ronde. C'est alors qu'apparaît la teinte chamois de la gorge, et qu'ils *poussent le rouge*, époque critique pour l'individu, et saison de déboires pour le chasseur. Parvenu à l'état parfait, le perdreau prend de l'aile et devient plus défiant.

Les variétés albinos ou panachées ne sont pas très rares. Nous avons dans notre collection un individu presque tout blanc, appartenant à M. Dudouët.

La Perdrix grise s'accouple dès le commencement de février, quand la saison est douce; ce n'est qu'au commencement d'avril que la copulation a lieu, et la femelle ne pond guère que dans les premiers jours de mai.

Elle dépose dans un petit enfoncement, sur quelques brins d'herbe à peine entrelacés, de 14 à 20 œufs piriformes, d'un blanc chamois sans tache. Grand dia-

mètre, environ 35 millimètres; petit diamètre, 28 millimètres.

L'incubation est de vingt-un jours. Pendant ce temps, le mâle se tient à quelque distance de la couveuse, veille sur elle avec la plus vive sollicitude, et l'accompagne partout, dès qu'elle quitte le nid, ce qui n'a lieu qu'une ou deux fois par jour; car elle est très attachée à ses œufs.

Les jeunes couvent plus tard et produisent moins; leurs perdreaux sont plus faibles à l'ouverture de la chasse. Les vieilles sont plus précoces, et c'est de leurs poussins qu'on peut dire :

A la Saint-Jean ,
Perdreau voletant.

Il est donc de l'intérêt bien entendu des chasseurs de ménager les reproducteurs, qui ont aussi moins de qualité que les produits de l'année. En automne, ce sont toujours les vieilles qui lèvent les premières.

Les Perdrix ne font qu'une nichée par an, à moins que la première ne manque de bonne heure. On comprend en effet que, ayant consacré quinze ou dix-huit jours à la ponte, vingt jours à l'incubation, et autant à l'éducation de la jeune famille, elles ne peuvent être libres qu'au moment de la moisson, époque trop avancée, pour qu'elles entreprennent une nouvelle couvée.

Celles dont la première ponte a manqué, en font quelquefois une seconde, et donnent des produits trop petits pour être tirés en automne. Les chasseurs les désignent sous le nom de *Pouillards*. Ici surtout, il faut se garder de tirer les vieilles, ce serait détruire du même coup la jeune famille, et ces poussins fourniront

plus tard, quand on n'approchera plus des perdreaux précoces, l'occasion de faire encore quelques coups de fusil fructueux, et sauveront un chasseur de la redoutable bredouille.

Les Perdrix grises aiment les lieux découverts, les plaines étendues, et recherchent de préférence les terrains crayeux, les champs marnés, où elles trouvent plus d'insectes, et où elles absorbent une grande quantité de marne, dont les sels activent et facilitent la digestion.

Elles se nourrissent, en hiver, de grains, d'insectes, et, en grande partie, d'herbes ; elles piquent les feuilles des blés et des colzas.

Dans les grands froids et les temps de neige, elles se préservent de l'inclémence de la température, en s'établissant dans les champs abrités et exposés au soleil. Là, elles se blottissent et se resserrent les unes contre les autres, et bravent ainsi les rigueurs de l'hiver.

Ce délicieux oiseau a un nombre infini d'ennemis : car, sans compter l'homme, qui est, sans contredit, le plus redoutable et le plus acharné, les oiseaux de proie, les Pies, les Corneilles, les Renards, les Fouines, les Belettes, les chats en font une grande destruction ; et, ne fût sa prodigieuse fécondité, la race en serait détruite depuis longtemps.

Nous n'avons guère dans nos pays que la Perdrix grise ; mais, grâce à la protection dont la couvrent les réglemens, grâce à l'institution des Sociétés contre le braconnage, grâce aussi au soin jaloux des propriétaires conservateurs, le nombre en est si grand, qu'un de nos meilleurs tireurs en a abattu soixante-trois dans un jour d'ouverture, et que nous l'avons vu commu-

nément en rapporter de vingt-cinq à trente, dans ses chasses ordinaires.

Son nom *cinerea*, cendrée, grise, est bien justifié par la nuance de sa livrée.

164. **Perdrix Roquette.** — *Cothurnix Damascena*.

Synonymie : Petite grise ; Perdrix de passage.

Taille : environ 24 centimètres.

Description : Mâle : parties supérieures d'un brun jaunâtre, plus foncé que chez le précédent, avec des points et des taches d'un jaune pâle au vertex, au cou et au haut du manteau ; marquées de fines raies vermiculées transversales au croupion ; parties inférieures d'un cendré plus rembruni, et moins strié que chez la précédente ; point de fer à cheval ; mais quelques plumes rousses semées sur le ventre ; front, gorge et joues d'un jaune chamois ; ailes, rémiges, rectrices et flancs comme la précédente.

Femelle : semblable à celle de la Perdrix grise, avec moins de raies transversales, sans trace de fer à cheval, et ayant de grands rapports avec le mâle.

Nous ne connaissons ni son mode de reproduction, ni les caractères de ses œufs, ni la livrée des jeunes.

La plupart des naturalistes considèrent la Roquette comme une variété locale de la Perdrix grise, et ils attribuent la petitesse de sa taille à l'insuffisance de la nourriture, et à l'influence du climat. Il nous paraît difficile de reconnaître à ces causes un effet si marqué. Et d'abord, de même que les pays arides et les champs stériles sont séparés de nos plaines riches et fécondes, par des localités d'une production moyenne, où déjà

ne règne plus l'abondance, mais où ne sévit pas encore la disette ; comme la transition s'opère graduellement et sans ligne de démarcation fixe et tranchée, de même, il devrait exister des individus intermédiaires, qui n'auraient plus la taille de la Perdrix ordinaire, mais qui ne seraient pas encore réduits aux proportions restreintes de la Roquette ; comme on trouve dans la Perdrix rouge des individus de taille moyenne entre la grosse variété, la fausse Bartavelle des régions méridionales, et la petite variété des latitudes plus boréales. Or ces intermédiaires n'existent pas. Comment admettre d'ailleurs, qu'une nourriture plus ou moins abondante puisse exercer sur un oiseau, nous ne disons pas une modification dans le plumage, mais une différence très notable dans le cri, les allures, les mœurs et les habitudes ? Les oiseaux savent parfaitement choisir les climats, les latitudes et les sites qui leur conviennent ; comment la Roquette se serait-elle confinée librement dans des localités si peu en rapport avec ses besoins ? Quand, dans ses migrations, elle trouve des plaines fécondes, où abonde la nourriture, quel besoin de mouvement l'empêche de s'y fixer ? Pourquoi revient elle périodiquement dans des lieux, qui ne semblent point faits pour elle ? Pourquoi ne se mêle-t-elle jamais aux volées de Perdrix grises ? Comment expliquer qu'il n'y ait point eu d'union entre deux individus de même espèce, quand ces individus se reproduisent quelquefois dans les mêmes localités ? Si la seule influence du climat avait amené la dégénérescence, comment après quelques reproductions dans un pays, où elle n'a que le choix de la nourriture, la Roquette ne reviendrait-elle point à sa taille naturelle,

à son premier type ? Il nous semble difficile, à moins de considérer la Roquette comme une espèce particulière, de répondre d'une manière satisfaisante à ces objections.

La Roquette s'est reproduite dans notre département. J'ai abattu, à Mélamare, en 1862, un couple de ces Perdrix qui y était établi depuis un an, y avait passé l'été, et manqué sa nichée. Plusieurs fois, dans le cours de la chasse précédente, j'avais négligé de les tirer, les prenant pour des jeunes des nichées tardives. Enfin, l'année suivante, après avoir remarqué qu'elles ne s'étaient pas développées, qu'elles avaient un cri particulier, qu'elles n'entraient point dans les *champs verts*, et se tenaient toujours dans les labourés et les lieux découverts, je me décidai à les tirer et les abattis toutes les deux, bien qu'elles eussent levé fort loin.

La Roquette arrive quelquefois dans nos localités en bandes nombreuses, qui ne séjournent pas longtemps. Leur vol est plus élevé, plus soutenu ; leur coup d'aile plus rapide et plus vigoureux ; elles paraissent plus farouches et plus défilantes que les Perdrix ordinaires. Leur taille est à peu près les deux tiers de celle de la Perdrix grise.

Nota. — On trouve encore, à des époques éloignées, une variété de la Perdrix ordinaire, désignée par Brisson sous le nom de *Perdix montana*, Perdrix de montagne. Nous avons eu l'occasion de voir autrefois cette curieuse variété ; malheureusement, nous ne lui avons pas accordé alors toute l'attention qu'elle mérite, et nous l'avons trop perdue de vue, pour avoir une opinion à son égard. Quelques ornithologistes la considèrent comme une variété de la Perdrix grise, d'autres comme

une race constante de cette espèce. Temminck la regarde comme un métis de la Perdrix rouge et de la Perdrix grise. Ce qui semblerait infirmer cette opinion, c'est que cette Perdrix a été abattue plusieurs fois près de Dieppe, où la Perdrix rouge ne se montre jamais.

Il est reconnu que la livrée est constante, et que tous les individus que l'on a observés portaient exactement le même plumage : tête, gorge et haut du cou fauves ; bas du cou, poitrine, flancs et sous-caudales d'un marron clair ; parties supérieures marron plus rembruni ; remiges primaires brunes, barrées de jaunâtre ; secondaires comme la poitrine ; rectrices latérales roux foncé, les six médianes d'un roux plus clair. — La femelle ne diffère du mâle que par des teintes moins vives.

4^o GENRE CAILLE. — ORTYX.

Caractères du genre : ceux de la famille ; bec court, assez faible, élevé à la base, courbé dans toute sa longueur, à pointe obtuse et comprimée ; narines basales, percées dans les plumes du front, couvertes d'une membrane cornée ; ailes médiocres, arrondies, concaves, à 2^e, 3^e et 4^e rémiges les plus longues ; queue courte, cachée par les sus-caudales ; tarses lisses et nus ; doigts unis par une membrane jusqu'à la première articulation ; habitudes terrestres.

Nous avons dit plus haut les motifs qui nous ont engagé à distraire les Cailles du genre Perdrix. Peut-être devraient-elles être réunies aux Turnix, espèces des contrées méridionales, dont les mœurs sont peu connues, mais qui paraissent avoir, dans la taille, le

facies et la conformation, les plus grands rapports avec les Cailles. Les Turnix, du reste, ne se montrant point dans notre département, nous n'avons point à nous en occuper autrement.

Les principaux caractères de dissemblance, que nous avons signalés en faveur d'une distinction générique, sont chez les Cailles : 1^o leurs habitudes polygames ; 2^o leur amour de l'isolement ; 3^o leur instinct des voyages.

1^o Le nombre des mâles dépasse considérablement celui des femelles, et cependant les nichées manquées sont beaucoup plus rares chez les Cailles que chez les Perdrix. C'est que les mâles, tout ardents qu'ils sont, vivant, pour ainsi dire, en communauté, cessent de poursuivre les femelles fécondées, lesquelles s'isolent, et vaquent en paix aux soins de l'incubation : Ils s'attachent alors à la suite des autres femelles, qui les accueillent tous sans préférence. Il n'y a donc point d'alliance d'individu à individu, mais, s'il est permis de parler ainsi, mariage commun entre tous les mâles et toutes les femelles. De là, absence de jalousies et de rivalités, fécondation plus complète, et sécurité pour la couveuse. En effet, la satiété se fait vite sentir ; et, une fois ses désirs satisfaits, le mâle dédaigne et répudie la femelle, il la bat même pour la forcer à fuir, et pour recouvrer sa liberté.

2^o Et ce n'est pas chez les adultes seulement que se manifeste cet amour de l'isolement ; les jeunes ne restent attachés à leur mère que tant qu'ils ont besoin de ses soins. Ce sont des enfants indociles et ingrats, qui s'écartent dès qu'ils peuvent se suffire, se tiennent à distance, s'envolent les uns après les autres, et dans

des directions différentes. Cependant ils se trouvent bientôt réunis, par suite de l'habitude qu'ils ont de revenir au point de départ. Et cet éloignement de toute société est tellement prononcé, qu'en captivité même, où le regret de la liberté perdue devrait absorber tout autre sentiment, les jeunes Cailles se battent jusqu'à la mort. Ce n'est qu'au moment des migrations, époque de fatigues et de dangers, qu'elles semblent comprendre le besoin de se réunir.

3° Ce besoin de déplacement se fait sentir deux fois l'an : au printemps et à l'automne. Elles fuient devant les ardeurs de l'été, et devant les rigueurs de l'hiver. Espèces des climats tempérés, elles ne connaissent que deux saisons, le printemps et l'été. A l'approche de l'hiver, elles nous quittent pour chercher dans les régions plus australes un printemps nouveau, et un second été dans le voisinage de l'Equateur, quand celui-ci incline vers le Nord.

Le Vaillant a avancé que, dans leurs migrations, les Cailles suivent les côtes, et ne s'aventurent en mer qu'accidentellement, et malgré elles; et il ajoute, à l'appui de cette opinion, qu'elles n'abandonnent point l'île de Polen, située à dix kilomètres du continent. C'est peut-être, si le fait est exact, une exception due à la température; mais l'exception ne détruit pas la règle. Chaque année les Cailles disparaissent en automne de la Grande-Bretagne, chaque année aussi, elles arrivent, au moment de l'équinoxe, en si grande quantité dans certaines îles de la Méditerranée, qu'à Capri l'évêque prélevait jadis une dîme de 23,000 à 25,000 francs sur les Cailles qu'on y capturait (1).

(1) M. l'abbé Vincelot, *Essais étymolog.*, 3^e édit., p. 315.

Pline rapporte, de son côté, qu'un navire coula sous le poids des Cailles qui encombrèrent le pont. Sans doute, ce navire n'était pas un *Léviathan*, et il ne faut pas prendre la chose à la lettre ; mais tout en faisant la part de l'exagération, on en peut conclure que, dès le siècle de Pline, on connaissait les migrations des Cailles à travers les mers.

On a peine à comprendre ces longues traites fournies par des oiseaux si lourds ; mais il est à remarquer que, naturellement indolentes, les Cailles perdent, par la fatigue des premières étapes, une grande partie de leur embonpoint. Celles qui sont trop chargées de graisse s'oublient dans nos climats, gagnent les côtes exposées au soleil, et y trouvent, au pied des buissons, un sol nu et friable, où elles rencontrent, pendant une grande partie de l'hiver, des insectes et de petites baïes. Nous en avons vu abattre une le 26 décembre, au milieu des neiges, et elle était tellement grasse qu'elle avait eu peine à prendre son vol.

Quelques auteurs ont prétendu que les Cailles font une nichée en Afrique. La destruction qu'on en fait dans leur double passage, et le climat où elles vivent sembleraient, jusqu'à un certain point, justifier cette opinion, qui cependant est généralement contestée. Si l'on admettait, en effet, cette double reproduction dans les Cailles, il faudrait l'admettre également chez les Becs-Fins, qui émigrent dans les mêmes lieux et aux mêmes époques. Ce qui nous paraît incontestable, c'est qu'elles font chez nous deux couvées par an. La femelle, pondant presque dès son arrivée, est vite délivrée des soins de la maternité, et les nombreuses nichées tardives, les œufs même, que l'on trouve en

septembre, ne nous semblent point laisser de doute à cet égard.

Les Cailles sont donc polygames ou plutôt agames, insociables et voyageuses. Elles ont des mœurs cachées, et vivent invisibles dans les lieux couverts, les blés et les hautes herbes, où elles courent avec une grande rapidité.

Le mâle, très-ardent, accourt de fort loin au cri vrai ou simulé de la femelle, et donne dans tous les pièges avec une pétulance extrême. Il fait entendre, surtout le matin et le soir, un cri fort, articulé et sonore, assez bien traduit par le mot *Quaquilla*, d'où *Quaglia*, et le nom français Caille. Son nom latin *Ortyx*, paraissant venir de *ορνυμι*, s'élancer, s'animer, exprime bien les allures vives, passionnées et un peu turbulentes de l'oiseau.

La mue est simple; la livrée des jeunes, assez semblable à celle de la femelle; le mâle a des nuances particulières.

Une seule espèce d'Europe, de France et de notre département, la Caille vulgaire.

165. Caille vulgaire. — *Ortyx communis*.

Taille : environ 20 centimètres.

Description : Mâle en été : dessus de la tête noir frangé de roux, avec trois raies longitudinales blanc chamois, l'une au vertex, étroite et bien tranchée, et deux plus larges sur les yeux; parties supérieures variées de noir, de roux et de cendré, avec des taches allongées, chamois pâle sur la tige des plumes; joues d'un roux plus ou moins foncé, avec un collier de même teinte, quelquefois noir, encadrant la gorge; un

second collier blanc sale, suivi d'une troisième bande semblable à la première; gorge noire; poitrine striée de blanc chamois sur fond roux plus ou moins clair, pâlisant au milieu du ventre et marqué de taches allongées, rousses et noires sur les flancs; couvertures alaires, rémiges et rectrices brun cendré, marqués transversalement de chamois pâle; bec brun noir; pieds couleur de chair; iris jaune roux.

Mâle en hiver : couleurs moins tranchées, teintes de la gorge et du collier plus claires.

Femelle : assez semblable au mâle, sans noir à la gorge ni au collier; poitrine semée d'un grand nombre de taches brunes sur un fond chamois clair.

Les jeunes naissent couverts d'un duvet jaunâtre, marqué d'un peu de brun à la tête, avec trois raies dorsales également brunes. En premier plumage, ils ressemblent à la femelle, dont ils se distinguent par une taille plus petite, et une couleur plus foncée au manteau. Ils prennent, après la première mue, la livrée des adultes.

La taille est très variable dans cette espèce. Les femelles nous ont généralement paru plus fortes.

Les Cailles couvent à terre, dans un petit enfoncement, qu'elles garnissent de quelques brins d'herbe, et où elles déposent de huit à douze œufs d'un jaune lavé d'olive, plus ou moins foncé, avec des taches irrégulières d'un noir marron. Grand diamètre, 33 millimètres; petit diamètre, 24 millimètres.

Ces oiseaux sont encore un excellent gibier; leur chair fine, succulente et parfumée, est plus savoureuse encore que celle de la Perdrix, mais moins saine, à cause de la graisse dont elle est saturée.

Indolentes et peu farouches, les Cailles laissent approcher le chasseur, et lèvent sous le nez du chien. Leur vol est rapide, mais droit et filé, aussi échappent-elles rarement au plomb meurtrier.

On les trouve le matin et le soir dans les chaumes herbés, souvent près des *champs verts*, où elles se retirent pendant la chaleur du jour. Quand la nuit a été fraîche, on les voit étendues sur le sol, se réchauffer aux premiers rayons du soleil.

Leur nourriture consiste en insectes et en graines ; elles piquent également les feuilles tendres des herbes.

Nota. — Nous perdons ici un de nos guides les plus sûrs. M. l'abbé Vincelot, auquel nous avons eu bien des fois recours, termine aux *Tridactyles* (Granivores), ses savants *Essais étymologiques*. C'est une précieuse ressource qui nous manque.

L'étude des racines dépasse notre portée ; et si, réduit à nos propres forces, nous nous aventurons encore quelquefois dans le domaine de l'étymologie, nous prions le lecteur de vouloir bien se rappeler, que ce n'est point notre objet principal, et juger nos modestes efforts avec une bienveillante indulgence.

5° GENRE OUTARDE — OTIS (LINNÉ).

Caractères du genre : ceux de la famille : bec médiocre, comprimé, droit, à mandibule supérieure dépassant l'inférieure, qu'elle couvre sur les côtés ; narines ovales, membraneuses, ouvertes au milieu du bec ; tarses et bas des jambes nus ; doigts courts, larges, bordés par une membrane qui les réunit à la base ;

ongles courts et convexes ; ailes médiocres, arrondies et concaves, à troisième rémige la plus longue ; queue ample, arrondie, composée de vingt pennes.

Nous touchons à la fin de notre famille des Gallinins, la dernière de l'Ordre, et nous devons trouver, dans les genres qui la terminent, des caractères mixtes qui préparent la transition. Telles sont les Outardes, espèces intermédiaires dans leur organisation, leurs mœurs et leur régime, ayant des Gallinins les formes massives, le vol bruyant, la configuration du bec ; et des Vermivores les tarses longs, la jambe dénudée, les doigts larges et épais. De là, la divergence entre les auteurs au sujet de l'Ordre, où elles doivent être rangées.

Prenant pour base de notre classification la forme du bec, indice caractéristique du régime, nous devons, à l'exemple de Linné, Latham et Duméril, les classer à la fin de nos Gallinins, en présence surtout des affinités plus nombreuses avec cette famille.

Nous citerons simplement, comme espèces intermédiaires avec le genre précédent, les Turnix, ces pygmées de la famille des Gallinins, qui, d'après Degland « ont les plus grands rapports avec les Cailles, » et qui, selon Temminck, « retracent en petit les formes des Outardes. » Ici donc, la transition est encore naturelle et bien graduée.

Les Outardes sont des oiseaux défiants, craintifs et très farouches. Elles recherchent les plaines dépouillées, pierreuses et stériles, d'où leur œil pénétrant domine les environs. Du plus loin qu'elles voient l'ennemi, elles prennent la fuite en courant, les ailes étendues, pour accélérer leur marche.

Ces oiseaux lourds et massifs ont le vol pénible, et ne s'élèvent jamais à une grande hauteur. Ainsi constitués, ils doivent être sédentaires par humeur, et n'émigrer que quand ils y sont contraints par la rigueur de la température ou la disette. Aussi, arrivent-ils tellement épuisés par la fatigue et la faim, que, malgré leur timidité native, ils se laissent capturer ou assommer à coups de bâton. On rapporte qu'un paysan des environs de Châteaudun, rentrant le soir, à la brune, vit, près de sa demeure, une troupe d'oiseaux qu'il prit pour des Oies domestiques égarées. S'armant alors d'une simple baguette, il les chassa devant lui, et les fit entrer dans son écurie, s'étant bientôt aperçu de son erreur.

Un genre de chasse que l'on pratique encore en Russie, consiste à les forcer avec des chiens courants, qui les fatiguent et les saisissent, avant qu'ils soient parvenus à quitter la terre.

De cette difficulté de prendre le vol vient leur nom Outarde, de *avis*, oiseau, et de *tarda*, lent. Le mot latin *otis* pourrait bien n'être qu'une abréviation exagérée de la même racine.

L'Outarde est toujours un gibier très recherché et d'un prix élevé ; et l'on s'étonne à juste titre que, dans notre siècle spéculateur, on n'ait pas encore cherché à la réduire à l'état domestique.

La femelle est peu attachée à ses œufs, qu'elle abandonne dès qu'elle s'aperçoit qu'on les a touchés. En revanche, elle défend ses petits avec une rare audace, et combat pour eux jusqu'à la mort.

Ces oiseaux se nourrissent d'herbe, d'insectes et de grains. Ils sont polygames ; le mâle, plus gros que la

femelle, s'en distingue à quelque attribut extérieur. Les jeunes ressemblent à la femelle.

Trois espèces d'Europe, dont deux de France et de notre département, savoir :

1^o Outarde barbue ;

2^o Outarde Canepetière.

166. **Outarde barbue** — *Otis tarda* (Linné).

Synonymie : Grosse Outarde.

Taille : environ 1 mètre.

Description : Mâle adulte : dessus de la tête cendré ardoisé, séparé sur le vertex par une bande longitudinale d'un roux foncé ; manteau de cette dernière couleur, mais plus pâle, marqué transversalement de larges bandes d'un noir profond ; deux bouquets de plumes longues et effilées, implantées sous forme de moustaches dans un fanon grasseux, au bas de la mandibule inférieure ; un grand espace nu, violet et couvert d'un peu de duvet, aux côtés de la partie supérieure du cou ; un large collier roux, varié de taches noires, descend sur la poitrine ; flancs également marqués de noir ; abdomen d'un blanc plus ou moins pur ; bec brun de corne ; tarses cendrés ; iris orangé.

Mâle en hiver : de nuance plus pâle à la tête ; raie médiane du vertex peu apparente ; les plumes du manteau terminées de blanchâtre ; point de nudités au cou ; la touffe de plumes de la mandibule inférieure existe à toute époque, et s'accroît en proportion de l'âge de l'individu.

Femelle en été : de taille beaucoup plus petite ; les parties nues du cou d'un blanc jaune ; moustaches

nulles, ou beaucoup moins fournies et plus courtes que chez le mâle, auquel la femelle ressemble du reste.

Femelle en hiver : moustaches nulles ou à peine perceptibles ; tête et cou d'un cendré foncé ; bande du vertex peu apparente.

Les jeunes naissent couverts d'un duvet nankin, moucheté de brun en dessus. Après la première mue, ils ressemblent à la femelle ; ce n'est qu'à deux ans qu'ils prennent la parure et la livrée des adultes.

Il est à remarquer que cette espèce varie considérablement pour la taille ; néanmoins les femelles n'atteignent jamais les proportions du plus petit mâle.

L'Outarde barbue habite particulièrement les steppes de la Russie, la Hongrie, la Valachie, etc. Autrefois elle se reproduisait en France, dans les campagnes crayeuses de la Champagne, où elle est aujourd'hui fort rare.

Plusieurs individus ont été abattus dans notre département, notamment un beau mâle adulte, aujourd'hui au musée du Havre, tiré dans les plaines de l'Eure pendant le rude hiver de 1854.

Les Outardes, qui vivent en paix et en bonne intelligence dans l'hiver, se disputent au printemps la possession des femelles, avec un acharnement stimulé encore par la présence et les agaceries de ces dernières, qui deviennent le prix de la lutte et la récompense du vainqueur. Le rival évincé s'éloigne, et l'heureux champion piaffe, se pavane, fait la roue autour de ses femelles, qui, après la fécondation, s'éloignent et s'isolent pour vaquer aux soins de l'incubation. Dès lors le rôle du mâle est terminé, et la mère se charge seule de l'éducation de la jeune famille.

Le nom latin *tarda*, lente, formant pléonasme avec le nom générique, semble destiné à faire ressortir davantage les allures lourdes de cet oiseau, qui ne prend son vol qu'avec peine, et après avoir couru quelque temps.

187. **Outarde** Canepetière. — *Otis tetrax* (Linné).

Synonymie : Petite Outarde.

Taille : environ 40 centimètres.

Description : Mâle au printemps : dessus de la tête jaune clair varié de noir ; joues, gorge, devant et côtés du cou d'un cendré ardoisé pâle, passant graduellement au noir, en s'éloignant du bec ; une étroite ligne blanche formant collier, part de l'occiput, et encadre la gorge ; cou d'un noir profond, garni sur les côtés de plumes longues et touffues, susceptibles de se relever en forme de collerette ; un double hausse-col blanc et noir, suivi de quelques plumes maillées jaune et noir, couvre la poitrine ; parties inférieures et moitié antérieure des ailes blanc pur ; côtés de la poitrine et manteau fortement marqué de raies transversales jaune pâle sur fond noir ; couvertures alaires rousses, variées de blanc jaune ; rémiges blanches à l'origine, noires à l'extrémité ; rectrices blanches, marquées de trois raies transversales étroites noires, avec l'espace intermédiaire maillé de cette dernière couleur ; bec et pieds gris ; iris jaune brillant.

Mâle en automne : point de double collier ; cou cendré gris ; parties inférieures d'un blanc moins pur.

Femelle : de taille plus petite ; vertex noir, pointé de jaune d'ocre ; cou, poitrine et manteau variés de jaune

pâle et de noir, disposé en raies longitudinales au cou et transversales dans les autres parties ; gorge et abdomen blanc moucheté de noir ; cuisses blanches ; le reste comme chez le mâle.

Les jeunes, semblables à la femelle, s'en distinguent par l'absence de jaune aux rectrices, qui n'ont que des teintes noires sur fond blanc.

La Canepetière est encore un excellent gibier, qui malheureusement devient de plus en plus rare dans nos localités. Cette espèce niche en France, principalement dans les plaines de la Champagne et de la Vendée.

Elle se montre aussi de temps en temps dans notre département, où elle a été abattue en septembre 1865 par M. Dieusy, de Rouen, dans les plaines de Bolleville.

Cette espèce, moins farouche que la précédente, paraît en avoir à peu près les mœurs : même sociabilité en dehors de la saison des amours, même acharnement à se disputer la possession des femelles, même mode de reproduction.

Cependant la Canepetière, de taille plus petite, a aussi les allures plus légères ; son vol est plus facile, plus soutenu, plus rapide ; elle prend son essor instantanément, et n'est point obligée de courir quelque temps, les ailes ouvertes, comme la précédente, avant de s'élever dans les airs.

Son nom latin *tetrax*, de *τετραξ*, venant lui-même de *τετραζω*, caqueter comme la poule qui vient de pondre, indique la nature de son cri. Quant à son nom français, formé de *cane*, femelle du canard, il viendrait soit de l'habitude que cette Outarde a de se tapir, soit

plutôt, croyons-nous, de l'analogie de sa voix avec celle de la cane qui poursuit son mâle, et du vieux mot *petière*, courir, à cause de la rapidité de sa course.

6° GENRE COURT-VITE — CURSORIUS (LATHAM).

Caractères du genre : Bec médiocre, presque cylindrique. légèrement voûté, courbé vers la pointe ; narines ovales, couvertes d'un petit tubercule ; tarses longs, grêles, scutellés ; doigts courts, divisés ; ongles petits ; ailes moyennes, suraiguës, à première rémige la plus longue, les autres étagées ; queue courte, rectiligne, composée de douze pennes.

Ce genre ne renferme qu'une seule espèce, ayant pour patrie les contrées chaudes de l'Afrique et de l'Asie, se montrant assez souvent en Espagne, et très accidentellement dans notre département, où elle a été abattue près de Dieppe et de Fécamp (1).

Ces oiseaux ont les plus grands rapports avec les Outardes ; ils aiment, comme elles, les lieux arides et sablonneux, où ils courent avec la plus grande rapidité, d'où leur nom Court-Vite, en latin *Cursorius*, coureur, de *currere*, courir.

168. Court-Vite isabelle. — *Cursorius Europæus* (Latham).

Synonymie : Tachydrome ; Coureur isabelle.

Taille : environ 20 centimètres.

Description : Mâle adulte : dans presque toutes les parties d'un roux isabelle, plus foncé au front, à la tête

(1) Degland, *Ornithologie europ.*, t. II., p. 14.

et aux parties supérieures, plus pâle à la gorge, au devant du cou, et à l'abdomen, fortement lavé de cendré à l'occiput et de blanc aux joues ; deux raies noires séparées par une bande blanche, partant des yeux, s'étendent jusqu'au cou ; rémiges noires terminées de roux ; rectrices comme le manteau, marquées à leur extrémité de taches noires, à l'exception des deux médianes qui sont unicolores ; bec noir ; tarses et nudité de la jambe bleu cendré ; pieds rougeâtres ; iris noisettes.

Femelle : elle ressemble, dit on , beaucoup au mâle.

Jeunes : d'une nuance générale plus claire que les adultes, dont ils se distinguent surtout à quelques taches brunes au manteau, et aux raies de la région parotique, qui sont brun noir et peu tranchées.

On ne sait presque rien des mœurs de cet oiseau, qui habite principalement le voisinage de la zone torride. Deux individus capturés, l'un dans une bande de Vanneaux, l'autre dans une volée d'Alouettes, ont pu être observés en captivité. M. Crespon, qui a nourri quelque temps le premier, rapporte qu'il avait l'habitude de courir avec une grande célérité dans sa cage, et qu'il piquait la terre comme les Vanneaux et les Pluviers, avec lesquels il peut servir de trait d'union, rapprochant ainsi, outre les deux genres, l'Ordre qui finit et celui qui commence.



DE LA BÉCASSE

PAR

M. BARBIER MONTAULT.

SÉANCE DU 2 JUILLET 1868.



La Bécasse est connue de toute antiquité; on a écrit à son sujet, de nos jours surtout, des volumes, et la controverse a été grande. Buffon en fait un oiseau stupide; nos chasseurs naturalistes, au contraire, nous représentent la bécasse douée de ruse et de beaucoup d'instinct. A mon tour je dirai : les mœurs de la bécasse ne sont connues ni des naturalistes ni des chasseurs. Comment! après tant d'écrits?... Et qu'importe, si la vérité reste cachée. Pour bien connaître les mœurs d'un oiseau qui vit solitaire au milieu des forêts, il n'y a que les naturalistes qui vivent au milieu des bois. J'espère donc pouvoir aujourd'hui lever tous les doutes et faire connaître des mœurs encore ignorées. « M. de Cherville, dans un excellent article sur la Bécasse (*les Trois Règles*, p. 83), dit : On raconte que « lorsque les petits bécasseaux sont menacés, le « père et la mère les placent sous leur gorge, les y

« retiennent avec le bec et les emportent à de grandes distances. »

M. de Cherville n'a entrevu qu'une partie de la vérité. La Bécasse, en effet, charrie continuellement ses petits, non en les plaçant sous sa gorge et les retenant avec le bec, mais bien en les saisissant avec ses pattes. Elle les charrie ainsi non pour les soustraire au danger, mais bien pour les porter avec elle au gagnage ; elle s'évite ainsi les allées et venues au nid ; quand l'un est repu, elle en reprend un autre. J'ai à cet égard les notions les plus précises, vivant au milieu des bois. J'ai tous les ans plusieurs nichées de bécasses dont j'ai pu étudier les mœurs, et j'affirme avoir toujours rencontré les Bécasses allant au gagnage portant leurs petits entre leurs doigts. Lorsque je vais à la recherche des nids de Bécasse, j'ai toujours avec moi ma chienne couchante qui me les découvre. L'an dernier, je suivais un chemin d'exploitation au milieu de la forêt ; c'était vers la mi-mai, ma chienne marchait devant moi, tout à coup elle se met ferme à l'arrêt dans l'ornière du chemin ; j'étais à quinze pas d'elle et cherchais de tous mes yeux à découvrir ce qu'elle arrêtait, quand une Bécasse se lève un peu plus loin et vint prendre sous le nez de ma chienne son Bécasseau ; elle le saisit avec ses doigts et l'enleva à grand'peine. Le Bécasseau était très gros ; la pauvre mère volait péniblement, en rasant la terre ; elle traversa une grande flaque d'eau, un petit lac ; un moment elle toucha l'eau, et je crus que la mère et l'enfant allaient sombrer, un vigoureux coup d'aile les tira d'affaire ; elle put gagner le bord et s'empressa de déposer son cher fardeau qu'elle plaça à côté d'elle. La chienne avait gardé son arrêt et suivait d'un

œil inquiet le vol si pénible de la pauvre bête ; l'ayant vue se poser si près, elle m'interrogeait des yeux pour savoir ce qu'elle devait faire ; à un signe de main elle vint se placer près de moi. Je restai assez longtemps à contempler le tableau. La mère s'obstinant à ne pas bouger à cause de ma présence, je la laissai tranquille et m'éloignai.

Dans une futaie claire en pied, la chienne m'arrêta une autre Bécasse, qui partit d'assez loin en portant avec elle son Bécasseau, qui était tout jeune ; le vol de la Bécasse fut très rapide, elle s'enleva au-dessus du gaulis avec aisance et fit un long vol ; je supposai le nid éloigné, la futaie étant grande et trop claire pour qu'elle ait pu y nicher. Dans un taillis, je fis partir une autre Bécasse qui, elle aussi, avait son Bécasseau entre les doigts. Je rentrai ; les jours suivants je continuai mes recherches. Je trouvai d'autres Bécasses et toujours avec leurs Bécasseaux. Depuis plus de dix ans, j'ai fait une étude spéciale des mœurs de la Bécasse, afin de ne raconter que des faits positifs. Je ne dis pas comme M. de Cherville, *on raconte*, je dis : j'ai vu, de mes yeux vu, non pas une fois, mais une centaine de fois, ce que je raconte. Que conclure de ces faits ? sinon que la Bécasse, au lieu de porter la nourriture à ses petits, comme les autres oiseaux, les emporte avec elle au gagnage. Elle est donc la seule, parmi toutes les espèces de nos contrées, qui agisse ainsi ; donc elle montre par là un instinct plus développé que les autres oiseaux ; ses ruses pour se soustraire au plomb des chasseurs sont connues de tous. J'ajouterai que plusieurs fois la Bécasse s'est jetée sur ma chienne, voletant autour d'elle, faisant la blessée, se culbutant, pour s'éloi-

gner de ses Bécasseaux, absolument comme fait la Perdrix.

D'après tout ce que je viens de raconter, je dirai, comme M. de Cherville, que la Bécasse est loin d'être stupide.

Le nombre des Bécasses qui nichent dans nos contrées (Vienne) est assez considérable, en raisonnant par analogie j'en établirai aussi le compte dans ma localité. Les bois qui m'environnent, et au milieu desquels je passe ma vie, me donnent tous les ans cinq ou six nids de Bécasses ; leur étendue est de 500 hectares. La forêt de Mouhère, appartenant à l'Etat, qui me touche, avec d'autres bois de particuliers a une étendue de 5,000 hect., soit 50 nichées à 5 petits, 250 petits. Je crois, dans cette évaluation, être au-dessous de la vérité. Je ne compte pas les secondes couvées. J'ai trouvé des nids de Bécasse au mois de juillet, vers la fin. Les Bécasseaux une fois grands disparaissent, ou du moins on en voit rarement. Quittent-ils le pays ? Je l'ignore.

Dans un précédent article je disais : ne vous fiez pas aux proverbes, ils sont souvent bien faux. On dit généralement rusé comme un renard, stupide comme une bécasse ; c'est tout le contraire qu'il faudrait dire. Il n'est pas un chasseur qui ne sache que, malgré sa grande réputation de finesse, maître renard est le plus *sot* de tous les animaux que nous chassons. Il n'a d'autre ruse que son terrier, vers lequel il s'empresse de courir ; s'il le trouve bouché et qu'il soit mené par des chiens vigoureux, il perd la tête, débouche au hasard et se laisse étrangler sans avoir essayé d'une ruse.

P. S. — Je rentre à l'instant de la chasse du re-

nard, accompagné d'un de mes enfants, collégien en vacances. Le fusil sur l'épaule, nous suivions un chemin au milieu du bois, ayant d'un côté un épais taillis, de l'autre un gaulis, quant un des chiens courants passe dans la réserve, à dix pas de nous, et fait lever une Bécasse, qui retombe aussitôt. Le collégien de s'écrier : — Une Bécasse blessée, voulez-vous que je l'achève d'un coup de fusil ? — Non pas, vraiment ! Puisqu'elle est blessée, cours après et tu la prendras facilement. Donne-moi ton fusil. — Voici notre collégien parti à fond de train ; je riais à pleins poumons de cette course échevelée, voyant l'enfant bondir comme un chevreuil après sa Bécasse, qui criait, tirait de l'aile et du pied, se culbutant en donnant tous les signes de détresse. Le collégien redoublait d'ardeur, espérant toujours la saisir, jusqu'à ce qu'enfin, haletant, épuisé, perdant haleine, force lui fut de s'arrêter. Il revint l'oreille basse. — C'est singulier, me dit-il en cinq ou six fois, je l'ai presque prise. — Oui, mais tu ne la tiens pas. — Elle est pourtant bien blessée ; ma foi, je n'y comprends rien. — Ecoute, et tu comprendras la leçon que t'a donnée une Bécasse. Je lui expliquai alors que la pauvre mère, surprise par le chien, n'avait pas eu le temps d'enlever et d'emporter son Bécasseau, qu'elle avait fait alors la blessée pour éloigner son ennemi.

Bel exemple d'amour maternel que nous donne un oiseau qui cependant est réputé stupide !

Moris, 21 avril 1868.

ÉTUDE

SUR LA

NIDIFICATION DES OISEAUX

PAR

M. Barbier Montault.

Nous sommes loin de connaître parfaitement les mœurs des oiseaux ; on a beaucoup écrit sur ce sujet sans l'avoir épuisé ; le champ est si vaste qu'en dépit des nombreuses recherches des ornithologistes il restera toujours des points douteux. Qu'il nous soit donc permis, à nous autres chasseurs, hommes des bois, qui étudions la nature à livre ouvert, le fait bien plus que la théorie, d'essayer de combler quelques lacunes.

Tout d'abord je constate l'extrême paresse d'un grand nombre d'oiseaux pour la construction de leurs nids. Des tribus entières, les rapaces nocturnes, par exemple, n'en font pas du tout. Ils pondent à terre, dans les crevasses des murs ou des arbres, ou dans les nids abandonnés. Les grands de l'espèce diurne, tels que les aigles, les autours, les buses, construisent des nids destinés à servir pendant des années et qu'ils n'abandonnent que s'ils en sont violemment séparés. Si ce nid est détruit, ils resteront longtemps dans le pays,

visitant les lieux environnants, à la recherche d'une habitation toute faite. S'ils la trouvent occupée, ils en chasseront le propriétaire, quelquefois l'usurpateur. Ainsi, l'oiseau qui fait son nid lui-même n'est jamais sûr d'y élever paisiblement sa couvée, souvent il a travaillé pour un autre plus fort ou plus adroit que lui.

La raison du plus fort est toujours la meilleure. La maxime du bon La Fontaine est depuis longtemps une vérité parmi les bêtes ; si encore elle en était restée là !

Tous les ans je visite avec attention les nids de nos forêts, cherchant à savoir ce qui s'y passe. Cette année j'ai commencé dans les premiers jours de mars.

J'ai trouvé d'abord cinq nids de l'aigle *Jean-le-Blanc*, habités par des corneilles ; plusieurs de ces nids datent de six ans. Plus loin je visitai un vieux nid de *Bondrée* où je trouvai une *Buse commune*. Le gamin qui m'accompagne dans mes excursions a bien vite approché son cheval du tronc de l'arbre. Il saute sur la selle et de là s'élance dans les premières branches, puis le voilà grimpant comme un chat ; il y avait cinquante pieds au moins.

Arrivé au nid : — Quatre œufs blancs, me crie-t-il.

— Pas possible, regarde bien.

— Ah ! oui, trois blancs seulement et un plus foncé taché de jaune.

— Apporte-les. La descente s'opère heureusement, l'enfant me remet les œufs, et quelle est ma surprise ! il y a trois œufs de hulotte et un seul œuf de buse. La mère avait trouvé le nid à sa convenance, en avait chassé la pauvre hulotte ; comme il y avait trois œufs déjà, elle s'était contentée d'en pondre un quatrième et s'était mise à couvrir le tout ; l'incubation pouvait

dater de huit jours. D'ordinaire la buse pond deux œufs, rarement trois. Si celle dont je parle eût couvé jusqu'à la fin, elle eût été sans doute assez embarrassée de ses enfants d'adoption.

Plusieurs, parmi les petits oiseaux, ne sont pas moins paresseux. La grosse Mésange s'accommode volontiers du nid du *Pic-épeiche* ; à son tour le *Torcol* chasse souvent la mésange de son nid. On s'est beaucoup préoccupé, depuis quelque temps, de la protection des nids des petits oiseaux ; il me semble qu'on attache à cette protection une trop grande importance ; les œufs des oiseaux servent de nourriture à une foule d'espèces carnassières ; ainsi l'a voulu la Providence.

Les fouines, les putois, les belettes, les renards, les serpents, tous les oiseaux de proie, la corneille, la pie et le geai sont les ennemis des petits oiseaux. Ils détruisent une quantité de nids énorme ; c'est à peine si une couvée sur cinq est amenée à bien. Toute cette destruction amène-t-elle une diminution des espèces ? Je ne le crois pas. La Providence a, dans sa sagesse, donné aux petites espèces un tel besoin de se reproduire, qu'ils recommencent leur nid et leur ponte autant de fois qu'il le faut. Ont-ils réussi dès la première fois, leur mission est accomplie, ils s'en tiennent là et ne recommencent jamais. Toutefois je ne puis que louer et encourager les mesures sages et prudentes qui ont été prises, fussent-elles, en fait, n'avoir qu'une médiocre portée.

Il est loin d'en être de même pour les gallinacées, faisans, perdrix et cailles ; c'est là que la plus incessante surveillance est réellement nécessaire. Si l'oisillon peut refaire quatre et cinq fois son nid, il n'en

est pas de même des gallinacées, qui pondent et couvent tard et font un grand nombre d'œufs. Si la première couvée est détruite, il y a bien des fois des recoquetages, mais alors le nombre d'œufs est bien moins considérable et la décroissance de l'espèce est bien facile à constater.

Mais je vais vous raconter une assez méchante histoire dont je fus le héros. Mon excuse fut ce vilain défaut qui tourmente tous les chercheurs : la curiosité.

Sachant avec quelle facilité la fauvette recommence son nid, quand il est détruit, je résolus de tenter l'épreuve aux dépens d'un pauvre rossignol qui fait, chaque année, son nid dans le jardin où, grâce à ses chants mélodieux, je passe plus d'une soirée charmante. Comme la saison où il chante est courte, me disais-je chaque soir, si je pouvais la prolonger ! Je sais un moyen, mais il est cruel ; ma foi, tant pis ! Si je l'afflige, en revanche il sera deux fois heureux. Dès que les chants de mon rossignol eurent cessé, je lui ravis sa couvée. Quinze jours plus tard les chants recommençaient avec de nouvelles amours. Certes, le pauvre oiseau dut gémir sur la perte de ses premières espérances, mais il se consola par de nouvelles jouissances ; il y avait compensation.

Je citerai cette particularité qu'un même nid de ma connaissance a servi, dans la même année, à l'éducation de trois familles différentes. Au mois de mars j'y trouve la hulotte, au mois de mai une buse ordinaire et à la fin de juin, une buse bondrée.

Je possède cinq œufs de fauvette dont aucun ornithologiste n'a pu me préciser l'espèce. Il y a deux ans, j'ai trouvé, dans notre département, une fauvette de

Provence tout à fait inconnue ici. Ce qui me fait vous répéter que le champ est vaste, que nous pouvons tous y travailler sans crainte, certains d'avance de laisser de la besogne à nos successeurs.

Nota. — Je ferai cette remarque sur l'utilité de l'ovologie : c'est par la connaissance des œufs que j'ai découvert une espèce inconnue à notre département, et la nichée que je possède depuis trois ans m'indique une autre espèce de fauvette qui habite notre département et que nous ne connaissons pas encore. J'ai les œufs avec variété de toutes les espèces connues de notre localité. Les cinq œufs que je possède diffèrent entièrement de ceux que j'ai. Donc nous avons une espèce de fauvette que nous ne connaissons pas.



NOTE

Sur un

ŒUF DE POULE SUPERFÉTÉ

PRÉSENTÉ

A LA SÉANCE DU 3 DÉCEMBRE 1868,

Par M. MALBRANCHE.



Un de mes amis lisait, il y a quelques jours, dans *le Constitutionnel*, une Revue scientifique de M. Wallon, où il était question des œufs doubles ou superfétés, et l'après-midi même sa cuisinière, cassant des œufs pour le dîner, trouva celui que je mets sous vos yeux. Les exemples de cette monstruosité *ovum ovo prægnans*, sont assez rares, et M. Wallon n'en compte que onze cas que la science a enregistrés. Sans doute un bien plus grand nombre ont passé inaperçus et n'ont point été signalés. Le premier exemple a été recueilli par M. de Saussure, et au mois de juillet dernier M. le docteur Joly, de Toulouse, communiquait à l'Académie de cette ville un dernier échantillon dû à une poule Brama Poutra qui faisait souvent des œufs avec deux vitellus. Je n'ai aucune donnée sur l'origine de celui que je vous présente. Il me paraît que le vitellus de l'œuf

extérieur a été repoussé par l'œuf central vers la circonférence, où il forme une couche très visible et plus considérable vers le gros bout. La coquille intérieure n'avait pas encore atteint la dureté qui la caractérise, mais elle formait une pellicule mince bien distincte de l'albumine et du vitellus intérieur qui se sont écoulés au moment de la rupture. L'œuf présentait un volume ordinaire.

M. Joly dit que la formation de ces œufs anormaux est facile à comprendre. « Un ovule se détache de l'ovaire, et en parcourant l'oviducte, s'enveloppe comme à l'ordinaire d'un albumen qui se recouvre d'une coque. Cet œuf reste enfermé dans le canal vicieux; un autre œuf, détaché de l'ovaire, quelque temps après lui, le rencontre et l'enveloppe à son tour de l'albumen et de la coque qui lui sont propres. S'ils étaient tous deux fécondés et soumis à l'incubation, poursuit M. Joly, il pourrait donc bien se faire, au moins théoriquement, que l'un des poulets fût englobé par l'autre, et l'on aurait ainsi un de ces curieux exemples de monstruosité *endocymienne*, de *fœtus in fœtu*, observés quelquefois chez l'espèce humaine, même dans le sexe masculin (1). »

(1) *Mém. de l'Acad. des Sc. de Toulouse*, t. VI, 1868.

NOTE

SUR

UNE PRÉTENDUE PLUIE DE VERS,

Par M. CLOUET,

LICENCIÉ ÈS-SCIENCES.

Au nombre des phénomènes météorologiques dont l'apparition a toujours été, jusque dans ces derniers temps du moins, suivie d'une certaine terreur, il faut surtout placer ce que l'on a désigné sous les noms généraux de pluies de sang, de pluies de soufre, de pluies de vers, etc. Maintenant que, grâce aux progrès de la science, la cause de ces phénomènes est bien connue, on ne les regarde plus que comme de simples faits curieux, mais certains cependant sont encore intéressants en ce qu'ils ne se produisent pas fréquemment; c'est un fait de ce genre qui a motivé l'objet de cette communication.

Les différentes sortes de pluies extraordinaires qui vont nous occuper sont de deux sortes : ou elles sont produites par la chute, avec l'eau de condensation naturelle, de matières étrangères tenues en suspension dans l'air, ou bien elles sont le résultat d'effets pro-

duits par une pluie qui est tombée abondamment, ce qui a fait paraître à la surface du sol des corps que l'on croyait être venus du ciel.

Dans la première catégorie nous rangerons : 1^o les *pluies de soufre*, qui sont produites par le pollen de différents arbres comme l'aune, le coudrier et surtout le sapin, et dont des exemples ont été cités, notamment à Zurich, en 1677, par Scheuchzer, puis fréquemment aux environs de Bordeaux, quelquefois même sur une étendue de quinze lieues ;

2^o Les *pluies de cendres* : on trouve dans les *Transactions philosophiques* le récit d'un orage qui fondit sur l'Archipel et dura plusieurs heures, en s'étendant sur une étendue de plus de cent lieues. Pendant tout le temps qu'il dura, des cendres tombaient avec les gouttes d'eau ; mais là, pas plus que dans le cas précédent, nous ne pouvons trouver rien de bien extraordinaire ; nous savons, en effet, avec quelle facilité les sables des déserts d'Afrique sont soulevés par le vent ;

3^o Les *pluies de sang* : elles rentrent à la fois, comme nous allons le démontrer, dans la première et dans la seconde catégorie de pluies anormales. Les pluies de sang peuvent être produites par des liquides de coloration rouge ou par des matières tenues en suspension. Ainsi Valmont de Bomare (1) dit que par de forts orages on a signalé des pluies de sang occasionnées par des blessures d'insectes (?) qui s'étaient heurtés les uns contre les autres ou contre des arbres et des murailles, et avaient laissé écouler un liquide rougeâtre. Swammerdam et Réaumur ont observé de ces pluies

(1) T. XI, éd. 1800. *Dictionnaire des Sciences naturelles*.

extraordinaires, causées uniquement, d'après eux, par des matières colorées sorties de l'anús de certains insectes. Enfin, en 1813, le 14 mars, à Gierace, en Calabre, il éclata un orage accompagné de pluie très violente; lorsqu'il fut passé, on remarqua que la surface du sol se trouvait recouverte d'un enduit rouge qui fut analysé par M. Sementini; il trouva que ce dépôt avait absolument la même composition chimique que les météorites analysés jusqu'à son époque.

Nous ajouterons encore que des pluies de sang ont été occasionnées par la présence dans l'eau de divers infusoires polygastriques, notamment l'*Englena sanguinea*, l'*Astasia hæmatodes*, le *Monas vinosa*, le *M. Okeni*; Swammerdam a observé un fait de ce genre à Vincennes en 1680 (1); d'autres cas semblables ont été aussi signalés depuis lui. On a vu en outre des pluies colorées en rouge, par des plantes, comme les Oscillatoria de la tribu des Confervacées; on sait enfin que dans certains cas, c'étaient des lichens desséchés à la surface du sol et qui avaient repris une coloration rouge par suite de l'eau qu'ils avaient retenue, que l'on avait regardés comme des traces évidentes d'une vraie pluie de sang; ce dernier cas rentre donc dans la seconde catégorie des phénomènes indiquée par nous;

4° Les pluies de sauterelles, qui furent, d'après les textes sacrés, ainsi que les pluies de grenouilles, de mouches et de mouches, au nombre des dix plaies d'Egypte, se sont bien souvent renouvelées jusqu'à nous; et il n'est pas besoin, pour s'en convaincre, de rappeler les désastres qui ont frappé l'Algérie dans ces

(1) Dictionnaire en 60 vol. (1828) lettres PL.

deux dernières années. Ce sont des faits faciles à expliquer d'après ce que nous avons déjà dit, mais qui prouvent surabondamment combien la Bible est en rapport avec la science sous bien des rapports, et si le législateur a employé les termes suivants : « *et dominus induxit ventum urentem tota die illa et nocte ; et mane facto, ventus urens levavit locustas,* » c'est que pour faire son œuvre, il s'est servi, ainsi du reste qu'on l'admet aujourd'hui, de textes et de notes qui prouvaient les observations sérieuses faites déjà longtemps avant lui (1).

Il n'est pas besoin de longtemps insister sur ces faits; ce que nous voulons tout particulièrement signaler à la Société, c'est ce que l'on a signalé sous le nom de *pluie de vers*, phénomène de notre seconde catégorie de pluies, que tout le monde a entendu annoncer, et qui arrive d'ordinaire après une forte pluie succédant à une longue sécheresse. Alors le sol, les plantes, les arbres ou les arbustes peuvent se trouver tout-à-coup surchargés de vers assez longs que la croyance populaire a fait tomber des nues. Je dois à l'obligeance d'un de nos membres les plus dévoués, M. Malbranche, l'heureuse chance de pouvoir vous entretenir d'un de ces phénomènes particuliers. Déjà, dans le mois de novembre dernier, un fait de ce genre s'était produit dans notre département, la Société des Amis des Sciences naturelles en fut informée et M. Malbranche

(1) Voir à ce sujet la *Bible* annotée par Calmet, t. II, Exode p. 128; d'après lui, la première plaie aurait eu lieu l'an 1491 avant l'ère chrétienne, le 18 février; celle des sauterelles serait survenue le 8 mars suivant.

voulut bien m'envoyer, pour les examiner, des feuilles jointes, comme pièces à conviction, et sur lesquelles des animaux avaient laissé des empreintes filiformes. Ne trouvant pas là des caractères suffisants pour pouvoir déterminer la nature et les mœurs des êtres qui avaient marqué leur passage sur le tissu épidermique des feuilles, je priai notre honorable collègue de bien vouloir essayer de me procurer un échantillon des individus qui avaient vécu sur ces arbres. Le phénomène étant assez rare, je n'espérais pas être assez heureux pour retrouver les animaux qui n'avaient pas été recueillis la première fois, quand, aux environs d'Elbeuf, on en a retrouvé ces jours derniers (mars 1868). C'est le résultat des recherches que j'ai faites à ce sujet que je viens soumettre aujourd'hui à la Société.

Les deux individus qui m'ont été envoyés sont des helminthes de la classe des Nématoïdes ; leurs formes, les rides transversales qui se trouvent régulièrement espacées sur toute la longueur de leur corps, la conformation de la bouche, ainsi que la disposition de la partie postérieure, les font facilement ranger dans la famille des Gordidés et dans l'ordre des Gordiacées (Van Beneden), ordre très voisin de celui des Filariés, mais qui en diffère essentiellement et de prime abord, en ce que dans ce dernier les individus qui en font partie ne quittent jamais, à aucune époque de leur vie, l'hôte qu'ils ont choisi et qu'on ne peut, par conséquent, les retrouver sur la terre ou à la surface de feuilles.

Les Gordiacés n'étant représentés que par trois genres d'animaux : 1° les *Gordius*, qui sont des animaux aquatiques (*Gordius aquaticus*) de couleur brune, à extrémité céphalique renflée ; 2° les *Chordodes*, qui sont

ornés de poils (*Chordodes pilosus*) et qui sont exotiques, puisqu'ils sont originaires de Venezuela; c'est donc au troisième et dernier genres, les *Mermis*, que doivent appartenir les êtres qui vont nous occuper et qui sont en effet ceux qui occasionnent les soi-disant pluies de vers qui ont été déjà signalées, notamment par M. Van Beneden en 1853 (1).

Depuis longtemps, du reste, on s'était occupé de déterminer, d'une façon précise, la nature des êtres que l'on retrouvait dans des circonstances analogues; en juin 1785, Goëze en avait observé, après une forte pluie d'orage; il les avait rangés dans le genre *Gordius*, mais ce n'est qu'en 1841 que M. Dujardin, à Rennes, et aussi vers la même époque de l'année, fut chargé d'examiner à son tour les êtres vus par Goëze; il en fit un genre nouveau, le genre *Mermis*, et il donna de plus la qualification de *Mermis nigrescens* à l'individu qui nous intéresse.

Les *Mermis* (de *μερμῖς*, fil, cordelette), sont des animaux longs et filiformes; ceux que je possède mesurent en effet, l'un 225 millimètres, et l'autre 145 millimètres de long sur un demi-millimètre d'épaisseur; si on les examine au microscope avec un grossissement de 70 diamètres (Nachet), on voit que toute la surface extérieure de leur corps est divisée par des rides régulièrement espacées, et que le tégument externe, qui est assez épais, est constitué par des fibres obliques qui s'entre-croisent (caractère spécifique des Gordiacés).

La tête est notablement renflée; elle semble montrer une fente verticale, qui correspondrait à la bouche, et

(1) *Bulletin de l'Ac. royale des Sc. de Belgique*, t. XX⁽²⁾, p. 317.

à partir de laquelle on voit un tube membraneux très distinct, droit, se rendant d'une extrémité à l'autre du corps de l'animal; c'est le tube digestif, auquel certains auteurs croient trouver plusieurs orifices antérieurs, mais qui ne paraît pas avoir de terminaison, c'est-à-dire d'anus; plusieurs Nématoïdes sont, on le sait, du reste, dans ce cas. Autour de cet appareil digestif sont des tubes droits qui constituent l'appareil femelle de l'animal, ce sont l'ovaire et l'oviducte; il viennent s'ouvrir à l'extérieur par une fente voisine de l'extrémité céphalique; on peut voir dans ces organes des œufs sphériques de diverses grosseurs, c'est-à-dire à différents degrés de développement.

Jusqu'à présent on n'a pas pu trouver chez le *Mermis nigrescens*, et M. Van Beneden a examiné, paraît-il, plus de deux cents animaux; l'individu mâle, alors que celui d'une espèce voisine, le *M. albicans* est connu, probablement à cause de différences de taille, comme cela s'observe d'ordinaire chez les animaux de cette classe, ce qui fait que l'on ne rapporte pas le mâle et la femelle au même type, ou bien encore parce qu'ils peuvent sortir de l'animal qu'ils porte (les Mermis, disons-le tout de suite, vivent en parasites pendant quelque temps dans le corps de certains insectes) avant la femelle, et dès qu'ils ont accompli la fonction dont ils étaient chargés.

Les œufs, suivant l'opinion de Van Beneden, sont libres dès les premiers moments de leur apparition dans les ovaires, mais, d'après Dujardin, ils seraient portés un certain temps par une sorte de raphé latéral; ils sont globuleux, de couleur noirâtre, d'abord constitués par une sorte de capsule ou calice bipolaire (Du-

jardin) susceptible de se diviser en deux moitiés capoliformes, puis ils se revêtent d'une coque assez résistante. Par eux-mêmes ces œufs sont assez élastiques et lorsqu'on les écrase entre deux lames de verre, ils laissent sortir de petits embryons doués de vie, de même forme que leurs parents et que l'on voit se mouvoir avec lenteur au milieu des enveloppes qui les renfermaient. Ce fait démontre suffisamment la viviparité du *Mermis*, chose qu'il faut aussi bien noter pour comprendre leurs mœurs ; les petits embryons ont la tête ornée d'un dard résistant, susceptible de perforer les tissus (Von Sieboldt).

Voyons maintenant quelles sont les mœurs et les habitudes de ces animaux. Lorsqu'on les trouve (on se rappelle que ce ne sont que des femelles), ils sont à la surface de la terre humide, enroulés sur eux-mêmes en peloton, ou bien à la surface des feuilles ; ils sont animés de mouvements assez rapides, se dressant verticalement, se déroulant ou se tortillant avec facilité ; ils peuvent vivre pendant quelque temps aux dépens du tissu cellulaire épidermique des feuilles, ce qui fait que l'on retrouve quelquefois leur intestin rempli de matières noirâtres et que les femelles portent des sillons, trace évidente de leur séjour. Van Beneden a pu conserver des *Mermis* vivants pendant vingt-cinq jours, dans de la terre humide, lorsqu'au contraire on les abandonne à l'air ils se dessèchent rapidement, en quelques heures ; ils deviennent alors cassants comme du verre, jaunâtres, et s'ils reprennent dans l'eau leurs dimensions primitives et leur couleur blanche, ils ne donnent plus aucun signe de vie. S'étant montrés en très grande abondance aux environs de Louvain, le

31 mars 1853, M. Van Beneden put observer avec soin le *Mermis nigrescens*; d'après ses expressions, ils ressemblaient à des cordes de violon et recouvraient en si grande abondance les plates-bandes des jardins, qu'on lui annonça qu'il y avait eu dans la nuit une pluie de vers. On soupçonna, parce que le hasard avait déjà fait rencontrer des faits de ce genre, que ces animaux avaient dû sortir du corps du hanneton (*Melolontha vulgaris*, Fabr.); alors, pour s'en convaincre, M. Von Sieboldt mit de jeunes embryons de *Mermis nigrescens* avec des larves de *Yponomenta cognatella*, de *Pontia cratægi*, de *Liparis chrysorrhea*, de *Gastropacha neustria*, et il vit que dans l'espace de quelques heures ces embryons avaient perforé la peau des larves avec leur dard céphalique, qu'ils s'étaient logés entre la peau et le tube digestif, sans que pour cela l'animal infecté parut souffrir, alors même que deux ou trois *Mermis* l'avaient atteint.

A la suite de cette expérience très concluante, on a recherché le *Mermis nigrescens* dans le corps de divers insectes, et on l'a retrouvé en abondance dans les animaux suivants : *Melæ proscarabeus*, *Mantis religiosa*, *Gomphocerus Morio*, *Gomphocerus bipustulus*, *Atala spinarium*, *Vancea Zo*, *Zygæna minos*, *Notodonta ziczac*, *Pygæra bucephala*, *Liparis chrysorrhea*, *Gastropacha pruni*(?), *Euprepia caza*, *Calocala sponsa*, *Cucullia tana-ceti*, *Mamestrapisi*, *Episema graminis*, *Tortrix textana*, *Penthina salicana*, *Yponomenta padella*, *Yponomenta cognatella*, *Cardy lura pubescens*, puis, chose assez singulière, dans le corps d'un mollusque, le *Succinea amphibia*.

Il est donc aujourd'hui suffisamment prouvé que,

lorsque le jeune Mermis trouve un hôte convenable, il s'attache à lui, le perfore avec le dard dont sa tête est ornée, se développe dans son intérieur, vit un certain temps à ses dépens ; mais ce que nous n'avons pas encore dit, c'est qu'il a l'instinct de le quitter au moment où son hôte va se transformer en chrysalide ou en nymphe ; il faut cependant ajouter que l'on a rencontré quelques fois des Mermis, chez des insectes arrivés à l'état parfait.

Le Mermis vivant en parasite est asexué ; aussitôt qu'il est devenu libre (Van Beneden), il acquiert des sexes, s'accouple, vit dans la terre humide, où il passe d'ordinaire l'hiver, et ce n'est qu'au printemps suivant qu'il change de peau et pond ses œufs d'où ne tarderont pas à éclore des petits, qui se comporteront absolument comme leurs parents.

Ainsi qu'on peut le remarquer, la classe des Nématodes fournit des types très différents : les uns sont toute leur vie parasites, tels sont les *Ascarides Lombricoïdes* par exemple ; d'autres ne sont jamais retrouvés dans les organes d'individus quelconques, ils vivent soit dans la mer, soit dans les fleuves ou les rivières. Nos Mermis, au contraire, établissent un trait d'union entre les deux types précédents, ils sont franchement parasites pendant un moment de leur vie et libres ou errants pendant une autre période.

De l'étude que nous venons de faire résulte encore un enseignement particulier : jusque dans le siècle dernier, on n'admettait pas la pénétration directe des helminthes dans nos tissus, on n'en avait jamais observé de cas ; M. Raspail, il y a une trentaine d'années, a attribué, trop facilement peut-être, la cause de nom-

breuses maladies à la pénétration des oxyures dans nos organes ; sans avoir observé directement le fait, il l'admettait en principe. Actuellement, les expériences que nous venons de rapporter démontrent clairement que des Nématoïdes peuvent réellement perforer le corps d'autres animaux ; c'est un fait nouvellement acquis à la science, que l'on ne peut plus mettre en doute aujourd'hui.

Pour compléter l'histoire des *Mermis* qui ont fait l'objet de cette note, nous ajouterons que M. Von Sieboldt a fait trois variétés dans ce genre :

Le *M. nigrescens*, dont le mâle est inconnu jusqu'à ce jour, mais dont les femelles sont aussi très répandues en Lombardie, où on les désigne sous le nom de *Gringo* ou de *Pilo*. Il faut rappeler à ce sujet qu'elles ont été étudiées par M. Giusep. Bols. Crivelli qui les a désignées sous le nom de *Autoplectus protognostus* qu'il faut alors regarder comme synonyme de *Mermis nigrescens* et non comme un autre animal ;

Le *M. albicans* dont on connaît le mâle et la femelle ;

Le *M. spiralis* (Baird) qui se trouve à Rio-Janeiro, et qui diffère, en somme, très peu du *Mermis nigrescens*.

RAPPORT

SUR LE

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ ORNITHOLOGIQUE SUISSE,

Par M. LEMETTEIL.

MESSIEURS,

Appelé par la bienveillance de notre savant Président à l'honneur de vous présenter un rapport sur le *Bulletin de la Société ornithologique Suisse*, nous avons cru devoir considérer son invitation comme un ordre, nous rappelant d'ailleurs que nous avons été l'instigateur et l'heureux intermédiaire des relations de fraternité et d'échange établies entre les deux Sociétés. Nous nous sommes donc mis à l'œuvre avec la conscience de notre faiblesse, mais aussi avec toute l'énergie de notre bonne volonté.

Le *Bulletin de la Société Suisse* renferme un bon nombre d'articles très intéressants signés pour la plupart Godefroy Lunel ou Victor Fatio, deux membres aussi laborieux, aussi actifs qu'intelligents et dévoués à la science. C'est donc à apprécier spécialement les études

de ces deux maîtres que se bornera en grande partie notre tâche.

Un proverbe dit qu'on garde ses meilleurs amis pour les derniers. Est-ce donc, comme on le pense quelquefois, qu'il faille se gêner moins avec ses amis, qu'on puisse user et abuser de leur indulgence ? Nous croyons le contraire, et nous ne saurions voir là un précepte moral, une règle de conduite dont on ne doive point s'écarter. On garde ses meilleurs amis pour les derniers !.... Les absents ont toujours tort !.... Voilà certes deux axiomes qui, appliqués d'une manière directe et inintelligente, conduiraient tout droit à la négation du devoir social, à l'indifférence et à l'égoïsme. La sagesse des nations n'a pu formuler une semblable morale. Elle constate que la chose existe, mais elle la déplore et la signale, afin que, éclairés sur un abus de tous les jours, nous suivions une ligne de conduite plus conforme aux convenances, et aux règles les plus élémentaires du savoir-vivre. C'est ainsi du moins que nous comprenons et chercherons, en toute circonstance, à appliquer ces deux maximes.

Nous commencerons donc par M. Godefroy Lunel, et nous avons la conviction que M. Fatio voudra bien apprécier nos raisons, et agréer nos excuses.

Nous trouvons en premier lieu une histoire très complète et très détaillée de la Cisticole (*Cisticola schænicola*) intitulée modestement « *Observations sur les mœurs et la propagation de la Cisticole.* » Nous n'essaierons pas de donner une esquisse de ce remarquable travail. Il est de ces productions si pleines de faits, qu'elles ne comportent pas l'analyse, et celle-ci est du nombre. Nous engageons vivement nos honorables

collègues à lire les 30 pages que le consciencieux naturaliste a consacrées à ce charmant oiseau ; et nous sommes convaincus que, comme nous, ils regretteront de le voir s'arrêter sitôt ; car le style de M. Lunel, plein de simplicité et d'abandon, charme le lecteur et l'attache au plus haut point.

Notons seulement une anomalie fort curieuse, et peut-être unique dans l'Ornithologie, c'est la variété des œufs de la Cisticole ; on trouve dans le même nid des produits rosés, des bleus et des blancs tachetés de rouge clair. M. Lunel donne une liste comparative des variétés observées dans différentes pontes.

A cette étude est jointe une planche coloriée d'une grande délicatesse d'exécution. L'impartialité nous fait un devoir de reconnaître, que le *Bulletin de la Société ornithologique Suisse* l'emporte de beaucoup sur le nôtre par la richesse des dessins.

Suit une note également très intéressante sur le Bécasseau *Platyrrhynque* (*Tringa Platyrrhyncha*), espèce rare dans nos localités, et que l'on pourra facilement distinguer désormais, grâce à la description d'une rigoureuse exactitude qu'en donne M. Lunel, et que nous vous demandons, Messieurs, la permission de transcrire.

« Le bec du *Tringa Platyrrhyncha* est plus long que
« la tête, mou et flexible dans toute sa longueur,
« déprimé et légèrement fléchi vers la pointe, avec un
« sillon latéral se prolongeant jusque près de l'extré-
« mité de chaque mandibule. Les deux branches du
« maxillaire inférieur sont complètement ossifiées sur
« leur premier tiers antérieur ; elles sont contiguës
« ensuite sans toutefois se souder, ayant sur leur ligne

« de jonction une petite arête formée par le prolon-
« gement filiforme du menton. A partir de leur tiers
« postérieur, les deux branches se séparent et vont en
« s'écartant jusqu'à la base. La peau du menton qui
« embrasse la base du bec, et l'espèce de triangle
« formé par l'écartement des mandibules est coupé
« carrément sur le haut de la gorge, entièrement dé-
« garnie de plumes, et forme une sorte de petite poche
« que l'oiseau peut gonfler suivant les sensations qu'il
« éprouve Cette petite nudité gutturale, qui est d'un
« cendré rougeâtre dans le vivant, devient jaunâtre et
« se plisse par la dessication, chez les individus em-
« paillés. » (Première partie, page 33).

Cette étude n'est du reste que l'introduction à un travail complet sur le genre *Tringa*, que M. Lunel se propose d'entreprendre. Nous saluons avec bonheur cette heureuse nouvelle, et prenons acte de la promesse du savant naturaliste.

Dans une notice sur le grand Corbeau (*Corvus corax*), M. Lunel montre l'influence que peut exercer jusque sur les oiseaux la société de l'homme et la civilisation. Ce travail d'une portée scientifique moins grande que les recherches précédentes, n'en est pas moins remarquable par les détails de mœurs, étudiés et rendus avec une rare sagacité. M. Lunel confirme du reste, et nous sommes heureux de l'appui de son autorité, ce que nous avons dit nous-même de l'utilité du Corbeau qui par « les services qu'il rend en débarrassant la terre
« des millions d'insectes qui ravagent nos récoltes, et
« en purgeant le sol des immondices qui infectent l'air,
« peut être considéré comme un des plus beaux et des
« plus utiles représentants du monde des oiseaux. »

Ceux qui ont apprivoisé des animaux comprendront la sympathie de M. Lunel pour « cet être intéressant » qui témoigne à son maître « un attachement qui va « toujours croissant » à mesure que le vide se fait autour de lui, par l'établissement de ses enfants, et la perte d'une compagne bien chère. Cette page, écrite avec le cœur par notre honorable ami, nous a toujours profondément ému.

Comme portée scientifique, il nous semble ressortir de ce travail que l'albinisme est chez les oiseaux le résultat d'une maladie plutôt que de l'âge, puisque son Corbeau, ayant blanchi dans une mue précédente, a repris graduellement ses belles couleurs noires dans les mues postérieures.

Comme conséquence morale, nous trouvons aussi un trait qui a bien sa valeur. Un jour M. Lunel présenta à son Corbeau des cerises à l'eau-de-vie. Les vapeurs alcooliques exercèrent bientôt sur l'oiseau leur titubante influence ; mais à partir de ce jour, il suffisait de lui montrer des cerises macérées dans l'esprit, pour le mettre en fuite. Que d'individus raisonnables, ou censés l'être, agissent moins sagement que cet animal privé de raison !

Nous aurions bien encore un mot à dire sur quelques observations consignées par M. Lunel ; mais l'abondance des matières et l'intérêt que présentent les sujets traités nous obligent à abréger ce compte-rendu qui prend déjà des proportions considérables. M. Lunel voudra bien nous excuser de passer.

Nous arrivons, Messieurs, aux articles de M. Victor Fatio, qui débute, dans le *Bulletin de la Société ornithologique Suisse*, par des considérations de l'ordre le plus

élevé. Son travail, intitulé *Distribution verticale des Sylviadées en Suisse*, unit à un grand intérêt local une portée générale très sérieuse. La Suisse, ce pays si accidenté et si pittoresque, renferme dans un rayon très restreint les glaces éternelles de l'extrême Nord et la chaude température des zones méridionales. Auprès des rochers dépouillés et abruptes se trouvent une luxuriante végétation, des plaines fertiles et de vastes nappes d'eau ; en sorte que tous les éléments semblent réunis pour faire de ce pays privilégié la miniature de l'univers, et le jardin d'acclimatation de la nature. Partant donc d'une idée très ingénieuse, et qui nous paraît d'une grande vérité, M. V. Fatio considère les sommets neigeux des Alpes comme les glaciers du Nord, tandis que les vallées basses et chaudes représentent les régions méridionales isothermes ; et il juge, par la hauteur à laquelle se tiennent les espèces, qui s'élèvent plus ou moins, selon que les y porte leur instinct, du degré de latitude qu'elles doivent habiter sur la vaste étendue du globe. Disons d'abord que ses observations, poursuivies sur quatre vallées de niveau différent, justifient son hypothèse.

Outre le degré de température, M. Fatio admet, comme cause de la présence des oiseaux, la nature du sol et de ses productions. C'est ainsi qu'il explique la répartition d'espèces différentes dans des régions d'égale température. L'appétit des oiseaux est donc aussi pour M. Fatio un mobile puissant et d'une grande influence. Constatons-le ici encore, sans vanité, l'idée générale qui domine notre classification, trouve dans sa manière de voir une autorité qui nous est précieuse.

A l'appui de son opinion, M. Fatio cite l'exemple du Moineau domestique, *Passer domesticus*, qu'on ne rencontre nulle part dans la vallée d'Urseren, et qu'on trouve 400 mètres plus haut, dans la haute Engadine, depuis qu'on y cultive le blé.

Des observations de l'honorable membre il résulterait que de toutes les Rubiettes, le Rouge-Gorge et le Tithys sont les espèces qui s'élèvent le plus au Nord, et que ce serait la Grisette parmi les Fauvettes. Nous pourrions dire, si notre témoignage devait être de quelque importance, que le Tithys, commun à Lille, est rare dans le département de la Seine-Inférieure, et que la Grisette est très abondante dans nos pays déjà assez septentrionaux. L'amour de la progéniture et la préoccupation du bien-être de leurs petits serait, pour M. Fatio, le troisième mobile qui dirige les oiseaux dans les migrations du printemps.

Suivons, Messieurs, l'intrépide naturaliste dans sa visite à une colonie de Hérons cendrés établie à Lopberg, près de Lucerne. Ces oiseaux nichent, à une élévation de quatre à cinq cents mètres, sur des frênes et des hêtres qui poussent dans des fentes de rochers d'une paroi presque verticale. Rien de plus curieux, rien de mieux raconté que les évolutions, les gestes bizarres de ces échassiers assaillis par l'homme dans leur retraite, où l'on voit de 100 à 150 nids dans une espace de 200 mètres de long, sur une largeur de 100 mètres. On trouve jusqu'à 5 nids sur le même arbre ; mais ces berceaux sont construits avec si peu de soin que du pied de l'arbre on peut compter les œufs à travers les matériaux. On doit savoir d'autant plus de gré de ces détails au hardi naturaliste, qu'il

s'est plus exposé pour les obtenir. Ils partirent, en effet, quatre pour explorer la héronnière et ils ne revinrent que trois. Les abîmes avaient prélevé leur tribut!....

Plus loin, l'infatigable savant publie une note sur la *Parus borealis*. L'auteur conclut à l'identité de la *Parus borealis* et de la *Parus alpestris* ; mais il en distingue spécifiquement la *Parus palustris*. Cette opinion n'est pas partagée de tous les naturalistes. Le Dr Chenu notamment en fait deux espèces bien distinctes ; et, après avoir examiné des individus que nous devons à l'obligeance de M. Lunel, nous avons adopté cette espèce nouvelle. L'assertion de M. Fatio remet tout en doute pour nous. En présence de l'affirmation si convaincue d'un naturaliste qui joint à une profonde connaissance des oiseaux de son pays, l'avantage d'étudier la nature sur les lieux, nous nous sommes reporté à nos oiseaux et nous avons cru y saisir des dissimilitudes assez marquées ; mais M. Fatio a prévu l'objection et il l'explique par des différences d'habitat et d'époque. Il justifie son opinion par des tableaux comparatifs dressés, avec un soin minutieux, sur l'inspection d'un grand nombre d'individus. Ne serait-il pas prudent, Messieurs, de se rendre à ses raisons, et de rayer définitivement la *Parus alpestris*?

A ce travail est jointe une planche d'une délicieuse finesse représentant l'oiseau dans trois positions différentes.

La parole est encore à M. Fatio, qui sous ce titre un peu large : *Mélanges ornithologiques*, promet une série d'articles détachés dans lesquels il communiquera à la Société plusieurs notes prises çà et là dans ses excursions.

La Verderolle (*Calamoherpe palustris*) y est traitée avec le même soin et la même précision que les espèces dont nous venons de parler.

Vient ensuite le Martinet Alpin (*Cypselus Alpinus*), M. Fatio donne sur cet oiseau des détails inédits et très intéressants. Ce Martinet couve en grande quantité sous les toits de la cathédrale de Berne. C'est de là que nous avons reçu, par les bons soins de M. Lunel, un œuf de cette espèce. — Nous n'entreprendrons point d'analyser ces deux derniers articles où les faits sont si pressés qu'ils ont déjà eux-mêmes le caractère d'analyses.

Nous indiquerons pour mémoire la description d'un Oomètre, appareil ingénieux inventé par le même M. Fatio et destiné, pensons-nous à rendre à la science oologique d'incontestables services.

Dans deux lettres adressées à la Société suisse, M. Léon Olp-Galliard annonce qu'il a observé un métis de la *Perdix saxatilis* et de la *Perdix petrosa*. La description qu'il en donne l'amène à considérer cet hybride comme la Perdrix Rochassière, (*Perdix Labbatīci*) de Bouteille, laquelle ne serait plus une espèce, opinion émise depuis longtemps par Degland.

Un autre métis, probablement du *Lanius rufus* et du *Lanius collurio*, est décrit, sous le nom de *Lanius dubius*, avec une élégante précision par M. le Dr Dépierre. Cette description est accompagnée d'une magnifique planche.

La planche V représente un nid de l'*Orthotomus longicauda*.

Tels sont, Messieurs, les principaux articles que contient le *Bulletin de la Société ornithologique Suisse*.

Nous nous sommes arrêté aux études les plus saillantes. Il nous resterait encore bien des sujets à mentionner ; mais nous craignons d'avoir dépassé depuis longtemps les bornes que vous désirez voir donner à ce compte-rendu. Cette analyse est nécessairement très incomplète ; nous vous engageons donc vivement à étudier le Bulletin lui-même. Vous y verrez, par la lecture des procès-verbaux, combien les séances sont remplies ; vous trouverez également dans les *Analyses* de curieuses observations, et vous n'aurez point à regretter le temps que vous aurez consacré à ce remarquable travail.



RAPPORT

SUR LE

Bulletin de la Société ornithologique Suisse,

TOME II^e, I^{re} PARTIE,

PAR M. LEMETTEIL.



MESSIEURS,

Cette partie du Bulletin de la *Société ornithologique Suisse*, que notre honorable président a bien voulu renvoyer à notre examen, contient une histoire très détaillée du Grand Pingouin (1), ou plutôt un grand nombre de documents judicieusement recueillis, et, comme le dit l'auteur lui-même, « une série de données « jusqu'ici inconnues, ou simplement méconnues » sur les mœurs, la disparition et l'habitat de cette espèce très rare, peut-être éteinte.

Le Grand Pingouin (*Alea impennis*) est un oiseau essentiellement aquatique et de pleine mer; ses pieds, articulés à la région caudale, en font un nageur de pre-

(1) Pingouin, primitivement Pengwin, de *Pinguis*, gras.

mier ordre, mais le rendent tout-à-fait inhabile à la marche. Aussi ne quitte-t-il guère l'Océan que pour faire sa ponte, et, exceptionnellement, pour n'être pas brisé contre les récifs, dans les furieuses tourmentes qui sévissent avec tant de violence dans les régions boréales. L'*Alea* grimpe alors plutôt qu'il ne monte sur les saillies des rochers, s'aidant plus de son bec que de ses pieds, et peut-être un peu de ses ailerons courts et tronqués, qui sont complètement impropres au vol, et justifient son nom spécifique *impennis* : les pennes, en effet, manquent à ses ailes comme à sa queue, qui est presque imperceptible.

Le Grand Pingouin, exclu ainsi de deux éléments, passe sa vie sur l'eau, nageant et plongeant avec une grande aisance, mais se trouvant à la merci de ses nombreux ennemis dès qu'il touche la terre.

La grosseur de son corps, la lenteur de ses allures, son habitat sur la route des pêcheries et le goût agréable (1) que trouvaient à sa chair les marins du xvi^e siècle, évidemment moins délicats sur la saveur des mets, que ne le sont les palais raffinés du xix^e siècle, expliquent les tueries qu'on en fit alors, et par suite, la disparition à peu près complète de l'oiseau. En effet, une fois cette ressource connue, les marins, par un motif d'économie, ne prenaient de vivres que ce qui leur était nécessaire pour gagner les îles du golfe Saint-Laurent, où ces espèces étaient très nombreuses, certains de trouver là une intarissable source de provisions.

(1) Leur chair « ne le cédait en rien à aucun gibier que nous ayons. » Sagard Théodat. *Le grand voyage au pays des Hurons*. Paris, 1632.

« Et il y a si grand nombre, dit Carthier, l'un des
« plus intrépides marins de Saint-Malo, que c'est
« chose incroyable à qui ne les void. » Et plus loin il
ajoute : « Ils sont excessivement gras, et estoient ap-
« pelez par ceux du païs Apponath, desquels noz deux
« barques se chargèrent en moins de demi heure,
« comme l'on aurait pu faire de cailloux, de sorte
« qu'en chaque navire nous en fimes saler quatre ou
« cinq tonneaux, sans ceux que nous mangeasmes
« frais (1). »

En faisant la part du gaspillage qui dut être grand, en présence de la facilité à se procurer les oiseaux, on peut se faire une idée des quantités que l'on détruisit.

Ajoutons que le Pingouin ne produit qu'un œuf et ne fait qu'une ponte par an, que cette ponte a lieu au moment de l'arrivée des pêcheurs, et que la plupart des individus tués étaient des femelles surprises sur le nid. Ces causes expliquent facilement la diminution si rapide de l'espèce. Sa disparition complète, malheureusement trop probable, serait due, selon l'auteur, à une suite d'irruptions volcaniques, qui, se succédant pendant plusieurs années au moment de l'incubation, en détruiraient encore un grand nombre et forcèrent les autres à émigrer.

Telles sont les causes très plausibles, selon nous, que M. Jap Streenstrup assigne à la disparition de l'espèce. Cependant, si l'on veut nous permettre une observation, il nous semble que l'auteur voit trop facilement des Alques aptères dans tous les oiseaux « à plumage
« blanc et noir avec une courte queue et de petites

(1) Jacques Carthier ou Quartier. *Voyages*, 1534-35, 1536 et 1540.

« ailes » dont parlent les explorateurs. Ces oiseaux « grands comme des pies, et ayans bec de corbeau » nous paraissent avoir bien plus de rapports avec les Guillemots, qu'avec les grands Pingouins. Ces derniers n'ont que l'aileron, et le bec aplati dans la largeur, tandis que les premiers ont véritablement les ailes courtes et pointues, et le bec très semblable à celui des Corvinés. Nous ne doutons pas qu'il n'y ait eu bon nombre de Pingouins aptères capturés, mais nous avons peine à admettre qu'on ait pu en charger des navires « en demi-heure. » Ce qui nous frappe surtout, c'est l'immense disproportion de la taille des Pingouins avec celle des oiseaux dont parlent les navigateurs.

Quant à l'habitat du Pingouin aptère, M. Streenstrup conteste celui qui a été indiqué par Temminck et Ch. Bonaparte. « Il (le Pingouin), dit le premier, habite les
« plus hautes latitudes du globe, toujours dans les ré-
« gions couvertes de glaces, vit et se trouve habituelle-
« ment sur les glaces du pôle arctique, dont il ne s'é-
« loigne qu'accidentellement (1). » Ch. Bonaparte lui
« fait fréquenter « the artic seas of both continents,
« where it is almost constantly resident (2). » Il nous paraît difficile, en effet, qu'un oiseau puisse supporter la température de la région polaire, et plus difficile encore qu'il trouve sa nourriture au milieu des glaces éternelles.

M. Steenstrup nous semble établir victorieusement que les limites extrêmes de la résidence de l'*Alea impen-
nis* seraient, au Nord, la partie méridionale du Groën-

(1) *Manuel d'Ornithologie*, II^e partie, p. 940 (1820).

(2) *Synopsis*, vol. II^e, p. 432 (1828).

land, à l'Ouest, le golfe Saint-Laurent, au Sud, l'Ecosse, et à l'Est, la Norvège. Le centre de leur habitat, l'endroit où on les a trouvés plus répandus que partout ailleurs, serait les îles voisines des côtes de Newfoundland, telles que l'île aux Oiseaux, l'île aux Pingouins, etc., et ils auraient toujours été plus communs sur la côte Ouest, que sur la côte Est de l'Atlantique.

L'auteur dit avoir appris que deux Grands Pingouins auraient été aperçus dans la Manche. Nous sommes heureux de pouvoir préciser et compléter cette donnée. Cinq individus se sont montrés, à notre connaissance, sur les côtes de France. M. Josse Hardy nous a dit en avoir tiré et manqué deux sur la plage de Dieppe. Les trois autres ont été aperçus près de Cherbourg, deux furent tués et achetés par M. Canivet, et l'un de ces derniers a fait partie de la riche collection de M. de Lamotte.

L'auteur ajoute que, depuis 80 ans, cet oiseau n'a été découvert qu'une fois dans les parages du Groënland. Thienemann, de son côté, qui a vécu aux latitudes arctiques, dit qu'il ne niche plus qu'à la côte Est du Groënland, côte encore inexplorée de nos jours. Espérons, pour l'ornithologie, que l'intrépide navigateur qui va tenter l'expédition du pôle Nord, auquel la Société s'est associée par une souscription spontanée, trouvera quelque nouvelle colonie de cette intéressante espèce, et donnera raison à l'opinion de Thienemann.



ANOMALIE
DE
STRUCTURE DE LA FLEUR ET DU FRUIT
D'UNE VARIÉTÉ DE POMMIER,

PAR
M. L. DE BOUTTEVILLE.

Il y a quatre ans, je reçus de notre collègue, M. Verrier aîné, vétérinaire en chef du département de la Seine-Inférieure, quelques échantillons du fruit d'un pommier provenant d'une propriété qu'il possède dans la commune de Thisy (Yonne), où elle est connue sous le nom de Pomme-sans-Fleur, parce que sa floraison peu apparente échappe en partie aux yeux des personnes peu attentives. — L'année suivante, 1865, ayant été visiter au mois d'août cette propriété avec M. Verrier, je pus examiner l'arbre qui avait produit ces pommes et qui en portait encore une assez grande quantité et j'en rapportai un scion que je greffai en écusson sur un sauvageon de Paradis. Dès la seconde année, c'est-à-dire en 1867, mon arbre me donna un assez grand nombre de fleurs et une pomme unique que j'étudiai avec soin.

Aujourd'hui, il est de nouveau abondamment fleuri, ce qui me permet de mettre sous les yeux des membres de la Société des Amis des Sciences naturelles un rameau garni des singulières fleurs de cet arbre et le dessin du fruit récolté l'an dernier.

Avant que les boutons, réunis à l'ordinaire en bouquet, s'épanouissent, ils sont très allongés et très pointus et laissent saillir, le plus souvent, par leur sommet, un faisceau de pistils. La fleur épanouie présente, comme d'habitude, un calice à cinq divisions aiguës, avec lesquelles alternent cinq autres divisions également vertes, aiguës et duveteuses qui occupent la place de la corolle brillante, blanche ou rose, qui donne tant de charme à la fleur du pommier. Cette corolle foliacée, au lieu d'être caduque, persiste comme le calice lui-même, dont elle a tous les caractères, jusqu'à la petite tache rousse à la pointe de chaque division. Celles-ci sont seulement moins longues et moins larges que celles du calice.

Aucune fleur ne laisse voir d'étamines ou de rudiments d'étamines, mais, par contre, les organes femelles sont accrus en nombre.

Dans les fleurs les plus complètes, on observe quinze pistils ainsi disposés : Au centre, un groupe de cinq pistils, dont les styles, au lieu d'être confondus inférieurement en une colonne unique, comme à l'ordinaire, restent, dans toute leur longueur, distincts tout en adhérant entre eux, dans leur tiers inférieur, d'une manière assez lâche. Au pourtour, sont cinq groupes de pistils, insérés deux par deux à la gorge du périanthe interne. Chacun de ces groupes binaires alterne avec les divisions de la corolle, et les deux pistils

qui le composent sont, de même que ceux du centre, réunis ensemble par la partie inférieure de leurs styles velus.

Ainsi des quinze pistils ; les dix extérieurs forment cinq groupes binaires alternant avec les divisions du périanthe interne et sont insérés à la gorge de celui-ci ; les cinq autres, situés au centre de la fleur, occupent la place qui leur est normalement habituelle.

La disposition des pistils n'a d'ailleurs pas toujours cette netteté. Souvent, au lieu de 15, on en trouve seulement 9, 12, 13, parmi lesquels il s'en présente d'incomplètement développés. Puis la séparation du groupe interne et de la couronne externe n'est pas toujours bien facile ; mais tel est le cas que m'a offert l'une des fleurs que j'ai analysée, la seule qui m'ait présenté 15 pistils bien développés et dont la conformation m'a paru d'autant plus importante à constater qu'elle s'est retrouvée dans une variété de Pommier toute autre, dont je vais parler tout-à-l'heure.

La conformation du fruit n'est pas moins anormale que celle de la fleur. Examiné dans l'ovaire, il présente, indépendamment des loges séminales constituées et placées à l'ordinaire, un second rang de loges séminales situées au-dessus des premières et un peu éloignées du centre. Ces deux ordres de loges, destinées à acquérir un développement différent, sont alors à peu près égales en dimensions et renferment, les unes comme les autres, de un à deux ovules. Elles sont, dans chaque rang, au nombre de cinq, comme dans la plupart des Pommiers, ou seulement de quatre, comme dans les Pigeons, par exemple

Arrivé à son entier développement, le fruit mesure

48 millimètres de largeur sur 45 millimètres de hauteur. La régularité de la conformation externe ne trahit, par aucun indice, l'anomalie de sa conformation interne. Si on le divise par son milieu et de haut en bas, on retrouve les deux rangs de loges séminales notées dans l'ovaire ; mais, tandis que les inférieures se sont développées normalement, celles du sommet du fruit placées presque au niveau de l'œil et en dehors de l'espace limité par un cercle vasculaire constituant le cœur, n'ont acquis que des dimensions relativement très petites. Les ovules que contenaient ces dernières sont entièrement avortées, tandis que, dans la pomme récoltée l'an dernier, l'une des loges renfermait un pépin offrant toutes les apparences d'une bonne conformation.

Ce Pommier nous présente donc la curieuse réunion des anomalies suivantes :

Calice double ;

Absence de pétales ;

Absence complète d'étamines ;

Multiplication du nombre des pistils ;

Deux rangs de loges séminales superposées, sans aucune trace extérieure de disposition prolifère.

Nul doute que la fructification ne soit due à l'imprégnation du pollen des nombreux pommiers qui entourent mon arbre, de même que celui de M. Verrier. La fécondation est rendue moins éventuelle par cette circonstance que la floraison de la *Pomme sans fleur* est successive et dure très longtemps ; les premières fleurs arrivent en même temps que les Pommiers les plus précoces et les dernières en même temps que les plus tardifs.

Ce qui ajoute, suivant moi, beaucoup d'intérêt à la singulière réunion d'anomalies que nous offre la *Pomme sans fleur*, c'est qu'elle s'est déjà présentée toute entière dans une variété totalement différente et en grande partie, sinon en entier, dans une troisième et peut-être une quatrième.

Poiteau a décrit et figuré dans sa *Pomologie française*, sous le nom de *Pomme-Figue*, une pomme très distincte de la nôtre, mais qui reproduit exactement, dans ses fleurs et dans ses fruits, toutes les anomalies observées dans la nôtre. Ainsi, comme dans les fleurs que je vous présente, Poiteau constate, dans celles de la *Pomme-Figue*, deux enveloppes florales vertes, duveteuses, semblables de forme, dont l'intérieure est plus petite; absence d'étamines, multiplication du nombre des pistils, au nombre de 15, dont 5 réunis en faisceau au centre et 10 insérés aux points qu'occupent d'ordinaire les étamines; double rang de loges séminales superposées, dont les supérieures rudimentaires seulement dans le fruit développé.

Poiteau note que la *Pomme-Figue* ne produit jamais de pépins, tandis que j'en ai rencontré un dans le fruit unique que j'ai récolté.

J'ai lu quelque part qu'il se trouvait à Fécamp un Pommier dont les fleurs uni-sexuelles devaient être chaque année, au moment de la floraison, fécondées par l'apport de branches de Pommiers du voisinage dont on secouait le pollen, pour parer à l'absence d'organes mâles.

Ce fruit est-il celui dont a parlé Poiteau? je l'ignore; mais je serais fort surpris qu'il fût le même que j'ai tiré de la Bourgogne.

J. Bauhin a donné, dans son *Histoire des plantes*, publiée en 1650, la figure du fruit et de la fleur d'une *Pomme dite sans fleur*, parce que, comme dans la nôtre, les pétales sont remplacés par un second rang d'expansion calicinales. Il ne dit pas si la fleur réunit les deux sexes, ce qui n'est pas surprenant, vu l'époque à laquelle remonte sa publication. La figure dont je joins ici un calque ne suffit pas pour se prononcer, mais le nombre des organes filamenteux qui font saillie entre les divisions des enveloppes florales permet de supposer que, s'il y a absence d'étamines, il y a multiplication de pistils.

J. Bauhin nous apprend qu'il a rapporté du Jardin royal de Stuttgart à Montbelliard, des rejetons de son pommier qui, au bout de quatre ans, lui donnèrent des fruits munis d'un pédoncule très court, de couleur jaune, à chair tendre, acidulée et très sapide, fort recherchés des guêpes et des mouches, qui les attaquent en juillet et août, époque de leur maturité. Le fruit présentait-il deux anneaux superposés de loges séminales ? nous n'en savons rien. Seulement, notre auteur dit qu'on n'y rencontre pas ordinairement de pépins.

Quoi qu'il en soit, les divers caractères indiqués ne permettent pas d'assimiler la *Pomme sans fleur* de J. Bauhin à celle du département de l'Yonne, beaucoup plus grosse, mûrissant en octobre et dont la chair ferme, coriace, est très acide et de mauvaise qualité, et encore moins à la *Pomme-Figue* de Poiteau. Ce sont trois variétés distinctes.

Gesner, au dire de J. Bauhin, parle également d'un Pommier qui ne fleurit pas et qui fructifie néanmoins. Camerarius mentionne aussi un Pommier à fleurs

très petites et décolorées (*Malus arbor exiguis admodum et pallidis floribus prædita*) portant des fruits sans pépins, qui paraît être encore un arbre à fleurs privées d'expansions pétaloïdes. D'après l'exiguité de ces fruits, J. Bauhin pense que ce Pommier appartient à une variété autre que celle qu'il possédait lui-même (1).

(1) Les pommiers dont il vient d'être question appartiennent-ils au *Pyrus apetala*. Munchh.; *Pyrus dioïca* W?



NOTE

SUR LES

POMMIERS INDIGÈNES OU SAUVAGES,

PAR M. DE BOUTTEVILLE.

Sickler (Karl Ludwig) dans son *Histoire générale des fruits cultivés*, publiée en 1802, à Francfort, émet l'opinion que le pommier est originaire de la province du Pont dans l'Asie mineure.

D'après une communication faite par M. Ch. Koch, professeur de botanique à l'Université de Berlin, à l'Association britannique pour le progrès des sciences, les poiriers, pommiers, cerisiers, la plupart des pruniers, les pêchers et les abricotiers seraient étrangers à nos climats.

Nos pommiers viennent, comme les poiriers, de l'Asie, mais de régions plus septentrionales, telles que la Mouquelde, la Tartarie, la province de Tché-Kiang en Chine, peut-être aussi de l'extrémité orientale du Caucase. Les types sauvages sont au nombre de trois, dont deux sont de véritables arbres; l'autre n'est qu'un simple buisson. — *Revue horticole*, 1^{er} novembre 1868, p. 407 et 408.

Dochnahl (*Description systématique de toutes les*

sortes de pommiers, p. 3 et 4), rapporte à huit types toutes les variétés de pommier qui croissent à l'état sauvage en Europe.

Quatre comprennent les pommiers parmi lesquels se rencontrent les variétés à fruits comestibles :

1° *Pyrus malus glabra* Koch. *Pyrus acerba* DC., arbre grand ; face inférieure des feuilles, sur le vieux bois, glabre ou seulement pileuse.

2° *Pyrus malus tomentosa* Koch. *Pyrus malus* DC., arbre grand ; face inférieure de la feuille, tomenteuse.

3° *Malus paradisiaca* L. *Malus præcox* Borkh.

4° *Malus apetala* Münchh. *Pyrus dioica* W.

Comme ces deux derniers sont des arbrisseaux, et que le pommier à pétale ou dioïque ne paraît être qu'une variété du pommier de paradis, on retrouve là les trois espèces de M. Koch.

Les quatre autres espèces :

5° *Pyrus prunifolia* W. *Malus hybrida* Desf.

6° *Pyrus spectabilis* Act. *Malus chinensis* Dum.

7° *Pyrus coronaria* L. *Malus coronaria* Mill.

8° *Pyrus baccata* L. *Malus baccata* Desf.

sont principalement des arbres d'agrément ; à fruits non comestibles, au moins en leur état naturel, ayant l'apparence de baies et portés par des pédoncules grêles et longs.

lichens

DE LA NORMANDIE,

PAR M. MALBRANCHE

(*Suite*).

Je dépose aujourd'hui sur le bureau de la Société la suite de la description des Lichens de la Normandie. Cette 3^e partie qui renferme les deux grands groupes des Lécánorés et des Lécidés, comprend 235 espèces ou variétés. Je remarquerai que la France et la Scandinavie qui l'égale à peu près, sont les contrées du globe les plus riches d'espèces de ces tribus. Tandis que la Guyane ne compte que 51 espèces, on en a signalé en France 218, et le nombre des variétés est presque aussi grand. Il faut tenir compte aussi de l'exploration plus parfaite des parties de l'Europe centrale.

J'ai continué à prendre pour guide les ouvrages du Dr Nylander, dont j'ai suivi à très peu de chose près la nomenclature. Je crois cependant qu'il faudra faire un pas vers l'école que le savant Suédois appelle *sporologique*, mais je n'étais pas préparé à une réforme aussi radicale. Aujourd'hui que le microscope est si perfec-

tionné et que, facilité par l'abaissement des prix, son usage se répand de plus en plus, on ne peut hésiter à tenir grand compte des éléments anatomiques des Lichens. Il est vrai que M. Nylander s'attache à d'autres parties (spermogonies, spermaties), mais j'ai peine à croire que les spores n'aient pas une valeur prédominante. Il me paraît avoir été trop loin, quand il qualifie « de *dissolue*, *d'incertaine* et de *fastidieuse* » la nomenclature allemande, *dissolutam*, *prolixam*, *fastidiosamque* (*Lich. scand. Introd.*). Je pense que l'Ecole massalongienne a divisé outre mesure et attribué trop d'importance à de légères différences dans la forme des spores. Mais je suis persuadé que, ramenée dans des limites sages, c'est là une base certaine pour la lichénographie de l'avenir. Les caractères tirés du thalle sont trop peu tranchés et ont trop peu de valeur, s'ils ne sont joints à ceux que fournissent les organes intérieurs de la fructification. Ces considérations sont surtout opportunes, à propos des deux grands groupes de Lichens dont il s'agit, et où le thalle offre des notes différentielles, si difficiles à saisir. Ainsi, la première section des *Lecanora* se rattache de très près aux *Placodium* par ses spores et la livrée brillante de ses apothécies. Ces dernières, dans plusieurs espèces, pourraient, par leur apparence biatorine, rapprocher ces plantes des *Lecidea*; le *Lecidea rupestris* m'a paru, à cause de ses spores simples et de ses apothécies, ne pouvoir être conservé dans la première section des *Lecanora*, où toutes les espèces ont des spores polari-loculaires. Je ne veux pas entrer dans une discussion qui ne serait pas à sa place dans ce simple exposé.

J'ai trouvé, comme par le passé, d'intéressants do-

cuments dans les Herbiers de MM. Blanche, Lenormand et de Brébisson, qui ont mis avec générosité à ma disposition de rares spécimens. M. le Dr Godey, de Balleroy, m'a aussi communiqué des espèces nouvelles et de très nombreux renseignements sur la contrée qu'il habite.

Il me reste à étudier les Graphidés, les Arthoniés, et les Verrucariés, pour compléter le travail que j'ai entrepris sur nos Lichens, et qui, à défaut d'autre mérite, aura toujours celui d'avoir déblayé la voie à ceux qui viendront plus tard, bien mieux que moi, y porter l'ordre et la clarté.

Trib. XIII. GYROPHORÉS.

Thalle en fronde étalée, fixée par un point central, monophylle ou lobée polyphylle, faiblement fibrilleuse en dessous ou nue. Apothécies superficielles noires lécidéines, à disque diversement plissé, à plis lireliformes contournés excluant le bord, rarement uni ou papilleux.

I. LASSALIA Mér.

Thalle bullé pustuleux cendré pâle ou cendré brun (verdâtre, étant humide), couvert en partie de flocons isidioïdes fuligineux noirâtres ; le dessous est noirâtre profondément alvéolé-lacuneux ; apothécies à disque uni, à bord épais scabre. Thèques monosporées ; spores grandes jaune-brunâtres, à divisions murales.

1. **L. pustulata** MÉR. *Fl. par.* Ed 3, p. 315. MASS. *mém.* p. 118 ; *Umbilicaria* DC. *Fl. fr.* 2, p. 411, FR. *L. E.* p. 350 ; SCH. *En.* p. 25. *L. H.* 156 ; NYL. *Prod.* p. 64 ; *L. Sc.* p. 113 ; *Gyrophora* ACH. *Syn.* p. 66, MOUG. *St. Vog.* 60. — Caractères du genre.

Sur les rochers de grès : Mortain, Falaise, etc.

II. UMBILICARIA Hffm. em.

Caractères de la Tribu ; de plus : Thalle uni ou simplement rugueux. Thèques à 8 spores ; spores petites simples incolores.

1. **U. murina** DC. *Fl. fr.* 2, p. 412 ; NYL. *L. P.* 130 ; *Prod.* p. 65 ; *L. Sc.* p. 116 ; *Gyrophora* ACH. *Syn.* p. 69. MOUG. *St. Vog.* 736 ; *G. hirsuta* f. *murina* KRB. *S. l. G.* p. 98 ; *Umbil. vellea* v. *grisea* SCH. *En.* p. 24. — Thalle monophylle, lobé incisé, d'un gris de souris ou blanc cendré, légèrement prumineux, plus foncé en dessous et souvent noirâtre, finement granulé, aréolé ou ponctué, scabre nu ou avec quelques fibrilles au centre ; apothécies plissées.

Sur les rochers : Vire.

2. **U. polyrrhiza** (L.) FR. *L. E.* p. 358 ; NYL. *Prod.* 65 ; *L. Sc.* p. 120 ; SCHÆR. *En.* p. 29 ; *U. pellita* DC. *Fl. fr.* 2, p. 409 ; *Gyrophora* ACH. *Syn.* p. 67 ; MOUG. *St. Vog.* 343. — Thalle brun noirâtre ou plombé noirâtre en dessus et noir en dessous, à couche fibrilleuse épaisse ; apothécies brillantes déprimées, à disque sans rebord, couvert de plis contournés lirelliformes.

Sur les grès : Mortain, Falaise (Roches d'Oitre).

Trib. XIV. — PYXINÉS.

Elle ne comprend que des plantes exotiques.

Sér. V. — PLACODÉS.

Thalle crustacé ou de nature variable, squammeux, rayonnant, granuleux, pulvérulent ou nul; apothécies lécanorines, lécidéines ou lirelliformes.

Trib. XV. — LÉCANORÉS.

Thalle variable; apothécies lécanorines et biatorines (par le développement imparfait du bord thallin).

I. PANNARIA Del. emend.

Thalle variable, subfoliacé squammuleux, étalé, rayonnant ou lobé-granulé, fragile, imbriqué, formant quelquefois une croûte compacte; offrant des grains gonidiaux réunis en chapelet (3, 4 et plus); apothécies lécanorines ou biatorines. Spores simples (excepté *P. muscorum*).

1. **P. rubiginosa** (THUMB.) DEL. in *Dict. Class.* XIII, p. 30; NYL. *Prod.* p. 66; L. *Sc.* p. 122; KRB. *S. L. G.* p. 105; *Parmelia* ACH. *Syn.* p. 202; FR. *L. E.* p. 88, (v. a. *affinis*); SCHÆR. *En.* p. 36; L. *H.* 563; *Imbricaria cærulescens* DC *Fl. fr.* 5. p. 390.— Thalle livide glauque pâle, membraneux parméliforme, lobé-lacinié un peu crispé au bord, à laciniures planes incisées ou un peu crénelées, fibrilleux spongieux en dessous et subconcolores; apothécies rouge-brunes, à bord blanchâtre crénelé. Spores ellipsoïdes un peu fusiformes.

Sur les troncs et les rochers moussus : Forêt de Bricquebec, Octeville, Cherbourg.

V. **conoplea** (ACH.) FR. NYL. KRB. II. CC. *Parmelia* ACH. *Syn.* p. 43 ; MOUG. *St. Vog.* 347 ; *Imbricaria* DC. *Fl. fr.* 6, p. 187 ; *Parm. rubiginosa* v. *cæruleo-badia* SCHÆR. *En.* p. 36 ; *L. H.* 369. — Thalle couvert au centre et sur les bords de sorédies bleuâtres, stérile. — Sur les troncs ; mêmes localités.

2. **P. plumbea** (LIGHT.) DEL. l. c. ; NYL. *Prod.* p. 66 ; KRB. *S. L. G.* p. 109 ; *Coccocarpia* NYL. *L. Sc.*, p. 128 ; *Parmelia* ACH. *Syn.* p. 202 ; MOUG. *St. Vog.* 939 ; FR. *L. E.* p. 87 ; SCHÆR. *En.* p. 35 ; *L. H.* 564 ; *Imbricaria* DC. *Fl. fr.* 2, p. 391 — Thalle plombé livide, presque monophylle, membraneux rugueux, lobé-lacinié rayonnant à la circonférence, à lobes planes arrondis lobés-sinués à l'extrémité ; imbriqué microphylle au centre ; tomenteux fibrilleux et plombé bleuâtre en dessous ; apothécies rousses ou testacées, ou brunes, convexes, excluant le bord qui est entier et pâle.

Sur les troncs et les rochers, en Basse-Normandie.

V. **myriocarpa** DUB. *B. Gall.* p. 606, SCHÆR. l. c. *Pannaria Delisei* BORY (fide Le Prevost). — Thalle granuleux, rugueux microphylle au centre ; apothécies très nombreuses, rougeâtres ou brunes, quelquefois envahies par les granulations thallines qui leur donnent l'apparence d'un *Lecanora*. — Cherbourg (Octeville), Bricquebec, Vire.

V. **cyanoloma** SCHÆR. l. c. DEL. ; apothécies rassemblées en masse, brunes et noirâtres. — Forêt de Bricquebec ; Montyason.

Ces deux variétés sont peu tranchées. Nous n'avons peut-être pas le type chez nous.

3.. **P. nebulosa** (HFFM.) NYL. L. P. 114 ; *Prod.* p. 67 ; L. Sc. p. 125 ; MALB. L. N. 72 ; *Lecanora brunnea* DC. *Fl. fr.* 2, p. 350 ; DUBY B. G. p. 666 ; DESMZ. *Cr. fr.* Ed. 2, 543 (non ACH. nec MOUG. FRIES.) — Thalle cendré ou obscurément cendré bleuâtre (un peu verdâtre étant frais), formant une croûte fragile composée de granulations à peine foliacées, agglomérées subimbriquées ; apothécies biatorines, immergées dans le thalle ou superficielles brunes ou brunes-roussâtres, planes ou convexiuscules et couronnées par le thalle.

Sur la terre : talus des chemins, murs d'argile.

4. **P. nigra** (HUDS.) NYL. L. Sc. p. 126 ; *Collema nigrum* ACH. *Syn.* p. 308 ; MOUG. *St.* V. 553 ; DC. *Fl. fr.* 2, p. 381 ; *Pann. triptophylla* v. *nigra* NYL. *Prod.* p. 67. *Lecidea tript.* v. *corallinoïdes* SCH. *En.* p. 99 ; L. H. 226 pr. p ; *Lecothecium corallinoïdes* v. *nigrum* KRB. S. L. G. 398. — Thalle cendré noirâtre, brun noirâtre ou presque noir, composé de grains lobulés, rapprochés en une croûte fendillée, limité par un hypothalle noir bleuâtre ; apothécies assez grandes, noires, sessiles, bordées, à disque convexiuscule à la fin ; spores ellipsoïdes, hyalines simples ou cloisonnées ; hypothécium pâle blanchâtre ; couche hyméniale brune.

Sur la terre des roches, à Tancarville (Roche Gante).

V. **coesia** (DUF.) SCHÆR. NYL. L. P. 115 (apoth. minor.). — Thalle cendré noirâtre adhérent fendillé prui-neux ou nul ; apothécies moyennes ou grandes, d'abord régulières, puis à bord flexueux ondulé, à disque

convexe difforme confluent ; spores ellipsoïdes allongées un peu courbes, à 1-3 cloisons.

Sur la terre calcaire pure : Mauny (Eure).

V. **triseptata** NYL. *L. Sc. Pann. tript. v. nigra* MALB. *L. N.* 27 ; *Lecid. microphylla* MOUG. *St. V.* 552 b. (corallinoïdes). — Thalle cendré livide ou noirâtre, plus divisé lobé-coralloïde ; apothécies petites, variant du brun au noir, à bord concolore, planes régulières ou un peu convexes ; spores à 3 cloisons (rarement 1.) — Sur les pierres calcaires ; c'est la forme la plus commune.

NOTA. — Je n'ai jamais vu le *P. triptophylla* NYL. de Normandie. J'avais pris longtemps pour lui les formes de cette dernière variété à apothécies brunes pâles, mais le *triptophylla* est corticole, a un thalle presque parméliforme, surtout à la circonférence, les apothécies à bord pâle et les spores simples.

5. **P. muscorum** (ACH.) DEL. in *Dict. class.* XIII, p. 20 ; NYL. *Prod* p. 68 ; *L. Sc.* p. 127 ; *Lecanora* ACH. *Syn.* p. 193 ; *Parmelia*. FR. *L. E.* p. 95 ; *Parm. carnosae*. SCH. *En.* p. 53 ; *L. H.* 482 ; *Massalongia* KRB *S. L. G.* p. 109. — Thalle brun livide ou brun chatain, lobé-squamuleux à centre subcrustacé, squames allongées laciniées souvent crénelées-granulées au bord, pressées ou imbriquées, blanches en dessous ; apothécies petites, planes ou concaves, brunes ou brunes-roussâtres, à bord plus pâle, entier ; spores simples (rarement divisées), ellipsoïdes ou fusiformes.

Sur la terre des roches ; Vire.

6. **P. microleuca** NYL. in litt. (nov. sp.). M. le Dr Go-

det m'a communiqué sous ce nom une petite plante dont il est bien difficile sur le sec d'étudier les caractères. — Le thalle est peu développé, mince noirâtre, les apothécies très petites, blanchâtres. Je n'ai pu voir les spores.

Sur la terre, le long des ruisseaux; forêt de Cerisy.

II. AMPHILOMA Nyl.

Thalle submenbraneux mou, monophylle lobé, à superficie pulvérulente, contenant des grains gonidiaux; apothécies mal connues. Genre incertain.

1. **A. lanuginosum** (Fr. *L. E.* p. 88) NYL. *Prod.* p. 69; *Parmelia*. Ach. *Syn.* p. 201. — Thalle blanc ou blanc jaunâtre, adné, à lobés presque imbriqués; hypothalle tomenteux, bleu-noirâtre. Le Dr Nylander n'a jamais vu les apothécies; Acharius seul en parle en ces termes : « Apothecia rarissima minuta e thallo elevata, « disco obscure fusco, margine inflexo pulverulento « subintegro. » (*L. U.* p. 465). Le savant suédois dit que ce Lichen pourrait bien être un état dégradé d'un type non encore reconnu. Schæerer le rapporte au *P. caperata*.

Sur les mousses et les roches ombragées.

III. SQUAMARIA DC.

Thalle rayonnant lacinié ou cartilagineux squameux; apothécies lécanorines; spores incolores simples ellipsoïdes.

1. **Sq. crassa** DC. *Fl. fr.* 2, p. 175; NYL. *Prod.* p. 69. *L. Sc.* p. 130; *Lecanora* Ach. *Syn.* p. 190; Moug.

St. Vog. 1051 ; SCHÆR. *En.* p. 58 ; *Parmelia* FR. L. E. p. 101. — Thalle pâle livide ou jaune pâle verdâtre , composé de squames épaisses, imbriquées, lobées-crénelées, blanches à la marge, brunes en-dessous ; apothécies grandes, planes, d'un roux testacé, à bord thallin entier, disparaissant à la fin. Une forme à thalle blanchâtre et pruineux d'abord est la v. *cæspitosa*. SCH.

Sur la terre , dans les régions calcaires ; Saint-Lô , Granville, Saint-Malo, Perrière, Gisors (Le Prevost) ; sur un mur, près de Rouen (Le Turquier).

2. **Sq. lentigera** DC. *Fl. fr.* 2, p. 376 ; NYL. *Prod.* p. 69 ; L. *Sc.* p. 130 ; *Lecanora* ACH. *Syn.* p. 179 ; MOUG. *St. V.* 68 ; *Parmelia* FR L. E. p. 103 ; *Lecan. crassa* var. SCH. *En.* p. 58 ; L. H. 484. — Thalle plus petit tout-à-fait pruineux, très élégant, à squames nues au bord, celles de la circonférence appliquées, les centrales subimbriquées ; apothécies moyennes , pâle-testacées, variant quelquefois au brun, planes, à bord thallodin presque entier, à la fin exclu.

Sur la terre : Villedieu ; Pelouses d'Aubry ; près Chamboy (Duhamel).

3. **Sq. saxicola** (POLLICH.) NYL. *Prod.* p. 70 ; L. *Sc.* p. 133 ; *Parmelia* FR. L. E. p. 110 ; *Lecanora* ACH. *Syn.* p. 180 ; MOUG. *St. Vog.* p. 67 ; *Placodium ochroleucum* DC. *Fl. fr.* 2, p. 379 ; *Lecan. muralis* SCHÆR. *En.* p. 66 (a. *saxicola*) ; L. H. 332 ; *Placod. saxicolum* KRB. *S. L. G.* p. 115. — Thalle jaunâtre pâle, roussâtre ou verdâtre, appliqué, étalé rayonnant, lobé à la circonférence, aréolé squammeux au centre ; divisions planes crénelées au sommet ; apothécies rassemblées au centre, presque concolores au thalle, à disque plan

ou concave, pâle testacé ou roussâtre, ou bruni, arrondi puis irrégulier, à bord blanchâtre, à la fin crénelé-flexueux.

Sur les bois, les pierres siliceuses, les rochers.

V. **argillicola** MALB. L. N. 123. — Thalle pâle verdâtre, souvent presque oblitéré par les apothécies testacé-jaunâtres, de bonne heure convexes (biatorines) excluant le bord. — Très jolie variété formant des rosettes sur l'argile des murs ; Serquigny.

4. **Sq. pruinosa** (CHAUB sub *Lecanora*) *Sq. saxicola* v. *pruinosa* NYL. *Prod.* p. 70 ; MALB. L. N. 173 ; *Lecan. muralis* v. *albescens* SCHÆR. *En.* p. 66 ; *Squamaria pruinosa* DUB. B. G. 660 ; *Parmelia incisa* FR. L. E. p. 103. — Thalle adné contigu blanchâtre (parfois avec quelques teintes jaunâtres) prumineux, évidemment lobé foliacé appliqué à la circonférence (comme les *Placodium*) à divisions planiuscules contiguës, à centre irrégulier, fendillé-aréolé ; apothécies à disque testacé livide gris-prumineux, puis nu et brunâtre, plan ou convexiuscule, à bord flexueux crénelé persistant.

Sur les roches calcaires : Orival, Mauny (Eure) ; Val-des-Leux (Calvados).

V. **galactina** (ACH. sub *Lecanora*, *Syn.* p. 187.) SCH. *Sq. galactina* NYL. L. Sc. 124 ; *Placod. albescens* KRB. *Par.* 53. — Thalle cendré ou blanchâtre, verruqueux granuleux fendillé, subimbriqué au centre, à peine lobé à la circonférence, presque oblitéré par les apothécies pressées, souvent irrégulières, carné-livides à pruine cendrée, à bord flexueux crénelé. — Sur les mortiers, les murailles.

V. **dispersa** ACH. l. c. *Lecanora subfusca* var *crenulata* NYL. L. P. 123 ; SCHÆR. En. p. 75. — Thalle granulé dispersé ou nul ; apothécies petites, éparses (rarement groupées), à disque plan, brun livide ou noirâtre à peine prumineux, à bord épais, infléchi ou subcrénelé.

Sur les pierres calcaires et les mortiers. — Cette plante ne peut être séparée des précédentes dont elle est une forme appauvrie. L'échantillon des Lichens des environs de Paris est exactement conforme à ceux de Normandie.

J'ai séparé cette espèce (*pruinosa*) qui s'éloigne vraiment beaucoup du type *saxicola*. Déjà Fries, avait reconnu son rang spécifique et Nylander, dans les *Lich. scand.* p. 133, laisse appercevoir la même appréciation (facile ut propria species distinguenda.) Elle a tout-à-fait la physionomie des *Placodium*, mais ses spores simples tendraient à la rapprocher des *Lecanora* où plusieurs auteurs l'ont placée.

5. **Sq. gelida** (L.) NYL. *Prod.* p. 71 ; L. *sc.* p. 134 ; *Lecanora* ACH. *Syn.* p. 186 ; SCHÆR. *En.* p. 60 ; *Parmelia* FR. L. E. p. 104. — Thalle d'un blanc sale ou pâle cendré, tout-à-fait appliqué, rayonnant à la circonférence, à lobes étroits convexuscules planes seulement à l'extrémité, souvent semés de sorédies verdâtres, obscures ; le centre est aréolé-fendillé granuleux et porte au centre une ou plusieurs céphalodies (NYL.) carnées brunâtres, déprimées, fendues rayonnantes, (paraissant une prolifération thalline) ; apothécies testacées pâles, à bord entier épais.

Sur les roches granitiques : Vire ; Falaise.

Dans l'herbier de M. de Brébisson, on trouve sous le nom de *Placod. Pollinieri* DEL. un Lichen qui se rapproche beaucoup de celui-ci, s'il en diffère; les apothécies sont rosées concaves, et ont le bord épais élevé. — Vire. (Dédié à Pierre Polinière, père de la physique française et né à Vire.)

IV. PLACODIUM DC. emend. Nyl.

Thalle rayonnant foliacé, lobé à la circonférence appliqué-adhérent; apothécies lécanorines ou biatorines; spores présentant une logette à chaque extrémité (polari-dyblastées, polari-biloculaires) rarement simples. (*Pl. fulgens.*) — Les *Placodium* ont des analogies très grandes avec les *Physcia* et les *Lecanora* de la première section, mais ils sont tous saxicoles ou terricoles.

A. Thalle jaune.

1. **P. murorum** (HFFM.) DC. *Fl. fr.* 2, p. 378; NYL. *L. P.* 119; *Prod.* p. 73; *L. Sc.* p. 136; MALB. *L. N.* 125; *Parmelia* FR. *L. E.* p. 115; *Lecanora* ACH. *Syn.* p. 181; SCHÆR. *Enum* p. 63; *L. H.* 479; *Amphiloma* KRB. *S. L. G.* 111. — Thalle jaune doré ou citrin orangé (f. *aurantiaca* nonnull. aut.); rugueux fendillé au centre, plissé-lobé rayonnant à la circonférence, lobes étroits, convexes crénelés; apothécies moyennes, sessiles d'un jaune vitellin orangé ou fauve ou presque concolores au thalle, planes ou convexes, à bord pâle entier; spores ellipsoïdes ou subquadrangulaires.

Sur les pierres, les mortiers, les murs, les écorces (rarement) et les mousses.

On peut distinguer dans cette espèce plusieurs formes ou variétés peu faciles à limiter exactement.

V. pusillum (*Amphiloma pusillum* MASS. *Blast.* 59 ex descript. in KRB. *Par.* p. 48) ; *Lecan. muror. v. aurantia* SCHÆR l. c. — Divisions du thalle élégantes, étroites, incisées palmées, centrifuges, d'un jaune orangé panaché ordinairement par une large zone blanche pruveuse éloignée du bord ; apothécies petites centrifuges, plus foncées, d'un fauve vitellin, à bord plus pâle disparaissant à la fin ; spores ellipsoïdes. Sur le calcaire, à Orival, avec la forme suivante : — **F. pulvinata**. MASS. Thalle plus épais, plus irrégulier, presque entièrement blanc pulvérulent (par la pénétration de la chaux), réuni par petits groupes ou étendu. (Les échantillons-types d'Allemagne, ont une teinte rougeâtre et tendent à la var. *cinnabarinum*) ; apothécies comme celles du *pusillum*, mais spores subquadrangulaires.

V. Heppianum (*Amphiloma* MULB. *aig. Princip.* 39, ex SCHÆR ; in Herb. Rob.) *Placod. callopisma* HEPP. (non MASS.) — Même thalle que le *pusillum*, quant à la forme mais jaune foncé vitellin tout entier, sans pruine et sans zone blanche, noirâtre au centre ; spores remarquablement subquadrangulaires. — Rouen.

V. cinnabarinum NYL. *Prod.* p. 74. *Lecan. cinnabarina* ACH. *Syn.* p. 176 ; *Parmelia* FR. L. E. p. 163 ; *Lecan. muror. v. lobulatum* SCHÆR (ex specim. auct.) *Plac. muror. v. miniatum* NYL. L. Sc. p. 136 ; FR.

L. E. p. 116 — Thalle petit, d'un orangé rouge vermillonné, presque oblitéré par les apothécies petites, concolores. — Sur les pierres siliceuses exposées au soleil. — On trouve sur l'argile, mêlé avec le type, de petits groupes qui se distinguent très bien sur le frais par leur couleur rouge vermillonnée et qui doivent appartenir encore à la même variété. C'est cette forme qui a été publiée dans les *Lichens de Normandie* (*Pl. muror. v. miniatum* MALB. *L. N.* 126.)

V. citrinum (ACH.) SCH. *En.* p. 64; NYL. *Prod.* p. 74; *L. P.* 35; *L. Sc.* p. 136; *Lecanora* ACH. *Syn.* p. 176; MOUG. *St. Vog.* 742; *Calloposma* KRB. *S. L. G.* 128. — Thalle converti en une lèpre jaune citrine ou légèrement verdâtre, formant une croûte pulvérulente fendillée, souvent stérile (*Chlorococcus* nonnull. aut.); apothécies orange-vif. — Sur les mortiers, les pierres.

V. steropeum FR. *L. E.* 115; *Lecanora vitellina* var. ACH. *Syn.* p. 175. — Thalle jaune vif ou pâle, à peine foliacé rugueux adné, presque complètement oblitéré par les apothécies pressées en coussin, à disque orangé-fauve ou orangé rouge, à bord plus pâle à la fin exclu. — Sur les murs d'argile. M. Arnold pense qu'on pourrait rattacher cette plante au *Lecan. luteoalba*.

2. **Pl. cirrochroum** (ACH. *Syn.* p. 181 sub *Lecanora*.) MASS. HEPP. *Fl. Eur.* 398; *Amphiloma* KRB. *Par.* 49; *Lec. murorum* var. SCH. *En.* p. 64; *Exs. L. H.* 480. — Thalle petit jaune orange, élégamment divisé en rayons étroits, appliqués centrifuges, un peu espacés, parsemés de sorédies citrines; apothécies très rares, très petites et orangées (SCH.)

Sur le silex pyromaque pur; fossés du Château-Gaillard (Eure). — M. Nylander, dans les *Lichens scand.*, exprime l'opinion que ce Lichen doit former une espèce distincte par son thalle jaune à l'intérieur et sorédifère.

3. **Pl. callopismum** MER. *Fl. par.* Ed. 2, p. 184; NYL. *L. P.* 36; *Prod.* p. 74; MALB. *L. N.* 124; *Lecanora* ACH. *Syn.* p. 184; SCHÆR. *Enum.* p. 63; *Amphiloma* KRB. *S. L. G.* 112; *Parmelia muror.* var. FR. *L. E.* p. 116. — Diffère du *murorum* par son thalle à lobes larges planes étalés à la circonférence, confluent, d'un jaune doré intense, à centre bruni fendillé aréolé; apothécies lécanorines orange fauve foncé; spores subquadrangulaires arrondies.

Sur les calcaires des environs de Rouen, de Cherbourg.

4. **Pl. elegans** DC. *Fl. fr.* 2, p. 379; NYL. *Prod.* p. 74; *L. Sc.* p. 136; *Lecanora* ACH. *Syn.* p. 182; *Parmelia* FR. *L. E.* 114; SCHÆR. *En.* p. 51; *L. H.* 338, 481; *Amphiloma* KRB. *S. L. G.* p. 110. — Thalle du *cirrochroa*, mais d'un rouge vermillonné, à lobes plus courts, flexueux, un peu toruleux; apothécies concolores à bord entier ou subcrénelé.

Sur les toits d'ardoise et les rochers; Bretteville-sur-Laize, Carel (Herb. de Brébiss)

5. **Pl. fulgens** DC. *Fl. fr.* 2, p. 378; NYL. *Prod.* p. 74; *L. Sc.* p. 137; *Lecanora* ACH. *Syn.* p. 183; MOUG. *St. Vog.* 1,052; *Parmelia* FR. *L. E.* 119; *Lecan. friabilis* SCH. *En.* p. 64; *L. H.* 339. — Thalle blanc jaunâtre ou blanc citrin, opaque farineux, submono-

phylle, lacinié-divisé au pourtour, à lobes arrondis crénelés; apothécies orangées ou rouges orangées, à bord plus pâle et presque biatorines; spores simples.

Sur la terre calcaire et les mousses; Turlaville (Herb. Delachapelle, in Cat. Le Jol.); Falaises de Douville près Grainville (Herb. de Brébiss.)

B Thalle cendré ou blanchâtre.

6. **Pl. variable** (PERS.) NYL. *L. Sc.* p. 138; *Lecanora variabilis* ACH. *Syn.* p. 165; *Lecan. radiosa* var. SCH. *En.* p. 61; *Plac circinnatum* var. NYL. *Prod.* p. 73; *Parmelia* FR. *L. E.* p. 124; *Collema variable* DC. *Fl. fr.* 2, p. 581. — Thalle orbiculaire cendré obscur, livide ou noirâtre ou couleur de terre d'ombre, fendillé-aréolé, hypothalle noir (NYL.); apothécies saillantes noires saupoudrées, ainsi que le bord thallin d'une, pruine blanche.

Sur les vieux murs; Cherbourg (Cat. Le Jolis).

7. **Pl. candicans** (DICKS) DUBY *B. Gall.* p. 661; NYL. *L. P.* 117, *Prod.* p. 72; MALB. *L. N.* 127; *Parmelia* FR. *L. E.* p. 123; *Lecanora* SCH. *En.* p. 59; *Amphiloma* KRB. *S. L. G.* p. 113; *Plac epigæum* CHEV *Fl. par.* p. 638. — Thalle blanc, quelquefois glaucescent, un peu farineux, arrondi-lobé à la circonférence, à lobes planes, verruqueux obscur au centre; apothécies apprimées, à disque brun clair ou noirâtre, pruineux, un peu convexe, à bord entier.

Sur les roches calcaires tendres; Rouen, Caen, Aromanches.

V. LECANORA (Ach.) Nyl.

Thalle crustacé granuleux, lépreux ou lisse, rarement rayonnant au bord ; apothécies lécanorines, biatorines dans quelques espèces (rarement petites urcéolées) ; spores simples ou cloisonnées, incolores ordinairement, brunes dans quelques espèces

A. Stirps *Lecanoræ cerinæ* (1) : Apothécies quelquefois biatorines ; spores ellipsoïdes incolores, ayant une logette à chaque extrémité.

Cette section que l'on pourrait appeler *pseudo lecanorei* se rattache aux *Placodium* par ses spores et la livrée brillante de ses apothécies, et aux *Lecidea* (surtout aux *Biatora* de Fries) par la présence d'un bord propre, peut-être dans toutes, certainement dans les quatre dernières espèces. Dans les premières, l'uniformité de couleur du thalle et de l'apothécie fait facilement illusion sur ce point mais les granulations thallines que l'on rencontre sur les bords des apothécies du *vitellina*, indiquent la part accessoire que le thalle prend à leur composition. — Le *Lecan. calva* NYL. placé dans cette section, m'a paru devoir être reporté aux *Lecidea* à cause de ses spores simples et des caractères de l'apothécie.

(1) Le nom de *Stirps* (type, souche) joint à celui de l'espèce principale du groupe, est heureusement employé dans les derniers ouvrages de Lichénographie pour désigner les sections d'un genre ; il a l'avantage d'éviter un nom nouveau et de grouper les plantes autour d'un type connu.

1. **L. vitellina** ACH. *L. U.* p. 403; *Syn.* p. 174; SCH. *En.* p. 80; *L. H.* 450; MOUG. *St. Vog.* 741; NYL. *Prod.* p. 77; *L. scand.* p. 141; MALB. *L. norm.* 76; *Parmelia* FR. *L. E.* p. 162; *Candelaria* MASS. KRB. *S. L. G.* p. 121. — Thalle couleur jaune d'œuf, composé de granulations crénelées sublobées, entassées, rapprochées quelquefois en croûte aréolée; apothécies sessiles presque concolores, à disque d'un jaune livide ou obscur, à bord thallin entier ou granuleux, thèques à spores nombreuses (12-18 et plus); spores quelquefois simples, d'après Nylander.

Sur les vieux bois, les pierres, les écorces (rarement), les murs d'argile. C'est une forme très belle et très commune de cette station, aux environs de Bernay, que Duby a nommée *Prevostii*. Le bord des apothécies, assez grandes, est flexueux ou crénelé, et le disque devient noirâtre. La variété *coruscans* ACH. est une forme lignicole à croûte un peu citrine granulée, aréolée, à bord des apothécies granuleux.

V. **citrina** SCH. *Calloporisma citrina* KRB. *S. L. G.* p. 128; *Lecanora citrina* v. *xanthostygma* ACH. *Syn.* p. 176. pr. p. — Thalle converti en une sorte de lèpre épaisse, d'un jaune vitellin ou verdâtre, à apothécies assez petites, en partie immergées, à bord granulé pulvérulent. — La même variété sur les silex se développe mal; le thalle est dispersé, rare; les apothécies sont petites, éparses, régulières: c'est la var. *aurella* ACH. et la v. *areolata* SCH. *En. L. H.* 450.

V. **pulvinata**. Je sépare sous ce nom une forme des grès, à thalle réuni en petits fragments pulvinés arrondis à grain fin serré, un peu plissé et rayonnant au

bord, dans les jeunes ; apothécies petites à bord épais.
— Rostes (Eure) ; Falaise.

2. **L. phlogina** (ACH.) NYL. *L. P.* 121 ; *Prod.* p. 78 ; *L. Sc.* p. 141 ; MALB. *L. N.* 75 (sub. *L. aurantiaca*) ; *Parmelia citrina* v. *phlogina*. ACH. *Meth.* p. 180 ; *Lecan. citrina* v. *xanthostigma* ACH. *Syn.* p. 176, pr. p. ; *Parmel. parietina* v. *citrinella* FR. *L. E.* p. 73. — Thalle composé de grains léprarioïdes, d'un jaune citrin ou verdâtre ; apothécies éparses d'un jaune orangé agréable (jamais vitellin ou livide comme dans les formes lépreuses du précédent), planes d'abord, à bord pâle entier, puis convexes ; spores petites (Nyl. dit : loges réunies par un tube central.) — (Pl. 11, fig. 5),

Sur les pommiers, au pied des hêtres, sur les bois ; Rouen, Bernay, Mortain. Sur les crottes de mouton (f. *coprophila*) in Herb. Rob. sub *Lecanora citrina*). Dunes de Colleville-sur-Mer.

3. **L. aurantiaca** (LIGHTF.) NYL. *Prod.* p. 76 ; *L. Sc.* p. 142 ; *Lecidea* ACH. *Syn.* p. 50 ; MOUG. *St. Vog.* 1, 151 ; SCHÆR. *En.* p. 148 ; *L. H.* 537 ; *Parmelia* FR. *L. E.* p. 165 ; *Lecanora salicina* ACH. *Syn.* p. 175 ; *Patellaria flavovirescens* DC. *Fl. fr.* 2, p. 359 ; *Callopusia aurantiaca* a *salicina* KRB. *S. L. G.* 129. — Thallé lisse ou granuleux, rugueux-fendillé ; jaune pâle ou jaune citrin ; hypothalle cendré obscur ou noirâtre ; apothécies biatorines, orangées, couronnées par le thalle dans le jeune âge, à disque convexe, à bord mince pâle.

Sur les écorces (saules, peupliers), Rouen, Cherbourg.

V. **erythrella** (ACH.) NYL. *Prod.* p. 76 ; *L. Sc.* 142 ; *Lecanora* ACH. *Syn.* p. 175 ; *Lecidea aurant.* v. *flavovi-*

rescens SCH. *En.* p. 149 ; *L. H.* 223. — Thalle jaune ou ocracé, fragmenté en petites aréoles planes ; apothécies jaune-orangées ou safranées, à bord entier. Elle varie par un thalle et des apothécies plus rouges (v. *rubescens* ACH.). — Falaise, sur le grès ; sur les pierres du littoral ; Querqueville, Nacqueville (cat. Le Jol.). Versainville.

4. ***L. ferruginea*** (HUDS.) NYL. *Prod* p. 76 ; *L. Sc.* p. 143 ; MALB. *L. N.* 30 ; *Patellaria* DC. *Fl fr.* 2, p. 358 ; *Lecidea* SCH. *En.* p. 144 ; *L. H.* 448, 449 ; *Parmelia* FR. *L. E.* 170 ; *Lecidea cæzio-rufa* ACH. *Syn.* p. 44 et *cinereo fusca*, p. 43 ; MOUG. *St Vog.* 1055 ; *Blastenia ferruginea* KRB. *Par* 126. — Thalle blanc cendré ou cendré, quelquefois nul, irrégulier et même limité souvent par un hypothalle noir cendré ou bleuâtre ; apothécies biatorines, ferrugineuses, variant au jaune ou au rouge brun, à disque plan, puis convexiuscule, à bord épais uni ou mince, flexueux festonné.

Sur les écorces et les roches. Dans cette dernière station il constitue la var. *festiva*. ACH. à thalle glauque ou noirâtre (v. *plumbea* MASS.), à apothécies petites, à bord persistant et à disque rougeâtre.

J'ai trouvé sur le châtaignier cette plante avec un thalle jaunâtre (forme typique normale probablement ; V. Fries. *L. E.* 171). Dans les échantillons adultes, le thalle est cendré jaunâtre, épais, fendillé ; les apothécies sont très nombreuses et petites, irrégulières (mêlées, dans les échantillons de Falaise, de quelques grandes) d'un rouge brun. Cette forme pourrait peut-être constituer une bonne variété. — Bernay ; Falaise (Herb. de Brébiss.)

V. **fusco atra** (BAYRH.) NYL. *L. Sc.* 143. — Thalle cendré noirâtre ou obscur, granuleux fendillé ou aréolé; apothécies petites, d'un brun ferrugineux, entourées par un rebord thallin manifeste. — Sur les pierres calcaires; Rouen, Falaise; près l'abbaye du Bec (Eure).

5. **L. cerina** (EHRH.) ACH. *Syn.* p. 173; MOUG. *St. Vog.* 460; NYL. *Prod.* p. 75; *L. Sc.* p. 144; MALBR. *L. N.* 28; *Parmelia* FR. *L. E.* p. 168; *Patellaria* DC. *Fl. fr.* 2, p. 360; *Lecidea* SCH. *En.* p. 148, *L. H.* 219; *Calloposma* KRB. *S. L. G.* 127. — Thalle mince cendré inégal granuleux ou presque lisse, souvent limité par un hypothalle bleuâtre obscur ou noirâtre; apothécies lécanorines, à disque plan, couleur de cire jaune, quelquefois pâle ou livide, à bord mince entier thalloïde, saillant et parfois infléchi, cendré, noircissant pendant l'été.

Sur les arbres et les bois; incrustant les mousses (v. *stillicidiorum* ACH. *L.*, *chloroleuca* ACH.; DUBY *B. G.* p. 663)

V. **hæmatites** SCH. FR. II. CC. MALBR. *L. N.* 73. — Thalle cendré ou cendré bleuâtre; par la prédominance de l'hypothalle (ce qui a donné lieu à la f. *cyano-lepra* DC.); apothécies d'un brun rouge, à bord cendré ou noirâtre. — Sur les peupliers; Rouen.

6. **L. luteoalba** (TURN.) ACH. *Syn.* p. 49 (sub *Lecidea*); MOUG. *St. Vog.* 1150; *Lecidea* SCH. *En.* p. 147 (v. *Personiana*); *L. H.* 475; *Gyalecta Personiana* ACH. *Syn.* p. 10; *Patellaria aurantiaca* DC. *Fl. fr.* 2, 358; *Calloposma* KRB. *S. L. G.* p. 128; *Parmelia cerina* v. *gilva*; FR. *L.*

E. p. 168; *Lecanora cerina* v. *biatorina* NYL. *Prod.* p. 75. — Thalle cendré granuleux rugueux fendillé, hypothalle blanc (Kørber); apothécies biatorines, orangées, petites sessiles planes, puis un peu convexes excluant le bord qui est pâle, blanchâtre dans les jeunes et un peu épais. (Pl. 11, fig. 4.)

Sur les écorces lisses; peupliers. noyers, etc.

V. **pyracea** ACH. FR. ll. cc. NYL. *Prod.* p. 75; L. P. 120; MALBR. L. N. 74 (corticole); *Lecan. pyracea* NYL. L. Sc. p. 145; *Lecid. luteoalba* v. *holocarpa* SCH. l. c.; *Patellaria ulmicola* DC. l. c. — Thalle très mince, frustre ou nul; apothécies moyennes d'un fauve-orangé ou rouge orangé éclatant, pressées, planes et bordées, puis convexes et immarginées; spores de la section (Nylander dit quelquefois simples ou 1-septées). — Sur les ormes, les vieux bois, les murs d'argile (v. *holocarpa* ACH. Thalle jaunâtre livide.)

V. **ochracea** (SCHÆR in *Nat Anz.*) *Lecan. aurantiaca* v. *ochracea* NYL. *Prod.* p. 76; SCH. *En.* p. 149; L. H. 222 (sub *Lecidea*); *Parmelia* FR. L. E. p. 164; *Xanthocarpia* KRB. *Par.* 124. — Thalle mince contigu lépreux ou légèrement fendillé, jaune ocracé, limité quelquefois par un hypothalle noirâtre; apothécies d'un jaune fauve, d'abord enfoncées, puis saillantes sessiles et sans rebord, à la fin d'un jaune brun — Roches calcaires dures; Orival, Caumont.

Cette plante me paraît bien appartenir au *luteo alba* dont elle a l'apothécie; son thalle l'a fait placer par quelques auteurs près de *l'aurantiaca*.

V. **lactea** (MASS.) KRB. *Par.* 64. — Thalle étalé uni-

forme blanchâtre amylacé ; apothécies petites rougeâtres quelquefois. Avec la précédente.

V. **rubescens** (ACH.) KRB (sub *aurantiaca*) — Thalle cendré obscur rugueux fendillé ; apothécies petites, nombreuses, pressées, jaunes-fauves ou rougeâtres, brunies à la fin et convexes. — Petit-Couronne, Orival.

Le *L. luteo alba* est une plante très polymorphe et ces variétés sont très voisines.

7. **L. Lallavei** (CLEM.) NYL *Prod.* p. 77 ; *L. ferruginea* (f. *calcicola*) id. in *Not. Bot. Lecidea Lallavei* ACH. *Syn.* p. 45 ; *Lecidea erythrocarpia* var. SCH. *En.* p. 145, *L. H.* 584 ; *Parmelia* FR. *L. E.* p. 121 ; *Patellaria* DC. *Fl. fr.* 6, p. 182 ; *Blastenia* KRB. *S. L. G.* p. 183. — Thalle blanc farineux épais aréolé ; apothécies petites d'un rouge vif sanguin, immergées planes, à bord thalloïde, recouvrant un bord propre qui devient quelquefois visible à la fin ; spores petites.

Sur les murs calcaires : Canteleu, près Rouen (très rare.)

8. **L. teicholytum** ACH. *Syn.* p. 188 ; *Placodium* DC. *Fl. fr.* vi. p. 185 ; NYL. *Prod.* p. 73 ; et *Pl. versicolor* DC. *Fl. fr.* 2, p. 380 (ex Duf.) ; *Parmelia erythrocarpia* FR. *L. E.* p. 119 (excl. varr.) ; *Lecidea* SCH. *Enum.* p. 145 ; *Blastenia* KRB. *S. L. G.* p. 183. — Thalle d'un blanc cendré bleuâtre, adné, plissé rayonnant à la circonférence, souvent réduit tout entier en une croûte granuleuse pulvérulente fendillée ; apothécies biatorines éparses petites, saillantes du thalle où elles sont engagés un peu d'abord, à disque rouge lé-

gèrement ferrugineux, brunissant à la fin ; planes ou un peu concaves, à bord thallin entier mince, cachant à peine un bord propre, plus pâle que le disque et devenant, dans les anciennes apothécies, décoloré et flexueux.

Sur les murs et les pierres calcaires ; Cherbourg Saint-Pierre-sur-Dives ; Clopin près de Caen (Roberge) R. — Par ses apothécies et ses spores polari-loculaires, cette espèce appartient bien à cette section.

B. Stirps *Lecanoræ sophodis* : Thèques à 8 spores, spores ellipsoïdes brunes, à 1 cloison (bi-loculaires.)

9. **L. sophodes** ACH. *Syn.* p. 153 ; SCHÆR. *En.* p. 70, *L. H.* 314 ; NYL. *Prod.* p. 93 ; *L. P.* 128 ; *L. Sc.* p. 148 ; MALBR. *L. N.* 177 ; *Parmelia* FR. *L. E.* 149 ; *Rinodina* KRB. *S. L. G.* p. 122. — Thalle granuleux verruqueux, cendré blanchâtre ou cendré obscur, fendillé, à peu près déterminé, hypothalle noir peu visible : apothécies très petites, lécanorines, d'un brun noir, planes, opaques ; le bord entier disparaît à peu près avec l'âge.

Sur les écorces lisses : peupliers.

V. **exigua** NYL *L. Sc.* *Lecanora periclea* v. *exigua* ACH. *Syn.* p. 151 ; *L. atra* v. *exigua* SCH. *En.* p. 72 ; *L. H.* 589. — Thalle blanchâtre, cendré ou cendré obscur, inégal, un peu granuleux, étalé, hypothalle non visible ; apothécies un peu plus grandes que dans le type, nombreuses, pressées, noires ou noirâtres, planes ou convexiuscules, excluant le bord qui est mince et parfois un peu crénelé. On trouve aussi une forme athaline (f. *ecrustacea*).

Sur les vieux bois et aussi sur l'écorce des chênes (*Rin. roboris* KRB.)

V. **confragosa** ACH. *Meth.* (sub *Parmelia*); NYL. *L. Sc.* p. 149; *Lecanora atra* v. *confragosa* ACH. *Syn.* p. 146; DUB. *B. Gall.* p. 670; *Parmelia* FR. *L. E.* p. 151; *Rinodina confragosa* KRB. *S. L. G.* p. 125 — Thalle blanchâtre ou blanc cendré granuleux aréolé, aréoles contiguës ou un peu éparses; hypothalle noir évident, limitant; apothécies lécanorines, brunes noirâtres ou noires (facies de l'*atra*, mais quatre fois plus petites), à bord entier plus ou moins persistant. — Sur nos calcaires durs, nous trouvons une forme à thalle contigu sans hypothalle, à apothécies devenant très convexes immarginées (facilement pris pour un *Lecidea*. — (Pl. 11, fig. 6.)

Sur les grès; Falaise, Cherbourg. La forme du calcaire à Rouen.

V. **Friesiana** DUBY *B. Gall.* 666. (*Lecanora Friesiana*); *Lec. sophodes* v. *terrestris* NYL. *Prod.* p. 93. — Thalle cendré pâle ou un peu jaunâtre, ocracé, inégal, granuleux verruqueux fendillé; apothécies nombreuses, petites, sessiles régulières, à disque noir, plan, puis un peu convexe et recouvrant le bord qui est très entier. — Sur les murs d'argile où il est commun; Rouen, Bernay.

V. **cœsiella**. *Rinodina cœsiella* v. *calcareæ* KRB. (ARN. in litt.). — Thalle épais, glebuleux-verruqueux aréolé, cendré ou brunâtre; apothécies noires, parfois prui-neuses (KRB.), à bord entier persistant. — Sur les pierres; Château-Gaillard, près les Andelys (Eure).

V. **leprosa** SCH. *En.* p. 38 (sub *Parmelia obscura* var.) *Rinodina* KRB. *Par.* 72. — Thalle vert noirâtre

fendillé ; apothécies lécanorines assez petites planes subinnées, noires ou presque concolores, à bord plus pâle, persistant entier. — Sur un vieux saule ; Quevilly.

J'ai rencontré sur des silex une forme à thalle cendré noirâtre, qui appartient peut-être à la var. *archæa* NYL. *L. Sc.*, mais il indique le bord des apothécies crénelé. — M. Le Jolis indique aussi la v. *lævigata* ACH. sur les pierres talqueuses du littoral. Nylander lui donne un thalle épais, des apothécies sublécidéines et une station corticale (*L. Sc.* 148). Il se pourrait que tout cela fût la même plante.

C. stirps *Lecanoræ alphoplacæ*. — Thalle plissé rayonnant comme les *Placodium* ; spores simples, incolores.

10. **L. circinnata** (PERS.) ACH. *Syn.* p. 184 ; MOUG. *St. Vog.* 457 ; *Parmelia* FR. *L. E.* p. 123 ; NYL. *L. Sc.* p. 152 ; *Placodium* DC *Fl. fr.* 2, p. 380 ; KRB. *S. L. G.* p. 114 ; NYL. *L. P.* 118 ; *Prod.* p. 72 ; *Lecanora radiosa* SCHÆR. *En.* p. 60 ; *L. H.* 328, 567. — Thalle cendré ou cendré blanchâtre, complètement adhérent, rayonnant à la circonférence, en formant des plis contigus, planes ou un peu convexes et crénelés, à centre fendillé, aréolé ; apothécies nombreuses, pressées et anguleuses par la pression, enfoncées, planes ou urcéolées, à disque brun ou noirâtre, égalant le bord qui est entier.

Sur les pierres calcaires.

D. stirps *Lecanoræ cinereæ*. — Thalle nullement façonné au bord ; apothécies enfoncées ; spores simples.

11. **L. cinerea** (L.) NYL. *Prod.* p. 81 ; *L. Sc.* p. 153 ; *Urceolaria* ACH. *Syn.* p. 140 ; SCHÆR. *En.* p. 86 ; *L. H.* 125 ; *Parmelia* FR. *L. E.* p. 142 ; *Aspicilia*

KRB. *S. L. G.* p. 164 ; *Urceol. tessellata* DC. *Fl. fr* 2 , p. 371. — Thalle cendré ou cendré blanchâtre , fractionné aréolé , à hypothalle noir ; apothécies planes ou concaves , enfoncées ou un peu saillantes , noirâtres , nues ou pruineuses , bordées par le thalle , parfois confluentes .

Sur les rochers granitiques et les schistes (le type) , Cherbourg, Vire, Falaise .

V. **gibbosa** ACH. (sub *Urceolaria* , *Syn.* p. 139) , NYL. *L. Sc.* p. 154. — Thalle cendré ou cendré obscur , aréolé , à aréoles convexes , la plupart fertiles gonflées , élevées au milieu , s'ouvrant par un orifice blanchâtre finement crénelé ; apothécies légèrement pruineuses , à la fin ouvertes , étalées , à bord thallin épais ; spores grandes. — Sur les grès ; Falaise , Cherbourg Rostes (Eure). — La même à thalle blanchâtre , à aréoles plus gonflées , constitue , d'après Nylander , le *Porina chionæa* ACH.

V. **calcareæ** ACH. (sub *Urceolaria*) , NYL. *Prod.* p. 81 , *L. Sc.* p. 154 ; MALB. *L. Norm.* 174 ; *Urceolaria* SCH. *En.* p. 91 (a. *concreta*) *L. H.* 476 ; *Parmelia* FR. *L. E.* p. 187 ; *Aspicilia* KRB. *Par.* p. 94. — Thalle blanc ou crétacé , continu et farineux (f. *farinosa* FLK.) ou finement fendillé , aréolé ; apothécies petites enfoncées , plus ou moins dilatées-anguleuses , noires , d'abord couvertes d'une pruite bleuâtre , puis nues , plus ou moins nombreuses (f. *multipuncta* SCH.) , quelquefois indiquées seulement par un point ou une fente lireliforme (*Urceol. opegraphoïdes* DC. *Lecanora calcareæ* v. *phlyctiformis* NYL. *Coll. G. M. Pyr.*). — Commun sur les roches calcaires (Rouen) et les schistes (Douville.)

V. **contorta** (FLK.) SCH. *En.* p. 91; *L. H.* 131; KRB. *Par.* p. 95; *Urceol. calcarea* v. *Hoffmannii* ACH. *Syn.* p. 143. Forme du précédent d'après NYL. *L. Sc.* — Thalle formé d'aréoles distinctes, cendrées glaucescentes ou blanchâtres, à centre élevé et déprimées au pourtour; apothécies urcéolées, blanches pruineuses. Sur le calcaire on trouve une forme tendant à la variété suivante : à thalle continu ou fendillé, cendré obscur glaucescent, à apothécies peu saillantes, blanches pruineuses, nombreuses ou éparses, presque sans thalle; Mauny, Petit-Couronne. — Sur les calcaires durs, les silex, les briques; Rouen, Mauny, Brionne.

V. **cæsius alba** (DUBY, sub *Urceolaria*, *B. Gall.*); NYL. *Prod.*; KRB. *S. L. G.* 166; MALB. *L. N.* 175 (non n° 80); *Parmelia* FR. *L. E.* p. 185. — Thalle cendré glaucescent étalé, couvrant d'assez grands espaces sur les murs, rugueux plissé, sublobulé, se fendillant à la fin; apothécies urcéolées ou planes, à pruine blanche bleuâtre épaisse, à bord thalloïde irrégulier lacéré (Pl. 11, fig. 10). Belle variété des murs d'argile, découverte par A. Le Prevost, à Bernay. Elle est voisine de la précédente, mais d'un port tout-à-fait distinct.

V. **lacustris** (WESTR.) NYL. FR. II. cc. *Urceolaria Acharii* WESTR. in ACH. *Prod.* — Thalle pâle testacé ou jaunâtre, mince, presque déterminé, plan légèrement fendillé aréolé; apothécies brunes ou concolores au thalle et suburcéolées. — Sur les roches inondées; Rouffigny; carrière des Fourches, Le Roule (près de Cherbourg).

E. stirps *Lecanoræ tartareæ*. Apothécies pâles entourées par un rebord épais; spores grandes, simples.

12. **L. parella** (L.) ACH. *Syn.* p. 169; MOUG. *St. Vog.* 1145, 1146; NYL. *L. P.* 38, *Prod* p. 84; *L. Sc.* p. 156; *Parm. pallescens* FR! *L. E.* p. 132; *Lecanora* SCH. *En.* p. 78; *L. H.* 570, 316, 318; *Ochrolechia* KRB. *S. L. G.* p. 149. — Thalle blanc ou blanc glauque, épais tuberculeux-rugueux ou fendillé aréolé; apothécies grosses, presque concolores, à disque concave ou plane, blanc pruineux, à bord épais; spores légèrement colorées subglobuleuses.

Sur les grès, les silex.

V. **albo flavescens** SCH. *L. H.* 318; *Lec. Turneri* Coll. Thalle plus mince membraneux, verrues s'effleurissant en une lèpre concolore (sorédies). — Sur les écorces: Brionne, Lisieux, Jageolet, Cinglais, Vire, forêt de Saint-Sever.

13. **L. tartarea** (L.) ACH. *Syn.* p. 172; MOUG. *St. Vog.* 69; SCH. *En.* p. 79; *L. H.* 541; NYL. *Prod.* p. 84; *L. Sc.* p. 157; *Parmelia* FR. *L. E.* p. 133. — Thalle très épais, congloméré, granulé verruqueux, inégal, blanchâtre ou blanc cendré; apothécies grandes, charnues testacées, planes nues, à bord épais, flexueux, entier d'abord, puis granuleux crénelé.

Sur les rochers: Cherbourg (Montagne du Roule, la Glacière), Mortain, Lechastelier, Saint-André, Rochedoivre (Calvados).

V. **frigida** ACH. SCH. DC. *ll. cc.* — Muscicole. Thalle se changeant en papilles arrondies ou épineuses. — Bricquebec, Vire, Montagne du Roule (Cherbourg).

F. — Stirps *Lecanoræ subfuscae*. Apothécies vraiment lécanorines; thèques à 8 spores; spores moyennes ou petites, simples (rarement 1-3 septées).

14. **L. glaucoma** (Hffm.) Ach. *Syn.* p. 165; Moug. *St. Vog.* 547; Nyl. *Prod.* p. 87; L. *Sc.* p. 159; *Parmelia sordida* Fr. L. *E.* p. 178 (excl. B); *Zeora* Krb. S. L. G. 133 (v. *glaucoma*); *Lecanora rimosa* v. *sordida* Schær. *En.* p. 71; L. H. 314. — Thalle blanchâtre ou blanc glauque, contigu, fendillé aréolé; apothécies innées, puis sessiles, à disque livide ou noirâtre, couvert d'une pruine blanchâtre ou bleuâtre, égalant le bord très entier et l'excluant à la fin. — F. *scutellaris* Sch., bord thalloïde proéminent, disque déprimé. Roches de Gréville (Manche).

Sur les rochers: Falaise, Cherbourg.

V. **subcarnea** (Ach.) Nyl. L. P. 41, *Prod.* l. c. Sch. *En.* p. 72; *Lecanora subcarnea* Ach. *Syn.* p. 45. — Apothécies planes ou convexes, agglomérées, difformes, presque carnées ou livides testacées, blanches prui-neuses ou nues.

V. **cærulata** Ach. Sch. ll. cc. — Thalle étalé; apothécies petites, agglomérées, convexes, bleu-pruineuses, oblitérant le thalle. — Sur les saules (Le Prevost in Sch.).

V. **Swartzii** (Ach.) Nyl. l. c. — Thalle plus petit, rayonnant, mince et quelquefois byssoïde au bord; apothécies planes ou convexuscules, blanches prui-neuses, concolores au thalle. — Vire (M. Lenormand).

15. **L. subfusca** ACH. *Syn.* p. 157; FR. *L. E.* p. 136 (sub *Parmelia*); SCHÆR. *En.* p. 73; L. *H.* 308; KRB. *S. L. G.* p. 140; NYL. *Prod.* p. 85; L. *Sc.* p. 159; MALBR. *L. Norm.* 128. — Thalle inégal, rugueux ou ridé, granuleux verruqueux, à peu près continu, cendré glauque ou cendré blanchâtre, déterminé ou non; protothalle blanc; apothécies planes ou légèrement convexes, un peu grandes, rapprochées, brunes, variant du brun pâle au brun noir, nues (où à peine pruneuses), à bord persistant, le plus souvent entier ou à la fin flexueux, un peu crénelé; spores moyennes, ovoïdes-ellipsoïdes, simples, transparentes, à parois assez épaisses, à 1 ou 2 nucleus (1). — (Pl. II, fig. 9).

Sur les écorces, les pierres, l'argile, les bois. Cette espèce, très répandue et très polymorphe, comprend un grand nombre de formes difficiles à limiter. Il est souvent impossible d'établir une synonymie rigoureuse, les auteurs ayant compris différemment les variétés d'Acharius. Je rattacherai les divisions de l'espèce aux noms qui me semblent répondre le mieux, par la description de la plante, aux formes de nos contrées. Pour plus de clarté, j'en sépare les variétés *albella*, *angulosa*, dont le port me paraît justifier le rang spécifique où les ont placées plusieurs auteurs.

V. vulgaris (type) SCH. KRB. ll. cc. On rencontre quelques formes trop voisines du type pour en être séparées; ce sont les suivantes : *F. cretacea* N. à thalle

(1) On rencontre assez souvent les apothécies envahies par un petit parasite (*Spharia epicymatia* Wallr., *Sp. lichunicola* D R.), présentant l'aspect de petits conceptacles punctiformes, noirs, entourés par une tache de même couleur.

corticole, très blanc, crétacé. ne différant du type que par la couleur; apothécies moyennes. Ce n'est pas l'*argentata* de la plupart des auteurs, qui a le thalle lisse. — *F. argillicola* N. à thalle cendré ocracé, fendillé; apothécies moyennes ou petites. — *F. globularis* N. apoth. confluentes, hémisphériques, globuleuses et immarginées.

V. **allophana** ACH. *Syn.* p. 158; NYL. *L. Sc.*; KRB. *Par.* p. 78. — Thalle granuleux, rugueux, fendillé, cendré blanchâtre ou un peu obscur; apothécies très nombreuses, pressées-agglomérées, brunes, rarement pâles, à disque convexe un peu brillant, à bord de bonne heure flexueux, crénelé, disparaissant presque à la fin, quelquefois infléchi; spores souvent à 2 nucleus. — Sur les écorces (tilleuls, peupliers), les vieux bois. — *F. rugosa* STIZ. *Comm.* p. 3. Bord des apothécies épais, élevé, rugueux, crénelé. C'est la var. *horiza* ACH. — Sur les écorces et les roches.

V. **intumescens** (Reb.) STIZ. *Comm.* p. 4; Kx. *Fl. cr.* p. 236; *Lecan. intumescens* KRB. *S. L. G.* p. 133; HEPP. *Fl. Eur.* 614; *Lecan. subf. v. argentata* MOUG. *St. V.* 740, a. — Thalle limité, très mince, blanchâtre, lisse ou à peine fendillé; hypothalle bleu noirâtre (KRB.); apothécies moyennes ou grandes, brunes ou brunes livides, très légèrement pruineuses, à disque plane égalant le bord ou le dépassant un peu, celui-ci épais, blanc, infléchi à la fin ou grossièrement crénelé. — Sur le hêtre.

V. **argentata** ACH. *Syn.* p. 157; NYL. *L. Sc.* p. 160; STIZ. *Comm.* p. 5; *L. subf. v. glabrata* ACH. SCH. II. cc.

— Thalle presque lisse, blanc ou blanchâtre, granuleux, fendillé-aréolé dans les échantillons saxicoles (vv. *leucopis* SCH. *lainea* FR. KRB. non ACH. ex NYL.); apothécies moyennes, pressées, à bord entier. (Le Dr Stizenberger y réunit encore les var. *campestris* et *expansa* de SCHÆRER). — Sur les briques, les silex, les grés. (Spores dyblastées).

V. distans (PERS.) ACH. *Meth.*; SCH. *En.* p. 74 (ex specim. auct.); NYL. *L. Sc.* p. 160; KRB. *Par.* 78; Kx. *fl. crypt.* p. 237. — Thalle presque lisse ou finement granuleux verruqueux, cendré blanchâtre ou cendré glauque, parfois zoné blanc byssoïde (proto-thalle KRB.) à la circonférence, le plus souvent limité çà et là par un hypothalle noir (étranger?), quelquefois décussant (v. *geographica* MASS.); apothécies moyennes, nombreuses, mais toujours distantes, régulières, planes ou ou convexiuscules, brunes ou brun pâle (un peu pruinées dans la forme décussée), à bord presque entier ou un peu crénelé. — Commun sur les jeunes chênes. — Nous avons adopté cette variété, dont le nom est bien justifié par son port et qui se distingue aisément.

V. chlarona ACH. KRB. ll. cc. STIZ. *Comm.* Thalle cendré blanchâtre ou cendré glauque, légèrement rugueux granulé ou plus lisse et fendillé; apothécies moyennes ou petites, nombreuses, rapprochées, pressées, quelquefois anguleuses par pression, à disque plane ou concaviuscule, brun pâle ou carné livide ou carné rougeâtre, à bord habituellement crénelé. — Sur le hêtre, le marronnier.

V. coilocarpa ACH. NYL. STIZ. ll. cc. — Thalle limité ou presque limité, mince, inégal ou granulé rugueux;

apothécies petites, concaves étant jeunes, d'un brun noir ou noires, à bord entier ou presque entier. — Sur les vieux bois ; Saint-Aubert (M. de Brébisson).

V. muralis NYL. *L. P.* 122 ; *Prod.* p. 86 ; *Lecan. galactina* HEPP. *Fl. Eur.* 180. — Thalle très blanc, farineux, assez épais, réuni quelquefois par petites plaques pulvinées (sur les rochers calcaires) ; apothécies petites, immergées, brunes, très légèrement pruineuses ou nues, à bord entier et presque effacé à la fin par le disque diffluent. — Sur les murs et les pierres calcaires.

V. conferta DUBY (sub *Patellaria* B. Gall. p. 654) SCHÆR. l. c. *Parmelia* FR. *L. E.* 155. — Thalle ocracé ou jaunâtre, se confondant avec l'argile ; apothécies nombreuses pressées, d'un brun livide jaunâtre, devenant noirâtres en vieillissant, à disque d'abord plane, bordé d'une marge thalline entière blanchâtre, bientôt convexe, étalé diffluent immarginé et d'apparence biatorine ; spores simples du type. Mougeot et le Dr Nylander rapportent cette plante à l'*athroocarpa* (f. *terrestris*) mais elle en diffère spécifiquement par ses spores ; d'autres la rapprochent de l'*Hageni*. La plante est commune sur nos murs d'argile ; nous avons pu en observer un grand nombre d'échantillons de tout âge, et elle mérite d'être distinguée de ses congénères.

V. Hageni (ACH.) NYL. *Prod.* p. 86 ; MALB. *L. N.* 131 ; *Lecanora Hageni* ACH. *Syn.* p. 167 ; MOUG. *St. V.* 1053 ; CHEV. *Fl. par.* p. 560 ; DUB. *B. Gall.* p. 668 ; KRB. *S. L. G.* p. 143 ; *Patellaria dispersa* DC. *Fl. fr.* 2 p. 263 ; *Parmel. stellaris* v. *cœrulescens* SCH. *En.* p. 40,

Lec. subfusca v. *crenulata* SCH. *En.* p. 75 (*saxicola*).— Thalle mince lépreux indéterminé cendré blanchâtre ou nul; apothécies petites, éparses ou rapprochées, à disque plane ou légèrement convexe, brun foncé un peu pruineux ou nu, à bord blanc entier d'abord, puis crénelé persistant. On dirait un état appauvri du *subfusca*. — A la base des vieux saules, sur les bois, les grès, les murs d'argile, où la plante ne varie pas; sur les chaumes des graminées détruites (v. *minuta* COËM. ap. West. v. *graminicola* Kx. *Fl. cr. des fl.* l. 238; DESMZ. *Pl. cr.* 2 s. f. 8, n° 390). Je l'ai vue dans l'herbier de Roberge sur les crottes de mouton, provenant de Colleville-sur-Mer et des falaises de Lyon-sur-Mér.

16. **L. pallida** (SCHRB.) SCHÆR. *En.* p. 78; KRB. *S. L. G.* 144; *Lecan. subf.* varr. NYL. *Prod.* p. 85; *L. Sc.* 162; FR. *L. E.* p. 139. STIZ. *Comm.* — Thalle blanc lacté, lisse ou à peine rugueux; apothécies espacées ou rapprochées, assez grandes, presque concolores au thalle, à disque carné ou roux pâle, couvert d'une pruine blanche épaisse, plane ou concave ondulé, bord épais, très entier, débordé à la fin par le disque.— Sur les chênes, bouleaux, cerisiers.

V. **albella** (type) MOUG. *St. Vog.* 1054; SCH. *L. H.* 325, MALB. *L. N.* 130; on peut distinguer les formes suivantes: f. *cinerella* (FR.) SCH. NYL. STIZ. sub *Lecan. subf.* var.); var. *minor* FR. KB. apothécies petites, nombreuses régulières; sur les jeunes rameaux du chêne. — f. *sorediata* SCH.. apothécies, changées en sorédies poudreuses blanches (*Variolaria* auct.) Sur les bouleaux.

V. **angulosa** (ACH.) SCH. *En.* 78, *L. H.* 540; KRB. *S. L. G.* 145 (non MALB. *L. N.*); *Lecan. angulosa* ACH. *Syn.*

166 ; DUB. *B. Gall.* 668 ; NYL. (subsp.) *L. scand.* p. 161 ; *Parmel. subf.* var. FR. *L. E.* 139 ; *Patellaria angulosa* DC. *Fl. fr.* 2, p. 363. — Thalle peu étendu membraneux lisse, à la fin rugueux fendillé, presque couvert par les apothécies rapprochées, anguleuses, planes ou convexiuscules, d'un roux pâle ou d'un brun carné livide pâle prumineux, à bord épais, entier, recouvert à la fin par le disque diffluent. — Sur les écorces.

V. **scrupulosa** (ACH) STIZ. *Comm.* ; *Lecan. scrupulosa* ACH. *Syn.* p. 160 ; NYL. (subsp.) *L. Sc.* p. 162 ; *Lecan. pallida* v. *angulosa* MALB. *L. N.* 77 ; (non *Lec. scrupulosa* FR. KRB.) — Thalle blanc cendré continu et granuleux ou inégal fendillé, déterminé, mince ou un peu épais, limité par une zone blanche ; apothécies moyennes pressées anguleuses, à disque plane brun et nu comme le *subfusca* (à l'état sénile), mais brun pâle ou brun livide, couvert d'une pruine blanche cendrée (dans l'état jeune et adulte) ; à bord un peu épais, presque entier, persistant. — Sur les peupliers blancs.

17. **L. cæsius alba** KRB. *Par.* 82 ; *Lec. sommerfeltiana* auct. recent. (non FLK. et SCH) ; *Lec. subfusca* v. *Hageni* NYL. *Prod.* pr. p. — Thalle cendré blanchâtre ou obscur aréolé et souvent nul ; apothécies sessiles très petites, souvent rassemblées pressées anguleuses ou éparses (f. *dispersa* KRB. *crenulata* MASS.), à disque brun ou noir élégamment et abondamment couvert d'une pruine bleuâtre, plan ou convexe, alors excluant le bord ; celui-ci blanc persistant et crénelé dans les apothécies éparses. Spores quelquefois dyblastées.

Sur les pierres calcaires ; Rouen, Orival, Mauny.

Cette plante a de grands rapports avec l'*athroocarpa* (saxicole), mais ses spores l'en éloignent. Elle se rapproche tantôt de l'*Hageni*, tantôt de l'*angulosa*.

18. **L. varia** ACH. *Syn.* p. 161; MOUG *St. Vog.* 840; SCH *En.* p. 82 (a. *pallescens*) *L. H.* 325; NYL. *L. P.* 125; *Prod.* p. 89; *L. Sc.* p. 163; *Parmelia* FR. *L. E.* p. 156. — Thalle jaunâtre ou paille, inégal granuleux, indéterminé souvent mince; apothécies concolores d'un jaune livide ou jaune brun, planes ou convexes à bord thallin, un peu épais entier ou un peu crénelé persistant. Cette plante se nuance avec quelques formes dégradées de couleur du *subfusca* et de l'*Hageni*; l'absence de thalle, dans quelques cas, rend la détermination plus embarrassante. L'apothécie est rarement bien régulière et sa couleur, brune ou pâle, est toujours mêlée d'un peu de jaune.

Sur les bois, rarement sur les écorces. Dans cette dernière station, les apothécies convexes étalées immarginées tendent à la variété *symmicta*.

V. **sarcopis** ACH. (*Lecanora*) *Syn.* p. 177; SCH. *En.* 82, *L. H.* 544; NYL. II. CC. KRB. S. L. G. MOUG. *St. Vog.* 840; *Lecan. effusa* ACH. *Syn.* 159; DC. *Fl. fr.* 2, p. 356 (sub *Patellaria*). — Thalle mince cendré jaunâtre ou nul; apothécies petites, nombreuses, éparses ou pressées, à disque roussâtre ou brun roux, plan ou convexe, à bord crénelé disparaissant à la fin. — Sur les cloisons, dans l'intérieur des vieux saules. — M. Nylander y joint encore le *L. apochræa* ACH. forme corticole à thalle nul ou léprarioïde, à apothécies éparses, planes blanches pruneuses, puis nues. — Sur les ormes, Falaise (de Bréb.)

V. **conizæa** (ACH.) NYL. *L. Sc.* p. 163 ; *L. expallens* v. *conizæa* ACH. *Syn.* p. 171 ; *Lec. varia* v. *maculiformis* SCH. *En.* p. 83 ; *Lec. varia* v. *lutescens* NYL. *Prod.* p. 89 ; MALBR. *L. N.* 31. — Thalle d'un jaune sale soufré, granuleux lépreux, maculiforme ; apothécies un peu rapprochées au centre, presque concolores d'abord, puis d'un jaune brun ou roussâtre, à bord entier ou crénelé pulvérulent, à la fin presque effacé. — Sur les pins. — Sur le bouleau la croûte plus étendue est plutôt cendrée verdâtre et toute couverte d'apothécies plus petites. C'est alors le *Lecan. strobilina* v. *betulina* ACH. *Syn.* 171 qu'il rapproche du *symmicta* in Emend p. 341. — Enfin une forme étendue tout-à-fait lépreuse pulvérulente, à apothécies immergées jaunâtres pâles, à bord pulvérulent visible ou exclu par le disque, constitue le *Lecan. expallens* ACH. *Syn.* 171 ; *Patellaria lutescens* DC. *Fl fr.* 2, 354. — Sur les mélèzes, les vieux saules, souvent stérile (*Lepraria sulfurea* ACH.) ; Brionne, Falaise, Baynes, Déal.

V. **symmicta** (ACH.) NYL. *Prod.* p. 89 ; *L. Sc.* 163 ; KRB. *Par.* p. 87 ; *Lecanora symmicta* ACH. *Syn.* in Em. p. 340. — Thalle jaune, blanchâtre, très mince, pulvérulent, quelquefois presque nul ; apothécies pâles testacées ou jaunâtres, biatorines (ayant parfois l'aspect de certaines formes du *Lecidea vernâlis*, comme le fait remarquer Nylander), convexes, subglobuleuses, difformes ou confluentes et sans rebord. — Sur les écorces lisses et les troncs morts : mélèzes, pins, etc. ; sur les clôtures : Grisy, Boisferant (Manche).

V. **orosthea** (ACH.) NYL. *L. Sc.* (subspec.) ; *Lecidea* ACH. *Syn.* p. 37 ; SCHÆR. *En.* p. 149 ; *Parmelia* FR.

L. E. 180. — Thalle jaune soufré sale, pulvérulent ou fendillé aréolé; apothécies subconcolores ou carénées livides, jaunâtres, convexes ou difformes, à peine bordées. Ce n'est peut-être qu'une forme saxicole du *symmicta*. — Sur les parois des rochers siliceux: Cherbourg; Falaise (Pont-des-Verts); Etavaux.

V. **polytropa** (EHRH.) NYL L. Sc. p. 164. *Lecid. Ehrhartiana* v. *polytropa* ACH. Syn. 47; MOUG. St. Vog. 748; *Lecanora polytropa* a. *campestris* SCH. En. p. 81; L. H. 321; *Biatora polytropa* KRB. S. L. G. 205. — Thalle jaunâtre luride, tartareux, granuleux, brisé aréolé ou presque nul (f. *acrustacea* SCH.); hypothalle noir; apothécies adnées, presque concolores, lecanorines d'abord, puis convexes, excluant le bord thallin blanchâtre. — Sur les mortiers, les cloisons en bois: Rouen; Saint-Pierre-du-Jonquet, Baynes. — On trouve une forme corticole que je ne puis rapporter qu'à cette variété ou à la v. *intricata* NYL. l. c.; elle a beaucoup de ressemblance avec la v. *alpigena* SCH. L. H. 322. — Thalle fendillé, aréolé, assez épais; apothécies un peu enfoncées, irrégulières, anguleuses, passant du roux jaunâtre pâle au brun noirâtre; le disque est plan, diffluent, le bord entier ou flexueux. — Frênes, ormes: Caen, Falaise.

V. **sulfurea** (ACH. L. U. 399) NYL Prod. p. 90; L. Sc. 165; *Lecidea* ACH. Syn. p. 37; *Parmelia sordida* var. FR. L. E. p. 179; *Lecan. polytropa* v. *sulfurea* SCHÆR En. p. 82; L. H. 324-572; *Zeora sulfurea* KRB. S. L. G. 136. — Thalle d'un jaune soufré sale, un peu épais, fendillé aréolé; apothécies innées, livides noirâtres, presque biatorines (le bord disparaissant de

bonne heure), convexes, irrégulières. — Sur les roches de silex et de grès : Rouen, Falaise, Cherbourg

C'est encore une des nombreuses variétés du *varia*, d'après Nylander (*L. Sc.*)

19. **L. frustulosa** (DICKS.) NYL. *L. Sc.* p. 166; *Lecanora Ludwigii* ACH. *Syn.* p. 188. — Thalle blanc jaunâtre, finement aréolé ou à aréoles plus développées, presque radiées ou lobées, rassemblées en petits groupes isolés; apothécies d'un brun noir, naissant avec un bord thallin entier ou crénelé qui disparaît à peu près et l'apothécie paraît biatoriné, le disque reste plane ou légèrement convexe.

Sur les rochers siliceux : Falaise, Vire.

20. **L. erysibe** (ACH.) NYL. *Prod.* p. 88; *L. Sc.* p. 167; *Biatora* FR. *L. E.* p. 271; *Lecidea luteola* v. *erysibe* ACH. *Syn.* p. 41; *Biatorina proteiformis* v. *erysibe* KRB. *Par.* p. 140. — Thalle cendré verdâtre ou vert olive, obscur, granuleux verruqueux, fendillé aréolé, à surface un peu lépreuse; apothécies petites, testacées livides ou brunes, innées planes ou libres et convexes, à bord thallin peu distinct. Spores à 1 cloison (ou simples NYL.)

Sur les roches calcaires et les schistes : Rouen, Cherbourg, Balleroy.

V. **Rabenhorstii** (HEPP) *Biatorina proteiformis* var. KRB. *Par.* p. 139 (forma *argillacea*); *Lecidea sanguineo atra* MALBR. *L. N.* 134. — Thalle rugueux verruqueux, fendillé, cendré, obscur ou glaucescent; apothécies nombreuses, petites, d'abord planes et finement bordées, bientôt convexes, globuleuses confluentes,

immarginées, leur couleur varie du jaune rougeâtre au noir. Hypothecium incolore ; spores à 1 cloison. (Pl. 11, fig. 11).

Sur les murs d'argile : Brionne, Bernay.

Ces plantes, surtout la dernière, ont le facies d'un *Lecidea*.

21. **L. athroocarpa** DUB. B. *Gall.* 2, p. 669 ; NYL. *Prod.* p. 88 ; *L. Sc.* p. 168 ; *Lecan. subfusca* v. *cærulata* FR. *L. E.* p. 140. (non *L. athroocarpa* MALB. *L. N.* 78 qui est le *piniperda* v. *glaucella*) ; *Lecania fuscella* KRB. *S. L. G.* p. 122 ; *Lecanora pallida* v. *fuscella* SCHÆR. *En.* p. 78 (fide Garov. in Krb.) — Thalle blanchâtre ou cendré blanchâtre, lépreux, verruqueux, fendillé, hypothalle blanc, un peu arachnoïde ; apothécies assez petites, nombreuses, quelquefois pressées, à disque brun, cendré prumineux, entouré d'un bord entier ou crénelé (échantillons de Le Prevost), devenant bientôt convexe gonflé, nu et immarginé. Spores un peu allongées (dactyliformes), à 1 ou 3 cloisons. (Pl. II, fig. 8).

Sur les écorces, saules, peupliers, châtaigniers, ormes, etc. : Caen, Falaise, Mézidon, Lyon-sur-Mer, Rouen.

V. **Nylanderiana**. *Lecania Nylanderiana* MASS. KRB. *Par.* p. 69. — N'est qu'une forme calcicole sur les mortiers et les pierres calcaires, à thalle plus tourmenté, à apothécies plus petites, plus irrégulières ; spores à 3 cloisons. — Caen, Quevilly près Rouen.

Ces plantes ont beaucoup de rapport avec des formes du *subfusca* et de l'*Hageni*, mais elles s'en éloignent

complètement par leurs thèques à 8-16 ou 32 spores et par la forme et les divisions de celles-ci. Ce n'est point du tout le *Patell. conferta* DUBY. (*Lecan. subfusca* v. *conferta*) qui vient sur l'argile et a un autre port et une autre couleur

22. **L. piniperda** KRB. *Par.* p. 81; *Lec. athroocarpa* var. NYL. *L. P.* 40; MALBR. *L. N.* 78 (v. *glaucella*). — Thalle étalé, lépreux, verruqueux ou fruste, blanc glauque; hypothalle blanc, subarachnoïde persistant (KRB.); apothécies petites, nombreuses, diversement colorées, d'abord lécanorines, concaves ou planes, bordées, puis convexes, biatorines immarginées, pruineuses; spores simples, très petites, ellipsoïdes. (Pl. II, fig. 7).

A la base des pins : Brionne, Rouen.

V. **subcarnea** KRB. apothécies presque carnées, puis un peu brunâtres, blanches pruineuses.

V. **glaucella**. Fw. apothécies variant du brun pâle au livide noirâtre, souvent presque difformes, pruline blanche cendrée.

23. **L. badia** ACH. *L. U.* 407; *Syn.* p. 154; SCH. *En.* p. 68 (excl. v. *xnea*), *L. H.* 301 (major); NYL. *Prod.* 91, *L. Sc.* 170; *Patellaria* DC. *fl. fr.* 2, p. 361; *Parmelia* FR. *L. E.* p. 147 (excl. varr. *b.* et *c.*). — Thalle brun olive ou bai-brun ou un peu cendré, un peu brillant, granuleux aréolé; apothécies apprimées d'un bai-brun ou brun noir également brillantes, planes ou convexuscules, à bord thallin persistant, entier ou légèrement crénelé. Spores fusiformes ellipsoïdes.

Sur les roches, à Gréville (Manche).

24. **L. atra** ACH. *L. N.* 344; *Syn.* p. 146 (excl. v. *confragosa*); MOUG. *St. Vog.* 458; SCHÆR. *En.* p. 72 (excl. varr. *b* et *e*); KRB. *S. L. G.* 139; NYL. *Prod.* p. 90; *L. Sc.* p. 171; MALBR. *L. N.* 176; *Patellaria tephromelas* DC. *fl. fr.* 2, p. 362. — Thalle blanc ou blanc cendré, granuleux verruqueux; apothécies noires, nues, planes ou convexiuscules, à bord thallin entier, flexueux ou un peu crénelé, persistant; hypothecium noir.

Sur les écorces, les rochers et les murs d'argile.

V. **grumosa** ACH. SCH. *ll. cc.* *Lec discolor* DUBY *B. G.* p. 670. — Thalle épais, granulé, aréolé, à surface lépreuse, et d'un cendré glauque; apothécies un peu enfoncées, à bord flexueux, infléchi. — Sur les silex (Orival, Mauny), et les mortiers (Quevilly), Cherbourg.

G. — Stirps *Lecanoræ rubræ*. Apothécies d'un rouge agréable; spores à 3 cloisons.

25. **L. rubra** ACH. *L. U.* 389; *Syn.* p. 177; MOUG. *St. Vog.* 459; SCHÆR. *En.* p. 84; *L. H.* 319; NYL. *L. P.* 44; *Prod.* p. 92; *L. Sc.* p. 171; *Patellaria* DC. *fl. fr.* 2, p. 361; *Parmelia* FR. *L. E.* p. 134; *Phialopsis rubra* KRB. *S. L. G.* p. 170. — Thalle blanc, verruqueux ou un peu lépreux; apothécies un peu urcéolées (rappelant le *Gyalecta cupularis*), à disque rouge, carné ou rosé, à bord thallin épais, infléchi, crénelé; spores naviculaires, à 3 cloisons.

Sur les troncs; Elbeuf (M. Etienne); Falaise (M. de Bréb.).

H. — Stirps *Lecanoræ ventosæ*. Spores grandes, allongées, fusiformes, à cloisons nombreuses (3-7).

26. **L. hæmatomma** ACH. *L. U.* p. 388 ; *Syn.* p. 178 ; DUBY. *B. G.* p. 665 ; SCHÆR. *En.* p. 84 ; *L. H.* 543 ; MOUG. *St. Vog.* 638 ; NYL. *L. P.* 45 ; *Prod.* p. 94 ; *L. Sc.* p. 172 ; *Patellaria* DC. *fl. fr.* 2, p. 355 ; *Parmelia* FR. *L. E.* p. 154 ; *Hæmatomma coccinea* KRB. *S. L. G.* p. 153.

— Thalle épais, tartareux, pulvérulent, soufré ou blanc jaunâtre ; apothécies innées, éparses ou confluentes, d'un rouge de sang, convexiuscules, à peine bordées d'une marge farineuse, subcrénelée. Spores de la Section.

Sur les rochers ombragés ; Gréville, Vallée du Roule (Manche — Le Jolis), Château G liaume, Rochers Danet (Calvados) ; sur les écorces ; Courbonnet, près Falaise (Herb. de Bréb.).

I. — Stirps *Lecanoræ cervinæ*. Thèques polysporés ; spores très petites.

27. **L. cervina** (PERS.) ACH. *Syn.* p. 188 pr. p. ; SCH. *En.* p. 55. *L. H.* 341 ; NYL. *Prod.* p. 78 ; *L. Sc.* p. 174 ; *Parmelia* FR. *L. E.* p. 127 ; *Acarospora* MASS. *Acar. castanea* KRB. *Par.* p. 58. — Thalle un peu épais, formé de squames appliquées, arrondies, peltées, composant une croûte aréolée d'un rouge brun ou châtain livide, blanches en dessous et à la marge, qui est pulvérulente ; apothécies petites, enfoncées, puis un peu superficielles, à disque concave ou plan, brun ou brun obscur, à bord thallin déprimé.

Sur les pierres calcaires et siliceuses : Rouen, Cherbourg.

V. **smaragdula** SCH. *L. H.* 117 ; NYL. *Prod.* p. 79 ; *Endocarpon smaragdulum* ACH. *Syn.* p. 98 ; *Myriospora*

HEPP.; *Acarospora* KRB. *Par.* p. 60. — Squames ou aréoles pâles, d'un brun testacé ou d'un brun verdâtre livide, planes ou un peu convexes, plus minces, isolées souvent; apothécies très petites, punctiformes, irrégulières, d'un brun noir.

Sur les pierres siliceuses : Urville (Cherbourg), Ils Bardel ; Brionne (Eure).

V. **argillacea**. ARN. in litt. *L. cervina* v. *fuscata* (f. *terrestris*) NYL. *L. Sc.* add. p. 290. — Thalle d'un brun rougeâtre livide ou ocracé, formant une croûte ondulée rugueuse, crevassée aréolée; apothécies nombreuses, enfoncées, punctiformes et d'autres ouvertes lécanorines noirâtres, à disque papilleux (an v. *pelyscypha* WALH.?) — Sur les murs d'argile ; Bernay.

V. **erythrocarpa** Je désigne provisoirement sous ce nom une forme argilicole qui n'a aucun rapport avec la précédente. Thalle blanc bleuâtre finement aréolé; apothécies très petites, punctiformes, innées, puis un peu saillantes, ouvertes et bordées, d'un rouge légèrement bruni. — Sur les murs d'argile ; Brionne (Eure).

V. **glaucocarpa** (WHLNB.) ACH. *Syn.* p. 189 ; NYL. *L. Sc.* p. 175 (subsp.); *Lecidea daphæna* ACH. — Thalle du type ou à squames plus grandes et brunes livides ou thalle nul; apothécies brunes roussâtres ou noires, bleu-pruineuses ou nues, grandes ou moyennes. — Sur les mortiers (Rouen) et les pierres calcaires. — La forme sans thalle est la var. *depauperata* KPLH.

V. **pruinosa**. NYL. *L. Sc.* p. 176 ; *Lecidea pruinosa* NYL. *Prod.* p. 146 ; *Sarcogyne pruinosa* KRB. *S. L. G.* p. 267 ;

Lecid. immersa v. *pruinosa* SCH. *Enum.* p. 127; *Lecid. albocærulescens* MALBR. *L. N.* 139. — Sans thalle; apothécies lécidéines, moyennes ou petites, planes, noires (un peu roussâtres ou rougeâtres humides), à pruine bleuâtre; hypothécium blanc; spores petites. — Sur les pierres calcaires et les murs. Falaise (M^t d'Eraynes), Rouen, Cherbourg. — Nylander en rapproche comme forme le *L. simplex* (DAV.) NYL. *Prod.* p. 79 (*Sarcogyne simplex* NYL. *Alger. Opegrapha Personii* v. *strepsodina* ACH. *Syn.* p. 71). Apothécies petites, noires, plissées, déformées, sans thalle. Spores très petites. — Sur les pierres talqueuses du littoral. Cherbourg (Le Jolis).

V. **eucarpa** NYL. *L. S. l. c. Prod.* p. 146 (sub *Lecidea*); *Sarcogyne privigna* v. *clavus* KRB. *S. L. G.* p. 266. — Thalle nul; apothécies lécidéines noires, rougeâtres étant humides, souvent un peu agrégées et flexueuses. — Sur les grés. Vire.

VI. URCEOLARIA Ach. pr. p. Nyl.

Thalle crustacé; apothécies enfoncées, urcéolées, lécidéines, mais entourées souvent d'une seconde bordure thalline; spores cloisonnées.

1. **U. scruposa** ACH. *Syn.* p. 142; DC. *fl. fr.* 2. p. 372; MOUG. *St. Vog* 169; SCHÆR *En.* p. 89; *L. II.* 289; NYL. *L. P.* 46; *Prod.* p. 96; *L. Sc.* p. 176; KRB. *S. L. G.* p. 168; MALBR. *L. N.* 132; *Parmelia* FR. *L. E.* p. 190. — Thalle cendré ou blanchâtre, rugueux, verruqueux et parfois fendillé, un peu pulvérulent à la fin; apothécies noires ou noirâtres, cendrées-pruineuses, im-

mergées, à disque déprimé concave dont le bord propre est recouvert d'abord par le thalle, qui forme une marge rugueuse crénelée; spores grandes, à cloisons nombreuses, quelquefois murales. — Lorsque le thalle est cendré foncé, c'est la var. *plumbea* ACH.

Sur les rochers, la terre des murs.

V. **arenaria** SCH. L. H. 132. — Thalle cendré ou plombé, fendillé-aréolé à bord des apothécions épais granuleux. — Sur la terre; M^t Joly, près Caen (H. Rob.); sur les grès; Rostes.

V. **bryophila** ACH. NYL. II. cc. SCH. L. H. 290; MOUG. St. Vog. 170; *Gyalecta bryophila* ACH. Syn. p. 10; *Stictis lichenicola* MONT. et FR. — Thalle rugueux granulé, cendré blanchâtre, glaucescent ou presque nul; apothécies petites, à bord un peu contracté, proéminent. — Sur la terre et les troncs, parasite des mousses et des Lichens (*Clad. pyxidata*) Cette variété paraît quelquefois avoir un thalle squameux foliacé; cela provient, comme le remarque très bien Fries, de l'incrustation même du thalle du *Cladonia*.

V. **gypsacea** (*Urc. gypsacea* ACH. L. U. p. 338, Syn. p. 142) NYL. L. Sc p. 177; KRB. S L. G. p. 168; MALB. L. N. 80 (rectificata); *Urc. scrup. v. cretacea* SCH. En. p. 90, L. H. 291; KRB. Par. p. 104; DUB. B. G. 670; *Gyalecta cretacea* ACH. Syn. p. 10. — Thalle blanc, verruqueux rugueux, farineux; apothécies petites ou moyennes, un peu enfoncées, concaves, puis planes, à bord épais, couvrant presque le disque au commencement. — Sur les murs d'argile; Bernay.

V. **isidioïdea** SCH. *Isidium lævigatum* et *Westringii* DUBY B. Gall. p. 635. — Thalle changé en une croûte isidioïde papilleuse. — Falaise, Mortain, Rouen.

2. **U. actinostoma** (PERS.) SCH. *En.* p. 87; *L. H.* 573; *NYL. L. P.* 46, *Prod* p. 96; *Verrucaria* ACH. *Syn.* p. 95; *FRIES L. E.* p. 435; *Urceolaria striata* DUB B. G. p. 671; *Parmelia* FR. *L. E.* p. 192; *Thelotrema radiatum* PERS. in *Act. West.*; *Limboria actinostoma* KRB. *S. L. G.* p. 377. — Thalle blanc cendré, fendillé, aréolé, aréoles unies; hypothalle cendré; apothécies petites, déprimées, subglobuleuses - verrucarioïdes, constamment enfoncées dans les aréoles du thalle, à orifice libre, contracté, finement strié plissé, cendré pruineux, à disque noir, rarement ouvert et à peine bordé par le thalle.

Sur les silex, au pied des murs, sur les mortiers. Bernay, Couvrigny.

(N. Les *Urceol cinerea*, *calcareo*, *cæsio alba*, *Acharii*, *diacapsis* et *æderi* de plus. aut. sont reportés au *Lecanora cinerea*.)

VII. PERTUSARIA DC.

Thalle crustacé continu verruqueux-inégal ou lisse. Apothécies enfermées dans les verrues du thalle, endocarpées ou lécanorines; spores solitaires ou au nombre 2, 4 et 8 dans chaque thèque, très grandes, incolores, simples, ellipsoïdes, à parois épaisses.

* Théques à 1-2 spores.

1. **P. communis** DC. *Fl. fr.* 2, p. 320 ; FR.. *L. E.* p. 420 ; MOUG. *St. Vog.* 171 a ; SCHÆR. *En.* p. 229 p.p. *L. II.* 118 ; NYL. *Prod.* p. 97, *L. Sc.* p. 178 ; MALB. *L. N.* 33 ; KRB. *S. L. G.* 385 ; *Porina pertusa* ACH. *Syn.* p. 109. — Thalle membraneux, blanc cendré ou un peu glauque, ou cendré plombé (v. *plumbea* DUBY), déterminé, un peu brillant lisse ou rugueux, couvert de verrues nombreuses qui le font paraître comme aréolé. Celles-ci sont difformes, subglobuleuses, renfermant 2 apothécies ou plus, déprimées autour des ostioles qui sont punctiformes noirâtres. Spores 1-3 dans chaque thèque, ovoïdes-ellipsoïdes (Pl. 11, fig. 13).

Sur les écorces.

V. areolata (CLEM.) ACH. FR. NYL. *Prod* ; *Pertus. communis* var. *rupestris* DC. l. c. ; *Pertus. rupestris* SCH. KRB. — Thalle tartareux plus ou moins fendillé aréolé. Forme saxicole du précédent. — Sur les rochers siliceux.

V. variolosa (WLLR.) SCH. KRB. ll. cc. *P. comm.* v. *sorediata* NYL. *Prod.* MALB. *L. N* 133 ; verrues du thalle constamment stériles et se changeant en une sorédie blanche farineuse. Dans cet état, il constitue les *Vario-laria communis*, *orbiculata*, *faginea* et *discoïdea* d'Acharius. — Nous avons récolté sur le hêtre un *Pertusaria* à verrues assez rapprochées, planiuscules, à ostioles nombreux (6-12), et dont les spores sont un peu fusiformes et au nombre de 2 dans les thèques.

2. **P coccodes** (*Isidium coccodes* ACH. *Syn.* p. 283). NYL. *L. Sc.* p. 178 ; *Pertus. commun.* var. KRB. l. c. ; *Pertus. comm.* v. *isidioidea* SCH. *En.* p. 230, *L. H.* 237.

Pert. ceuthocarpa FR. *L. E.* p. 423 p.p. NYL. *Prod.* p. 98 (non SM.). — Thalle blanchâtre presque entièrement couvert d'une lèpre isidioïde un peu brunie ou roussâtre fendillé, stérile le plus souvent. Le *P. ceuthocarpa* FR. ne serait que l'état fertile de cette espèce, d'après Nylander, et il le décrit ainsi : « apothécies souvent nombreuses dans chaque verrue du thalle ; celles-ci sont planes, éparses et à ostioles obscurs, punctiformes. »

3. **P. melaleuca** DUBY *B. G.* p. 673 ; NYL. *Prod.* p. 99 ; *Pert. Wulfenii* v. *decipiens* FR. *L. E.* p. 424 (excl. syn.) ; *P. Wulfenii* KRB. *Par.* p. 314. — Thalle membraneux cartilagineux mince, lisse, contigu ou finement fendillé, cendré blanchâtre ou jaunâtre pâle ; verrues des apothécies petites, nombreuses, convexes déprimées, à un ostiole ou à plusieurs confluent et formant une ouverture irrégulièrement fendue, déchiquetée ; spores grandes, régulièrement ellipsoïdes, réunies habituellement deux à deux dans les thèques.

Sur les hêtres ; Bernay ; Rouen (forêt de Roumare.)

** Thèques à 4-8 spores.

4. **P. Wulfenii** DC. *Fl. fr.* 2, p. 320 ; FR. *L. E.* 424 ; NYL. *L. P.* 49 ; *Prod.* p. 99 ; *L. Sc.* p. 181 ; MALB. *L. N.* 179 ; *Porina fallax* ACH. *Syn.* p. 110 ; et *P. rugosa* id. ; *Pert. comm.* var. *fallax* SCHÆR. *En.* p. 229. — Thalle cendré jaunâtre ou blanc pâle, ou pâle, assez semblable au *P. communis*, mais verrues à ostioles plus grands, confluent et lécanoriformes ; spores de moitié plus petites.

Sur l'écorce du tilleul, de l'orme, etc.

5. **P. leioplaca** (ACH) SCHÆR. *En.* p. 230, pr. p.; *L. H.* 119; MALB. *L. N.* 178; KRB. *S. L. G.* p. 386; MOUG. *St. Vog.* 847; NYL. *Prod.* p. 99; *L. Sc.* p. 181; *Porina* ACH. *Syn.* p. 110; *Pert. comm.* v. FR. *L. E.* p. 421. — Thalle blanc glauque ou verdâtre, mince, cartilagineux, lisse; verrues fructifères hémisphériques assez régulières, ordinairement espacées et à un seul ostiole (rarement 2 ou 3) punctiforme, obscur ou presque incolores.

Sur les chênes, hêtres, etc.

N. Le *P. Delisei* DUBY *B. G.* p. 672. à thalle rouge orangé parait à M. Nylander un état du *P. communis* accidentellement coloré par l'humidité. Roches de Granville (Manche).

VIII. PHYLCTIS Wallr.

Thalle légèrement crustacé, continu ou pulvérulent; apothécies saillantes, arrondies-difformes, à bord thallin plus ou moins distinct. Thèques à 1-2 spores; spores incolores, grandes ellipsoïdes, à divisions nombreuses murales.

1. **Phl. agelæa** WALLR. KRB. *S. L. G.* p. 391; NYL. *L. P.* 51, *Prod.* p. 99, *L. Sc.* p. 184; MALB. *L. N.* 180; *Thelotrema variolarioides* ACH. *Syn.* p. 117; DUBY *B. G.* p. 674; *Pert. leioplaca* f. *variolosa* SCH. *En.* p. 230. — Thalle blanchâtre ou glauque cendré, mince, lisse ou verruqueux (dans les formes plus épaisses), finement pulvérulent; apothécies naissant dans de petites verrues lépreuses qui les recouvrent plus ou moins, disque

petit, noirâtre, voilé de blanc ou de glauque. Spores mucronées ou papilleuses à chaque extrémité (pl. 11, fig. 12.)

Sur les écorces lisses (saules, charmes, etc.)

IX. *Thelotrema* Ach.

Thalle crustacé continu ; apothécies entourées d'une double bordure, l'une propre, perithéciforme, fermant d'abord l'apothécie, puis lacérée ouverte, l'autre thalline ; spores assez grandes, fusiformes, à divisions nombreuses.

1. **T. lepadinum** Ach. *Syn.* p. 115 ; FR. *L. E.* p. 428 ; MOUG. *St. Vog.* 257 ; SCHÆR. *En.* p. 225, *L. H.* 121 ; NYL. *L. P.* 48, *Prod.* p. 100, *L. Sc.* p. 185. — Thalle blanchâtre, lisse ou légèrement rugueux, apothécies subverrucariformes, naissant dans des verrues thallines tronquées, à disque noirâtre, bleu prumineux.

Sur les vieux arbres : Rouen, Falaise, Martinvast, etc. forêt de Savigny (Manche) ; Caen ; Argentan ; Bernay (Le Prevost.)

T. XVI. — LÉCIDÉES.

Thalle crustacé variable (rarement dessiné), squameux, granulé, aréolé, pulvérulent ou nul dans un petit nombre d'espèces. Apothécies biatorines ou lécidéines. (Les apothécies sont ou noires typiquement et dès leur apparition (lécidéines), ou pâles, jaunâtres rougeâtres et passant quelquefois au livide et au noirâtre (biatorines).

I. LECIDEA Ach.

Caractères de la tribu.

Tableau des Sections du genre.

§ 1. Apothécies biatorines, plus ou moins pâles et souvent planes ou concaves (quelques espèces à apothécies lécidéines y sont placées à cause de leurs autres affinités.)

A Apothécies verrucariformes, à bordure découpée rayonnante (*Petractis* Fr.).

1. *L. exanthematica*.

B. Apothécies biatorines concaves, à bord entier (*Gyalecta* Ach.)

2. *L. Prevostii*, 3. *L. ceracea*, 4. *L. carneolutea*,
5. *L. cupularis*, 6. *L. truncigena*, 7. *querceti*,
8. *L. carneola*, 9. *L. pineti*, 10. *L. lutea*, 11. *L. amœna*.

C. Apothécies biatorines planes ou convexes (quelques espèces noires ou noirâtres : *anomala*, *intermixta*, *melœna*, *uliginosa*, *viridescens*, *vermifera*, *bacillifera*, *incompta*.)

* Thalle squamuleux ; spores simples ;
12. *L. lurida*.

** Thalle tartareux, lisse ou verruqueux, aréolé, granuleux, pulvérulent ou nul ; spores ellipsoïdes oblongues ou fusiformes, simples ou cloisonnées.

13. *L. intermixta*, 14. *L. Ehrhartiana*, 15. *L. lucida*,
16. *L. querneæ*, 17. *L. coarctata*, 18. *L. decolo-*

rans, 19. *L. flexuosa*, 20. *L. uliginosa*, 21. *L. exigua*, 22. *L. vernalis*, 23. *L. tenebricosa*, 24. *L. turgidula*, 25. *L. anomala*, 26. *L. lævigata*, 27. *L. sphæroïdes*, 28. *L. sylvicola*, 29. *cyrtella*, 30. *L. rupestris*, 31. *L. viridescens*, 32. *L. lightfoothii*, 33. *L. tricolor*.

*** Thalle de la division précédente; spores bacillaires ou aciculaires.

34. *L. luteola*, 35. *L. umbrina*, 36. *L. rosella*, 37. *L. bacillifera*.

**** Thèques monosporées (1); spores grandes.

38. *L. pachycarpa*.

***** Thèques polysporées; spores petites.

39. *L. resinæ*. 40. *L. fossarum*.

§ II. Apothécies typiquement noires (*Lecidea* proprement dites), très rarement brunes roussâtres ou brunes noirâtres (*rivulosa*, *lenticularis*, *oxyspora*).

A. Thalle diversement coloré, non citrin.

a. Thalle squameux ou cartilagineux lobé, quelquefois plissé rayonnant (placodiforme); spores hyalines ou colorées brunâtres (*L. canescens*), simples ou cloisonnées.

41. *L. decipiens*, 42. *L. vesicularis*, 43. *L. candida*, 44. *L. aromatica*, 45. *L. canescens*. 46. *L. confusa*.

b. Thalle tartareux ou cartilagineux, verruqueux, granuleux ou lisse, spores hyalines simples.

(1) Les Thèques contiennent ordinairement 8 spores, rarement 4, il en est ainsi dans toutes les autres sections que celle-ci, la suivante et dans la section h. de la 2^e série.

47. *L. parasema*, 48. *L. monticola*, 49. *L. rivulosa*,
50. *L. contigua*, 51. *L. lapicida*, 52. *L. fuscoatra*,
53. *L. calcivora*, 54. *L. chondrodes*, 55. *L. oolithina*, 56. *L. trachylina*.

c. Thalle aréolé (excepté *L. petræa* v. *concentrica*);
plantes saxicoles; spores variables (type du
L. petræa).

57. *L. coracina*, 58. *L. petræa*.

d. Thalle granuleux, verruqueux, lisse ou nul;
spores brunes à 1 ou 3 cloisons (type du *L.*
disciformis).

59. *L. albo atra*, 60. *L. disciformis*, 61. *L. stellu-*
lata, 62. *L. ocellata*, 63. *L. myriocarpa*, 64. *L.*
nigritula.

e. Thalle variable; spores incolores, ellipsoïdes, à
1 ou 5 cloisons.

65. *L. grossa*, 66. *L. incana*, 67. *L. farinosa*,
68. *L. abietina*, 69. *L. premnea*, 70. *L. amphi-*
bola.

f. Thalle presque nul; spores petites, hyalines à 1
cloison (ou simples.)

71. *L. lenticularis*.

g. Espèces parasites.

72. *L. oxyspora*, 73. *L. parasitica*.

h. Thèques monosporées.

74. *L. sanguinaria*.

B. Thalle citrin.

75. *L. geographica*, 75. *L. citrinella*.

§ I. Apothécies biatorines, de couleurs diverses, ja-
mais noires (*Biatora* Fr. pr. m. p.), planes ou con-

caves. — Quelques espèces lécidéines y ont été placées, comme l'a fait M. Nylander, à cause de leurs autres affinités.

A. Apothécies verrucariformes, à bordure découpée rayonnante (*Petractis* FR.)

1. **L. exanthematica** (SM) NYL. *Prod.* p. 101 ; *L. Sc.* p. 188 ; MALBR. *L. N.* 181 ; *Volvaria* DC. *Fl. fr.* 2, p. 373 ; *Thelotrema* ACH. *Syn.* p. 116 ; *Gyalecta* FR. *L. E.* p. 197 ; *Petractis* FR. *S. V* sc. 120 ; KRB. *S. L. G.* p. 329 ; *Thelotrema clausum*, SCH. *En.* p. 225 , *L. H.* 122 ; MOUG. *St. Vog.* 846. — Thalle cendré ocracé, très peu apparent ou nul ; apothécies enfoncées dans la pierre, verruciformes, petites, à bords connivents, puis fendus découpés et enfin écartés, laissant voir le disque qui est carné-jaunâtre ; spores à 3 cloisons (typiquement) ou simples.

Sur les rochers calcaires : Rouen , Gisors , Neusy , Falaise.

B. Apothécies biatorines concaves, à bord entier (*Gyalecta* ACH.)

2. **L. Prevostii** NYL. *Prod.* p. 103 ; *L. epulotica* var. id. *L. Sc.* p. 189 ; *Gyalecta Prevostii* FR. *L. E.* p. 197 ; *Lecidea* SCHÆR. *En.* p. 146 ; NYL. *Prod.* p. 106 ; *Hymenelia* KRB. *Urceolaria* DUBY, *B. G.* p. 67 ; *S. L. G.* p. 329 ; MOUG. *St. Vog.* 848 (sub *Biatora* FR.) — Thalle seulement indiqué par une tache blanche ou blanche-rosée ; apothécies immergées dans la roche, carnées-rosées ou jaunâtres ; ou un peu brunies, concaves, contractées difformes, à bord un peu épais entier, séparé du thalle ;

presque libres dans les petites cavités de la pierre ; spores simples ovoïdes ou sphériques.

Sur les roches calcaires : Saint-Martin près d'Argentan (Herb. de Bréb.) ; Petit-Couronne, près de Rouen, où A. Leprovost l'avait découvert et où nous l'avons recherché en vain ; Bapaume, Duclair (Herb. Roberge.)

3. **L. ceracea**, *Aspicilia ceracea* ARN. *Verz. Jur.* 9 ; *A. epulotica* var. KRB. *Par.* p. 101, — Thalle cendré sale ou blanchâtre (hypotalle?) un peu rugueux, à peine aréolé autour des apothécies qu'il enchasse parfois étroitement ; celles-ci très petites, superficielles (ne pénétrant nullement la pierre), à disque un peu urcéolé, pâle carné-rougeâtre ou un peu bruni.

Sur les petites pierres siliceuses des bruyères ; Brionne (Eure).

4. **L. carneo lutea** (TURN) NYL. *Prod.* p. 101, *Parmelia* FR *L. E.* p. 135 ; *Lecanora* ACH. *Syn.* p. 91 ; SCH. *En.* p. 80 ; DUBY *B. G.* p. 666. — Thalle blanc glauque ou blanchâtre cartilagineux continu ; apothécies moyennes émergeantes, à disque carné testacé plane, à bord plus pâle , accompagné souvent d'un rebord thallin.

Sur les ormes : Cherbourg, Urville-Hague (Le Jolis).

5. **L. cupularis** (ACH.) NYL. *Prod.* p. 101 ; *L. Sc.* p. 189 ; *Gyalecta* ACH. *Syn.* p. 9 ; SCHÆR. *En.* p. 94 ; *L. H.* 135 ; FR *L. E.* p. 195 ; MOUG. *St. Vog.* 1155 ; KRB. *S. L. G.* p. 172 ; *Lecanora* DUBY *B. G.* p. 665 ; *Lecidea marmorea* v. *cupularis* ACH. *Syn.* p. 46. — Thalle très mince cendré verdâtre ou rougeâtre ; apothécies

superficielles (libres) concaves-urcéolées, à disque jaune rougeâtre briqueté, à bord épais, un peu contracté d'abord, entier ou rugueux-plissé; spores ellipsoïdes diversement cloisonnées.

Sur les rochers calcaires ombragés : Orival, Mauny (Eure) ; Villers.

6 **L. truncigena** (ACH.) NYL. *Prod.* p. 102, *L. Sc.* p. 190 ; *Gyalacta Wahlenbergiana* var. ACH. *Syn.* p. 9 ; *Gyal. Flotowii* ARN. *Jur.* 94 (ex. spec. auct.). — Thalle très mince, lépreux, cendré ou nul ; apothécies éparses très petites, urcéolées, en partie immergées, pales blanches jaunâtres ; spores à cloisons nombreuses, oblongues-fusiformes.

Sur les chênes : Aclou (Eure) ; forêt de Roumare (Rouen) ; Balleroy (M. Godey) ; Soulangy (De Bréb.). L'exiguité de ce petit Lichen le fait facilement échapper aux recherches.

7. **L. querceti** NYL. *L. Sc.* p. 191 (ex ipso). Cette plante a beaucoup de rapports avec la précédente (Je n'ai pu voir les spores). Nylander la caractérise par des apothécies pâles ou blanchâtres, des spores ellipsoïdes irrégulièrement et diversement divisées et plus petites (11-13 sur 8-9 mm.)

Sur les ormes ; Falaise (communiqué par M. Godey.)

8. **L. carneola** ACH. *Syn.* p. 42 (excl. var.) NYL. *L. P.* 132, *Prod.* p. 116, *L. Sc.* p. 191 ; MALB. *L. N.* 184 ; *Biatora* FR. *L. E.* p. 264 ; *Lecidea cornea* ACH. METH. p. 56 ; SCHÆR. *En.* p. 142 ; *Bacidia carneola* KRB. *S. L. G.* p. 186. — Thalle nul ou très mince, lépra-

rioïde livide rougeâtre (il est souvent décelé de loin par cette teinte particulière, avant de voir les apothécies); apothécies petites adnées, urcéolées, d'abord enfoncées dans une verrue du thalle qui s'ouvre en une fente étoilée puis libres, à disque testacé, pâle ou rougeâtre, ou rouge brun. Spores aciculaires à cloisons nombreuses.

Sur les chênes; Forêt-Verte (Rouen); bois de Kerbec à Montvason (Manche); forêt de Cérisy.

V. **interserta** NYL in litt. ad Godey (sub *Lecidea interserta* nov. spec.). Je joins ici ce Lichen parce que je n'y remarque aucun caractère important, distinctif du précédent. Les spores sont identiques. Les apothécies sont plus uniformément d'un rouge agréable. (Dans le *carneola*, elles varient du pâle au rouge brun). — Sur les chênes: Balleroy (M. Godey.)

9. **L. pineti** ACH. *L. U* p. 195, *Syn.* p. 41; SCHÆR. *En.* p. 141, *L. H.* 218; NYL. *L. P.* 56, *L. Sc.* p. 191; *Biatore vernalis* v. *pineti* FR. *L. E.* p. 261. — Thalle très mince, lépreux, verdâtre ou nul; apothécies petites, superficielles, concaves, un peu urcéolées, pâles, roux-jaunâtres ou carné-jaunâtres; spores fusiformes, simples ou à une cloison.

Sur les écorces (acacia, châtaignier, chêne, etc.); Falaise; Balleroy; Rouen (Forêt-Verte).

10. **L. lutea** SCH. *En.* p. 147; NYL. *Prod.* p. 103; *L. Sc.* p. 192; *Gyalecta cupularis* v. *lutea* FR. *L. E.* p. 196; *Lecidea melizea* ACH. *Syn.* p. 47; *Gyal. Friesii* KRB. *S. L. G.* p. 173. — Thalle blanchâtre, frustre ou nul; apothécies planes ou un peu concaves, puis

convexiuscules, d'un carné-jaune-pâle agréable, un peu plus grandes que celles du précédent.

Sur les chênes, érables : Cherbourg, Bricquebec ; Rouen (Bois de Saint-Jacques).

11. **L. amæna** NYL. in litt. — Très voisin du précédent. Thalle cendré, léprarioïde, incrustant les mousses et les jungermanes ; apothécies carnées-rougeâtres, à bord blanchâtre, planes.

Sur les jungermanes ; rochers, à Mortain ; sur un cerisier à Bois-Levêque (Herb. de Breb.).

C. Apothécies biatorines, planes ou convexes. Par exception, quelques espèces deviennent noires ou noirâtres, un petit nombre le sont dès l'origine (*anomala*, *intermixta*, *melæna*, *uliginosa*, *viridescens*, *vermifera*, *bacillifera*, *incompta*).

* Thalle squamuleux ; spores simples.

12. **L. lurida** ACH. *Meth.* p. 77, *Syn.* p. 51 ; MOUG. *St. Vog.* 643 ; SCHÆR. *En.* p. 96, *L. H.* 157 ; NYL. *L. P.* 131 ; *Prod.* p. 104. *L. Sc.* p. 192 ; *Biatora* FR. *L. E.* p. 253 ; *Psora* DC. *Fl. fr.* 2, p. 370 ; KRB. *S. L. G.* p. 176. — Thalle squameux, imbriqué, cespiteux, brun livide ou brun noirâtre (brun verdâtre étant humide), à squames arrondies sinuées lobées, naissant sur un hypothalle noir ; apothécies adnées, planes ou convexes, brunes noirâtres, puis noires, blanchâtres en dedans, à bord flexueux presque concolore.

Sur la terre des roches, des murs ; Cherbourg ; Falaise ; les Andelys (Le Prévost).

** Thalle tartareux, lisse ou verruqueux, aréolé, granuleux, pulvérulent ou nul ; spores ellipsoïdes, oblongues ou fusiformes, simples ou cloisonnées.

13. **L. intermixta** NYL. *Prod.* p. 105, *L. Sc.* p. 194; *Lec. sphæroides* var. *atro purpurea* SCH. *En.* p. 140; *Biatora arceutina* KRB. *S. L. G.* p. 192. — Thalle très mince, cendré verdâtre ou nul; apothécies moyennes, sessiles, un peu concaves ou planes, brunes roussâtres ou noirâtres, à bord obtus disparaissant à la fin, obscures en dedans; spores elliptiques allongées (à 1 cloison).

Sur les vieux chênes, parmi les mousses et les jungermanes; Cherbourg, Bois de Kerbec (Le Jolis), forêt de Cerisy (Godey).

V. **parasemoides** NYL. *En.* p. 120. — Apothécies plus petites, plus nombreuses, opaques obscures, immarginées; spores de moitié plus petites. — Sur les murs d'argile; Catillon (M. Godey).

14. **L. Ehrhartiana** ACH. *Meth.* p. 73; *Syn.* p. 47 (excl. varr.); NYL. *L. Sc.* p. 194; *Parmelia varia* v. *parasitica* FR. *L. E.* p. 159; *Lecanora varia* var. SCHÆR. *En.* p. 82, *L. H.* 326 — Thalle blanc jaunâtre, rugueux granulé ou presque nul; apothécies jaunes pâles, planes, grossièrement bordées ou convexes immarginées, blanches en dedans. Spermogonies verrucarioïdes plissées, noirâtres ou noires (*Cliostomum corrugatum* FR. *L. E.* p. 455; *Lecan. varia* v. *graniformis* SCH. *En.* *Lecidea corrugata* ACH. *Prod.*)

Sur les vieux bois: Caen; Bernay (Eure).

15. **L. lucida** ACH. *Meth.* p. 74, *Syn.* p. 48; SCHÆR. *En.* p. 150 (v. *leprosa*) *L. H.* 225; NYL. *Prod.* p. 104, *L. Sc.* p. 195; *Biatora* FR. *L. E.* p. 279. — Thalle mince, léprarioïde, étalé, jaune soufré ou vert jaunâtre; apothécies petites, d'un jaune vitellin ou jaune

pâle prumineux, planes ou convexes immarginées; spores simples.

Sur les rochers de grès ombragés : Pont-des-Verts (Orne); sur les schistes : Mesnil-Vilment ; sur les troncs : Falaise ; Urville-Hague (Manche).

16. **L. querneae** ACH. *Meth.* p. 62, *Syn.* p. 36 ; SCHÆR. *En.* p. 141, *L. H.* 582 ; NYL. *L. P.* 134, *Prod.* p. 112, *L. Sc.* p. 196 ; MALB. *L. N.* 82 ; *Patellaria* DUBY *B. G.* p. 653 ; *Biatora* FR. *L. E.* p. 279 ; *Pyrrhospora* KRB. *S. L. G.* p. 209. — Thalle pulvérulent, léprarioïde ou lépreux granuleux, limité d'une ligne noire hypothalline, bien visible dans les échantillons complets ; apothécies moyennes, convexes, brunes rougeâtres ou brunes, innées, souvent couronnées par le thalle à l'origine, concolores en dedans ; spores ellipsoïdes simples, d'un brun rougeâtre.

Sur les vieux chênes : forêt de Beaumont où il fructifie très bien ; Martinvast, Urville (Manche) ; forêt de Savigny (sur le hêtre). On l'a indiqué aussi sur les bois. On rencontre assez fréquemment le thalle stérile.

17. **L. coarctata** NYL. *L. P.* 54 ; *Prod.* p. 112, *L. Sc.* p. 196 ; MALB. *L. N.* 182 ; *Lecanora* ACH. *Syn.* p. 149 ; SCHÆR. *En.* p. 76, (v. *elacista*), *L. H.* 312, HEPP. *Fl. Eur.* 186 ; *Parmelia* FR. *L. E.* 104 ; *Zeora* KRB. *S. L. G.* 132 ; *Lecanora ocrinæta* et *Lecidea cotaria* ACH. — Thalle blanchâtre (hypothalle ?) ou cendré glauque mince, fendillé, aréolé ou presque continu ou fruste épars ; apothécies assez petites, brunes ou brunes rous-sâtres, opaques, souvent contractées, déformées, affaissées (*collabentia*), entourées d'abord d'une fausse

bordure thalline qui lui donne l'apparence d'un *Lecanora*; spores assez grandes, ellipsoïdes simples, à 1 ou 2 nucleus (Pl. II, fig. 18).

Sur les petites pierres, dans les bruyères, les champs.

V. **argilliseda** (DUF.) SCHÆR. l. c. MALB. L. N. 183; *Lecid. tenagea* ACH. Syn. p. 28. — Thalle plus épais, tartareux lépreux ou cohérent fendillé, cendré blanchâtre ou verdâtre; apothécies innées planes, brunes rougeâtres ou noirâtres. — Sur les murs d'argile; Bernay, Rouen; Falaise.

V. **ornata** NYL. — Thalle cendré plus épais, granuleux fendillé et squameux; apothécies carnées rous-sâtres, à bord thallin blanc. — Dans les fissures des schistes; Balleroy (M. Godey.)

18. **L. decolorans** (FLK.) ACH. Syn. p. 37; MOUG. St. Vog. 551; NYL. Prod. p. 111, L. Sc. p. 197; *Biatore* FR. L. E. p. 296; *Lecidea granulosa* ACH. Meth. (excl. syn.); SCHÆR. En. p. 137, L. H. 214; *Biatore* HEPP. Fl. Eur. 271; *Patellaria Mougeotania* DC. Fl. fr. 6, p. 181; *Lecanora* DUB. B. G. p. 665. — Thalle granuleux-lépreux étalé, quelquefois incrustant, blanchâtre, cendré glauque ou verdâtre (surtout étant frais); apothécies apprimées, concaves ou planes, plus rarement convexes, difformes, confluentes, d'un rouge brique, pâles ou brunies, quelquefois livides et même noirâtres (*L. escharioides* EHRH), blancs en dedans.

Sur la terre, dans les bruyères, sur les talus des chemins creux; Brionne, Cherbourg; Rouen; Corday (Herb. de Bréb.)

V. **glebulosa** FR. L. E. p. 252 (sub *Biatore*); *Lecidea* SCHÆR En. p. 100; NYL. Prod. p. 111; *Lecanora armo-*

riaca DEL. ; *Biatorina Wallrothii* KRB. S. L. G. p. 193. — Thalle blanchâtre ou glaucescent, granuleux squamuleux, à grains plus ou moins rassemblés, confluent en une croûte épaisse, inégale, mêlés de squames subfoliacées crénelées; apothécies apprimées, carnées-roussâtres pâles ou obscures. — Sur les mousses : rochers de Noron, à Falaise, Pont des Verts. (Herb. de Bréb.)

Le *Biatora incolorata* FL. (Herb. de Bréb.) appartient encore à cette espèce.

19. **L. flexuosa** NYL. L. P. 53, *Prod* p. 110; *Biatora* KRB. S. L. G. 194; *Lecid. granulosa* var. SCHÆR. En. p. 138; *Biat. decolorans* var. FR. L. E. p. 268. — Thalle granuleux, verruqueux fendillé, cendré verdâtre ou vert obscur; apothécies noires, planes, à bord souvent flexueux.

Sur les bois : Bernay, Falaise. Sur les pins : bois du Coudray (Cherbourg).

20. **L. uliginosa** ACH. *Meth.* p. 45, *Syn.* p. 25; MOUG. *St. Vog.* 747; SCHÆR. En. p. 136; L. H. 162, 163; NYL. *Prod.* p. 111, L. Sc. p. 198; MALB. L. N. 81; *Biatora* FR. L. E. p. 275; HEPP. *Fl. Eur.* 132; KRB. S. L. G. p. 197; *Lecid. fuliginea* ACH. *Syn.* p. 35 (excl. f. saxicola). — Thalle brun fuligineux ou brun noirâtre, finement granuleux, étalé sur la terre et les débris végétaux; apothécies petites, noires ou brunes-noirâtres, concolores en dedans ou un peu cendrées au milieu, planes d'abord et bientôt convexes hémisphériques, quelquefois confluentes (f. *confluens* SCH.); spores petites, ovoïdes-ellipsoïdes.

Sur la terre humide tourbeuse ou riche en humus, dans les bois, sous les pins.

21. **L. exigua** (CHAUB. *Fl. ag.*) SCHÆR. *En.* p. 141 ; *Biatora* FR. *L. E.* p. 278 ; *Lecid. varians* ACH. *Syn.* p. 38 ; *Biatora De Candollei* HEP. *Fl. Eur.* 254 ; KRB. *Par.* 156 ; *Lecid. mutabilis* FEE ; *Lecid. parasema* v. *exigua* NYL. *Prod.* (en note reporté au *vernalis*). — Thalle très mince vert-cendré ou glauque, finement granulé ou lépreux ; hypothalle noir, apparaissant quelquefois au milieu du thalle épars ; apothécies petites, nombreuses, planes ou convexuscules, agglomérées-déformées, à disque d'un brun jaunâtre pâle ou livide ; spores petites, ovoïdes-ellipsoïdes, simples ou à 1 cloison.

Sur les jeunes chênes ; Forêt-Verte (Rouen). Sur les saules et les hêtres ; Montvason (cat. Le Jol.)

22. **L. vernalis** ACH. *Meth.* p. 68 ; *Syn.* p. 36 ; MOUG. *St. Vog.* 845 ; NYL. *Prod.* p. 107, *L. Sc.* p. 200 ; *Biatora* FR. *L. E.* p. 260 (excl. vv. *luteola*, *Pineti*) ; *Lecidea sphæroïdes* SCH. *En.* p. 139 (pr. max. p.) ; *L. H.* 207, 209, 474. — Thalle blanchâtre ou cendré, granuleux ou fruste ; apothécies pâles roussâtres, petites ou moyennes, souvent pressées, conveves, blanchâtres pâles en dedans ; spores oblongues simples (rarement à 1 cloison (f. *sub duplex* NYL.))

Sur les mousses détruites. — Cette espèce a été souvent confondue avec le *L. sphæroïdes* (Sommerf.) dont elle se distingue par ses spores simples et oblongues (1).

(1) Le *L. vernalis* des anciens auteurs renfermait plusieurs espèces bien caractérisées par leurs spores ; on a dû les séparer malgré les apparences très voisines qui en rendent la distinction très difficile sans l'analyse des spores, et la synonymie très incertaine.

V. **prasina**. *Lecidea prasina* SCH. *En.* p. 137 ; *Micarea* FR. KRB. *S. L. G.* p. 399. — Thalle lépreux-gélatineux, souillé ou remplacé par des granules gonidiens appartenant à un *Protococcus* vert foncé ; apothécies livides noirâtres ; spores ellipsoïdes allongées, à 1 cloison. — Sur les écorces malades : Forêt-Verte ; sur les vieux saules : Varaville (Herb. Rob.)

23. **L. tenebricosa** NYL. *L. Sc.* p. 201. — Diffère du *vernalis* par un thalle blanc lisse, par les apothécies petites, rouge-brunes ou brunes, planes ou convexes ; hypothécium incolore.

Sur les écorces : Falaise (Herb. de Bréb.)

24. **L. turgidula** FR. *L. Succ.* 25 ; SCHÆR. *En.* p. 130 ; NYL. *L. Sc.* p. 201 ; *Lecidella* KRB. *S. L. G.* p. 243 ; *Lecidea vernalis* v. *anomala* (forma) NYL. *Prod.* p. 108 ; *L. punctata* v. *denudata* SCHÆR (ex. NYL. in *Prod.*). — Thalle étalé, blanchâtre, lépreux, très mince ou nul ; apothécies petites, noires ou brunes-noirâtres (rarement brunes-pâles), planes ou convexes immarginées, nues, quelquefois bleu pruneuses, hypothecium blanchâtre ou obscur ; spores simples.

Sur les pins : Brionne.

25. **L. anomala** (FR.) NYL. *L. Sc.* p. 202 ; ACH. *Syn.* p. 38. ; *Biatora* FR. *L. E.* p. 209 pr. p. ; *Lecid. vernalis* v. *anomala* MOUG. *St. V.* 1330 (non *Bacidia anomala* KRB.). — Thalle blanchâtre, granuleux ou nul ; apothécies petites, brunes noirâtres ou brunes pâles ou noires, convexes immarginées, blanches en dedans ou cendrées ; spores oblongues ou fusiformes, à une cloison ou simples (NYL.)

Sur les écorces : Corps, Sauxmesnil (cat. Le Jolis.)
La Bazoque (Godey.

V. **denigrata** (SCH.) NYL. l. c. *Biatora denigrata* KRB. *S. L. G.* p. 199 ; *Lecan. varia* v. *denigrata* SCHÆR. *En.* p. 83, *L. H.* 327 ; *Lecidea alba* SCH. *En.* p. 125. — Thalle lépreux ou granuleux, cendré jaunâtre ou verdâtre ou glaucescent ; apothécies brunes ou livides, noirâtres, planes, à bord mince, puis convexes ; spores simples.

Sur les écorces de chêne : Mauny (Eure) ; Vire.

26. **L. lævigata** NYL. in litt. 1856 (Le Jolis). — Thalle blanc, tartareux, assez épais, lisse, un peu fendillé ; apothécies sessiles, brunes ou noirâtres, à disque plane, facilement protubérant (umboné) puis convexe, à bord mince entier ; spores ovalés elliptiques, un peu atténuées à une extrémité, simples ou à 1 cloison.

Falaises de Gréville près de Cherbourg (Le Jolis.)

27 **L. sphæroides** (SOMMERF.) SCHÆR. *En.* p. 139 pr. p. NYL. *L. Sc.* p. 204 ; *Bilimbia* KRB. *S. L. G.* p. 213 ; *Lecidea vernalis* var. ACH. *L. U.*, *L. alabastrina* var. ACH. *Syn.* p. 46. — Thalle lépreux granuleux, cendré blanchâtre ou cendré verdâtre (surtout étant humide) ; apothécies charnues pâles ou jaunâtres convexes ; spores oblongues fusiformes à 3 ou 5 cloisons. — Facies du *vernalis* mais bien distinct par la structure des spores.

Sur les écorces et les mousses.

V. **muscorum** (SW) SCH. l. c. *L. H.* 209 ; KRB. l. c. MALBR. *L. N.* 34 ; *Lecidea sabuletorum* ACH. *Syn.* p. 20 ; NYL. *L. Sc.* p. 204 ; *L. hypnophila* ACH. *L. U.* — Apo-

thécies sphériques agglomérées passant du jaune rougeâtre au livide et au noir. — Sur les petits coussins de mousses ; murs, lieux escarpés.

V. milliaria. *L. milliaria* FR. *L. E.* p. 342 pr. p. *L. sabuletorum* v. *terrestris* SCHÆR. *En.* p. 133 ; MOUG. *St. V.* 548 ; ACH. *Syn.* p. 20 ; *Bilimbia syncomista* KRB. *Par.* p. 170. — Thalle du type, mais avec un hypothalle brun ; apothécies noires, sphériques, cendrées en dedans ; spores fusiformes allongées, dactyliformes, à 3-5 cloisons. (Pl. II, fig. 17). — Sur la terre : bruyères, talus des chemins.

V. melæna NYL. in *Bot. not. L. Sc.* p. 205, MOUG. *St. V.* 1329 ; *Lec. vernalis* var. NYL. *Prod.* p. 107. — Thalle verdâtre obscur ou cendré ou brun noirâtre, mince lépreux ou nul ; apothécies d'un noir intense, bleuâtre, convexes, concolores en dedans ; spores à 1 ou 3 cloisons. — Sur les vieux bois ; sur les murs d'argile ; Bernay.

V. triplicans NYL. *L. Sc.* Thalle très mince cendré ; apothécies d'un brun roussâtre obscur, pales en dedans (quelquefois obscures) ; spores à 3 cloisons (ou 1). Facies du *sanguinea atra*. — Sur les mousses et les écorces ; Falaise (Herb. de Bréb.).

V. lignaria (ACH.) *Bilimbia* KRB. *Par.* p. 170 ; ARN. *Verz.* (ex ipso) ; *Biatora* HEP. *Fl. Eur.* 20 et 284 (v. *conglomerata*) ; *Lecidea milliaria* var. FR. *L. E.* p. 343 ; *L. lignaria* SCHÆR. *En.* p. 135, *L. H.* 196 pr. p. (D'après Nylander le *L. lignaria* d'Acharius serait une forme lignicole du *parasema*. — V. *L. Sc.* p. 217.) — Thalle brun cendré ou verdâtre obscur, granuleux lépreux ;

apothécies noires très petites, sphériques, immarginées de bonne heure, quelquefois déformées; hypothecium incolore; spores elliptiques allongées, à 3 cloisons. — Sur l'écorce des jeunes Pins; Brionne.

28. **L. sylvicola** FLT (ex Nyl.) Thalle mince lépreux granuleux, pâle blanchâtre; apothécies nombreuses petites, d'abord blanches cireuses, semi translucides, puis noircissant au centre et à la fin tout-à-fait livides noirâtres, convexes et même globuleuses, sans bord visible, blanchâtres en dedans avec l'hymenium noirâtre. Pas vu de spores. — Nylander, dans le Prodrôme, rapporte au *melæna* le *L. sylvicola* de Koerb. Notre plante n'a aucun rapport avec la première.

Sur les roches ombragées : Bazoque (M. Godey).

29. **L. cyrtella** (ACH.) NYL. *L. Sc.* p. 206; *Biatorina* KRB. *S. L. G.* p. 190; *Lecidea anomala* var. SCHÆR. *En.* p. 138, *L. H.* 433; ACH, *Syn.* p. 39, MALB. *L. N.* 79 (sub *Lecanora sophodes*); *Patellaria* DUBY B. G. 654; *Bilimbia faginea* V. *Naegelii* KRB *Par.* — Thalle très mince lépreux, cendré blanchâtre ou nul; apothécies petites, d'abord d'un roux pâle puis roux obscur et enfin noirâtres, planes et entourées d'une bordure thalline qui leur donne l'apparence d'un *Lecanora*, mais elles deviennent promptement convexes immarginées; hypothecium blanc; spores ellipsoïdes dactyliformes, souvent un peu courbées, à une cloison.

Sur les écorces lisses; Saules, Ormes, Charmes, Peupliers; Franqueville (Eure); Rouen, forêt de Roumare.

30. **L. rupestris** (SCOP.) ACH. *Syn.* p. 39; MOUG. *St. Vog.* 944; SCHÆR. *En.* p. 146, *L. H.* 221; *Biatora* KRB.

S. L. G. p. 206 ; *Patellaria* DC. *Fl. fr.* 2 p. 360, et *P. incrustans* *ibid* ; *Parmelia cerina* v. *calva* FR. *L. E.* p. 167 ; *Lecan. cerina* v. *rupestris* NYL. *Prod.* p. 75 ; MALB. *L. N* 29 ; *Lecanora calva* NYL. *L. Sc.* p. 147. — Thalle très blanc ou un peu bruni, très mince à peine distinct de la pierre, contigu ou pulvérulent ; apothécies un peu enfoncées, convexes immarginées, d'un jaune orangé fauve ou roussâtre ; spores simples. — Nous rapportons cette plante ici à cause de ses spores simples et de ses apothécies biatorines, caractères qui l'éloignent des *Lecanora* de la première section où M. Nylander a cru devoir la conserver.

Sur les roches calcaires : Rouen, Falaise (Mont d'E-raynes).

V. **irrubata** ACH. *Syn.* p. 40 ; v. *rufescens* SCH. ; *Patellaria irrubata* DUBY *B. G.* p. 656 — Thalle plus épais cendré verdâtre obscur verruqueux fendillé, un peu aréolé ; apothécies adnées planes ou convexes, orangé fauves ou brunies. — Sur les roches calcaires dures et les schistes ; Rouen, Cherbourg

31. **L. viridescens** ACH. *Meth.* p. 62 ; *Syn.* p. 36 ; DC. *Fl. fr.* 2 p. 350 ; MOUG. *St. Vog.* 550 ; NYL. *Prod.* p. 110, *L. Sc.* p. 206 ; *Biatora* KRB *S. L. G.* p. 201 ; *Biatora vernalis* (forma) FR. *L. E.* p. 262 ; *Lec. sphæroïdes* var. SCH. *En.* p. 140 (excl. syn.), *L. H.* 208. — Thalle mince lépreux d'un vert pâle ou soufré ; apothécies assez petites, éparses ou confluentes, livides ou brunes noirâtres, convexes, blanchâtres ou obscures en dedans ; spores simples ellipsoïdes.

Sur les écorces des troncs putrides ; Falaise (de Breb.)

V. gelatinosa NYL. l. c. ; *L. gelatinosa* ACH. *Syn.* p. 26 ; MOUG. *St. V.* 843 ; SCH. *En.* 137, *L. II.* 205. — Apothécies planes irrégulières noires. — Sur la terre ; Falaise (de Breb)

32 **L. Lightfoothii** (SM.) ACH. *Syn.* p. 34, SCHOER. *En.* p. 138 pr. p. ; NYL. *Prod.* p. 105 ; *Biatorina* KRB. *Par.* p. 141 ; *Lecan. sophodes* v. *pyrina* MOUG. *St. V.* 839. — Thalle assez épais granuleux léprarioide, verdâtre étant humide (cendré verdâtre étant sec), formant une croûte pulvérulente où sont plongées les apothécies livides-brunâtres ou noirâtres, planes et à bord pâle, puis convexes ; spores ellipsoïdes, resserrées un peu au milieu, à 1 cloison.

Sur les écorces lisses ; Pins, Hêtres : Bernay ; Rouen ; Cherbourg ; Caen ; Ballerøy.

33. **L. tricolor** (WITH.) NYL. *L. Sc.* p. 207 ; *L. anomala* FLK. (non FR.) ; *Biatora mixta* FR. *L. E.* p. 268 ; *B. Griffithii* KRB. *S. L. G.* p. 191 ; *Lecid. anomala* var. *Griffithii* SCHOER. *En.* p. 139. — Thalle blanchâtre mince inégal rugueux ; apothécies planes puis convexes, brunes-livides et enfin noires, légèrement cendrées pruneuses ; spores à 1 cloison.

Cherbourg (M Le Jolis). Je n'ai point vu cette plante de Normandie. On l'a souvent confondue avec l'*anomala*.

*** Thalle de la division précédente : spores aciculaires ou bacillaires.

34. **L. luteola**, ACH. *Meth.* p. 40, *Syn.* p. 41 (excl. var.) ; MOUG. *St. V.* 641 ; NYL. *L. P.* 55, *Prod.* p. 114, *L. Sc.* p. 209 ; MALB. *L. Norm.* 35 ; *Biatora vernalis*

var. FR. *L. E.* p. 260 ; *Patellaria vernalis* DUB. *B. G.* 654 ; *Pat. rubella* DC. *fl. fr.* 2, p. 356 ; *Lecidea* SCH. *En.* p. 142, *L. H.* 210 ; *Bacidia* KRB. *S. L. G.* p. 186.

— Thalle étalé, lépreux, granuleux, vert cendré, hypothalle blanchâtre ; apothécies d'un roux jaunâtre ou carné ou brun rougeâtre agréable, sessiles, planes d'abord, à marge épaisse pâle, puis convexes immarginées ; spores longues, aciculaires, bacillaires, quelquefois uniformes, atténuées à une extrémité, simples ou cloisonnées.

Sur les écorces, à la base des troncs.

V. **coronata** KRB. Apothécies à bord blanc pruineux, presque décoloré et à disque brun.

V. **fuscella** FR. l. c. NYL. *L. P.* 135, *Prod.* l. c. MALB. *L. N.* 135 (sub *L. anomala*) ; *L. luteol.* v. *fuscorubella* ACH. *Syn.* NYL. *L. Sc.* p. 209 ; *Patell. Laurocerasi* DUB. *B. G.* p. 653 ; *Bacidia arceutina* STIZ. *Krit. Bem.* ; *L. anomala* DESMAZ. *Cr. Fr.* (non FR. ACH.). — Thalle très mince, léprarioïde, cendré blanchâtre ou glauque ; apothécies petites, brunes, planes ou convexiuscules, à bord plus foncé, blanches en dedans ; spores bacillaires (Pl. II, fig. 23 et 26). — Sur les érables, chênes, etc., Bois de Saint Jacques (Rouen), Elbeuf ; Vire ; Falaise. — On en distingue à peine la var. **arceutina** ACH. NYL. *Prod.* p. 114. — Thalle plus épais, limité, cendré verdâtre, formant une croûte finement fendillée ; apothécies moyennes, d'un roux livide rougeâtre, à bord pâle épais, disparaissant bientôt et alors à disque convexe et brun. — Sur les pins : Falaise.

V. **endoleuca** NYL. *Prod.* l. c. ; MALB. *L. N.* 136 ; *Biatora premnea* LEIGHT (non alior. pr. m. p.) ; *Bacidia atro grisea* KRB. *Par.* p. 133 ; *B. propinqua* STIZ. *Krit. Bem.* — Thalle cendré, glauque ou blanc glauque, lépreux ou subcartilagineux ; apothécies moyennes, d'un noir franc, lisses, presque brillantes dans les jeunes, à bord épais, disparaissant à la fin ; hypothécium blanc ou cendré, noir au fond ; spores bacillaires, claviformes, cloisonnées (Pl. II, fig. 25). — Sur les sapins : Bernay, Cherbourg.

V. **chlorotica** ACH. *L. U.* (teste Nylander) ; *Bacidia albens* STIZ. (ex ipso). — Thalle assez épais, d'un vert obscur, lisse et fendillé ou rugueux inégal ; apothécies petites, pâles, carnées rougeâtres (assez semblables à celles du *L. Pineti*, mais plus colorées et spores bien différentes), rarement tout-à-fait isolées, mais réunies par petits groupes rubiformes. — Sur le noyer et le frêne, à la base des troncs : Orival, Cantelieu (Rouen).

Dans les Lich. Scand., M. Nylander cite le *Lecid. luteol. chlorotica* ACH. comme synonyme de *cyrtella*.

V. **Bouteillei** DESMZ. in *Herb. Rob.* (sub *Parmelia* Ann. sc. nat. 1847) ; *Lecanora varia* var. SCH. *Enum.* p. 83 ; *Bacidia arceutina* v. *intermedia* STIZ. (fide Arnold). — Thalle obscur, cendré verdâtre ou glauque, mince, granuleux ; apothécies très petites, testacées rougeâtres, planes ou convexiuscules, à bord disparaissant de bonne heure. — Sur les tiges de lierre mourantes, les feuilles de buis (*Herb. Roberge*) ; Falaise ; Franqueville (Eure). Peut-être une forme appauvrie de la var. précédente dont elle est très voisine ?

35. **L. umbrina** ACH. *L. U.* p. 183, *Syn.* p. 35; NYL. *L. Sc.* p. 209; *L. homomelæna* SCH. *En.* p. 134 (non NYL. *L. P.* 136); *Scoliciosporum* KRB. *S. L. G.* p. 269. — Thalle mince, cendré, noirâtre ou noir verdâtre, granuleux, inégal; apothécies petites, noires, sessiles, planes ou convexiuscules, blanches en dedans; spores cylindriques, vermiformes, un peu contournées en spirale. (Pl. II, fig. 27).

Sur les murs d'argile: Brionne; sur les schistes: Chérbourg (M. Le Jolis).

36. **L. rosella** ACH. *Meth.* p. 67; SCHÆR. *En.* p. 141, *L. H.* 217; NYL. *Prod.* p. 113, *L. Sc.* p. 208; *Biatora* FR. *L. E.* p. 259; *Patellaria* DC. *fl. fr.* 2, p. 355; *Lecidea alabastrina* var. ACH. *Syn.* p. 46; *Bacidia rosella* KRB. *S. L. G.* p. 185. — Thalle cendré, mince, inégal ou granuleux; apothécies roses ou incarnat, un peu pruneuses, moyennes, planes, à bord obtus peu distinct; spores aciculaires, à plusieurs cloisons.

Sur l'écorce du hêtre, forêt de Bricquebec (Cat. Le Jolis).

37. **L. bacillifera** NYL. in *Mus. fen. L. Sc.* p. 210, *L. holomelæna* v. *vermifera* NYL. *L. P.* 136 (non SCHÆR); *Bacidia fuscorubella* v. *propinqua* STIZ. (fide Arnold). — Thalle cendré verdâtre ou cendré blanchâtre, mince, presque contigu et fendillé ou granuleux; apothécies assez petites, brunes rougeâtres ou noirâtres, à bord visible au commencement puis exclu par le disque planiuscule, blanches en dedans; spores aciculaires droites ou à peu près, simples ou à 3-7 cloisons minces.

Sur les hêtres : Rouen (forêts de Roumare, de Morgny); Cherbourg.

V **muscorum** NYL. l. c. *L. muscorum* SW. NYL. *Bot. not.* — Thalle cendré verdâtre ou cendré, granuleux (comme dans le *L. decolorans*); apothécies noires convexes et hémisphériques; hypothecium blanc rougeâtre. Sur la mousse : Cherbourg (Herb. de Bréb.); sur les murs d'argile : Fontaine-la-Soret (Eure).

V. **incompta** (*L. incompta* BORR.) NYL. *L. Sc.* 210. — Thalle cendré, glaucescent, granuleux; apothécies livides, noirâtres, éparses ou confluentes; hypothecium brun. — Cherbourg; Lisieux.

**** Thèques monosporées; spores grandes.

38. **L. pachycarpa** (DUF.) NYL. *Prod.* p. 118; *Bia-tora* FR. *L. E.* p. 259; *Heterothecium* FLOT., *Bombyliospora* DN. *Lecidea incana* var SCH. *En.* p. 143. — Thalle abondant, d'un blanc verdâtre pâle, granuleux, lobé ou pulvérulent; apothécies grandes (2 mm. 5 et plus), libres, de couleur variable, carnées pâles étant jeunes, puis brunes avec des tons d'un rouge sanguinolent, à bord épais régulier, exclu à la fin par le disque plane étalé; spores très grandes (0^{mm}. 070 — 140), solitaires dans chaque thèque, oblongues à 7 ou 9 cloisons.

Sur les troncs : forêts de Bricquebec, de Savigny.

***** Thèques polyspores; spores petites, globuleuses ou oblongues.

39. **L. resinæ** FR. *Obs. myc.* l. p. 180; NYL. *Prod.* p. 119, *L. Sc.* p. 213; *Peziza* FR. *syst. myc.* — Thalle jaunâtre ou cendré, mince, lépreux (si elle a un thalle [NYL.]) ou nul; apothécies orangées rougeâtres ou

roussâtres, moyennes planes; thèques polyspores; spores globuleuses; hypothécium incolore. Nous n'avons peut-être que l'état spermogonifère (*sphaeria resinæ* FR), le seul que j'aie rencontré.

Sur la résine qui sort des pins; Brionne (Eure).

40. **L. fossarum** (DUF.) NYL. *Prod.* p. 116; *Biatora Rousselii* DR. et Mt., *Biatorella* KRB. *Par.* 124. — Thalle très mince, granuleux-léprarioïde, d'un vert sale ou nul; apothécies adnées moyennes, d'un rouge safrané agréable, convexes immarginées; thèques polyspores; spores oblongues, cylindriques, très petites et très nombreuses.

Sur la terre humide; Tournebu, Carabillon, près Falaise (de Brébiss.).

Une forme (?) plus petite, à apothécies superficielles d'un roux pâle, à thalle mince, noirâtre (an *Alga?*), a été trouvée par M. Pelvet à Vire-Vaudry; c'est le *Sarcosagium biatorellum* MASS. (KRB. *Par.* p. 438).

COMPTE-RENDU

DE

L'EXCURSION AU HAVRE,

Le 26 juillet 1868,

PAR M. G. ÉTIENNE.



MESSIEURS ,

Ce n'est pas au Havre que devait avoir lieu cette année notre excursion réglementaire. La Société avait fait choix dans le principe du Marais-Vernier ; mais en présence des difficultés nombreuses qui surgirent lors de la discussion de ce projet, on convint de remettre à l'année prochaine la visite de cette riche station, en mettant à profit le mode de transport par la Seine comme étant le plus agréable et le plus économique.

En vertu d'une dernière décision de la Compagnie, c'est le Havre qui a été choisi comme but d'exploration. Nous avons le regret de dire que notre réunion a été peu nombreuse ; douze personnes seulement y ont pris part, et encore parmi elles se trouvait-il trois membres étrangers à la Société. Il est juste de dire que, s'il en a été ainsi, ce n'est pas le zèle de nos collègues

qui a fait défaut, car nous avons la certitude qu'un grand nombre d'entre eux avait un vif désir de prendre part à notre promenade. La faute doit être rejetée tout entière sur la poste qui n'a pas délivré, en temps utile, les lettres de convocation. Nous avons été privés aussi de la présence de notre cher président, M. le Dr Blanche, retenu par la maladie.

Enfin, malgré le peu d'attrait que semblait présager une réunion s'annonçant sous des auspices si peu favorables, quelques-uns d'entre nous se rendirent au Havre la veille. Le lendemain, dès le matin, nous prenions la voiture d'Harfleur pour nous rendre au lieu du rendez-vous, ayant avec nous MM. Malbranche et Deshays, membres du Bureau. Grâce au concours bienveillant de MM. Bourlet de la Vallée, Ebran et Besnard, du Havre, qui ont bien voulu nous servir de guides pour explorer les plaines maritimes de l'Eure, notre herborisation n'a pas manqué d'intérêt; aussi, croyons-nous être l'interprète des sentiments de nos collègues, en leur payant ici un juste tribut de remerciements.

A neuf heures, nous étions à Harfleur. Nous faisons une courte visite à son antique église dont le clocher en pierre est fort remarquable. C'est à peu près tout ce qu'il reste à cette ville de son ancienne splendeur. Jadis, c'était le premier port de la Normandie, mais la fondation du Havre et la révocation de l'édit de Nantes, en éloignant plusieurs familles de riches commerçants, vinrent couronner la ruine de ce port important. Nous gagnons la station d'Harfleur pour recevoir ceux de nos collègues que nous attendons. Notre attente n'est pas longue, le sifflet retentit, voici le train

désiré qui s'arrête, encore quelques instants, et notre modeste phalange va grossir ses rangs en accueillant avec joie les nouveaux venus. Nos regards interrogent avec avidité chaque voyageur qui descend, croyant voir en lui un des nôtres impatiemment attendus. Il n'en est rien, nous avons peine à en croire nos yeux, tout espoir cependant est perdu, car le train reprend sa course vers le Havre et nous laisse tout désempoindés.

De retour à Harfleur, nous faisons un léger déjeuner. A peine étions-nous à table, encore sous l'impression de notre déception, que nous voyons venir à nous quatre nouveaux collègues arrivant par le train en retard d'une demi-heure.

A dix heures, nous disons adieu à Harfleur et nous commençons notre excursion en recueillant sur de vieilles murailles le *Ceterach officinarum*. *C. Bauh* (La Doradille), jolie fougère qui semble ne se plaire que sur les ruines ou les rochers, qu'elle tapisse de ses frondes dorées.

Nous voici dans les plaines maritimes de l'Eure ; elles s'étendent jusqu'aux portes du Havre. On trouve là toute une flore nouvelle, inconnue aux botanistes de l'intérieur des terres et l'on peut dire qu'à chaque pas on marche de surprise en surprise. Faute de temps, nous n'avons pu étudier quelques graminées qui nous ont paru singulières par leur aspect ; aussi, croyons-nous qu'il y aurait là quelques découvertes à faire : c'est pourquoi nous engageons les botanophiles qui se trouvent dans le voisinage de cette riche localité à en profiter pour nous donner un catalogue bien complet des espèces qui végètent dans cette station.

Malgré l'état avancé et la sécheresse exceptionnelle de la saison nous avons pu récolter les nombreuses espèces suivantes, grâce aux précieuses indications de nos guides : *Suaeda maritima* Dum ; *Beta maritima* L. ; *Atriplex hastata* L. ; *Atriplex crassifolia* Mey ; *Obione portulacoides* Moq ; *Salicornia herbacea* L ; *Salsola Kali* L. ; *Apium graveolens* L. ; *Oenanthe Lachenalii* Gmel ; *Crithmum maritimum* L. ; *Glaux maritima* L. ; *Samolus Valerandi* L. ; *Triglochin maritimum* L. ; *Chrysanthemum maritimum* Pers ; *Aster tripolium* L. ; *Helminthia echioïdes* Gaertn ; *Absinthium maritimum* L. ; *Polypogon monspeliense* Desf. ; *Glyceria distans* Walh ; *Glyceria maritima* Walh ; *Glaucium flavum* Crantz ; *Lepidium ruderales* L. ; *Oenothera maritima* Scop ; *Astragalus glycyphyllos* L ; *Plantago maritima* L ; *Cochlearia danica*, *Plantago graminea* Lam ; *Convolvulus arvensis*, variété *angustifolius* Rehb ; *Geranium minutiflorum* Jord ; *Potamogeton pectinatus* L. ; *Scirpus maritimus*, variété *digynus* ; *Lepigonum marinum* Walh ; *Lepigonum neglectum* Kindb ? *Ulva intestinalis* L. ; *Statice limonium* L. — Tout près du Havre dans un champ de pommes de terre, nous avons trouvé un pied de *Nicandra physaloides* Gaertn. Notre excursion un peu tardive ne nous a pas permis de retrouver les espèces suivantes que nous avons récoltées en juin 1866 avec M. Lacaille :

Glyceria procumbens Sm ; *Phleum arenarium* L ; *Festuca Rottbolloïdes* Kunth ; *Lepturus filiformis* Tr. ; *Alopecurus bulbosus* L. ; *Carex divisa* Huds ; *Ruppia maritima* L. ; *Ranunculus Baudotii* God.

Il est à regretter que l'entomologie et la géologie n'aient pas eu de représentants parmi nous. Les faunes du Cap de la Hève auraient pu fournir à nos

collègues de curieux échantillons de fossiles et les plaines marécageuses de l'Eure d'intéressantes espèces de coléoptères. Nous avons rapporté de cette dernière localité un petit carabique que M. Malbranche nous a engagé à recueillir, nous l'avons soumis à l'examen de notre savant confrère et ami M. Levoiturier, qui l'a nommé, mais avec un point de doute cependant : *Pogonus hiridipennis*. Cette curieuse espèce n'est pas signalée dans le catalogue des coléoptères de la Seine-Inférieure de M. Mocquerys. Elle est très commune dans les fissures de la vase desséchée.

A trois heures, nous étions de retour au Havre. Un joyeux banquet où n'a cessé de régner la plus franche cordialité, nous réunit tous dans une des magnifiques salles de l'Elysée Havrais, et nous fait bientôt oublier les fatigues de la journée. Sur l'invitation de M. Bourlet de la Vallée, nous nous rendons au Jardin Botanique, situé dans le quartier de l'Hôtel-de-Ville sur l'emplacement de l'ancien cimetière Saint-Roch. Nous sommes accueillis de la manière la plus gracieuse par M. le Dr Lefebure, président de la Société d'Horticulture, entouré de MM. Touchard, Tetrel, Durand et Engamare, qui, de simples manouvriers, sont devenus par l'étude d'habiles jardiniers et se sont consacrés à la prospérité de l'Ecole d'Arboriculture. Cette école compte deux cents variétés d'arbres fruitiers, cultivées par les mille procédés ingénieux de la science moderne.

M. Bourlet de la Vallée nous fait les honneurs du Jardin Botanique dont il est le fondateur et le directeur. Les plantes y sont rangées d'après la méthode de Marquis. Ce qui a décidé le digne directeur à adopter

cette classification, c'est le désir de maintenir le mérite et l'indépendance de la province, la clarté de la méthode et le souvenir du cœur pour son ancien maître.

N'oublions pas de dire en quittant ces utiles créations si propre à développer le goût et les connaissances horticoles qu'elles sont dues à l'initiative de M. Dr Lefebure, le digne président de la Société d'Horticulture, qui, par la persuasion et la persévérance a su faire naître l'émulation et développer ces institutions dignes de tous les encouragements. Nous nous plaçons à lui rendre ici un public hommage.

A la suite de cette visite, nous nous rendons à l'Exposition, l'heure avancée ne nous permet pas d'y rester longtemps ; un rapide coup d'œil nous montre que la marine y est largement représentée, si nous en jugeons par les nombreux engins, machines propres à l'art naval. Nous consacrons quelques instants au jardin, l'attention de la Société se porte tout d'abord sur un enclos renfermant des *Alligators* ou *Caïmans*, genre de crocodile, propre au Nouveau-Monde ; quelques pas plus loin on s'arrête pour admirer un magnifique boa. Tout à côté, une petite vitrine renferme un petit animal fort curieux : le *Caméléon* ; sa queue est volubile et, comme celle des singes d'Amérique, susceptible de s'accrocher aux branches d'arbre. Le volume du poumon est énorme et permet à l'animal de se gonfler d'air à volonté. Quand il en est ainsi, le corps du caméléon paraît transparent. C'est cette organisation particulière qui donne à ce saurien la propriété de changer de couleur, non pas comme on le croit vulgairement, selon les corps sur lesquels il se trouve, mais selon ses besoins et ses passions. Sur les bords

du bassin d'eau de mer qui baigne la grotte, nous apercevons, nonchalamment étendus, deux ou trois *Phoques* ou *Veaux marins*, leurs yeux sont vifs et pleins de douceur. On dit que ces animaux s'appriivoisent facilement et témoignent pour leur maître, une affection aussi vive que celle du chien. De même que ce dernier, ils reconnaissent sa voix, lui obéissent, le caressent et apprennent facilement certains exercices. Les eaux du bassin nourrissent de belles tortues marines; leur conformation et leurs mœurs sont bien différentes des autres chéloniens : leurs pattes déprimées et changées en palettes, ne sont propres qu'à la natation.

Nous nous rendons de là à l' Aquarium : rien de plus intéressant à visiter que ces bassins artificiels, recevant seulement la lumière d'en haut où la science et l'art ont su réunir presque toutes les merveilles du monde de la mer; en effet nous y admirons les poissons les plus rares, les mollusques et les zoophytes les plus curieux et les plus bizarres. Nos regards ne peuvent se détourner de la vue de ces affreux poulpes que nous voyions pour la première fois et qu'il nous est donné, pour ainsi dire, de toucher du doigt.

Nous nous arrêtons à considérer longtemps l'*hippocampe*, les *sèches*, les *araignées de mer*, des légions de *Bernard l'Hermite*, emportant avec eux des coquilles d'emprunt de toutes les formes et de toutes les nuances; les *acfinés*, les *astéries* étalent à nos yeux émerveillés leurs riches couleurs. Nous quittons avec peine toutes ces merveilles en pensant que c'est peut-être la dernière fois que nous pourrons les admirer.

En résumé, Messieurs, notre excursion, malgré son pénible enfantement, s'est terminée à la satisfaction de

tous ceux qui ont pu y prendre part; l'accueil cordial et sympathique que nous avons reçu au Havre, ne laissera, nous en avons l'espoir, dans la mémoire de chacun de nous que l'agréable souvenir d'une bonne journée de plus à inscrire dans les annales de notre Société.

Elbeuf, le 3 septembre 1868.



ANNÉE 1868.

BIBLIOTHÈQUE.

I.

ACADÉMIE DE ROUEN. Discours de réception de M. Sé-
michon. — Réponse de M. A. Malbranche,
Président.

Donné par M. A. Malbranche.

ACTES DU CONGRÈS INTERNATIONAL DE BOTANIQUE tenu
à Paris en août 1867, sous les auspices de la
Soc. Botanique de France, publiés par les soins
de M. Eug. Fournier.

Donné par la Société Botanique de France.

ANDERSONN (N.-J.). Aperçu de la végétation et des
plantes cultivées de la Suède.

Donné par M. Etienne.

ARCHIVES DE PHYSIOLOGIE NORMALE ET PATHOLOGIQUE,
publiées par MM. Brown-Sequard, Charcot et
Vulpian. T. 1^{er}. N° 1. Janvier-Février 1868.

BLANCHARD (Emile). Discours prononcé à la Réunion annuelle des délégués des Sociétés Savantes à la Sorbonne (27 avril 1867).

BOUTTEVILLE (L. de). De l'Existence limitée et de l'extinction des végétaux propagés par division.

Envoi de l'auteur.

BUCAILLE. Sur la découverte de l'Etage Cénomanién à Saint-Didier-des-Bois (Eure).

- Description d'une variété du *Scaphites obliquus* ;
- Essai d'une liste de Fossiles observés dans l'Etage Cénomanién de Rouen.
- Compte-rendu de l'excursion de la Société à Elbeuf (14 juin 1866). Partie géologique.

Envois de l'auteur.

CATALOGUE du Musée de Saumur.

Envoi de la Société Linnéenne de Maine-et-Loire.

CHATEL (Victor). Projet d'organisation de deux Sociétés agricoles spéciales, la Parmentière, pour l'étude de la maladie des pommes de terre, et la Cérès ;

- Nouvelles instructions pratiques sur la culture de la Pomme de terre. Observations relatives à la chronique agricole de l'*Indépendance belge* du 26 février 1868 ;
- La maladie des Vers à soie et des Mûriers ;
- Circulaires et affiches agricoles et horticoles du Comice communal de Valcongrain ;
- Réponse aux anathèmes de M. le Dr Eugène Robert contre les Moineaux, les Mésanges, les Corbeaux et les Étourneaux ;
- A Monsieur le Président de la Commission de

l'Exposition des Insectes utiles et nuisibles.
(Lettre);

CHATEL. Quatrième dîner des cultivateurs (11 mars 1868).

Envois de l'auteur.

COMITÉ LINIER de la Seine-Inférieure. Traité pratique de
la culture du Lin dans la Seine-Inférieure.

Donné par le Comité Linier.

CRETTE DE PALLUEL (Albert). Mémoire sur les Oiseaux
acridiphages ou mangeurs de sauterelles.

Envoi de l'auteur.

DER DR. JOH. CHRIST. SENCKENBERGISCHE Stiftung
widmet zu ihrer sœcularfeier am 18 August. 1863
diese Denkschrift der Offenbacher verein für
Naturkunde.

Donné par la Société d'Offenbach-sur-Mein.

DIE DIATOMEN der Hohentraten bearbeitet von J. Schu-
mann.

Donné par la Soc. Zool. et Bot. de Vienne.

GEHIN (J -B.). Révision des Poissons qui vivent dans les
cours d'eau et dans les étangs du département
de la Moselle, avec quelques considérations sur
le Darwinisme.

MALBRANCHE. Les Lichens de la Normandie (Catalogue
descriptif), 1^{re} partie, Généralités, *Collemacées*;

— Discours d'ouverture. (Académie de Rouen). De
l'influence des Plantes sur le caractère, les
mœurs et le bonheur de l'homme;

— Des Genres en Botanique.

Envois de l'auteur.

D^r NICOLLE. De l'abus des Alcooliques.

Envoi de l'auteur.

Dr NEILREICH (Auguste). Diagnosen der in Ungarn und Slavonien bisher beobachteten gefasspflanzen welche in Koch's synopsis nicht enthalten sind.

Donné par la Société Zool. Bot. de Vienne.

RECUEIL DES PUBLICATIONS de la Société Havraise d'études diverses 26^e-29^e ann., 1859-62, 3 vol.

Donné par M Léon Deshayes.

RENTRÉE SOLENNELLE de la Faculté de Théologie, de l'École préparatoire de Médecine et de l'École préparatoire à l'enseignement supérieur des Sciences et des Lettres de Rouen (20 nov. 1867).

WINNERTZ (Jor) Beitrag zu einer monografie der Sciarinen

Donné par la Soc. Zool Bot. de Vienne.

II.

Publications des Sociétés Correspondantes.

A. — EN FRANCE.

ANGERS. . . . Société Académique de Maine-et-Loire :

Mémoires, t. XXI. Lettres et Arts.

T. XXII. Sciences.

— Société Linnéenne de Maine-et-Loire :
Annales, 10^e année 1868.

BORDEAUX. . . . Société des Sciences Physiques et Naturelles de Bordeaux :

Mémoires. T. IV, 1^{er} cahier (suite).

T. V., 1, 2 et 3 cah. Extraits des procès-verbaux et bibliogr.

CHERBOURG. . . . Société Impériale des Sciences Naturelles de Cherbourg :

Mémoires, XIII (2^e série, t. III).

LE HAVRE. . . . Société havraise d'Études diverses :

Recueil des Publications, 33^e année, 1866.

METZ. Société d'Histoire Naturelle de la Moselle :

Bulletin (11^e cahier).

NIMES Académie du Gard :

Mémoires (novembre 1866, août 1867).

PARIS. INSTITUT IMPÉRIAL DE FRANCE :

— Académie des Sciences. *Comptes rendus hebdomadaires des séances.*

Ann. 1866 et 1867, t. 62, 63, 64 et 65.

— Académie des Inscriptions et Belles-Lettres :

Mémoires, t. 23 et 26. Notices et extraits des Manuscrits de la Bibliothèque Impériale, t. 21

— Société d'Anthropologie :

Bulletins, t. II (3^e, 4^e et 5^e fascicules), t. III (1, 2 et 3 fasc.)

Mémoires, t. III (1^{re} fasc.).

— Société Géologique de France :

— *Bulletins, t. 24^e, 2^e série, p. 271-*

- PRIYAS Société des Sciences historiques et
naturelles de l'Ardèche :
Bulletin, n° 4, 1867.
- LA ROCHELLE . . . Académie de la Rochelle
Section des Sciences naturelles.
Annales 1866-67, n° 8.
- ROUEN Académie Impériale des Sciences,
Belles-Lettres et Arts de Rouen :
Précis analytique des Travaux, années
1864-65, 1865-66, 1866-67.
- Société impériale et centrale d'Hor-
ticulture de la Seine-Inférieure :
Bulletin, t. XI (1866), XII (1867),
XIII (1868), 1 et 2 cah.
- Société Libre d'Émulation du Com-
merce et de l'Industrie :
Bulletins des Travaux, ann. 1865-66,
1866-67, 1867-68
- Société Libre des Pharmaciens de
Rouen :
Année 1867.
- SAINT-POL Société d'Agriculture de l'Arrondis-
sement de Saint-Pol :
Bulletin, 4^e trimestre de 1867.
- SEMUR Société des Sciences historiques et
naturelles de Semur :
Bulletin, 4^e année 1867.
- TROYES Société Académique d'Agriculture des
Sciences, Arts et Belles-Lettres de
l'Aube :
Mémoires, t. IV, 3^e série (XXXI^e de
la collection).

B — A L'ÉTRANGER.

- BRÈME Société des Sciences naturelles de Brème :
Abhandlungen herausgegeben vom Naturwissenschaftlichen vereine zu Bremen I Bd III heft.
- BRUXELLES Société Royale de Botanique de Bruxelles :
Bulletin, t. VI (6^e année), t. VII (7^e année).
— Société Entomologique de Belgique :
Annales, t. 9, 10 et 11.
— Société malacologique de Belgique :
Annales et Bulletin, t. 1 ann. 1863-64 et 1865; t. II, ann. 1866-67.
- GENÈVE. Société ornithologique Suisse :
Bulletin, t. II, 1^{re} partie.
- HARLEM. Société hollandaise des Sciences :
Archives néerlandaises des Sciences exactes et naturelles : T II (3, 4 et 5 liv.); t. III (1 et 2 liv.)
- LIÈGE Société royale des Sciences de Liège :
Mémoires. 2^e série, t. I et II.
- OFFENBACH-S-MEIN. Société des Sciences naturelles :
Berichte der Offenbacher vereins fur Naturkunde uber seine thatigkeit (V. VI. VII und VIII Bericht).— 17 mai 1863. — 12 mai 1867.

VIENNE Société de Zoologie et de Botanique
de Vienne :

*Verhandlungen der Kaiserlich-Ko-
niglichen Zoologisch, Botanischen
Gesellschaft in Wien. — Jahrgang,
1867. XVII Band.*

III.

Abonnements et Acquisitions.

ANNALES DES SCIENCES NATURELLES, 5^e série :

Botanique, t. VII et VIII, année 1867.

Zoologie, t. VII et VIII, année 1867.

COMPTES-RENDUS HEBDOMADAIRES des Séances de l'Aca-
démie des Sciences, t. 20-45 (1845-1857) 26 vol.



ANNÉE 1868.

COLLECTIONS.

Dons offerts à la Société.

Noms des Donateurs.

MM.

- ADELIN (Jules) . . Fossiles (*indét.*)
BEUZERON. . . . Lycoperdon bovista (*Mesnil-Esnard*).
D^r BOUTEILLER. . . Œuf de poule
— Mollusques (*îles Sandwich*)
— Spécimen de greffe en fente d'une
pomme de Canada sur un pom-
mier à cidre.
D^r BLANCHE (Emm.). Lycoperdon corium (*Trianon*).
— Polyporus . . . (*Gouvy, bords de*
l'Aize).
— Marbres; fossiles
D^r BOUTTEVILLE (DE). Staurodite (*trouvé dans les Mica-*
chistes. Coray, Finistère).
BUCAILLE Collection de Roches (*Env de*
Rouen).
BROSSARD (DE) . . Hironnelle des Murailles.
ETIENNE Collection de Mousses (*Environs*
d'Elbeuf).

Noms des Donateurs.

MM.

- ETIENNE Herbar des environs d'Elbeuf.
— Manne du Turkestan.
FOURTET Scories volcaniques.
GOSSELIN Fossiles (*Environs de Caudebec*).
— Nid de Vespa.
LACAILLE Collection de Champignons (*Env.
de Bolbec*).
LHOMME (A.) Filaires.
— Minerais provenant de la houille
LIEURY Fruit de *Pyrus malus glabra*, Koch,
Pyrus acerba, (*Bois de Beau-*
lieu). (Il en a été conservé un
dessin, exécuté par M. *Jules*
Adeline).
LÉPINE (DE) Blattes d'Amérique.
— Nid de Vespa (POLISTES GALLICA)
MALBRANCHE (A.) Œuf de poule superfété.
— Nid d'Araignée (GENRE LYCOSA).
— Collection de Lichens de la Nor-
mandie .
— Œufs du *Lasiocampa neustria* (*La*
Livrée).
MARTINET (Ch.) Produits de Cynips? (*Pommier*),
— (*Saint-Jacques*).
MOCQUERYS fils Fossiles (Trinité-du-Val-Saint-Denis)
Eure.
NOS D'ARGENCE Fragment de fruits du Chêne
(*Quercus*. . . . ?)
PICHARD Taupes grillons.
-

TABLE ANALYTIQUE

(Seulement en ce qui concerne les Sciences naturelles)

DES OUVRAGES

Reçus par la Société en 1868.

—...—

ACADÉMIE DES SCIENCES, tome LXII, janvier à juin 1866.

selecta fungorum carpologia. — Des vaisseaux propres dans les aroïdées — Vrille des cucurbitacées — Des phénomènes diluviens — Sur les abeilles et un de leurs parasites — Météorites (plusieurs articles) — Des lépidosiréniens (*protopterus annectens*) — Sable granitifère de Pesaro, thulite compacte de Traversella (Piémont) Bustamite du Vicentin — Une troisième membrane dans les anthères — Organes de la parturition chez les Kanguroos — Des limites entre l'espèce et la variété, considérations tirées de l'étude de l'ordre des insectes hyménoptères — Des cellules fibreuses dans quelques anthères — Espèce nouvelle de glyptodon : *G. giganteus* — Des placentoides, nouvel organe des anthères — Gisements stannifères du Limousin et de la Marche — Cloison des logettes de l'anthère — Bulbe des ophrydées — De la végétation; fonctions des feuilles — Gisements de phosphate de chaux —

Animaux fossiles ; formes intermédiaires — Hybridité dans le règne végétal — Ilot volcanique dans la rade de Santorin (plusieurs articles) — Organes femelles de la génération dans les Kanguroos — Vaisseaux laticifères — Histoire physiologique des arbres (plusieurs articles) — Poches marsupiales, glandes mammaires et fœtus mammaires — Des orchidées — Parturition des Kanguroos — Eruption boueuse de Paterno (Sicile) — Terrain nummulitique de l'Italie et des Alpes — Encéphale des poissons — Accroissement des plantes pendant le jour et pendant la nuit — Cancériens fossiles — Du *dronte* (*didus ineptus*) — Appareils vasculaires et nerveux des larves, des crustacés marins (plusieurs articles) — De l'ichthyopsophore ou voix des poissons — Bryozoaires perforants de la famille des térébriporides — Métamorphose des crustacés marins — Muscles adducteurs de la cuisse chez les animaux domestiques — La caractéristique de l'espèce et de la race — Structure anormale des tiges des lianes — Vaisseaux et nerfs des parties fibreuses et fibro-cartilagineuses — Monstre humain exencéphale — Contraction des muscles de la vie animale — Des poudingues — Alluvions des environs de Toul, par rapport à l'antiquité de l'espèce humaine — Cailloux roulés de la Dordogne — Reproduction et embryogénie des pucerons (plusieurs articles) — Du réseau pentagonal — Structure des anthères dans les aroïdées — Structure des muscles et contraction musculaire — Placers aurifères des Cévennes — Ours fossile — Terminaison des nerfs moteurs dans les muscles — Analyse de la roche formant la nouvelle île de Santorin — Craie dans le nord du bassin de Paris.

Tome LXIII, juillet à décembre 1866 : Production naturelle et artificielle du diamant (plusieurs articles) — Du *jussiaea repens* de Linné — Systole des ventricules du cœur — Type parallèle dans le midi de la France à la craie danienne — Éruption de l'île de Santorin (plusieurs articles) — Spinelle noir de la Haute-Loire — Minerai de cuivre de Corse — Tissu sarcodique de l'éponge — Ancienneté de l'homme — Maladie des vers à soie (plusieurs articles) — Des vaisseaux propres dans les ombellifères — Nouvel étage à introduire en géologie — Croissance diurne et nocturne des hampes florales de certains genres — Éruption du Vésuve (plusieurs articles) — Structure anormale dans les racines du *myrrhis odorata* — Crâne de ziphius trouvé à Arcachon — Pourriture des fruits (plusieurs articles) — Génération spontanée des moisissures végétales et des animalcules infusoires — De la craie dans le nord du bassin de Paris — Limming (*lemmus norwegien*) — Reptile fossile — Caractéristique de la race — Organes de sécrétion chez les insectes de l'ordre des hémiptères — Fécondation des floridées — Monstres anencéphales — Structure et composition des perispermes des légumineuses — Vision des poissons et des amphibies — Culture de l'ailante — Des vaisseaux propres dans les clusiacées (plusieurs articles) — Développement de petits acarïens dans les pommes de terre — Régénération des membres de la salamandre aquatique (*triton cristatus*) — Des animaux disparus de la Martinique et de la Guadeloupe — Dualité primitive du cœur et formation de l'aire vasculaire dans l'embryon de la poule — Constitution géologique aux environs de Saint-Chinian.

— Ossements humains fossiles trouvés près Colmar —
Fonctions des feuilles (plusieurs articles) — Lacunes à
gomme dans des quinquées — Histoire physiologique des
arbres — Mœurs d'un jeune gorille — Des annélides
et des géphyriens — Cyclocéphalien, genre cyclocé-
phale, variété anopse — Races océaniques, les Poly-
nésiens et leurs migrations — Prétendue transforma-
tion du sanglier en cochon domestique (plusieurs
articles) — Cavernes à ossements de Toul — Résis-
tance vitale de certains embryons végétaux, par F. A.
Pouchet — Veau anide — Poissons fluviatiles de
l'Algérie — Ages du système d'argiles et de calcaire
compacte compris entre Bize et Saint-Chinian — Gé-
nération spontanée des animalcules infusoires — De la
poule et de la cane comme pondeuses, de l'œuf de poule
et de l'œuf de cane — Force musculaire des insectes
— Métis anglo-normands dits de race demi-sang — De
la résistance vitale, par F. A. Pouchet.

Tome LXIV, janvier-juin 1867 : Lymphatiques des torpilles
et des autres plagiostomes — Génération spontanée des
animalcules infusoires — Dépôt à *elephas meridionalis*
de Saint-Prest, aux environs de Chartres — Roches
éruptives de l'Asie-Mineure — Diamant dans les sables
de l'Australie-Ouest — Durée de l'incubation des œufs
de Roussette — Un maxillaire inférieur de rhinocéros de
l'éocène supérieure du Tarn — Helminthes de l'homme
et des animaux domestiques en Irlande — Du dépôt
littoral de la France — Structure du cœur des poissons
du genre Gade — Production des œufs — Développe-
ment sexuel des insectes — Floraison et fructification
de la vigne — Du jussiaea repens — Histologie des dil-
léniciées — Fossiles découverts, près d'Aix-les-Bains,

dans la grotte des Fées — Mode de production de certaines races d'animaux domestiques — Anatomie du genre *fistulina* — Sables ossifères de l'Orléanais et des faluns de la Touraine — Accroissement de la taille chez les animaux à sang froid — Maladie psorospermique des vers à soie (plusieurs articles) — Disque céphalique du rémora — Argyronète aquatique — Gisement ossifère de l'âge du renne dans le Tarn-et-Garonne — Accroissement en diamètre des végétaux — OŒufs de vers à soie du murier qui n'éclosent que la deuxième année après leur ponte — Phénomènes volcaniques de Santorin (plusieurs articles) — Origine tératologique attribuée à certaines races d'animaux domestiques (plusieurs articles) — De l'innervation du cœur — Vers à soie du chêne. — Ossements humains trouvés près de Toul — Signification morphologique des cystides — Hermaphrodisme apparent dans le sexe masculin — Lithologie des mers de France — Mouvements spontanés du *colocasia esculenta* — Type d'une nouvelle famille de l'ordre des rongeurs — Caractères de l'espèce et de la race et non existence d'une race de bœufs dits niata — Nature des corpuscules des vers à soie — Anatomie des sipoucles — Evolution de la notocorde des cavités des disques intervertébraux et de leur contenu gélatineux — Des vaisseaux propres dans les araliacées (plusieurs articles) — Fossiles du terrain dévonien du Bosphore — Action des vapeurs de mercure sur les plantes (plusieurs articles) — Monstruosité devenues le point départ de nouvelles races dans les végétaux. — Sur les calcaires à terebratula diphya de la porte de France, à Grenoble — Phénomène diluvien dans les vallées de la Garonne, du Tarn et de l'Aveyron — Con-

traction musculaire chez les vorticelles — Force du muscle de la grenouille — Développement du vers à soie — Structure et constitution des fibres ligneuses — Schistes bitumeux de l'Ardèche — Régénération des membres chez l'oxolotl (siren pisciformis) — Système musculaire des poissons — Faune dévonienne des rives du Bosphore — Microcéphales ou hommes-singes — De la contraction musculaire (plusieurs articles) — Puceron brun de l'érable — Géologie de la vallée de l'Amazone.

Tome LXV, juillet-décembre 1867 : De l'ostéographie du mésothérium et de ses affinités zoologiques (plusieurs articles) — Des vaisseaux propres dans les térébenthinées — Anatomie du membre antérieur du grand fourmillier (*myrmecophaga jubata*), par G. Pouchet — Volcan de Santorin — Maladie des vers à soie — Mouvements de la sensitive (*mimosa pudica*) — Importation en France du tlalsahuat — Organisation du *crypto-procta ferox* de Madagascar — Batraciens urodèles continuant à vivre après l'ablation des houppes branchiales — Cire de la cochenille du figuier (*coccus caricae auct.*) — Mue chez les poissons — Infusoires dans l'air expiré pendant le cours de la coqueluche — Ossements fossiles de mammifères, recueillis dans la Confédération Argentine — Physiologie de la seiche (*sepia officinalis*) — Irritabilité des végétaux — Lois de la nomenclature botanique — Influence de la chaleur sur le travail mécanique du muscle de la grenouille — De l'amphioxus — Deux nouvelles espèces de végétaux parasites de l'homme (*Aspergillus flavescens* et *A. nigrigans*) — Oeufs de l'*epiornis maximus* (plusieurs articles) — Influence de la rotation de la terre sur la forme des troncs d'arbres

(plusieurs articles) — Nature des amylobacter (plusieurs articles) — Salive et organes salivaires du dolium galea (plusieurs articles) — Muscles à fibres lisses qui sont annexés à l'appareil de la vision — Vaisseaux du latex — Rapports des vaisseaux laticifères avec le bois et les vaisseaux spiraux — Nerfs du nevrilème ou nervi nervorum — Hybridation artificielle dans le genre gossypium — Fonctions des racines des végétaux sur le naïas major — Alluvions anciennes de Toul et de quelques-unes de celles du bassin de la Seine, par rapport à l'ancienneté de l'homme — Rôle de la gaine fibro-musculaire de l'orbite — Respiration des plantes aquatiques (plusieurs articles) — Anatomie de quelques coléoptères aveugles — Acclimatation des vers à soie du chêne — Métamorphoses, mœurs et instincts des insectes — Appareil circulatoire de l'étoile de mer (asteracanthion rubens) — Insectes attaquant la canne à sucre — Mouvement du gaz dans les plantes aquatiques — Psittacien fossile — Dommages causés par le hanneton et sa larve.

ACTES DU CONGRÈS INTERNATIONAL DE BOTANIQUE, tenu à Paris en août 1867 : Des genres en botanique — Tératologie — Sapindacées — Fécondation des orchidées — Quinquinas — Plantes à ascidies — *Osmunda regalis* — plantes d'Irlande — Pelargonium capitatum — Flore des gabres de Toscane — Géographie botanique — Culture des orchidées — Flore grecque — Hybridité — Préservation des collections — Floraison d'un agave — Herborisation à Fontainebleau — Nutrition des plantes et cyclose — Anaphytore — Eragrostis pilosa — Flore de la France — Erodium petraeum — Jardin de la Mer de Glace — Accidents morbides par la canne de

Provence — Plantes de la Sarthe — Chênes dont se nourrit le bombyx Yama-Maï — Balanophorées — Végétation de l'Ardèche — Fécondation des chamærops — Du cyprès — Mouvement hivernal des branches — Lois de la nomenclature botanique — Rapports sur les collections de l'École de pharmacie — Sur le musée Delessert — Sur l'herbier de M. E. Cosson — Les collections du Museum — Sur les cultures de la maison Vilmorin.

ANNALES DES SCIENCES NATURELLES (cinquième série, Zoologie et Paléontologie), publiées sous la direction de M. Milne Edwards : Miscellanées zoologiques — *Rhabditis terricola* ou *Anguillule terrestre* — Un *ursus* nouveau — Une station de l'âge du renne — Du pied chez le cheval — Salive et organe salivaire du *dolium galea* — Age du renne dans la Grotte de la Vache — Céphalopodes — Puce pénétrante ou chique (*pullex penetrans*).

ANNALES DE SOCIÉTÉ ENTOMOLOGIQUE DE BELGIQUE, t. IX : Excursion aux Pyrénées-Orientales — Listes des lépidoptères du Mont Canigou — Lucanides nouveaux — Sauterelles en Algérie — Lépidoptères nouveaux de la Belgique — Lépidoptères de l'Anatolie. — Tome X : Révision générale des clivinides — Addenda au genre *dischirius* — Deux nouveaux genres de curculionides : le genre *acroteriasus* et le genre *georynchus* — Nouvelle espèce de *nemoptera*, le *N. ledereri* — Ravages de la *noctua segetum* — Observations sur l'*acherontia atropos*.

ANNALES DE LA SOCIÉTÉ LINNÉENNE DE MAINE-ET-LOIRE, 40^e année, 1868 : Des classifications et des méthodes en botanique — La grue cendrée (*grus cinerea*) — Index generum et specierum anthiadidorum — Les terrains

crétacés des environs de Saumur — Sur la valeur du pic en Anjou — Etudes sur les animaux de l'Anjou (mammifères) — Reptiles et batraciens — Catalogue du musée de Saumur — Mousses du Saumurois.

ARCHIVES NÉERLANDAISES DES SCIENCES EXACTES ET NATURELLES, 3^e, 4^e et 5^e livraisons du tome II, 1^{re} et 2^e du tome III : *Alsodeiarum quæ in herbario regio Lugduno-Batavo asservantur* (3^e liv. du tome II) — Du terrain diluvien à Java (*ibid.*) — La flore du Japon (4^e liv. du tome II) — Sur le mouvement ascendant des matières plastiques dans les pétioles des feuilles (*ibid.*) — Du cycas inermis (5^e liv. du tome II) — Faune ichthyologique de l'île de Halmahéra (*ibid.*) — Espèce inédite de *crossorhinus* de l'archipel des Moluques (*ibid.*) — Espèces nouvelles de *gobius* de Madagascar (*ibid.*) — Des roches cristallines (*ibid.*) — Hybridologie ornithologique (*ibid.*) — Erables du Japon (*ibid.*) — Du labradorite coloré (1^{re} liv. du tome III) — De la descente des testicules (*ibid.*) — Du groupe *nycticebur* [partis. du genre *stenops*] (*ibid.*) — des faisceaux chlorophylliques de la *spirogyra lineata* (2^e liv. du tome III.)

ARCHIVES DE PHYSIOLOGIE NORMALE ET PATHOLOGIQUE, publiées par MM. Brown-Sequard, Charcot et Vulpian, n^o 4, janvier, février 1868. Ganglion sphéno-palatin — Circulation des parois du cœur — Mouvements de certains corps organiques à la surface de l'eau et application qu'on peut en faire à la théorie des odeurs — Arrêt de la circulation carotidienne pendant l'effort prolongé — Osteïte, carie et tubercules des os — Du tubercule dans ses rapports avec les vaisseaux — Pathogénie de l'hémorrhagie cérébrale — Etat des nerfs sensitifs, des ganglions spinaux et du grand sympathique dans la

sclérose des faisceaux postérieurs de la moëlle épinière avec atrophie des racines postérieures — Arrêt immédiat des convulsions violentes par l'influence de l'irritation de quelques nerfs sensitifs — Arthropathie paraissant dépendre d'une lésion du cerveau ou de la moëlle épinière — De la caféine — De la fièvre traumatique.

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ IMPÉRIALE ET CENTRALE D'HORTICULTURE DU DÉPARTEMENT DE LA SEINE-INFÉRIEURE, année 1866. Panachure des végétaux — Classification pomologique — Laitue de la Passion — Prune Nicolle — Poire Souvenir du Dr Dubreuil père — Odeurs végétales — Transpiration végétale — Ejaculation de la sève par les feuilles des colocases — Poire Bergamette Nicolle — Prune Souvenir de M^{me} Nicolle — Destruction du ver blanc — Transformation du bourgeon de poirier en branche fruitière — Bouturage du zinnia — Oxalis crenata — Fleur de pleine terre — Accroissement des végétaux — Plantes à feuilles ornementales — Changement de sexe des plantes avec l'âge et quelques particularités de la fructification — 1^{er} Cahier de 1867 : Giroflées — Résistance des graines aux températures extrêmes — De la culture maraîchère — Du pincement — 2^e Cahier de 1867 : de la greffe et du sujet — Conservation des rameaux destinés à la greffe — De la torsion — Camellia de semis — 3^e cahier de 1867 : greffe pour rameaux aoûtés — Persistance de la sève dans le *sedum fabarium* — 4^e Cahier de 1867 : compte-rendu du Congrès international de Botanique tenu à Paris en août 1867 — Utilité des crapauds — 1^{er} cahier de 1868 : pas de sciences naturelles — 2^e Cahier de 1868 : de la forme des troncs d'arbres.

BULLETIN DES TRAVAUX DE LA SOCIÉTÉ LIBRE D'EMULATION, DU COMMERCE ET DE L'INDUSTRIE DE LA SEINE-INFÉRIEURE, année 1865-1866. Ortie blanche china-grass — Opium indigène — Année 1866-1867 : volcans — culture du coton en Italie — plantes textiles — graines, filasse et tissus d'ortie blanche — Année 1867-1868, mars, avril, mai et juin : la maladie des vers à soie (avril 1868.)

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DES SCIENCES NATURELLES ET HISTORIQUES DE L'ARDÈCHE, n° 4, 1867 : aperçu géologique et paléontologique sur Vals et ses environs — De l'ancienneté de l'homme dans les grottes des environs de Vallon.

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE NATURELLE DE LA MOSELLE. — 11^e Cahier : les foraminifères du système colithique — poissons de la Moselle et considérations sur le Darwinisme — une Bélemnite du lias moyen — plantes cultivées au nouveau Jardin botanique de Metz — Du drilus flavescens — Education des vers à soie.

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DES SCIENCES HISTORIQUES ET NATURELLES de Semur (Côte-d'Or) quatrième année 1867 : de la nature de la fleur — plantes nouvelles pour la Flore du département de la Côte-d'Or — Description géologique de l'Auxois.

COMPTE-RENDU DE L'EXCURSION FAITE A ELBEUF par la Société des Amis des Sciences naturelles de Rouen, le 14 juin 1866, partie géologique, par M. Bucaille.

DISCOURS DE M. EMILE BLANCHARD à la réunion annuelle des délégués des Sociétés savantes, à la Sorbonne, le 27 avril 1867 : énumération des travaux scientifiques recommandables, pendant l'année 1866.

ESSAI D'UNE LISTE DES FOSSILES observés dans l'étage céno-manien de Rouen, par M. Bucaille.

MÉMOIRES DE LA SOCIÉTÉ DES SCIENCES PHYSIQUES ET NATURELLES DE BORDEAUX, tome IV, 1^{er} cahier (suite) : Recherches sur les mouvements de la sensitive (*mimosa pudica*) — Mort des poissons de mer dans l'eau douce — *Amphioxus lanceolatus* du bassin d'Arcachon — Locomotion chez plusieurs espèces animales — Matière spéciale dans la peau des holothuries — Physiologie de la lamproie (*petromyzon marinus*) — Sacs ou réservoirs cloacaux du python. — 2^e cahier du tome V : Physiologie de la seiche (*sepia officinalis*). — 3^e cahier du tome V : Mort dans l'eau douce des poissons de mer (2^e note).

MEMOIRES DE LA SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE DES SCIENCES, ARTS ET BELLES-LETTRES DU DÉPARTEMENT DE L'AUBE, tome XXXI de la collection, tome IV, troisième série, année 1867 : Note sur un affleurement de l'Uppergreensand dans l'Aube.

MEMOIRES DE L'ACADÉMIE DU GARD, novembre 1866 à août 1867 : Les rosiers connus de l'antiquité.

MÉMOIRES DE LA SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE DE MAINE-ET-LOIRE, tomes XXI et XXII : Herborisations faites en Maine-et-Loire en 1866 — Du genre *verbascum*.

MÉMOIRES DE LA SOCIÉTÉ IMPÉRIALE DES SCIENCES NATURELLES DE CHERBOURG, tome XIII, 2^e série tome III : Essai géologique sur le département de la Manche — Histoire naturelle de la Corée — Du néosébaste, nouveau genre de poissons de la famille des scorpenoïdes et description d'une nouvelle espèce — Du sériotophe, nouveau genre de poissons de la famille des scombroïdes et description d'une nouvelle espèce — Du *salarichthys*, nouveau genre de poissons de la famille des blennoïdes et description de l'espèce type — Du lophiop-

side, nouveau genre de poissons de la famille des lo-phioïdes et description de l'espèce type — Histoire naturelle de Hong-Kong, Monaco et Canton — Poissons nuisibles du Japon — Fonctions et propriétés des pigments de diverses algues — Poissons de mer observés à Hong-Kong — Reptiles et crustacés de l'île de Poulou-Condor et de la Basse-Cochinchine.

MÉMOIRES DE LA SOCIÉTÉ D'ANTHROPOLOGIE DE PARIS, tome III, premier fascicule : Indigènes de l'Afrique française — Observations microscopiques sur la chevelure.

MÉMOIRES DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DES SCIENCES DE LIÈGE, 2^e série, tome I. Note sur les *notiophilus* — Etudes sur les amara de la collection de M. le baron de Chaudoir — tome II. Pas d'histoire naturelle.

NOTE SUR LA DÉCOUVERTE DE L'ÉTAGE CÉNOMANIEN, D'ORB., à Saint-Didier-des-Bois (Eure), par M. Bucaille.

PRÉCIS ANALYTIQUE DES TRAVAUX DE L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DES SCIENCES, BELLES-LETTRES ET ARTS DE ROUEN, 1864-1865. Etudes botaniques sur les végétaux inférieurs, par M. Malbranche.

PRÉCIS ANALYTIQUE DES TRAVAUX DE L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DES SCIENCES, BELLES-LETTRES ET ARTS DE ROUEN, 1865-1866. Cowpox, vaccination animale et vaccine — Observations météorologiques au moyen des papiers ozonométriques — Effet de la foudre — Ravages de la noctuelle des moissons — Trichines et trichinose — Existence limitée des végétaux propagés par division.

PROJET D'ORGANISATION DE DEUX SOCIÉTÉS AGRICOLES SPÉCIALES : la Parmentière et la Cérès, par Victor Chatel.

RECUEIL DES PUBLICATIONS DE LA SOCIÉTÉ HAVRAISE D'ÉTUDES DIVERSES. 26^e année 1859 : constitution des ter-

raîns qui composent la plaine de Leure — 27^e et 28^e années 1860 et 1861 : de la cosmographie — de la minéralogie — ichthyosaure découvert dans les falaises de la Hève — 29^e année : description géologique des falaises qui bordent le département.

RENTREE SOLENNELLE DE LA FACULTE DE THEOLOGIE, DE L'ECOLE PREPARATOIRE DE MEDECINE ET DE PHARMACIE, ET DE L'ECOLE PREPARATOIRE A L'ENSEIGNEMENT SUPERIEUR DES SCIENCES ET DES LETTRES DE ROUEN, le 20 novembre 1867 : discours de M. Roger, inspecteur d'académie ; discours de M. Blanche, professeur à l'Ecole de médecine, sur les *études locales*.

VEGETATION ET PLANTES CULTIVEES DE LA SUÈDE, par N.-J. Andersson. Géologie, thermométrie, végétation, cultures.

NOTA. — Cette table analytique, que la Société doit à l'obligeance de M. le Dr Bouteiller, et qui n'a pu être faite pour les ouvrages restés dans les mains des rapporteurs, sera continuée l'année prochaine, et sera, nous l'espérons, plus complète.

ERRATA.

Page 15.

<i>Au lieu de :</i>	<i>Lisez :</i>
D : scolianum	<i>Dicranum scottianum</i>
Eucalyta vulgaris	<i>Enealypta vulgaris.</i>
Euthostodon pyriforme	<i>Enthostodon pyriforme.</i>
Campiflorus pilifer	<i>Campylopus pilifer.</i>

Page 22

Splachnum anguillaceum	<i>Splachnum ampullaceum.</i>
B. pseudo-triguetrum	<i>Bryum pseudo-triguetrum.</i>
Diphyscium foliosum	<i>Diphyscium foliosum.</i>
Funaria hibernica	<i>Funaria hibernica.</i>

Page 27.

Draseia rotundifolia	<i>Drosera rotundifolia.</i>
Oxycoecas palustris	<i>Oxycoccus palustris.</i>
C. Cederi	<i>Carex Oederi.</i>
Lisum verticillatum	<i>Sisum verticillatum.</i>
Diphyscium foliosum	<i>Diphyscium foliosum.</i>

Page 28.

Lycop : Pelago	<i>Lycopodium Selago.</i>
Anÿctangium Mongeotii	<i>Anæctangium Mougeotii.</i>

Page 30.

Ornula tricomanoïdes	<i>Omalia trichomanoïdes.</i>
--------------------------------	-------------------------------

Page 41.

Dumidiées	<i>Desmidiées.</i>
---------------------	--------------------

Page 55, ligne 13.

3 à 4 centimètres	<i>3 à 4 centièmes de millimètres.</i>
-----------------------------	--

Ligne 14.

95 cent. à 1 mèt. 20.	<i>95 centièmes de millim. à 120 centièmes de millim.</i>
-------------------------------	---

Page 312, feuille 23.

Pulverulentes	<i>Pulvérateurs.</i>
-------------------------	----------------------

Page 30, ligne 11.

Il a pu, à l'aide du microscope, constater dans les ramifications de cette algue la présence d'infusoires intéressants.

Rectifications au Volume de 1867.

COMPOSITION DU BUREAU

POUR L'ANNÉE 1869.

Président :

M. le Dr Emm. BLANCHE, rue Beauvoisine, 63.

Vice-Présidents :

MM. MALBRANCHE rue de Joyeuse, 26.

HARLÉ ✱, rue du Moulinet, 13.

Secrétaires :

MM. le Dr NICOLLE, place de la Rougemare, 7.

le Dr DOUVRE, rue de Fontenelle, 10.

Archiviste :

M. JULES ADELINÉ, rue Eau-de-Robec, 36.

Trésorier :

M. LÉON DESHAYS, rue Beauvoisine, 9.

Membres du Conseil d'Administration :

MM. DE BOUTTEVILLE ✱. MM. le Dr BOUTEILLER.

DE LA LONDE DU THIL. le Dr LEVASSEUR.

SOCIÉTÉ

DES

AMIS DES SCIENCES NATURELLES.

ADDITIONS

A la liste générale des Membres et des Sociétés correspondantes publiée
dans le Bulletin des travaux de la Société, année 1867.

MEMBRES ADMIS EN 1868.

MM. BLONDEL, interne à l'Hospice-Général.

BOURLET de la Vallée, propriétaire à Graville-Havre.

BOUTILLIER, propriétaire à Roncherolles.

BRULEY, pharmacien à Pont-Audemer.

CADINOT, pharmacien à Beaumont-le-Roger (Eure).

COQUILLON, professeur au Lycée de Rouen.

FROMAGE (ALBERT), à Darnétal.

HOUZARD (P.), rue de la Grosse-Horloge, à Rouen.

LAFOURCADE (L.), Ile-Saint-Georges, près Bordeaux.

LEBAUBE (ERNEST), au Havre.

LEFEBVRE, pharmacien, rue Saint-Gervais, à Rouen.

LEMAITRE, propriétaire, 13, rue du Cordier, à Rouen.

LOISNEL, maire de Neufchâtel.

MARABOT, rue Beauvoisine, 19, à Rouen.

MM. MARAIS-NION, rue Impériale, 68, à Rouen.

PAUPERA (Oto), directeur de l'École supérieure,
à Nagy Kikinda (Hongrie).

SOURBELLE, receveur municipal, à Evreux.

TEINTURIER, r. de la Grosse-Horloge, 2, à Rouen.

UHL, principal clerc d'avoué, à Evreux.

MEMBRE HONORAIRE DÉCÉDÉ.

M. VERDREL C ✱, maire de Rouen.

MEMBRES DÉCÉDÉS.

MM. DOREY (l'abbé), à Evreux.

NICOLLE père, à Rouen.

LEFEBVRE, médecin à Rouen.



SOCIÉTÉS CORRESPONDANTES.

1° *En France.*

LE HAVRE.	Société havraise d'Etudes diverses.
PARIS.	Institut impérial de France. — Académie des Sciences.
TROYES.	Société académique d'Agriculture des Sciences, Arts et Belles- Lettres de l'Aube.

2° *A l'étranger.*

BRUXELLES.	Société entomologique de Bel- gique.
HARLEM.	Société hollandaise des Sciences à Harlem.
LIÈGE.	Société royale des Sciences de Liège.
OFFEMBACH-SUR-MEIN.	Société des Sciences naturelles.

NOTA. — Les membres et les Sociétés correspondantes dont les noms et qualités seraient mal indiqués, sont priés de bien vouloir faire connaître les rectifications à faire.

TABLE DES MATIÈRES.

	Pages.
Compte-rendu des travaux de la Société, pendant l'année 1868, par M. le Dr NICOLLE, secrétaire de bureau.	1
Sommaire des procès-verbaux :	
Séance du 9 janvier 1868	8
— 5 février —	10
— 5 mars —	10
— 2 avril —	15
— 7 mai —	16
— 4 juin —	21
Séance extraordinaire du 25 juin	24
Séance du 2 juillet —	24
— 6 août —	25
— 5 septembre —	27
— 1 ^{er} octobre —	28
— 5 novembre —	29
— 19 novembre —	31
— 5 décembre —	32
Séance extraordinaire du 24 décembre	34
Le premier géniteur a-t-il une influence sur les générations ultérieures auxquelles il a été étranger? par M. le Dr LEVASSEUR.	36
Catalogue raisonné des oiseaux de la Seine-Inférieure, par M. E. LEMETTEIL (suite).	44
De la Bécasse, par M. BARBIER MONTAULT	184
Etude sur la nidification des oiseaux, par M. BARBIER MONTAULT.	189

Note sur un Œuf de poule superfété, par M. MALBRANCHE.	194
Note sur une prétendue pluie de vers, par M. CLOUET.	196
Rapport sur le Bulletin ornithologique Suisse, par M. LEMETTEIL	207
Rapport sur le Bulletin de la Société ornithologique Suisse, tome II, 1 ^{re} partie, par M. LEMETTEIL	217
Anomalie de structure de la fleur et du fruit d'une variété de pommier, par M. L. DE BOUTTEVILLE	222
Note sur les pommiers indigènes ou sauvages, par M. DE BOUTTEVILLE.	229
Lichens de la Normandie, par M. MALBRANCHE (suite).	231
Excursion au Havre, par M. G. ETIENNE	308
Année 1868. — Bibliothèque.	316
Année 1868. — Collections	324
Table analytique des ouvrages reçus, par M. le Dr BOUTTEILLER.	326
ERRATA	341
Composition du Bureau de la Société pour l'année 1869.	342
Membres admis en 1868	345
Sociétés correspondantes, en France.	345
— — — à l'étranger.	345



